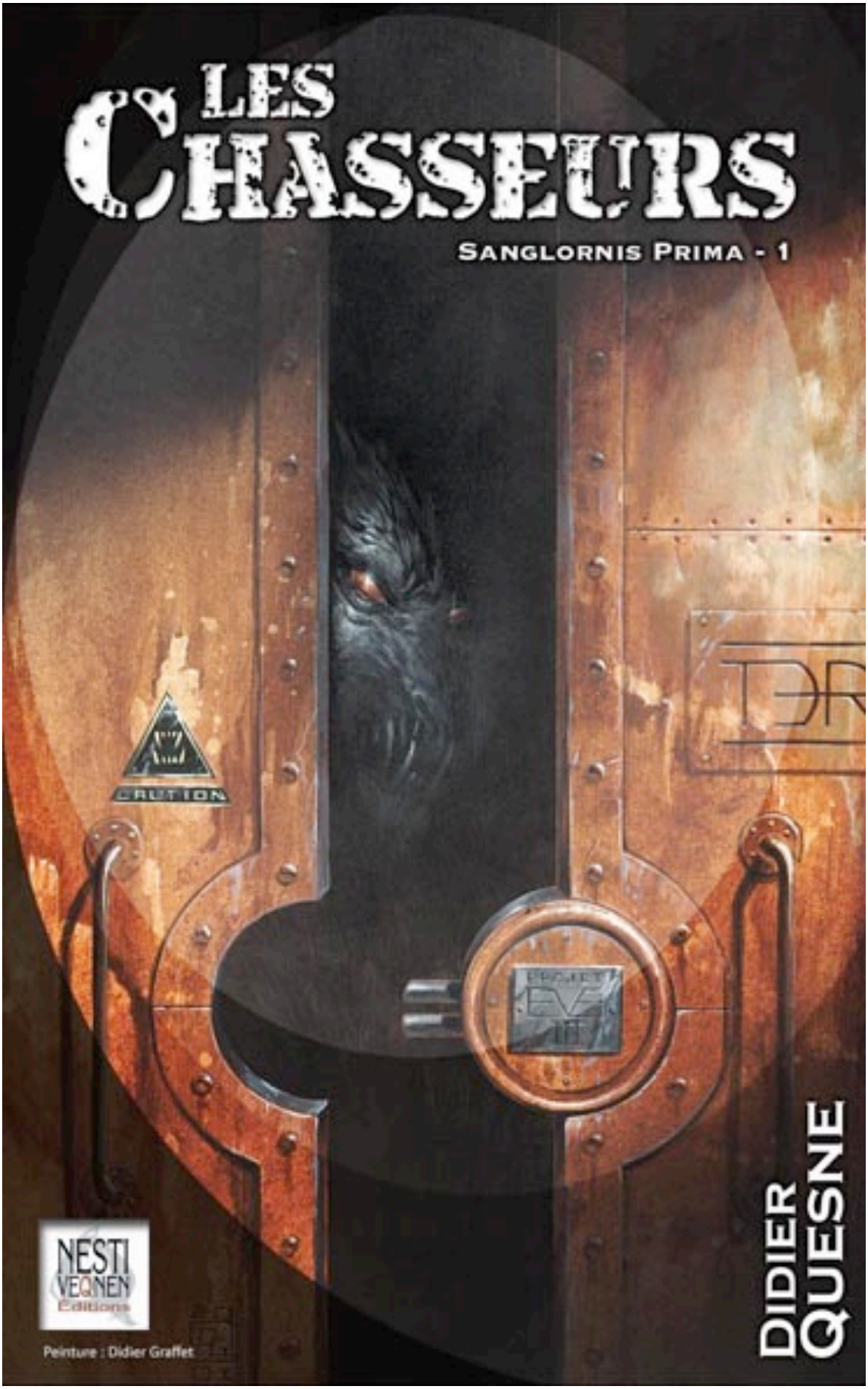

LES
CHASSEURS
SANGLORNIS PRIMA - 1
DIDIER
QUESNE
NESTI
VEQNEN
Éditions
Peinture : Didier Graffet

LES CHASSEURS

Sanglornis prima – 1

Roman

Didier QUESNE

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

- *Étrangère*, 2001
- *Dragonne,* 2002
- *Les Chasseurs – Sanglornis prima I,* 2002
- *Dangereux Élevage – Sanglornis prima II*, 2002
- *Empire – Sanglornis prima III*, 2002
- *Âmes d'État – Sanglornis prima IV*, 2003
- *Magicienne*, 2003
- *Leh'cim, l'ombre des remparts*, 2004
- *La voix des dragons,* 2005
- *La Lande aux sorciers,* 2006
- *La Geste de Jehan*, 2011
- *De chair et d'os,* 2013

Collection Fractales/Science-Fiction dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
http://www.nestiveqnen.com
© Didier Quesne, 2002
Tous droits réservés pour tous pays

À tous les monstres, tous les incompris,
tous les montrés du doigt.

– Prologue –

Le centre de recherche de la société « Transgenic Biological Research™ » était pratiquement vide. C'était un samedi soir, vers vingt-deux heures. Un de ces samedis soirs bruineux, comme il peut y en avoir en automne dans cette région du centre du pays. Le parking était presque désert et, hormis une épave que personne ne remarquait plus, il ne restait que deux voitures, luisantes sous les lampadaires.

Ces labos comptaient parmi les plus avancés dans le domaine des OGM, Organismes Génétiquement Modifiés, et se spécialisaient surtout dans la production des mammifères transgéniques. Il s'agissait d'un des centres où l'on modifiait les caractéristiques génétiques d'êtres vivants afin qu'ils puissent fabriquer des protéines humaines indispensables : hormones, protéines impliquées dans des maladies génétiques, etc., ou d'autres substances.

Depuis quelques semaines, un observateur un peu curieux aurait pu remarquer que le samedi soir précisément, seuls ces deux mêmes véhicules stationnaient sur le parking jusqu'à une heure tardive. La Mercédès gris métallisé appartenait à monsieur Brouchet, Pierre-Yves Brouchet, directeur de recherche au CNRS et responsable du secteur mammifères et la vieille Fiat fatiguée, à Luigi de Nordo, un chercheur italien du centre milanais, accueilli dans le labo depuis cinq mois.

Brouchet était un tout petit homme, chercheur émérite et très fécond, quoique certains de ses collègues murmuraient que ses meilleures publications avaient très fréquemment été écrites par ses thésards. C'était le genre d'homme survolté qui compensait sa petite taille par une voix haut perchée et par une infatigable activité. Ses thésards l'appelaient entre eux : le « souriceau bondissant », en référence à ce trait de caractère et au fait qu'il avait soutenu sa thèse sur une variété de souris transgénique. Il était marié et avait trois enfants, mais passait beaucoup plus de temps dans son labo que chez lui.

De Nordo, quant à lui, vivait en France depuis quatre ans. Il avait soutenu sa thèse il y avait maintenant deux ans et venait de décrocher un poste à TBR-Milan, grâce à l'appui de Brouchet qui le connaissait et l'appréciait pour ses travaux sur l'ornithorynque, bien qu'il se méfiât du côté latin du personnage. Il savait que de Nordo était brillant, mais il connaissait également son côté brouillon et superficiel.

Dans une salle déserte, les deux hommes étaient penchés sur une paillasse et Brouchet s'assurait pour la quatrième fois du numéro porté par l'étiquette d'une boîte en plastique. À côté de lui, son collègue semblait s'impatienter.

Posée sur une paillasse, une radio émettait une musique de fond continue sans laquelle de Nordo ne parvenait pas à se concentrer.

— Vous avez bien vérifié le séquençage, Luigi ? demanda Brouchet.

— Mais oui, ça fait trois fois que vous me le demandez.

— Bon. On essaie ?

— Allez, on essaie. Ça…

— Vous avez bien installé le promoteur ?

— Oui, le gène ne va pas se balader partout, le sujet ne se retrouvera pas avec un bec d'ornitho, ne vous en faites pas.

— C'est bien vous qui l'avez fait ? demanda Brouchet, méfiant.

— Oui. Enfin… non, mais… j'étais là.

Le petit homme eut un haut-le-cœur

— Ce n'est pas vous ? demanda-t-il en criant presque.

— C'est Françoise, elle voulait le faire, précisa le jeune homme d'un ton contrit.

— Mais Luigi ! Pour un programme comme celui-là, on accomplit soi-même toutes les étapes, on ne délègue pas à une thésarde !

— J'étais là, je vous dis. Mais, si vous ne me faites pas confiance, je peux le faire moi-même. On va perdre quatre jours, c'est tout.

— On ne peut pas perdre quatre jours, vous le savez bien ! Si on attend encore, les Mitsuro et consort implanteront avant nous. Non, non, il faut absolument qu'on le fasse maintenant ou, en tout cas, lundi.

— Alors, allons-y. Je vous dis que j'ai surveillé ce qu'elle a fait. C'est comme si c'était moi qui l'avais fait.

— Bon… Bon, allons-y. Mais ne me faites plus une pareille erreur. Pour une technique de routine, d'accord, mais sur un travail comme celui-là, c'est une imprudence ; une grande imprudence.

De Nordo sentit qu'il venait de perdre la confiance du petit homme. Heureusement qu'il ne lui avait pas dit qu'en fait, il n'était pas là quand « l'agrafage » du promoteur avait été réalisé. Il se souvenait bien de ce moment ; c'était quand il devait absolument aller chercher le dernier CD de ses photos pour le prochain congrès de Londres. Il avait montré la manipulation à Françoise et était parti, après s'être assuré qu'elle avait bien compris. Elle devait réaliser l'exercice sur une série de fragments qu'il avait préparés pour elle. Mais après son départ, la fille n'avait pas utilisé la boîte de séquences correcte que de Nordo avait oublié d'étiqueter. Elle s'était trompée et avait utilisé les lames de recherche pour agrafer le promoteur. En constatant la méprise, de Nordo avait eu un coup au cœur. Affolé, il avait questionné la fille, d'après les réponses qu'elle lui avait faites, le travail semblait avoir été bien effectué. Il n'avait donc pas fait d'autre commentaire.

Brouchet plaça la cellule-œuf sur la pipette. Il avait lui-même sélectionné les embryons qui seraient choisis pour ce premier essai. Ses mains tremblaient. Comme d'habitude. Luigi s'était toujours demandé comment un homme dont les mains tremblent autant, était capable de réaliser des implantations de séquences génétiques dans des embryons, sous microscope. Après avoir préparé le terrain, le petit homme se redressa, transpirant, et dit à Luigi :

— Allez-y. Implantez.

L'Italien sentit une bouffée de bonheur l'envahir. C'était lui qui allait, le premier, implanter le gène qui codait la kérato-élastine de l'ornithorynque dans un embryon de sanglier. Ils étaient pratiquement certains d'obtenir alors des sangliers transgéniques qui posséderaient une fourrure d'une douceur exceptionnelle et remarquablement isolante. Ils avaient d'abord pensé utiliser le lapin, mais les essais s'étaient soldés par de nombreux échecs. Après des mois de tâtonnement et de longues recherches, ils s'étaient fixés sur le sanglier dont la séquence du gène concerné était curieusement très proche de celle de l'ornithorynque. Cela paraissait bizarre, mais ne surprenait pas Luigi qui savait depuis longtemps que rien ne l'étonnerait plus de la part de la sélection naturelle, de l'évolution. Ils avaient choisi des embryons de sangliers nordiques dont la taille était largement supérieure à celle des animaux européens. Ils espéraient ainsi obtenir des animaux de grande taille dont l'intérêt commercial serait notable.

Il respira profondément, puis se saisit de la vis-micro et la tourna lentement pour faire avancer la micro-pipette vers la membrane de l'embryon. Sous le microscope, il vit très bien le fragment d'ADN pénétrer dans la cellule. Il le conduisit avec précision, avec tendresse, jusqu'au noyau dans lequel il le fit entrer. Il resta un instant penché sur le microscope à regarder, sachant très bien qu'il ne se passerait rien de plus, mais conscient de ce qu'il venait d'accomplir. Il venait sans doute de créer, si tout se déroulait correctement, un nouvel être vivant. Un animal qui n'existait pas avant leur intervention. Il était tellement exalté qu'il sentit la transpiration lui dégouliner dans le dos. Cette sensation incongrue le ramena sur terre.

— *Ecco,* dit-il à Brouchet. C'est fait.

— Bien. Bien. Vous le faites aussi pour les quatre autres, on les place en incubation et on regarde demain ce que ça donne. D'accord ?

— Pourquoi on n'attend pas quelques heures pour vérifier si la division commence bien ?

— Je dois absolument rentrer chez moi ce soir.

— Dès maintenant ?

— Oui, répondit l'autre sèchement.

— Je peux rester et vérifier…

— Non, non, ce ne sera pas la peine, je repasserai demain matin pour le faire. Ne vous en faites pas, lui dit rapidement Brouchet.

Ils placèrent les précieuses cellules dans la solution nutritive, à température adéquate, puis Brouchet dit à Luigi :

— Je vous laisse fermer le labo ?

Debout à l'entrée, il attendait visiblement que Luigi sorte, avant de quitter la pièce d'incubation et de la fermer derrière lui. Le jeune homme eut la confirmation de ce

qu'il avait deviné auparavant : il lui faudrait des mois avant de reconquérir la confiance de son collègue. Retenant un mouvement d'humeur, il répondit en quittant la salle :

— Oui. Allez-y.

Après que Brouchet eut fermé la lourde porte à double tour, le silence du laboratoire ne fut plus troublé que par la radio que de Nordo avait oublié d'éteindre :

— Les infos de 23 heures, Corinne Legagneur… Deux nouvelles tentatives d'attentat viennent d'être déjouées par la brigade antigang. Une bombe de moyenne puissance avait été déposée à proximité des locaux de la préfecture de Paris, et une autre jusque dans les locaux du ministère de la Recherche. Il s'agirait une fois encore d'attentats revendiqués par le Groupe Armé Luttant Contre le Progrès, le G.A.L.C.P. Le responsable de la lutte antiterroristes a déclaré : « Ce groupe devient préoccupant ; ses activités sont de plus en plus intenses et ses membres paraissent extrêmement déterminés. Nous étudions tous nos dossiers avec le plus grand sérieux en ce qui le concerne », fin de citation.

Dans la petite boîte de division, se créaient lentement, cellule par cellule, les premiers des êtres qui allaient bouleverser l'avenir de la planète.

– Chapitre premier –

Leurs concepteurs n'étant pas de grands littéraires, les petites femelles qui virent le jour trois mois et trois semaines après, furent baptisées Ève un, deux, trois et quatre. Le cinquième embryon n'était pas parvenu à terme, ce qui donnait néanmoins un taux de réussite de 80 %. Les recherches menées sur les cellules des quatre Èves révélèrent que seule Ève trois présentait le gène implanté dans toutes ses cellules. Les autres animaux furent sacrifiés et la femelle conservée fut appelée tout simplement Ève par tout le personnel.

Il fallait maintenant attendre sa maturité sexuelle pour savoir s'il allait s'exprimer correctement. Son poil paraissait doux et soyeux, mais il était impossible de la toucher. On constata en effet qu'elle était dotée d'une agressivité peu commune et rien ne put la guérir de ce caractère épouvantablement ombrageux. Sa taille et sa force augmentant rapidement, il fallut prendre des mesures particulières de sécurité pour protéger les soigneurs qu'elle attaquait systématiquement. Curieusement, on se rendit rapidement compte que seuls les humains semblaient faire l'objet de ces attaques incroyablement féroces. Un jour, en effet, un lapin transgénique fut introduit par des membres du personnel dans la cage d'Ève. Ils voulaient vérifier si, à l'instar des chevaux ou d'autres animaux, elle aimait la compagnie. Elle se précipita aussitôt sur les grilles pour tenter de mordre les personnes, mais le lapin ne l'intéressa absolument pas. Elle l'ignora superbement.

D'autres particularités non prévues étaient remarquables. Tout d'abord, ses yeux étaient placés différemment de ceux du sanglier ; ils se trouvaient sur l'avant de la tête, comme ceux des primates et des prédateurs, et non sur le côté ; d'autre part, ils présentaient l'étonnante particularité de luire dans la nuit. Ils émettaient une lueur rouge sang, même en l'absence de toute autre source lumineuse. Il ne s'agissait donc pas de réflexion comme les yeux des autres animaux qui possèdent une membrane permettant de capter la moindre lumière et de l'envoyer sur la rétine.

— Elle synthétise une sorte de luciférine, expliqua Brouchet. C'est une protéine fabriquée par les lucioles et autres vers luisants. Deux choses me surprennent. D'abord, elle donne cette lueur rouge, elle est normalement vert phosphorescent. Ensuite, l'implantation du gène de la kérato-élastine a entraîné l'apparition de cette mutation. Et ça, c'était totalement imprévisible.

Ses pattes étaient également différentes de celles des sangliers qui possèdent quatre petits sabots à l'extrémité de leurs membres. Ève avait des coussinets, un peu comme les chiens, mais plus épais, si bien qu'il était impossible de l'entendre marcher. Les sabots étaient totalement modifiés et formaient comme des sortes de griffes assez larges. Elle marchait sur deux doigts, alors que les chiens et les chats marchent sur quatre. Elle était assez haute sur pattes et l'on vit rapidement qu'elle serait plus

grande qu'un sanglier mâle adulte. Hormis la luciférine, le gène implanté devait coder également pour d'autres protéines que la kérato-élastine. C'était la seule interprétation que Brouchet put avancer pour expliquer cette taille et cette stature si remarquables.

L'élevage se déroulait normalement, si ce n'est que l'animal affichait une agressivité sans cesse croissante. À l'âge de quatre mois, Ève arracha le doigt du technicien chargé de la nourrir et la façon dont elle l'avait fait, plus que l'action elle-même qui correspondait à ce que l'on connaissait de son caractère, aurait dû mettre la puce à l'oreille des responsables, et les conduire à la sacrifier et abandonner le projet. L'homme, qui la connaissait depuis sa naissance, avait placé sa nourriture dans le réceptacle habituel et s'était étonné de ne pas la voir dans sa cage. Il s'aperçut alors que sa « niche », sorte de boîte en PVC posée à l'envers et sous laquelle elle semblait passer la majeure partie de son temps, avait été déplacée et plaquée tout contre la mangeoire. Il se demanda pourquoi Brouchet avait imposé une telle modification, sans se douter un seul instant que le chercheur n'y était pour rien. Voulant savoir si Ève était endormie, il se pencha en tapotant sur le toit de sa niche. Elle ne réagit pas. Il tapa plus franchement en l'appelant :

— Saloperie ? Tu es là, saleté ? Espèce de sale bête pourrie, tu dors ?

Tout à coup, l'animal sortit de sa niche à une vitesse fulgurante et bondit en hurlant étrangement vers l'homme qui n'eut que le temps de se jeter en arrière.

Il se retrouva assis à côté de la cage, hébété. Tout était calme, exactement comme si rien ne s'était passé. En se relevant, il sentit un léger picotement à la main droite. Il la regarda et fut pris d'un malaise : elle était en sang et l'auriculaire avait disparu. Elle lui avait tranché le doigt sans même qu'il s'en aperçoive. Il poussa un hurlement.

On chercha vainement le doigt dans la cage. Ève venait pour la première fois de goûter la chair humaine.

Cet accident n'eut pas d'autre conséquence que de renforcer les mesures de sécurité autour de la cage. Brouchet et ses associés refusèrent d'abandonner le projet comme le demandèrent les personnels techniques du labo. Bien au contraire, on préparait fébrilement une nouvelle campagne d'implantations à partir d'ovules fécondés d'Ève. Personne ne pouvant l'approcher, il avait fallu l'endormir à l'aide d'un fusil à seringues hypodermiques pour procéder à l'insémination artificielle. Elle n'était alors âgée que de treize mois !…

Il paraît aberrant aujourd'hui que personne ne se soit rendu compte du danger que représentait les sanglornis, *Sanglornis prima*, comme cette espèce fut baptisée. Il est vrai que l'on ne s'aperçut que tardivement des particularités de ces animaux, malgré les incidents, parfois graves, dont fut émaillé l'élevage d'Ève.

La nouvelle tentative d'implantation fut un succès fantastique : tous les embryons survécurent et plus de 90 % d'entre eux exprimaient le gène intéressant. Ce qui, en soi, constituait une surprise énorme pour tous les spécialistes. Il fut donc décidé d'entreprendre une troisième campagne de développement, malgré de nouveaux accidents avec Ève.

Ces incidents devenant de plus en plus préoccupants avec la croissance de la jeune femelle, Brouchet, sous la pression du personnel, dut engager un dompteur habitué à nourrir des lions et des ours pour s'occuper d'elle.

La nouvelle campagne était particulière, puisqu'on allait utiliser la méthode du clonage à partir d'Ève, pour renforcer le caractère recherché chez les descendants. On isola donc quelques cellules d'une mamelle de la jeune femelle, afin de les énucléer, puis de conserver leurs noyaux qui furent ensuite inoculés dans plusieurs de ses ovocytes. Des embryons se développèrent *in vitro*. Ils furent placés dans son utérus et, quelques mois plus tard, trente-sept semaines exactement, naissaient quinze sanglornis. Trois moururent rapidement, mais les autres se développèrent, jalousement surveillés et choyés par leur « mère, sœur, alter ego ».

Encore une fois, ce fut un succès. Brouchet allait de congrès en colloque et publiait à tour de bras. Ses partenaires commerciaux se frottaient les mains, et Mitsuro et ses collègues étaient désormais totalement hors course et dépendaient de ses résultats. Le scientifique avait changé. Il était, depuis les trois ans que durait le programme, devenu plus sec, plus exigeant. Il s'était débarrassé de Nordo, à qui il n'avait jamais pardonné son manque de rigueur lors de la préparation de la primo-implantation. Ses fréquents contacts avec le monde de la commercialisation l'étourdissaient. Il venait moins souvent au labo et passait son temps dans les conseils d'administration des sociétés intéressées par son savoir-faire.

Un jour qu'il était dans son bureau pour superviser la quatrième campagne de clonage, à l'issue de laquelle Ève devait être sacrifiée, il reçut la visite du soigneur des sanglornis.

C'était un homme qui n'était pas très impressionnant physiquement, mais dont le regard pouvait indubitablement faire baisser les yeux d'un fauve. Il y avait comme une lueur de sauvagerie au fond de ses yeux bruns qui ne devait rien envier à celle des animaux dont il s'occupait. Il se planta devant Brouchet et, sans préambule, lui déclara :

— Il faut la tuer. Rapidement.

— Pardon ? demanda le chercheur en levant la tête.

— La bête que vous avez appelée Ève, il faut la tuer.

— Nous ne la toucherons pas avant la quatrième campagne, répondit Brouchet en replongeant le nez dans le dossier qu'il lisait. Elle sera ensuite sacrifiée pour qu'on puisse présenter sa fourrure au salon de septembre.

— Vous voulez la conserver jusqu'en août ?

— Oui.

— Vous ne voulez pas la tuer ?

— Écoutez monsieur… Brouchet ne se rappelait que très rarement du nom des personnes qui gravitaient autour de lui. Écoutez. Je suis conscient de votre valeur en tant que soigneur. Vous faites du bon travail avec Ève, mais en ce qui concerne la planification et la gestion des animaux, je vous serais reconnaissant de me laisser décider seul.

— Dans ce cas, je ne m'en occupe plus et je vous préviens que vous allez avoir des ennuis. De très gros ennuis.

Il salua sèchement de la tête et sortit sans un mot.

On ne le revit plus. Brouchet tenta de le joindre, mais il avait disparu.

On fit un appel à candidatures pour « Nourrir et soigner un lot d'animaux dangereux ». Parmi les trente-deux candidats qui se présentèrent, on sélectionna deux hommes physiquement très puissants, mais dont la moralité ne devait pas être à toute épreuve. L'un venait de l'armée de terre qu'il avait soi-disant quittée pour chercher un travail dans le civil, l'autre était un ancien boxeur reconverti dans tous les métiers para-policiers. Ce fut Brouchet qui les recruta. D'aucuns murmurèrent à l'époque qu'avec ces deux-là, il ne risquait sûrement pas d'être contredit.

De nouvelles campagnes de production avaient été menées avec succès. Ève n'avait pas été sacrifiée comme il avait initialement été prévu. Brouchet avait décidé de produire des mâles et avait donc sélectionné des spermatozoïdes de sanglier d'élevage pour féconder les ovules d'Ève et de ses descendantes. Les bêtes qui en avaient résulté étaient tout aussi puissantes, mais leur poil s'était avéré de moins bonne qualité que celui de leur mère. Cela n'inquiéta pas le scientifique qui assura à ses collaborateurs et aux investisseurs qui suivaient toutes ses tentatives de près, que la qualité du poil redeviendrait rapidement excellente, après quelques générations de croisements étudiés.

On avait réservé un bâtiment particulier aux sanglornis. Ils étaient cinquante-sept maintenant. La sécurité était extrêmement stricte dans ce secteur. Les deux portes d'accès du bâtiment étaient constamment fermées à clef et surveillées par vidéo depuis un poste situé dans un bâtiment de recherche, ce qui avait irrité certains chercheurs qui refusaient de se trouver placés dans des conditions militaires. Les portes des cages étaient commandées par deux systèmes : des serrures inviolables et une commande électrique placée dans le poste de garde qui en permettait l'ouverture ou la fermeture. Lors de la visite guidée du bâtiment à son équipe scientifique, Brouchet avait actionné la manette et toutes les portes s'étaient automatiquement ouvertes. Puis il les avait refermées par le même moyen. Cette manette commandait l'ouverture et la fermeture de toutes les portes, alors que les clés n'agissaient évidemment que sur une seule serrure.

Les personnels de l'équipe scientifique, de surveillance et de nettoyage s'étaient vus attribuer un badge magnétique qui leur ouvrait l'accès à leurs propres bureaux et leur permettait de circuler dans les bâtiments. Toute personne qui ne portait pas cette petite carte se voyait refoulée vers le poste de surveillance et les vigiles inscrivaient son nom sur une liste. Les récidivistes étaient avertis, puis blâmés, puis renvoyés. On n'était pas encore arrivé à cette dernière extrémité, mais plusieurs personnes avaient déjà reçu un avertissement et le vivaient assez mal.

L'agressivité d'Ève n'avait pas disparu et semblait même avoir augmenté avec sa maturité. Elle avait considérablement grandi ; plus que Brouchet et de Nordo ne l'avaient prévu. Le directeur du projet était très satisfait, car la taille de l'animal lui autorisait à revoir son chiffre de production à la hausse. Elle était maintenant plus

haute sur pattes qu'un gros sanglier et atteignait la taille d'un petit veau. Elle devait approcher la centaine de kilos et, plus que ces mensurations déjà conséquentes, c'était surtout sa tête qui était impressionnante ; cette façon qu'elle avait de sentir immédiatement quand quelqu'un la regardait. Elle se tournait alors aussitôt vers lui et braquait son regard dans le sien, sans baisser les yeux, sans ciller une seule fois. Il devenait de plus en plus fréquent que ce soit l'humain qui détourne les yeux. Les autres sanglornis n'étaient pas encore aussi grands et imposants qu'elle, mais les jeunes mâles, obtenus avant que l'on ne passe au clonage, promettaient de la dépasser.

On l'avait placée dans une cage en verre, de façon à pouvoir l'observer sans devoir se tenir loin des barreaux d'une cage classique.

Un universitaire éthologue, ami de Brouchet avait demandé, et obtenu, l'autorisation de l'étudier. Lui et son étudiante passaient de longues heures à l'observer, à faire des tests. Ils voulaient progresser dans la compréhension des manifestations agressives chez l'animal.

La jeune femme, dont le sujet de thèse était : « Les déviations comportementales agressives chez certains animaux transgéniques », mangeait au labo, dormait au labo, vivait au labo. Elle avait installé une caméra vidéo qui filmait l'intérieur de la cage en continu. Elle passait son temps dans le bâtiment des sanglornis et les connaissait tous. Elle avait installé son ordinateur près de la cage d'Ève et vivait au rythme de la jeune femelle : dormait quand elle dormait, mangeait en même temps qu'elle, et l'observait continuellement.

Elle avait remarqué que les sanglornis semblaient communiquer à travers les cloisons de leurs enclos, sans paraître émettre un seul son. Elle avait pensé à des infrasons, comme ceux qu'utilisent les éléphants, mais ses tentatives pour les mesurer n'avaient rien donné. Pourtant, elle avait de nombreuses fois constaté que les animaux réagissaient sans aucun doute possible à ce que subissait l'un ou l'une d'entre eux.

Au début de son installation dans son nouvel enclos, Ève avait tenté de briser la paroi de verre pour sortir. Quatre heures durant, elle avait frappé contre ce mur transparent. Elle n'avait aucune chance : Brouchet n'avait pas lésiné et avait choisi du verre blindé de 10 mm d'épaisseur pour construire la cage. Voyant qu'elle n'obtenait aucun résultat, la femelle avait alors inspecté méthodiquement sa prison transparente et porté ses efforts sur le joint de silicone qui maintenait solidaires les quatre plaques de verre. Ses tentatives pour l'ôter lui avaient permis de créer une petite fissure dans le joint par laquelle la jeune femme l'entendait souffler et renifler.

Un matin, curieuse de voir la réaction de l'animal, elle vint se placer près de la petite fissure, s'accroupit et, plaquant sa bouche contre le joint, dit :

— Tu veux sortir, Ève ?

Le sanglorni eut alors une réaction étonnante. Il se plaça aussitôt en position fléchie et se mit à pousser un cri étrange. Il s'agissait à la fois d'un hurlement, d'un grondement, d'un soufflement, tout en n'étant aucun de ces sons. C'était assez aigu, tout en comprenant une note grave et profonde. Surnaturelle. Le cri n'était pas très puissant, amorti par l'épaisseur du verre, mais la jeune scientifique crut le sentir entrer directement dans son crâne. Elle secoua la tête, étonnée, puis se rendit compte que le cri se frayait un chemin jusque dans les tréfonds de son âme et que, petit à petit, il

annihilait ses autres pensées. Il lui devenait progressivement impossible de penser à autre chose qu'à l'animal qui continuait de crier, son énorme gueule grande ouverte, en la fixant droit dans les yeux et en augmentant inexorablement sa puissance sonore.

— Mais, qu'est-ce que…, murmura-t-elle, effrayée et sentant ses jambes vaciller sous elle.

Au prix d'un violent effort, elle parvint à se plaquer les mains sur les oreilles, mais elle percevait toujours ce cri infernal. Il lui sembla qu'il ne passait pas par les oreilles, mais directement par son cerveau, par télépathie.

— C'est impossible, murmura-t-elle, terrorisée. C'est impossible…

En trébuchant, elle recula jusqu'au mur et mobilisa à nouveau toute son énergie pour actionner l'ouverture sans enlever ses mains de ses oreilles. La porte d'entrée bascula enfin sur ses gonds et la jeune femme se rua à l'extérieur. La porte se ferma automatiquement derrière elle.

Dès qu'elle se retrouva seule, la femelle sanglorni cessa aussitôt de crier et poussa un grognement dans lequel, si elle l'avait entendu, la scientifique aurait juré avoir perçu un sentiment de déception.

Pleurant de frayeur, elle se rendit aussitôt dans le bureau qui lui avait été affecté et téléphona à son directeur de thèse.

— Je vous assure qu'elle est capable de télépathie, je viens d'en faire l'observation… Non, je ne sais pas comment c'est possible, mais je sais que c'est vrai… Non, je ne suis pas épuisée ; enfin, si, mais ça n'a rien à voir ! Venez s'il vous plaît ; il faut que vous le voyiez par vous-même.

Il lui promit de passer dans la journée. Elle savait qu'il ne la croyait pas, mais elle était certaine de ce qu'elle avait ressenti. Ève avait crié directement dans sa tête et elle s'était sentie devenir folle ; petit à petit sa raison lui avait échappé. Elle frissonna à l'idée de ce qui se serait passé si elle n'avait pas réussi à ouvrir la porte et à sortir du local.

Elle ne put retourner voir les animaux de toute la journée et passa le temps en rangeant vaguement son bureau.

— Eh bien Laure, qu'est-ce que c'est que cette histoire de télépathie ?

Son directeur venait d'entrer dans le bureau et la regardait en souriant d'un air qu'elle trouva stupidement supérieur et protecteur. C'était un homme de cinquante-trois ans qui tenait à garder une allure sportive et se plaisait à raconter à qui voulait bien l'écouter, les treks qu'il faisait en Himalaya ou dans les Rocheuses.

C'était la fin de la journée. Le labo s'était petit à petit vidé de tous ses techniciens et à cette heure, ne restaient habituellement plus que les chercheurs et le personnel chargé de la surveillance. Ce jour-là, il se trouvait que l'un des scientifiques fêtait la naissance de son premier enfant. Il avait invité tout le personnel chez lui pour un apéritif. Laure avait décliné la proposition ; il lui fallait absolument avancer dans ses observations si elle voulait participer au congrès qui se tenait dans trois mois à Rome. Ils étaient donc seuls, avec les surveillants, à rester dans le bâtiment réservé aux sanglornis.

Ce qu'elle ignorait, c'était qu'un employé de la compagnie de gardiennage venait de recevoir son second blâme. Il ne parvenait pas à comprendre l'intérêt de porter toujours son badge. On ne l'aimait guère dans l'équipe surveillante et il le rendait bien. D'un caractère ombrageux et peu accommodant, il était souvent seul et ses collègues lui laissaient volontiers les secteurs où un seul garde suffisait. Quand son chef d'équipe lui avait appris, le matin même, qu'il était blâmé pour la seconde fois et qu'à la troisième, ce serait la porte, il n'avait rien dit, fait aucun commentaire, mais son visage s'était fermé. Totalement. Le chef d'équipe, qui n'était pas un mauvais bougre, avait tenté de lui expliquer les raisons de cette décision. En pure perte. L'homme considérait apparemment que la sanction était appliquée uniquement pour lui nuire et aucun argument n'aurait pu lui faire comprendre qu'il s'agissait d'une disposition visant à protéger un secret scientifique et commercial. Son chef avait pensé qu'il voulait afficher de bonnes résolutions quand l'homme lui demanda d'être de service dans l'équipe de nuit ce soir-là. Il accepta et, pour lui prouver qu'il avait confiance en lui, l'affecta, en compagnie d'un autre gardien, au secteur le plus sensible : le bâtiment des sanglornis.

— Donc, vous avez éprouvé la sensation d'entendre ce cri directement par la pensée ? C'est bien ça ?

Laure et son directeur de thèse allaient vers la cage de verre où Ève était gardée.

— Oui. Je sais bien que ça paraît complètement surréaliste, mais je vous assure que je ne suis pas folle et que je l'ai entendu directement dans ma tête. Vous savez, exactement comme lorsqu'on écoute de la musique avec un casque bien réglé ; on a l'impression de l'entendre directement dans son crâne… Eh bien ça m'a fait la même impression. Exactement la même.

Laure ouvrit la porte qui donnait accès à la salle des cages, quand un homme surgit brusquement devant eux :

— Vous ne pouvez pas aller plus loin, leur dit-il, le visage fermé.

Laure ne l'avait jamais vu. Il portait un uniforme de gardien et leur parlait d'un ton rogue.

— Je travaille ici, protesta-t-elle, étonnée, en lui montrant son badge.

— Ce soir, l'accès est interdit, insista l'homme.

— Et pourquoi, je vous prie ? demanda Cotinard, le directeur de thèse.

— Ta gueule, lui répondit le vigile, toujours aussi peu aimable. Vous n'avancez plus, c'est tout. Demi-tour.

— Non mais ça ne va pas ? s'écria Cotinard. Vous allez avoir de sérieux ennuis, si vous continuez à nous parler sur ce ton. Je travaille avec Brouchet et je peux vous assurer que vous allez entendre parler de moi, mon vieux !

Le gardien plissa les yeux d'une manière que Laure trouva très inquiétante et leur dit, tout à coup plus détendu :

— OK, allez-y si vous y tenez, mais ne venez pas râler après.

Il s'écarta pour leur laisser le passage.

Cotinard passa devant lui, l'air furieux et jeta un regard assassin à l'homme qui leur tourna le dos et partit dans le couloir. Laure suivit son directeur sans pouvoir s'empêcher de ressentir comme un sombre pressentiment, mais elle pensa que son aventure du matin l'avait secouée et qu'elle était maintenant très impressionnable.

— Vous connaissez ce type ? demanda Cotinard tandis qu'elle ouvrait la porte permettant l'accès aux cages des animaux.

— Non, je ne l'ai jamais vu, répondit-elle. Il m'a fait froid dans le dos.

— Vous savez, il existe des gens qui, dès qu'on leur donne un petit peu de responsabilités et de pouvoir, ne se sentent plus et se croient permis d'imposer leur point de vue à tout le monde. Celui-là, en plus, il porte une arme ; alors imaginez ce que ça peut représenter dans un cerveau primitif ! Non, je plaisante, ajouta-t-il en voyant le regard que la jeune femme lui jetait. Sans doute son cerveau n'est-il pas totalement primitif. Bien, dit-il en changeant de ton, voyons cette bête.

Ils s'approchèrent tous deux de la cage d'Ève qui était allongée dans un coin et semblait dormir. Laure savait qu'il n'en était rien. Souvent elle l'avait vue agir de la sorte : ne pas bouger quand on entrait, attendre que l'on se tienne tout près de la paroi de verre et se jeter dessus avec une rage et une rapidité effroyables. Elle avait certainement entendu la porte s'ouvrir et faisait semblant de dormir. Cela, Laure n'en avait jamais parlé à personne, de peur d'être taxée d'anthropomorphisme. Un animal qui aurait ce type de réflexion, qui serait capable de mimer un comportement pour tromper quelqu'un ? Elle voyait déjà l'air étonné, amusé et moqueur de ses collègues ou de Cotinard. Elle le laissa donc s'approcher de la paroi de verre. Quand il eut appuyé ses mains dessus, Ève passa instantanément de l'aspect d'un animal profondément endormi dont le poil soyeux donnait envie d'y passer la main, à celui d'un fauve à la gueule ouverte qui se jetait sur sa proie en poussant un hurlement de rage ; une rage violente, sauvage, à l'état brut. Le choc contre la paroi fit vibrer toute la structure. Cotinard se jeta en arrière en poussant un cri de terreur. Derrière la vitre épaisse, Ève était dressée sur ses pattes arrière et resta dans cette position, fixant l'homme qui se tenait les deux mains sur le ventre, le visage blanc comme un linge et les yeux écarquillés.

Laure éprouva quelques remords à ne pas avoir prévenu son directeur de thèse, mais elle lui en voulait de ne pas la prendre au sérieux quand elle lui expliquait ce qu'elle avait ressenti dans la matinée.

— Elle fait ça systématiquement ? lui demanda-t-il.

— Non, pas systématiquement.

— Vous auriez pu me prévenir que ça risquait de se produire, fit-il remarquer, sans cesser de regarder l'animal.

— Excusez-moi… Mais, dit-elle prise d'une inspiration soudaine, comment expliquez-vous qu'elle sache toujours à quel moment on a les mains sur la vitre ?

— Elle ne présente ce comportement que lorsque l'on pose les mains sur la vitre ?

— Oui, regardez.

Elle avança vers la cage de verre et plaça doucement ses deux mains sur la paroi. L'effet fut immédiat : Ève se rua sur elle et, bien que la jeune femme sût ce qui allait se passer, elle ne put retenir un cri de peur et sauta en arrière, le cœur battant. Elle ne parvenait pas à s'habituer à la furie extrême avec laquelle l'animal se jetait sur elle. À chacune des fois où elle avait subi cet assaut, elle avait oublié où elle se trouvait,

comme si la sensation d'être une proie se trouvait gravée dans son cerveau, parcelle de mémoire héritée des temps anciens, où les hommes n'étaient que des animaux comme les autres.

— En effet, il semble que ce soit un comportement agressif déclenché. Dans le cas présent, elle vous a vu… Mais dans mon cas, il est vrai qu'elle dormait…

— Ou qu'elle faisait semblant, osa Laure.

— C'est possible, après tout, admit Cotinard. Toujours est-il qu'elle avait les yeux fermés et qu'elle se tenait presque dos à la paroi. Peut-être ai-je fait du bruit en posant mes mains sur le verre ?

— Il faudrait qu'elle ait l'ouïe vraiment très fine ! Je pense plutôt…

Elle ne termina pas sa phrase ; son cerveau venait d'enregistrer un son inconcevable et qui retentit dans sa tête comme une promesse de mort : celui des serrures qui s'ouvraient toutes ensemble dans le bâtiment.

— Non. Non ! murmura-t-elle, terrorisée.

— Que se passe-t-il ? Laure, qu'avez-vous ?

Cotinard vint vers elle et lui posa la main sur l'épaule. Il tournait le dos à la cage d'Ève et ne voyait pas ce que regardait la jeune femme qui commençait à trembler et secouait la tête sans plus pouvoir articuler un son.

Derrière le directeur de thèse, la porte de la cage s'ouvrait doucement et Ève venait de s'en apercevoir.

Elle avança prudemment vers la sortie, comme si elle craignait un piège quelconque. Laure recula lentement, ne parvenant pas à la quitter des yeux, bien qu'elle sentît confusément qu'il ne fallait pas qu'elle la regarde.

Cotinard, que ce manège inquiétait, regarda derrière lui.

— Mon Dieu, dit-il simplement.

Il resta figé sur place, à regarder Ève qui avait plongé son regard dans le sien et commençait à crier.

Laure avait atteint la porte. Elle tâtonna un instant, les mains tremblantes et parvint à faire basculer le levier.

— Venez, murmura-t-elle à Cotinard, venez doucement.

Il ne l'entendait plus. Les yeux plongés dans ceux de l'animal, il était déjà beaucoup trop loin de toute réflexion, hypnotisé par le cri démoniaque, surnaturel, le cerveau totalement anesthésié par la voix du fauve qui avançait tout doucement vers lui.

Laure, qui n'était pas vraiment la cible du cri, parvenait encore à réfléchir. Elle essaya de le tirer par la manche, mais il ne bougea pas. Il ne faisait que répéter :

— Mon dieu, mon dieu…

Elle insista. Elle savait qu'Ève allait se jeter sur lui. Elle l'avait suffisamment étudiée pour connaître sa violence et sa haine des êtres humains. Elle tenta une nouvelle fois de le tirer en arrière, avec plus de fermeté cette fois. Il commençait à reculer lentement quand la sanglorni, voyant qu'il allait peut-être lui échapper, augmenta la puissance sonore de son cri et se jeta tout à coup sur lui à une vitesse

inimaginable et de toute la puissance de sa rage. Il tomba à la renverse, s'agrippant à la fourrure de l'animal qui le saisit à la gorge.

Il y eut un craquement écœurant. Le sang gicla immédiatement et Cotinard s'affaissa totalement sans un mot. Laure le tenait encore au moment de l'attaque. Elle avait également subi le choc qui l'avait projetée à terre. À quatre pattes sur le carrelage, sanglotant, elle essayait toujours de faire bouger le corps, de le soustraire à Ève qui leva les yeux vers elle, le poitrail ensanglanté et ouvrit une gueule démesurée en grognant et soufflant. La jeune femme poussa un cri et lâcha le bras de Cotinard qui frappa le carrelage du sol avec un bruit mat puis se relevant comme elle le put, s'enfuit vers la seule issue qui lui restait : l'allée qui longeait toutes les autres cages.

Ève poussa un sourd grondement et plongea son énorme tête dans le ventre du directeur de thèse.

Une fois la porte repoussée derrière elle, il était impossible de la fermer tant que les serrures étaient bloquées en position ouverte, Laure avança précautionneusement dans l'allée. Elle entendait souffler les bêtes, les sentait bouger, renifler. Elles étaient agitées, ayant sûrement perçu le cri qu'avait poussé Ève. L'allée mesurait environ cinquante mètres de long. Laure ne savait pas si ces sanglornis étaient aussi agressifs que leur « mère ». Suivant les indications de Cotinard, elle avait surtout étudié le comportement d'Ève.

Elle se trouvait environ au milieu du bâtiment quand elle entendit souffler derrière elle. Elle se figea et un long frisson incontrôlé l'enveloppa entièrement. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour découvrir deux sanglornis qui se trouvaient à peine à dix mètres d'elle. Un mâle et une femelle. Le mâle était énorme. Des muscles puissants saillaient sous sa fourrure soyeuse. Laure ne put s'empêcher de le trouver beau. Dès qu'elle les regarda, ils plongèrent leurs yeux rouge sang dans les siens.

Ils le sentent, se dit-elle.

Elle fit un énorme effort pour tourner la tête, regarder devant elle et continuer à avancer vers la sortie, priant le ciel pour qu'aucun autre fauve ne vienne se mettre entre elle et la porte. Elle croyait entendre les deux sanglornis la suivre. Elle s'attendait toujours à sentir leur cri lui vriller le cerveau et détruire toute pensée consciente. S'exhortant au calme, elle avançait, pas après pas, mètre après mètre, vers cette porte qui semblait toujours aussi loin. Elle pleurait, sans bruit et sans même s'en rendre compte. Les larmes lui inondaient le visage et brouillaient sa vue. De temps en temps, elle les essuyait machinalement d'un revers de la manche. Dans les cages devant lesquelles elle passait, les fauves ne bougeaient pas. Petit à petit, l'idée qu'ils n'étaient peut-être pas aussi dangereux qu'Ève s'imposa dans son cerveau. Cet espoir lui permit d'avancer plus vite vers la porte. Quand elle passa devant la dernière cage, elle risqua un coup d'œil à l'intérieur, sans s'arrêter. Le sanglorni qui l'occupait, le 47, était absorbé à mâcher quelque chose qu'elle ne reconnut pas immédiatement. La main sur le battant de la porte entrouverte, elle s'arrêta et regarda franchement à l'intérieur de la cage. L'animal était couché, les deux pattes avant sur une jambe humaine et arrachait méthodiquement des morceaux au corps déchiqueté d'un garde qu'il avait dû tuer et ramener dans son domaine.

Laure retint difficilement un hurlement de terreur et se rua à l'extérieur en trébuchant.

Il faisait déjà presque nuit. Elle courut aussi vite qu'elle le put vers les bâtiments de recherche. Elle voulait téléphoner à la police, trouver un gardien, prévenir quelqu'un. Quand elle arriva près du bâtiment, les néons brillaient dans le couloir et la porte d'accès était ouverte. Elle s'immobilisa, terrorisée à l'idée d'entrer.

— S'il vous plaît, il y a quelqu'un ? cria-t-elle d'une voix tremblante depuis l'extérieur. Il y a quelqu'un dans le labo ?

Le silence était total. À cette heure, cela n'avait rien de vraiment étonnant, mais Laure était trop choquée pour raisonner. Elle appela une troisième fois, sans davantage de succès. Elle prit une profonde inspiration et s'avança lentement dans le couloir. L'idée de téléphoner tournait sans cesse dans sa tête ; appeler la police, le SAMU, l'armée, elle ne savait pas, mais il fallait qu'elle appelle quelqu'un. Elle allait devenir folle si elle restait seule dans ces locaux.

Elle marchait sur la pointe des pieds, osant à peine respirer. La porte du premier bureau, celui de l'administrateur du centre, était ouverte. Elle aurait dû être fermée. C'était un homme très méticuleux qui ne manquait jamais de fermer son bureau en partant. Elle s'approcha tout doucement de la porte. La lumière était éteinte dans la pièce. Laure passa juste une main, tâtonnant le long de la cloison pour trouver l'interrupteur qu'elle actionna. Les néons s'allumèrent en bourdonnant. La jeune femme pencha juste la tête pour regarder à l'intérieur de la pièce ; elle poussa aussitôt un hurlement strident, claqua la porte derrière elle et s'enfuit en courant. Dans le bureau, une jambe coupée à hauteur du mollet baignait dans une flaque de sang qui virait déjà au sombre.

Les sanglornis étaient à présent dans tous les locaux. Ils avaient réagi à une vitesse incroyable, dès que leur mère s'était jetée en hurlant sur Cotinard. Les locaux leur appartenaient.

***

Marc Renart était un homme sans histoire. Il conduisait son camion depuis une dizaine d'années, respectant les règlements, même s'il les trouvait parfois trop contraignants.

« C'est pas en gueulant qu'on arrive forcément le mieux à mener sa barque », aimait-il à répéter.

La tête sur les épaules, les mains tenant fermement le volant de son semi-remorque, il veillait à mener sa vie comme un chargement : à bon port.

Cette nuit-là, il rentrait chez lui après une livraison en Espagne. Il était de mauvaise humeur, parce que son affréteur espagnol lui avait fait faux bond et qu'il était remonté à vide. Enfin… il rentrait et allait se donner un jour de congé avant de repartir. Il avait envie de jouer avec son fils et de voir sa femme. Demain c'était mercredi, le petit n'aurait pas école et ils pourraient tous les trois aller se promener le long du canal et donner du pain aux cygnes.

Il approchait de la ville. Il avait choisi d'arriver par les petites routes pour ne pas être ennuyé sur le périphérique. À cette heure, il n'était pas certain qu'il y eût du monde, mais il préférait ne pas prendre de risque. Surtout, et c'était le véritable motif, en empruntant ce trajet, il arrivait chez lui sans avoir à traverser la ville, gagnant ainsi une bonne demi-heure. Ce quartier était beaucoup plus calme, il n'y avait que les

personnels des labos scientifiques qui venaient dans le coin et ils finissaient leur travail bien plus tôt. Fidèle à son habitude, il conduisait prudemment, conscient que son camion ne pouvait pas s'arrêter aussi facilement qu'une voiture.

Ce fut à la sortie du dernier virage avant de passer devant les labos, qu'il aperçut la fille. Elle était assise dans l'herbe, juste au bord de la route, les jambes étalées devant elle, presque sur le macadam. Adressant une pensée reconnaissante à l'ingénieur qui avait conçu l'ABS, il dut freiner en catastrophe et faire un écart pour ne pas risquer de la toucher.

— Qu'est-ce qu'elle fout là, cette folle ?

Il jura et regarda dans son rétroviseur. À une vingtaine de mètres, la fille n'avait absolument pas bougé d'un poil, bien que le semi-remorque l'ait frôlée. Étonné, il ralentit et s'arrêta franchement après avoir mis ses warnings. Il regarda à nouveau dans son rétroviseur, laissant le moteur tourner au ralenti. Dans la nuit noire, les feux arrière du camion éclairaient la blouse de la fille d'une lueur sanglante. Elle semblait statufiée. Intrigué, il ouvrit la portière et descendit de la cabine.

— Mademoiselle ? cria-t-il. Ça va ?

Aucune réaction. Peut-être n'entendait-elle pas à cause du bruit du moteur ? Après avoir pris sa lampe torche, il alla vers elle. Une petite trentaine de mètres le séparaient d'elle. Pendant le temps qu'il mit pour la rejoindre, il ne la quitta pas des yeux. Elle semblait comme morte. La tête penchée sur sa poitrine et les bras tendus derrière elle. Elle aurait été allongée, il l'aurait crue morte. Elle portait une blouse blanche comme tous ceux qui travaillent dans les labos. Il se dit qu'elle avait bien fait de la garder, parce qu'elle lui avait permis de la voir à temps.

— Mademoiselle ? demanda-t-il à nouveau en arrivant près d'elle. Madem… Nom de dieu ! Nom de dieu de nom de dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

En s'approchant, il avait pu voir qu'elle avait le dos en sang. Sa blouse était complètement déchirée et laissait voir la chair à vif. Elle paraissait comme labourée et défoncée par il ne savait quel engin. L'extrémité de ses cheveux était engluée dans le sang. Quant à son bras droit, il était tendu derrière elle, posé sur le sol, directement sur le poignet. La main en était presque détachée et se trouvait sur le dos, la paume tournée vers le ciel. Et pourtant, elle était vivante ; elle respirait laborieusement, mais elle respirait. Il voyait nettement sa poitrine se gonfler au rythme de sa respiration. Renart avait déjà vu des accidentés. Pas beaucoup, mais il en avait vu. Mais quelqu'un dans cet état, jamais.

Il s'accroupit près d'elle et lui posa la main sur l'épaule.

— Ne bougez pas, lui dit-il. Je vais appeler du secours. Vous m'entendez ?

Elle ne réagit absolument pas. Elle avait les yeux ouverts, mais ils ne voyaient apparemment rien. Il se releva et courut jusqu'à son camion. Il monta dans la cabine et prit son portable dans la boîte à gants. Au moment de faire le numéro, il éprouva une fugitive hésitation : allait-il appeler le SAMU, ou les flics ? L'état de la fille n'était pas dû à un accident, il le sentait. Mais il résolut très rapidement d'appeler le SAMU. Les flics auraient tout le temps de l'interroger quand elle serait remise sur pieds.

— Le SAMU ? C'est pour signaler une personne accidentée sur la D27, au niveau des labos de la TBR.

En parlant, il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et ce qu'il vit lui causa le plus grand choc qu'il avait jamais éprouvé. Éclairée par la lueur intermittente du warning, il vit la fille qui était traînée vers les fourrés qui bordaient la route, par une sorte d'énorme bestiole noire.

— Nom de dieu ! hurla-t-il en passant la marche arrière. Amenez-vous vite et appelez les flics ! Vite ! Vite, ça l'emmène !

Il jeta le portable sur le siège du passager et entreprit une marche arrière à une vitesse folle, klaxon bloqué et moteur ronflant pour effrayer la bête. La manœuvre réussit. Il vit la grosse masse sombre disparaître dans la nuit après avoir tourné vers lui des yeux couleur rouge sang et poussé un cri féroce. Il sauta à terre, laissant le moteur tourner et les phares allumés. La fille était maintenant couchée sur le dos. Elle avait les yeux fermés, mais respirait toujours. Il espéra qu'elle était dans le coma, sinon elle devait souffrir énormément.

Sa bombe anti-agressions passée dans sa ceinture et son fusil à balles de caoutchouc à la main, il monta une garde vigilante près de la jeune femme, jusqu'à l'arrivée de l'ambulance du SAMU accompagnée par une voiture de flics.

Le médecin, une grosse fille à l'air décidé et les infirmiers du SAMU n'avaient jamais vu cela, eux non plus.

— Mais qu'est-ce qui lui est passé dessus ? demanda la toubib en l'examinant.

— Aucune idée. Je ne crois pas que quelque chose lui soit passé dessus. Je crois plutôt qu'elle a été attaquée par une bête, répondit Renart.

Mais le médecin ne l'écoutait plus. Elle demandait des perfusions aux deux infirmiers qui s'activaient à ses côtés, nettoyait les plaies et recouvrait le tout de bandages.

En revanche, les flics l'écoutèrent. Avec attention.

— C'est le boulot d'un malade, ça, dit l'un d'eux, un homme d'origine africaine à l'air peu aimable.

— Je vous dis que j'ai vu une espèce de bestiole qui la tirait vers le fourré, insista Renart qui commençait à trouver que son témoignage tournait à l'interrogatoire.

— Une bestiole, commenta l'autre en haussant les épaules.

— Comment elle était cette bête ? demanda un second policier qui furetait autour d'eux, le nez au sol comme un chien de chasse et paraissait plus sensé.

— Je l'ai dit ça aussi.

— Eh bien, redites-le-nous, puisque apparemment on n'a pas compris.

Renart soupira et expliqua pour la troisième fois :

— C'était comme une sorte de très grande bête noire, sombre en tout cas, bien plus haute qu'un grand chien et qui avait des yeux rouges. J'ai presque rien vu. Il faisait nuit et il n'y avait que mes warnings et mon feu de recul qui l'éclairaient.

— Et ça tirait la blessée en arrière ?

— Oui.

— Facilement ?

— Très facilement. La fille ne paraissait pas peser très lourd pour elle.

Le policier se gratta la tête.

— Si elle est si haute et si forte que ça, cette bête, elle doit être lourde. Elle a dû laisser des traces. On va aller voir dans ces fourrés.

— Tu pars à la chasse aux fauves, Malpighi ? ironisa l'autre flic.

— Je vais simplement voir si monsieur a bien vu ce qu'il a cru voir.

La nuit était toujours très sombre. Le flic alla jusqu'à sa voiture, se munit d'une puissante lampe torche et revint vers Renart à qui il demanda :

— Elle est partie où exactement, cette bête ?

— Par là, répondit le chauffeur en désignant un roncier. Mais je serais vous, je n'irais pas là-dedans tout seul. Vous n'avez pas vu la taille de ce truc et je peux vous dire que ça ne paraissait pas avoir tellement peur.

— Vous ne seriez pas en train de nous dire de ne pas aller vérifier s'il y a des traces, par hasard ? demanda le policier Noir.

— Mais non, je ne vous dis pas ça ! répondit Renart, excédé. Je vous dis simplement de faire attention ; c'est tout. Bon ; je peux y aller, je ne suis pas prisonnier, si ?

— Allez-y, monsieur. Mais vous serez sans doute convoqué demain pour que l'on enregistre votre déposition.

Renart les salua d'un signe de tête et monta dans son camion qu'il démarra sans attendre.

Après tout, si ça les amuse de courir après ce truc tout seuls, je n'ai rien à voir là-dedans, songea-t-il en partant.

— Malpighi, demanda son collègue, tu crois vraiment qu'on peut aller voir ?

— Mais oui. S'il y a vraiment eu une bête, je peux te dire qu'avec tout le raffut qu'on a fait, elle doit être loin maintenant, répondit l'homme, en marchant la tête baissée vers le roncier.

Tout à coup, il s'arrêta net.

— Bon sang, M'Boussa regarde, il avait raison.

Fébrile, il montrait du doigt deux empreintes nettement marquées dans la terre souple. On distinguait très bien une série de trous qui allaient par paires, certainement deux doigts larges et la trace laissée par ce qui devait être de puissantes griffes, juste devant les doigts.

— Il y en a encore par là, viens voir.

Petit à petit, les deux hommes avançaient, s'accrochant les vêtements aux branches et précédés par les lueurs erratiques de leurs lampes.

Dans un fourré, à une centaine de mètres, on voyait approcher ces animaux sur deux pattes, dont l'odeur ressemblait terriblement à ce qui parlait haut et fort dans les abris nauséabonds d'où on venait. On n'était pas de bonne humeur ; on avait dû

laisser partir la proie tant convoitée à cause d'un monstre dont la voix blessait les oreilles. On sentait une sourde colère monter progressivement et faire se dresser les poils sur l'échine. Dans la gorge, la sensation du cri commençait petit à petit à s'imposer. Mais on ne savait pas vraiment comment faire pour attaquer. Les deux êtres n'avaient encore aucune image dans la tête ; il était alors difficile de les localiser suffisamment pour une attaque. On les sentait, on voyait les étranges lumières qui les précédaient, mais l'attaque demandait une extraordinaire précision qui n'était possible que lorsque les proies créaient une image nette. Il fallait attendre. On percevait confusément que ce serait bientôt le moment.

— Je ne le sens pas ce coup-là, Malpighi. Je ne le sens pas. Viens, on est déjà loin de la route.

La voix était tendue, le débit rapide et un peu saccadé. M'Boussa regardait autour de lui, promenant le faisceau de sa lampe dans tous les buissons environnants. Il était originaire de la ville et, autant se balader dans un quartier chaud ne lui faisait absolument rien, autant les missions en campagne lui avaient toujours foutu les jetons. Malpighi s'arrêta un court instant et le regarda en souriant :

— Tu as peur, M'Boussa ?

— Ben oui, j'ai les boules.

— Tes ancêtres devaient bien chasser le lion dans la jungle.

— Le lion, c'est dans la savane qu'il est, ignare ; et apprends que je suis né à Bobigny, moi. Je n'ai jamais vu d'autres lions que ceux de la télé et je n'ai même pas chassé les rats, bwana.

— Eh bien, fais confiance au grand chasseur Blanc. Il te dit que la bête est partie. Le tout est de savoir dans quelle direction, pour lancer la battue. T'imagine un peu ce qu'elle a fait à cette fille ? Tu as vu dans quel état elle était ? Tu vois une bête comme ça si près de la ville ? Ça doit être un fauve qui s'est échappé d'un cirque ou je ne sais quoi. En tout cas, il ne faut pas laisser ça en liberté.

Il marchait tout en parlant, la tête penchée vers le sol pour ne pas perdre de vue les empreintes qui étaient moins bien marquées qu'à proximité de la route, à cause de la terre plus sèche à cet endroit. Tout à coup, il sentit une odeur forte, traduisant bien mieux que des mots la notion de puissance à l'état sauvage. Une odeur que son cerveau reconnut immédiatement comme étant celle d'un fauve. Il se sentit aussitôt dans la peau d'une proie. Il eut peur.

— Malpighi…

Malpighi releva la tête et se tourna vers son collègue.

M'Boussa regardait par-dessus son épaule, les yeux écarquillés et commençait à reculer lentement en laissant doucement sa main descendre vers l'étui de son arme.

Malpighi était figé sur place, n'osant pas se retourner. Il entendit enfler une sorte de son dément derrière lui. Comme un cri poussé par une chose folle et qui viendrait d'une gorge impossible. M'Boussa s'arrêta, sa main interrompit son trajet vers son pistolet. Il laissa tomber sa lampe.

— M'Boussa, dit Malpighi qui ne s'était toujours pas retourné. M'Boussa, viens, on y va doucement. Ça ne va pas nous attaquer, les bêtes ont peur des humains, c'est connu. Viens, M'Boussa.

Mais son collègue ne bougeait plus. La bouche ouverte et la respiration de plus en plus saccadée, il commençait à gémir.

Malpighi se retourna d'un bloc, plongeant sa main vers son étui et sortit son pistolet comme à l'exercice, tandis que le cri qui paraissait totalement paralyser son collègue lui vrillait les tympans. Il n'eut que le temps de distinguer une masse noire qui se jetait vers lui sans cesser de crier et lui trancha la main avant qu'il ait eu le temps de tirer. La vitesse à laquelle se déplaçait cette bête était inimaginable. Il ne sut jamais à quoi elle ressemblait, car après l'avoir mutilé et jeté à terre en lui cassant deux côtes à cause du choc, l'animal lui broya la gorge avant de se retourner vers M'Boussa qui n'avait pas bougé et qui était loin, bien loin de toute réflexion sensée. Il était devenu un animal. Un animal traqué qui constate que rien ne le sépare plus de l'imminence de sa mort et qui comprend l'inutilité de la fuite et de la défense. Le sanglorni, un mâle qui avait décidé de tenter sa chance hors de l'enceinte des bâtiments de recherche, tourna vers lui son museau ensanglanté et le regarda avec ses yeux dont la lueur rouge apparut au policier comme la couleur de l'enfer. Ce fut sa dernière pensée consciente…

– Chapitre deux –

Renart se réveilla avant sa femme. Elle était encore pelotonnée contre lui, les cheveux masquant complètement son visage. À travers la cloison, il entendait leur fils qui devait jouer avec des cubes. Il se leva doucement. Sa femme le sentit et poussa un gémissement endormi en se tournant.

Dans la petite cuisine, il commença à préparer le petit-déjeuner, passa dans une autre pièce et s'assit sur une chaise. Le soleil illuminait le salon, le café percolait lentement dans la machine et le pain grillait, mais Renart ne parvenait pas à se sentir totalement bien. L'affaire de la nuit passée lui gâchait son retour chez lui ; il attendait le coup de fil des flics et savait qu'il allait devoir passer au moins une heure à attendre au commissariat, puis faire sa déposition.

Perdu dans ses pensées, il n'avait pas entendu sa femme venir le rejoindre. Elle se plaqua contre lui et demanda d'une voix câline :

— Alors, ça ne marche plus ?

Tout en parlant, elle glissa sa main dans le pantalon de pyjama de son mari et lui caressa le ventre.

Il se retourna.

— Si ça marche ; mais hier, cette histoire m'a tourné les sangs.

— C'est quoi cette histoire d'ailleurs, je n'ai rien compris, j'avais trop envie de toi.

— J'ai vu… Une fille a été attaquée par une énorme bestiole que je n'ai pas bien vue. J'ai appelé le SAMU et les flics m'ont interrogé. Il va falloir que j'aille faire une déposition au commissariat aujourd'hui. Il y avait même un des deux flics, un Noir, qui ne me croyait qu'à moitié. À l'entendre, j'aurais été un sadique qui aurait bousillé la fille !

— C'est pas grave. Tu manges et tu y vas, le temps que je m'occupe de Sylvain, tu seras de retour.

— Ouais. J'aurais bien aimé m'en occuper aussi, moi. Il…

La sonnette de la porte d'entrée retentit. Ils se regardèrent tous les deux, étonnés. Renart alla ouvrir.

— Monsieur Renart ?

Deux flics se tenaient devant la porte, un en uniforme, l'autre en civil.

— Oui.

— Vous avez été témoin d'un accident cette nuit, c'est exact ?

— Oui.

— Voudriez-vous bien nous suivre au commissariat à ce sujet s'il vous plaît ?

Le flic ne souriait pas, mais n'était pas antipathique. Il paraissait très préoccupé, mais néanmoins aimable.

— Entrez un instant, leur dit Renart. Je vais m'habiller. Sylvie, tu sers un café à ces messieurs ?

Quand il revint dans la salle, les deux hommes buvaient leur café, assis à la table du salon et parlaient avec sa femme.

— Marc, lui dit-elle, ces deux messieurs viennent de m'apprendre que les deux policiers de cette nuit ont disparu.

Il s'arrêta sur le seuil.

— Disparu ?

Le flic en civil expliqua :

— Ils ne sont pas revenus de leur mission, celle où vous les avez rencontrés. C'est la femme de l'un d'eux qui nous a alertés ; il était à peu près cinq heures. On est allés là-bas, d'après les indications du SAMU. La voiture est toujours en place, mais il n'y a personne autour. On a appelé, mais rien. Des hommes et des maîtres-chiens sont sur place pour chercher dans les environs s'il a pu leur arriver quelque chose. On a eu votre adresse sur le calepin d'un des policiers ; il l'avait laissé dans sa voiture. Donc, si vous pouvez venir nous expliquer ce que vous avez vu cette nuit et nous préciser quand vous les avez laissés, vous êtes parmi les dernières personnes à les avoir vus, ça nous serait utile.

— Oui bien sûr, répondit Renart.

Debout, il avala rapidement un café qui eut du mal à passer. Les deux hommes et sa femme le regardaient sans mot dire. Il savait ce qui était arrivé aux deux flics, il avait vu l'état de la fille. Ils s'étaient fait avoir, c'était la seule explication valable. Il le sentait. Il n'allait pas le dire. Il allait attendre que cela soit découvert. Il était absolument certain que les deux hommes étaient morts. Morts d'avoir voulu chercher des empreintes dans la nuit. Il les avait pourtant prévenus…

Les policiers le conduisirent directement sur les lieux de l'accident et de la disparition de leurs collègues. Plusieurs véhicules de police étaient sur place, gyrophares tournants. Trois chiens étaient couchés aux pieds de leurs maîtres.

Ils descendirent de la voiture ; un policier en tenue vint aussitôt vers eux :

— On les a trouvés, inspecteur. Enfin… on pense que c'est eux. C'est… C'est pas beau à voir.

— Vous pensez ? Qu'est-ce que ça veut dire ? s'étonna l'inspecteur.

— Ben… vous verrez, inspecteur, répondit l'agent.

Ils suivirent l'homme qui les conduisit à travers une végétation assez touffue qui, même de jour semblait assez dense. Renart se demanda comment les deux policiers avaient pu aller dans ces ronces et ces taillis en pleine nuit pour chercher les traces d'un animal dont on venait de leur apprendre qu'il avait attaqué une femme.

Après une marche de quelques minutes, ils arrivèrent devant une sorte de dépression ceinturée par d'épais ronciers. Les policiers avaient coupé les végétaux sur une longueur d'environ cinq mètres.

— Ils sont là, inspecteur, dit le policier en désignant le fond de la petite cuvette.

Renart suivit le flic qui descendit précautionneusement la pente glissante.

— Bon Dieu, laissa échapper l'inspecteur.

Renart ne dit rien, mais fut profondément choqué par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Il y avait là un amas de chairs couvertes de sang coagulé sur lequel s'affairaient déjà des mouches qui s'envolèrent en bourdonnant bruyamment à leur approche. Parmi cet amas de chair et de terre mêlées, des membres étaient reconnaissables uniquement grâce aux vêtements : un pied était encore chaussé, un bras portait toujours un fragment de manche de gilet.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! Qui a pu faire un carnage pareil ? demanda l'inspecteur en se tournant vers Renart.

— Je leur avais dit que j'avais cru voir une sorte de grosse bête qui tirait le corps de la fille en arrière. J'ai fait marche arrière en klaxonnant pour la faire fuir, ça a marché. Quand je l'ai raconté à…, il désigna ce qui restait des deux policiers,… à vos collègues, ils ont eu du mal à me croire et je pensais qu'ils me suspectaient d'avoir blessé la fille. Je leur ai répété ce que j'avais vu et celui qui était Blanc a dit que si c'était vraiment un gros animal, il avait dû laisser des traces. Ils m'ont laissé partir, mais je leur ai dit que cette bête me paraissait très grosse et que si j'étais eux, je n'irais pas seul. Ils y sont quand même allés… Renart haussa les épaules en signe d'impuissance. Il se retourna, dos au carnage. Il ne supportait plus de voir ce qui restait des corps. Comment ils s'appelaient ? demanda-t-il soudainement.

— Malpighi et M'Boussa, répondit l'inspecteur. Bon, ajouta-t-il en soupirant, monsieur Renart on va vous conduire au poste pour enregistrer votre déposition, puis on vous raccompagnera chez vous. Il serra la main du chauffeur et se tourna vers un autre policier qui se tenait en faction près du carnage. Quelqu'un a contacté le légiste ? lui demanda-t-il.

— Non, je ne crois pas, répondit l'autre.

— Eh bien, vous vérifiez et si c'est pas fait, vous l'appelez. Dare-dare. On a pris des photos ?

— L'appareil du poste est cassé, répondit-il.

— Eh bien trouvez-en un ; celui de votre tante, ou je ne sais quoi, mais je veux des photos de tout ça ; et vite ! Et je veux qu'on me prévienne, où que je sois, quand la femme qui a été attaquée sera capable de m'entendre et de me répondre. Allez ! Allez me chercher cet appareil, qu'est-ce que vous attendez ? Qu'il neige ?

Le policier gravit la petite pente en dérapant et disparut rapidement. Renart partit également et l'inspecteur resta seul dans la cuvette, en compagnie des deux dépouilles de ses collègues. Il regarda autour de lui, cherchant il ne savait quel indice. Jamais il n'avait vu des corps dans cet état. Il croyait le chauffeur. Aucun homme ne serait assez fou, ou plutôt assez sauvage pour démembrer d'autres êtres humains de la sorte. Il manquait même de la chair sur certains os, comme s'ils avaient été rongés. La bête les avait tués pour les manger, cela lui apparaissait comme une évidence. La terre avait été piétinée par tous les hommes qui étaient passés dans la cuvette ; il allait être difficile de trouver des traces.

Les chiens, se dit-il, *les chiens retrouveront la trace de cette bête.*

Il en était là de ses réflexions, lorsque le planton qu'il avait envoyé chercher un appareil et le médecin assermenté revint, seul et les mains vides.

— Alors, où il est ce toubib ? Et mon appareil photo, vous l'avez ? demanda-t-il d'un ton peu aimable.

— Non inspecteur, mais on vient de recevoir un appel. Il semblerait que la bête qui a fait ça vienne des labos de biologie d'à côté…

— Les labos ?

— Oui. Un employé qui a pris son service tout à l'heure a découvert des corps de plusieurs personnes et des cages ouvertes.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? ragea l'inspecteur en gravissant la pente. Vous, restez là et surveillez-moi le secteur. Je vous envoie un homme. Pas de journalistes à portée de vue et que personne ne marche là-dedans, on n'y voit déjà plus rien. Je voudrais que les chiens soient encore capables de sentir quelque chose. Je vous envoie aussi du monde pour emporter les… les corps.

Lorsqu'il entra dans l'enceinte des labos, l'inspecteur constata avec désespoir que plusieurs ambulances étaient déjà là, gyrophares tournant, ainsi que les pompiers, les gendarmes et le personnel des labos qui arrivaient petit à petit pour prendre leur travail.

Il croisa plusieurs personnes qui repartaient, les yeux hagards, en sanglots, ou bien l'air totalement effaré et choqué. Il se dit que c'en était fini de la confidentialité qu'il aurait aimé pouvoir garder encore quelques jours. Parmi toutes ces personnes, il suffisait qu'il y en ait une seule qui parle à la presse, et l'affaire allait être en gros titres et dans tous les journaux télévisés le jour même. Cette idée acheva de le mettre de mauvaise humeur.

— Salut Caurvelle, le salua un gendarme.

— Salut.

Il n'avait pas envie de parler. Il voulait seulement comprendre ce qui se passait.

— Pas beau à voir là-dedans, dit le gendarme en désignant une porte fermée dans son dos. Quatre corps déchiquetés, à moitié bouffés et éparpillés. Et toutes les bêtes sont parties dans la nature.

— Je sais.

— Ton patron est là, ajouta le gendarme.

C'était le bouquet ; la cerise sur le gâteau, la touche finale du destin. Bachart. Le commissaire Bachart en personne. L'administratif borné, la personnification même du concept : « pas de vagues, surtout pas de vagues ! ».

Caurvelle poussa la porte. Il vit immédiatement le commissaire qui était en grande conversation avec un petit homme qu'il ne connaissait pas et qui paraissait surexcité.

— … un sabotage ! Une tentative de récupération de mes travaux ! C'est une manœuvre, je vous dis ! Et je compte sur vous pour que vous trouviez qui a fait ça. C'est inadmissible que quelqu'un ait pu entrer ici et ouvrir les cages ! Inadmissible !

— Justement, à ce propos, monsieur…, intervint Caurvelle qui s'était approché.

— Inspecteur Caurvelle, monsieur Brouchet, directeur du laboratoire, dit Bachart avec un soulagement qui aurait pu être risible dans d'autres circonstances.

— … Monsieur Brouchet, poursuivit Caurvelle, votre labo devait certainement être surveillé, non ? Vous aviez évidemment fait appel à une société de gardiennage.

— Bien sûr, répondit l'autre en haussant les épaules.

— L'avez-vous contactée ?

— Je viens d'arriver, j'ai été prévenu de la catastrophe par téléphone. Vous vous rendez compte de tout le temps que ça me fait perdre ? s'écria brusquement le petit homme comme s'il venait de prendre conscience du drame.

— Je me rends surtout compte que des personnes ont été tuées, dont deux policiers, et que vos animaux sont partis dans la nature, sans qu'on sache depuis combien de temps, ni dans quelle direction, répondit sèchement Caurvelle. Combien de bêtes se sont échappées ?

— Toutes, répondit Brouchet avec accablement.

— C'est-à-dire ?

— Cinquante-sept.

— Cinquante-sept de ces animaux, de ces… monstres sont partis dans la nature ? C'est ce que vous venez de me dire ?

— Oui.

Caurvelle se retourna vers son supérieur qui n'avait plus ouvert la bouche depuis son arrivée.

— Il faut faire un appel à la population, mettre sur pied un plan d'urgence, lui dit-il.

Bachart eut un haut-le-cœur.

— Un appel à… Vous n'y pensez pas Caurvelle !

— Commissaire, vous n'avez pas vu l'état de ce qui reste de Malpighi et de M'Boussa ; et ça n'a été fait que par un seul de ces monstres. Imaginez cinquante-sept fois le même spectacle ! La ville est toute proche, ils ont un garde-manger à leur portée ; il leur suffit de venir se servir.

— Allons Caurvelle, un peu de sang-froid, que diable ! Vous dramatisez à plaisir, il me semble. Un appel à la population va déclencher une panique totalement injustifiée, or…

— Injustifiée ? Vous êtes allé voir ce qui reste des corps, patron ? s'indigna l'inspecteur.

Il connaissait la réponse ; Bachart avait une sainte horreur de tout ce qui saignait et de tout ce qui semblait avoir souffert. Ça pouvait paraître étonnant pour un flic, mais il ne pouvait pas voir un cadavre.

— Non, je n'ai pas encore eu le temps, répondit le commissaire.

— Eh bien venez, dit Caurvelle. Vous aussi, monsieur Brochet…

— Brouchet.

— Monsieur Brouchet, venez vous aussi. Vous pourrez peut-être juger de ce qu'il convient de faire en voyant de quoi sont capables ces bêtes.

Il les prit chacun par un bras en les maintenant d'une poigne forte. Il était de plus en plus hors de lui ; un patron qui allait fuir toutes ses responsabilités et un foutu scientifique qui ne pensait apparemment qu'à son fric. Il savait pertinemment que si Bachart ne voulait pas avertir les autorités préfectorales, rien ne serait mis en place en ce qui concernait un éventuel plan d'urgence. Aucun moyen particulier ne serait débloqué ; il n'aurait pour toute équipe que les stagiaires et le personnel en tenue pour tenter de coincer les bêtes dans des secteurs boisés et des champs… Autant dire qu'elles lui échapperaient.

— Où sont les corps ? demanda-t-il en arrivant dans le secteur des sanglornis.

Il n'avait toujours pas lâché les deux hommes qui, curieusement, ne protestaient pas de se voir ainsi promenés dans le bâtiment.

Un homme en blouse blanche lui indiqua une nouvelle porte d'un signe de tête et s'informa :

— Vous êtes de la famille ?

— Inspecteur Caurvelle et commissaire Bachart.

Caurvelle poussa la porte, s'effaça pour laisser passer son patron et Brouchet, puis les suivit dans la pièce. Ils se trouvaient maintenant dans un laboratoire où l'on avait dégagé une grande paillasse carrelée pour y placer les restes des corps qui avaient pu être retrouvés. Malgré ce qu'il avait vu au début de la journée, Caurvelle eut beaucoup de mal à regarder vraiment ce qui avait été déposé sur le carrelage blanc. Même s'il était très difficilement soutenable d'imaginer ce qu'avaient pu subir les corps des deux policiers là-bas dans la campagne, les murs blancs du laboratoire, les éviers, la verrerie, le côté aseptisé et scientifique des locaux rendaient encore plus insupportable la vue des corps démembrés, incomplets et partiellement dévorés. L'aspect rangé, ordonné, civilisé de la salle offrait un terrible contraste avec ces corps qui avaient subi les effets d'une rage démesurée. Ils se trouvaient dans un tel état qu'il était totalement impossible de savoir s'il s'agissait d'hommes ou de femmes, hormis pour une tête dont le visage affichait une expression de terreur indicible.

Bien qu'aucune odeur ne fût incommodante, Bachart sortit précipitamment son mouchoir, le plaqua sur son nez et se retourna vers la porte. Brouchet regarda vraiment les corps mutilés, la bouche grande ouverte. Il ne disait rien, mais avait violemment rougi et ne cessait de mettre fébrilement ses mains dans les poches de son veston et de les sortir.

— Alors ? demanda sadiquement Caurvelle.

— Alors quoi ? répondit Brouchet.

Il paraissait sur la défensive, exactement comme si Caurvelle l'avait accusé.

— Connaissiez-vous ces gens ?

— L'uniforme de ces deux… personnes, indique que c'étaient des surveillants, dit-il en désignant deux des « cadavres ». Il y a deux autres personnes qui sont… qui étaient en civil, je ne sais pas qui c'est.

— Vous avez vu, commissaire, ce qui reste des personnes que ces bêtes attaquent. Il semble qu'une seule d'entre elles ait tué Malpighi et M'Boussa, après avoir gravement blessé une jeune femme. Sans doute quelqu'un de votre laboratoire, monsieur, précisa-t-il en se tournant vers Brouchet, elle portait une blouse blanche, d'après un témoin.

— Vous avez un témoin ? demanda Bachart.

— Oui, un camionneur. Il n'a pas assisté à l'attaque, mais il a secouru la jeune femme et a alerté les secours. Il dit même avoir vu un grand animal sombre qui traînait le corps de la blessée dans les buissons.

— Un grand animal sombre, répéta pensivement Brouchet.

— Oui, c'est ce qu'il a dit. Ça correspond aux bêtes qui se trouvaient dans les cages ouvertes ?

— Oui, soupira le petit homme.

— De quels animaux s'agit-il ? demanda Caurvelle. Il était étonné de ne pas avoir pensé à poser cette question en premier, mais le choc avait été trop fort pour qu'il raisonne correctement.

Le directeur du labo le regarda un instant sans rien dire et, voyant à son attitude que l'inspecteur ne le lâcherait pas, il expliqua chronologiquement toute l'histoire des sanglornis.

— Des animaux transgéniques, commenta Caurvelle quand Brouchet eut terminé.

— Oui, confirma le scientifique. Il ne fit pas mention de l'agressivité de ces animaux envers les humains. Il craignait les réactions de cet inspecteur et se dit que, de toute façon, cela ne changerait maintenant plus grand-chose.

— Vous aviez bien sûr toutes les autorisations pour les… produire.

— Bien sûr et je peux même vous dire que cette opération était réalisée sous la tutelle du ministère de l'Agriculture et du ministère du Travail et du Commerce. Nous avons proprement coupé l'herbe sous les pieds des concurrents étrangers.

— Caurvelle, intervint Bachart qui sembla aussitôt se réveiller, je ne veux pas qu'un seul coup de fil des ministres arrive dans mon bureau ! Vous traitez cette affaire discrètement et en douceur.

— En douceur ! Discrètement ! Mais bon Dieu patron ! Comment voulez-vous que je fasse ça discrètement ? Vous avez vu ce que ces bêtes peuvent faire ? Un seul de ces monstres a tué six personnes en moins d'une nuit, dont deux policiers armés !

— Comment savez-vous qu'il était seul ? demanda le commissaire.

— Vous êtes allé là-bas, patron ? Non. On m'a montré les traces. Il n'y avait qu'une bête. Une seule. Là, ici même, dit-il en faisant un geste du bras vers les restes humains sur la table blanche, vous avez sous les yeux le résultat du repas d'une autre ou de plusieurs autres bêtes. Vous imaginez qu'il y en a cinquante-sept en liberté pendant que je vous parle ? Cinquante-sept, patron ! Cinquante-sept qui ont faim et dont deux ou trois ont déjà goûté à la chair humaine. Et vous voudriez que je fasse ça discrètement, avec les effectifs dont on dispose ? Vous…

— Écoutez Caurvelle, le coupa le commissaire d'une voix brusquement autoritaire ; je ne veux pas entendre parler d'état de siège ou d'opération extraordinaire. Vous m'entendez bien ? Ce n'est pas les États-Unis ici ; n'allez pas me jouer les inspecteurs Harry ! Mais comme je vois bien que l'affaire est particulière et qu'elle semble vous tenir à cœur, je vous donne l'autorisation d'employer tous les effectifs, ce qui vous fait environ trente hommes. Vous disposez de tous les véhicules et je vais personnellement, vous entendez, Caurvelle, *personnellement*, insista-t-il comme s'il

s'agissait d'un honneur insigne, téléphoner au commandant Denoeslle pour que les gendarmes œuvrent avec vous. Voyez que je ne vous laisse pas tomber.

Caurvelle étouffait. Il n'avait à ce moment qu'une envie : foutre son poing dans la figure pouponne de Bachart. Il sortit en trombe de la pièce sans rien dire, préférant se taire plutôt qu'insulter son patron qui avait la rancune tenace.

— Inspecteur ?

Un policier en tenue se tenait devant lui, apparemment embarrassé. Caurvelle le regarda en haussant les sourcils.

— On connaît l'identité des personnes qui ont été tuées ici, et l'hôpital nous fait dire que la jeune femme est sortie de la salle de réveil, si vous voulez l'interroger.

— Et comment ! Et ceux qui ont été dévorés ici, de qui s'agissait-il ?

— Pierre Cotinard, un professeur de la faculté des sciences ; Alain Paul, il travaillait dans les laboratoires, je crois que c'était une personne de l'administration. Les deux autres faisaient partie de l'équipe de gardiennage. On pourra avoir leur identité par la société qui les employait.

— Merci, dit simplement Caurvelle.

Il se rendit immédiatement à l'hôpital. Durant le trajet, il se demanda dans quel cauchemar il venait de se trouver entraîné. Cette histoire ne ressemblait en rien à toutes celles qu'il avait pu connaître pendant ses vingt ans de métier. Il savait qu'il possédait un certain flair, un instinct, un sixième sens, qui lui permettait systématiquement de mesurer d'emblée la difficulté d'une affaire. Là, ce quelque chose lui hurlait que dans le cas présent, cela ne s'annonçait pas bien. Pas bien du tout.

Il se gara tout près du grand hall et entra d'un pas pressé dans le hall de l'hôpital. Il demanda à l'accueil le numéro de la chambre où se trouvait la jeune femme et monta au quatrième en passant par l'escalier. Il avait besoin de se débarrasser un peu de toute la rage qui l'avait submergé quand Bachart lui avait fait la grâce de lui donner tous les effectifs.

— Trente hommes ! dit-il à haute voix.

Il sentait que c'était d'une véritable armée dont il aurait besoin. Des hommes aguerris, des chasseurs et des armes lourdes. Il savait qu'il ne fallait pas laisser une seule chance aux monstres qu'avait créés ce Brouchet.

Quand il arriva à l'étage, essoufflé, il vit la pendule accrochée au mur du couloir.

— Déjà onze heures, souffla-t-il. Ça prend combien de repas par jour ces bêtes ?

Il alla vers la chambre de la fille. Devant la porte, il marqua un instant d'hésitation avant de frapper. Bien que ce soit son travail, il éprouvait quelques scrupules à venir tourmenter une femme qui avait vu l'horreur. Il frappa et passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Une infirmière se tenait près du lit et réglait le débit d'une perfusion.

— Monsieur ?

— Inspecteur Caurvelle, dit-il en lui montrant sa carte de police. Je souhaite poser quelques questions à madame.

— Elle n'est pas encore en état de parler, monsieur.

— Excusez-moi, mais il est très important pour mon enquête que je puisse lui poser des questions sur ce qu'elle a pu voir.

— Je vais vous demander de sortir, monsieur. Elle est épuisée, elle vient tout juste de sortir d'une opération en urgence, vous ne pouvez pas l'interroger maintenant, je regrette.

Caurvelle soupira. L'infirmière n'était pas agressive, elle énonçait simplement des faits. Il admettait parfaitement que la jeune femme ne puisse supporter ses questions. D'ailleurs, elle ne semblait vraiment pas en état pour lui répondre, elle était d'une pâleur grisâtre et de grands cernes d'un bleu sombre peu engageant lui soulignaient les yeux. Il nota qu'un gros pansement lui prenait l'avant-bras droit, et se souvint que le chauffeur de poids lourd lui avait appris qu'elle s'était fait trancher la main.

La fille était très jolie. Elle avait du charme, indéniablement. Elle paraissait si fragile, allongée dans son lit, qu'il se demanda comment elle avait pu survivre à l'attaque d'un animal qui avait tué et partiellement dévoré deux hommes armés.

— Quand pensez-vous que ce sera possible, que je pourrai l'interroger ? demanda-t-il à l'infirmière.

— Dans quelques jours, je pense.

— Quelques jours ? Mais c'est impossible, rigoureusement impossible ! Il faut que…

— Je vais vous parler, le coupa un filet de voix.

La jeune femme n'avait pas ouvert les yeux, mais c'était bien elle qui venait d'intervenir.

— Mademoiselle Schroëder, vous devez vous…, commença l'infirmière.

— Non, le flic a raison, dans quelques jours, ce sera trop tard, il doit savoir, souffla la fille.

— Quelques minutes seulement alors, ordonna l'infirmière en sortant.

Elle partit en laissant la porte entrouverte, comme pour rappeler à Caurvelle que le temps lui était compté.

Il s'assit sur le lit et chuchota :

— Vous pouvez me décrire les circonstances de l'attaque ?

La jeune femme inspira profondément. Ce mouvement lui souleva très joliment la poitrine. Elle avait les cheveux très sombres et la peau presque diaphane. Il émanait d'elle une impression de terrible fragilité. L'inspecteur attribua ceci à son état. Elle inspira à nouveau et lui raconta tout ce qu'elle avait vécu, tout ce qu'elle savait sur les sanglornis.

— … c'était un mâle. Il me suivait depuis quelque temps… Elle se fatiguait et était obligée de s'interrompre de plus en plus fréquemment. J'essayais de ne pas penser à lui, je vous ai dit qu'ils sont télépathes. Je crois qu'ils ont besoin de localiser télépathiquement leurs… proies pour être capables de les attaquer. J'ai essayé de

retrouver ma voiture, mais la nuit était sombre et je paniquais. Dans la vitre de la portière, je l'ai vu qui se trouvait tout près de moi, à quatre mètres, sans doute. J'ai été épouvantée. J'ai lâché mes clefs et j'ai couru. Je l'entendais qui me suivait et je n'arrivais plus à penser à autre chose qu'à lui. Il criait jusque dans ma tête et je n'arrivais pas à penser à autre chose ; vous comprenez ?

Elle s'arrêta de parler.

Caurvelle lui posa la main sur le bras, elle tressaillit.

— Je vais vous laisser. Je reviendrai quand vous serez en meilleure forme.

De sa main valide, elle lui saisit le poignet avec une force qui le surprit. Elle le regarda pour la première fois et, avec dans les yeux une lueur où il lut l'urgence absolue, elle lui dit :

— Il faut les abattre tous ! Ils vont tous nous tuer. Il faut les abattre, acheva-t-elle dans un sanglot.

— Calmez-vous. Vous êtes en sécurité ici. Reposez-vous, je repasserai. Reposez-vous.

Il sortit silencieusement de la chambre. Il croyait à tout ce qu'elle lui avait appris, même à la télépathie de ces bêtes. Elle était épuisée, effrayée, mais paraissait lucide et ses propos s'étaient révélés parfaitement cohérents.

Il chercha l'infirmière pour lui signaler qu'il partait. Il la trouva dans une salle, en compagnie d'autres soignants. Elle remplissait des fiches. Quand elle le vit, elle vint vers lui.

— Elle est terrorisée, lui dit-il.

— On lui a donné du Stilnox, elle va dormir toute la nuit. Vous ne l'avez pas trop fatiguée ?

— Je n'ai pratiquement rien dit, c'est elle qui a parlé tout le temps.

L'infirmière le regarda en souriant ; elle croyait qu'il plaisantait.

— Je vous assure, elle m'a tout raconté.

La femme fit une moue dubitative.

— Avec ce qu'elle a avalé, je suis déjà étonnée qu'elle ne dorme pas. Alors de là à vous raconter sa vie…

Caurvelle n'insista pas. Il demanda cependant :

— Vous pouvez me donner son nom et sa profession s'il vous plaît ?

Elle consulta une des fiches qu'elle venait de remplir.

— Elle s'appelle Laure Schroëder, elle est étudiante en faculté, si j'ai bien compris.

— Sa famille est prévenue ?

— Oui. Ses parents sont en route. Ils devraient arriver dans… Elle regarda sa montre. Dans environ une demi-heure maintenant.

— Bon. Serait-il possible que je sois averti quand elle ira mieux ? Il faudrait que je puisse enregistrer sa déposition le plus rapidement possible. Il suffira d'appeler le commissariat. Vous demandez l'inspecteur Caurvelle.

Il retourna aussitôt aux laboratoires de la société qui avait produit ces bêtes. Il restait encore quelques employés qui tournaient en rond, totalement déboussolés. Il héla un policier en tenue :

— Le commissaire est parti ?

— Non. Il est dans le bureau du directeur avec le responsable du gardiennage.

Caurvelle se fit indiquer la porte du directeur, frappa et entra sans attendre la réponse.

— Ah ! fit Bachart. Vous voilà. Comment va la jeune femme ?

— Pas terrible. Elle s'est fait arracher une main et son dos est abîmé, mais il paraît que ça se remettra assez vite. Elle a surtout très, très peur.

Il répondait distraitement à son patron, regardant l'homme qui devait être le responsable de l'agence de gardiennage. Il s'agissait d'un type chauve, portant des lunettes très distinguées et qui ne savait visiblement pas où se cacher.

Bachart avait suivi son regard.

— Monsieur est le directeur de la GSR, Gardiennage, Sécurité, Responsabilité. Il est venu pour reconnaître les deux personnes dont les… corps étaient dans la salle.

— Alors ? demanda Caurvelle.

— Il s'agit bien de deux de mes employés, répondit l'homme.

— Avez-vous une idée de ce qui a pu se passer ? Vos hommes étaient bien là pour surveiller, non ? Ils ont visiblement été surpris.

— Je crois savoir ce qui s'est passé, comme je l'ai dit à ces messieurs.

— Expliquez-moi.

— L'un d'eux s'appelait Chacle ; un individu étrange et solitaire. Il avait subi deux blâmes parce qu'il refusait de porter les badges réglementaires. Je l'avais convoqué dans mon bureau le matin même ; hier matin. Il m'avait paru qu'il allait faire des efforts. J'ai voulu lui donner une chance… j'ai eu tort.

— Vous pensez qu'il est la cause de tout ça ? Un sabotage ?

— Oui. Il en était capable, mais je ne l'ai pas compris.

— Monsieur Bro… Brouchet, les animaux pouvaient-ils sortir sans que quelqu'un intervienne ?

— Impossible. J'avais fait installer des systèmes de verrouillage les plus modernes, ceux qu'on utilise dans les zoos pour les fauves. Ils ne pouvaient être manœuvrés que de l'extérieur, à l'aide d'une clé sécurit six points.

— Combien y en avait-il ?

— De clés ? Trois.

— Et qui les possédait ?

— Moi, le gardien chargé du secteur des animaux, et…

— Ce Chacle, vous l'aviez affecté au secteur des bêtes ? Le coupa Caurvelle en s'adressant au responsable gardiennage.

— Oui. Je voulais le responsabiliser et lui montrer que…

— Voyez, vous avez bien fait, lui dit Caurvelle. Donc, dit-il en se tournant vers Brouchet, vous aviez une clé, le gardien une seconde, et la troisième ?

— Mademoiselle Schroëder l'avait. Elle faisait sa thèse sur le comportement des animaux transgéniques et s'orientait vers les sanglornis.

— Cotinard, l'universitaire qui a également été tué, il travaillait avec elle ?

— C'était son directeur de thèse.

— Elle allait dans les cages de vos bêtes de temps en temps ?

— Jamais ! répondit vivement Brouchet, elle savait trop qu'ils étaient terriblement dangereux, elle les étudiait pour ça.

— Elle n'aurait donc jamais tenté d'entrer dans une cage pour je ne sais quelle observation ?

— Jamais, j'en suis certain. Je suis catégorique.

Caurvelle se retourna vers le directeur des vigiles et lui dit :

— Ce ne peut donc qu'être votre type, Chacle, qui a ouvert la porte.

— Je le crains, admit l'homme.

— J'espère que vous êtes assuré ; *bien* assuré, laissa tomber Caurvelle.

Un silence plana un instant, avant que l'inspecteur ne reprenne la parole.

— Eh bien messieurs, je vous demanderai de passer au commissariat, pour qu'on enregistre vos dépositions. Monsieur Brouchet, je vais faire la chasse à vos bêtes. Je peux vous garantir qu'elles vont avoir chaud aux fesses.

— Vous allez les supprimer ? Le petit homme avait eu un haut-le-cœur.

— Et comment !

— Caurvelle, intervint aussitôt Bachart. La suppression des bêtes ne devra être envisagée qu'à la toute dernière extrémité, c'est un ordre. Rappelez-vous qu'il s'agit d'un programme encouragé et soutenu par deux ministères, alors pas de vagues.

— Et vous, rappelez-vous que des gens sont morts ! La toute dernière extrémité, on y est déjà, patron.

— Caurvelle ! J'entends à ce que mes ordres soient respectés. C'est bien clair ?

Au ton du commissaire, l'inspecteur comprit qu'il venait de commettre une erreur : il avait manqué de respect à sa chiffe de supérieur, en présence de tiers. Maintenant, l'autre n'allait plus le lâcher sur ce point précis. Se maudissant intérieurement, il grommela :

— C'est on ne peut plus clair, chef.

Saluant vaguement les trois hommes de la tête, il quitta la pièce.

Il y a des jours où on ferait mieux de ne pas se lever, se dit-il.

Il retourna sur les lieux de l'attaque des deux policiers. En garant sa voiture, il eut la très mauvaise surprise de voir trois journalistes s'avancer vers lui. Ils l'avaient reconnu.

— Et merde, mais c'est pas possible, qu'est-ce que j'ai fait pour avoir autant de bol aujourd'hui ?

— Inspecteur Caurvelle, Jean Maseure, du *Quotidien de l'Est*. Est-il exact que deux policiers sont décédés à la suite d'une attaque par un fauve échappé d'un zoo ?

— Inspecteur, enchaîna une jolie fille que Caurvelle ne connaissait pas, Aline Desborde du *Souffle Républicain*, s'agit-il d'un, ou de plusieurs animaux dangereux qui erreraient dans la nature, tout près de la ville ?

Caurvelle leva les mains pour les faire taire.

— Vous en saurez plus quand nous en saurons plus. Excusez-moi, j'ai du travail.

Et il les planta sur la route en glissant à deux policiers en tenue :

— S'ils mettent un seul de leurs pieds hors du macadam, vous êtes dès demain au carrefour du centre ville.

Il se rendit jusqu'à la cuvette où il trouva le médecin en discussion avec un jeune type qu'il ne connaissait pas.

— Salut inspecteur, dit le toubib en le voyant. Je te présente Jean-Pierre, il est en stage avec moi pour six mois.

Caurvelle serra les mains tendues. Il aimait bien le légiste ; chaque fois qu'il avait eu à travailler avec lui, ils s'étaient très bien entendus. Il s'agissait d'un homme qui ne se perdait jamais en vaines réflexions et allait toujours à l'essentiel. Caurvelle avait toujours l'impression de gagner du temps lorsqu'il parlait avec lui. C'était un homme d'une bonne cinquantaine d'années, dont on disait qu'il aurait été chirurgien dans l'armée. Il était de taille moyenne, cheveux sombres et des yeux d'un bleu presque gris. Lorsqu'il examinait les cadavres, il portait toujours une sorte de monocle rattaché à son veston par une chaîne en argent. Cela lui conférait une allure aristocratique qui lui valait d'être surnommé « le Duc », par les policiers.

— Alors ?

— Alors je n'ai jamais vu ça, dit le médecin en laissant retomber son monocle. Les bêtes qui ont fait ça…

— Ce sont bien des animaux ?

— Évidemment. Tu voudrais que ce soit quoi ?

— Je voulais simplement une confirmation.

— Eh bien je le confirme, ce sont des animaux. Je préciserais même, *un* animal. Je n'en ai pas encore la certitude, mais les traces que j'ai pu relever sur les os présentent apparemment toutes la même espèce de petite striation ; je vérifierai ça. Donc la bête qui a fait ça les a tués pour les manger. Premier point. Second point, elle est d'une force phénoménale. Autant dans la mâchoire que partout. Les os sont brisés d'un seul coup, ce qui n'est pas à la portée de n'importe quel chien, et les chairs ont été arrachées d'un seul coup de crocs. D'autre part, les deux hommes n'ont pas été tués à cet endroit. Ils ont été transportés ici, comme si elle avait voulu les mettre à l'abri pour les manger tranquillement.

— Tu vois ça à… ?

— Au fait que le sang n'est pas très abondant dans ce trou, alors que s'ils avaient encore été vivants, je peux te dire, cher inspecteur, que ça aurait bigrement saigné.

— Et tu sais où ils ont été tués ?

— Non. C'est pour ça aussi que je te disais que cette bête doit avoir une force phénoménale. Elle a pu les transporter jusqu'ici à une vitesse suffisante pour que le

saignement ne laisse pas de traces visibles et pour que les corps ne traînent pas par terre.

Il soupira, laissa retomber son monocle et regarda Caurvelle dans les yeux en levant un peu la tête, il n'était pas très grand :

— Tu as un gros souci, inspecteur.

— Merci toubib, je ne l'avais pas compris.

— Fais appel à un spécialiste des fauves, lui conseilla-t-il ; il te les repère et les tue en douceur.

— Erreur, apothicaire : « ces bêtes ne doivent être supprimées qu'à la toute dernière extrémité, deux ministères veillent sur ce projet de monstres transgéniques ! ». Bachart *dixit*.

— Des animaux transgéniques ?

— Ouaip.

— Fabriqués pour quoi ?

— Leur poil.

— Leur…

— … Poil. Oui.

— Ah. Bon, je t'envoie mes résultats dès que c'est terminé.

— Dis, c'est pour avant-hier.

— J'avais compris, dit le médecin en serrant la main de Caurvelle.

Le jeune type n'avait pas ouvert la bouche. Il partit après avoir salué l'inspecteur, suivant scrupuleusement les traces du toubib.

Caurvelle rentra au commissariat et passa le reste de sa journée à tenter de trouver une solution à son problème. Il fallait mettre la main sur ces bestioles et les attraper en douceur, sans savoir où elles se cachaient, sans connaître quelqu'un susceptible d'accomplir ce type de boulot et sans avoir le moindre des moyens indispensables à une telle chasse.

Il réfléchissait à tout cela, plongé dans l'ambiance si particulière des commissariats côté coulisses : sonneries d'antiques machines à écrire dont le chariot arrive en bout de course, blagues d'un goût parfois douteux échangées dans le couloir, odeur de cigarette et de mauvais café distribué par une machine cyclothymique…

– Chapitre trois –

— Robert ? Robert vient là !

— Impossible de courir, avec ton chien !

Le soir tombait et le ciel s'obscurcissait progressivement. Les deux hommes, habillés avec la parfaite tenue du jogger, couraient à petites foulées dans le parc abandonné par les promeneurs tranquilles et laissé aux amoureux ou aux sportifs vespéraux.

— Je sais, mais il faut bien que je le fatigue un peu, sans ça il cherche tout le temps à fuguer et puis, ça me donne une excuse pour m'arrêter de temps en temps. Si je ne l'amenais pas, je serais obligé de te suivre tout le temps et je ne tiendrais sûrement pas le rythme. Robert, tu restes près de moi !

Le chien, un caniche noir, leva la tête vers son maître et tenta de lui lécher la figure.

— Bon, ça y est ? On peut repartir ? Vous vous êtes embrassés comme vous le vouliez ?

— On y va.

Ils repartirent en courant. Ils venaient environ deux fois par semaine, quel que soit le temps ou la saison. Ils travaillaient tous les deux dans la même société et s'étaient découvert un attrait commun pour ces joggings du soir. Ils aimaient par-dessus tout ce moment privilégié du soir printanier qui tombe tranquillement et de la nuit qui prend possession du parc, quand les merles lancent leurs derniers chants et que les canards du lac, cancanant de loin en loin, s'endorment progressivement.

Robert resta trente secondes près d'eux puis, comme ils approchaient du lac autour duquel s'étendait le parc, ils entendirent un grand remue-ménage ; les oies cacardaient à tue-tête, et les cygnes soufflaient tellement fort que le bruit s'entendait très bien d'où ils se tenaient. Le chien se figea, reniflant l'air à petits coups brefs. Les deux hommes stoppèrent et se regardèrent.

— Qu'est-ce que c'est que ce boucan ? demanda le maître de Robert.

— Je ne sais pas, sans doute un chien qui embête les oiseaux du lac. Tu sais, il y a des gens qui viennent dans le parc sans attacher leur chien, alors que c'est pourtant précisé dans le règlement.

Le chien afficha un comportement étrange : il vint se plaquer contre les jambes de son maître, tremblant, et jappant timidement.

— Eh bien Robert ? Les oies te font peur ?

Les deux hommes le regardaient et scrutaient l'obscurité en direction du lac. Curieusement, ils ne se décidaient pas à repartir en courant, comme ils le faisaient régulièrement à chaque fois que Robert les obligeait à s'arrêter. Le calme revint progressivement sur le lac.

Le chien s'éloigna prudemment de son maître, semblant recouvrer son courage. Il alla renifler un buisson contre lequel il leva la patte, puis partit à fond de train vers l'eau. Il aimait courir après les rats, effrayer les canards, les foulques et les poules d'eau qui nageotaient près du bord.

— Robert, attends-nous, Robert !

Les deux hommes, qui avaient repris leur course, le virent disparaître derrière un buisson de pommiers du Japon.

— Ce que j'aime par-dessus tout chez toi, c'est l'autorité dont tu fais preuve avec cette bête.

— N'est-ce pas ? D'ailleurs…

Il fut interrompu par un bruit étonnant, comme si quelque chose de gros remuait violemment l'eau, ensuite un cri inhumain, terrifiant, éclata derrière le buisson et ils perçurent le jappement effrayé du chien. Puis à nouveau ce bruit de remous, puis plus rien. Le silence. Total. Pas le même que tout à l'heure, qui était peuplé des cris des oiseaux sur le lac ; non, un silence que rien ne venait déchirer, comme si tout s'était arrêté après le cri surnaturel qui avait été poussé près du lac.

Ils s'étaient figés et avaient tous les deux plaqué leurs mains sur leurs oreilles quand avait retenti ce cri démentiel. Ils se regardèrent, et le maître du chien alla d'un pas prudent en direction du lac.

— Fais gaffe, lui dit l'autre. Tu ne sais pas ce qu'il y a là-bas !

— Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait ? Un monstre ? répondit le maître d'une voix qu'il tenta d'affermir. Robert ? Robert vient là, mon chien !

Il se tourna vers son ami qui suivait lentement.

— Qu'est-ce qui a pu lui arriver ?

— Un gosse, ou le chien de tout à l'heure qui lui a fait peur ?

— Peut-être, répondit-il avec une moue dubitative. Robert ? Ici le chien ! Robert !

Il appelait son chien en avançant doucement, prudemment suivi par son ami. Ils débouchèrent en vue du lac. Sur l'allée de gravillons clairs, éclairée par les quelques lampadaires, s'étalait une large tache sombre qui allait jusqu'à l'eau. Il s'approcha.

— Regarde, on dirait que quelque chose est sorti de l'eau à cet endroit !

— Foutons le camp ! lui répondit son ami. C'est pas normal tout ça ! Viens, on s'en va !

Et il commença à reculer, l'air de plus en plus terrorisé.

— Mais… et Robert ? protesta doucement l'autre.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Une vague naquit brusquement des profondeurs de l'eau noire et sembla porter une masse sombre qui se jeta sur lui à une vitesse foudroyante en poussant un cri épouvantable. Il fut emporté dans le lac sans avoir eu le temps de proférer un son. Avant de plonger en l'entraînant, une tête de cauchemar se tourna une fraction de seconde vers son ami qui était resté figé sur le

bord, complètement tétanisé par la peur, et le regarda avec des yeux d'un rouge terrifiant.

Le tout avait duré moins de trois secondes. Au loin, des joggers couraient tranquillement, seuls ou par groupes, totalement ignorants du drame.

L'homme restait sur place, statufié. Ses yeux ne pouvaient quitter l'endroit où son ami avait disparu. Il ne parvenait plus à réfléchir, incapable d'ordonner l'agencement de ses pensées qui se bousculaient dans sa tête sans que rien de cohérent n'en sorte. Puis, progressivement, il prit conscience que, depuis quelques instants, un son occupait tout son espace de réflexion. C'était comme un bourdonnement lancinant qui s'immisçait inexorablement dans tout son corps depuis un point précis situé à l'arrière de son crâne. Au prix d'un immense effort de volonté, il se retourna lentement et vit devant lui, au beau milieu de l'allée, une bête dont sa pensée flageolante n'avait jamais entendu parler. Elle ne ressemblait à rien de ce qu'il pouvait connaître. À peu près de la taille d'un lion, mais moins longue, elle était très sombre, presque noire et possédait une tête énorme et assez allongée où brillaient deux yeux d'une couleur rouge sang. Il ne pouvait détourner son regard de ces deux lueurs démentielles, mais vit néanmoins que la bête possédait quatre solides pattes terminées par des griffes noires qui laissèrent de profondes traces dans le sol de l'allée quand elle s'avança vers lui. Dans sa tête, le son augmentait sans cesse et il lui devint absolument impossible de penser à quoi que ce soit d'autre qu'au sanglorni qui s'approcha lentement jusqu'à le toucher. Il posa machinalement sa main sur l'épaule de l'animal qui lui arrivait à la taille et fut surpris de lui trouver le poil d'une exceptionnelle douceur.

À nouveau, l'attaque fut fulgurante. Sans aucune transition, le jeune mâle renversa l'homme d'un violent coup d'épaule et lui broya aussitôt la gorge d'un seul coup de crocs. Les muscles du cou et la colonne cervicale furent presque totalement sectionnés. La tête de l'homme faisait un angle étrange avec le reste du corps. Le sanglorni cessa brusquement de crier et regarda autour de lui, avant d'ouvrir une gueule démesurée puis de porter sa proie dans un buisson touffu.

***

Caurvelle regardait un téléfilm. Un vague truc sur l'histoire d'un commissariat. Comme à chaque fois qu'il en voyait un, il se dit que si tout fonctionnait ainsi dans la réalité, il n'aurait réellement aucun souci à se faire ; il lui aurait suffi d'attendre tranquillement une heure et demie pour voir tous ses problèmes résolus.

La sonnerie du téléphone résonna dans l'appartement.

— Tu y vas ? C'est l'heure de ta mère, dit-il à sa femme qui se tenait contre lui, un livre sur les genoux.

— Non, je ne crois pas. Ce n'est pas son style de sonnerie, répondit-elle sans même lever la tête.

— Ah, parce qu'il y a un style de sonnerie maintenant ?

— Bien sûr. Vas-y, je te raconte la suite.

Il se leva du canapé en protestant :

— T'as même pas regardé le début… Et puis, je ne voudrais pas avoir l'air de me plaindre, mais c'est toujours moi qui y vais quand on est devant la télé.

Il alla dans le couloir et saisit le combiné.

— Oui ?

— Caurvelle ?

— Lui-même, répondit-il, tout à coup crispé.

Il avait reconnu la voix d'un collègue.

— Un corps et un disparu. Deux joggers autour du lac.

— Merde. Ça continue… Vous êtes sur les lieux ?

— Oui. Côté base nautique.

— J'arrive.

Il raccrocha et se trouva soudain bien naïf d'avoir oublié, ne serait-ce que quelques instants, l'existence de ces monstres.

— Tu pars ? lui demanda sa femme qui avait entendu changer le son de sa voix.

— Oui.

— Tu en as pour longtemps.

Ce n'était pas une question. Caurvelle se sentit néanmoins obligé de répondre.

— Sans doute. Ne m'attends pas.

— Tu as une drôle de voix, lui dit-elle en s'approchant de lui, la mine fermée.

— C'est une histoire pas comme les autres, je le sens. Je ne veux plus que tu te balades seule le soir. Dès qu'il commence à faire nuit, tu rentres ou tu restes chez quelqu'un. Tu ne vas pas en forêt ni près de buissons.

Elle le regarda d'un air étonné et presque effrayé.

— Tu me fais peur. Il y a un sadique en liberté ?

— Pire. Il y en a cinquante-sept… qui ont faim.

Elle comprit qu'il ne plaisantait pas.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer maintenant, mais je te raconterai tout ça demain. Regarde la fin du film et couche-toi. J'essaie de faire vite.

— Mais… Tu ne risques rien, toi ?

— Non. Il a dû partir, maintenant qu'il a mangé.

Un cauchemar. Tout en conduisant, il se disait qu'il était en plein cauchemar. Une affaire comme celle-là était ce que craignait un flic plus que tout au monde. Du moins, c'était ce que lui craignait plus que tout au monde. Les faits s'enchaînaient de plus en plus vite, alors que lui n'avançait pas. Il n'était pas parvenu à obtenir un accord, même un accord de principe, pour l'aide de la gendarmerie, malgré l'assurance de Bachart. Il ne pouvait pour l'instant compter que sur lui-même, ce qui lui fit presque souhaiter qu'il y ait davantage d'attaques pour que l'opinion publique prenne peur et qu'on lui donne enfin les moyens dont il devait disposer. Cette idée lui traversa l'esprit en une fraction de seconde et il eut aussitôt honte de souhaiter la mort d'innocents.

— Hypocrite, se dit-il à haute voix. Ça t'arrangerait quand même. Juste blessés. Il faudrait qu'ils soient juste blessés.

À nouveau, il arriva dans la lueur des gyrophares des voitures de police et de pompiers. Il y avait du monde. Trop de monde. Et, pire que tout, il reconnut la fille du canard, *Le Souffle Républicain*. Comment s'appelait-elle déjà, cette journaliste ? Aline Desborde. Elle s'appelait Aline Desborde.

Finalement ce n'était pas si mal qu'elle soit là, cette fouineuse. Il allait l'utiliser.

Il descendit de voiture et alla directement vers elle. Elle n'interrogeait personne mais, suivie d'un photographe avec lequel elle parlait de temps en temps, elle se tenait à l'écart et se penchait parfois pour regarder à terre. Il ralentit le pas et s'arrêta complètement pour observer son manège. Elle agissait exactement comme si elle remontait une piste, allant du buisson près duquel tout le monde se tenait pour se diriger vers l'allée, les yeux fixés sur le sol, revenant vers le buisson pour aller près du lac, tout en demandant à son photographe de faire quelques clichés, selon un angle qu'elle lui indiquait avec visiblement une grande rigueur.

— Vous ne passez aucune soirée chez vous, madame Desborde ? l'aborda-t-il.

Elle sursauta.

— Inspecteur ! Vous faites souvent peur aux femmes comme ça ?

— Excusez-moi. Je voudrais vous parler en tête à tête, s'il vous plaît.

— Bernard est toujours avec moi, il n'ignore rien de ce que je sais, lui répondit-elle.

— Dans ce cas, dit Caurvelle et il lui tourna le dos et commença à s'éloigner.

— Inspecteur ! le rappela-t-elle. Je vous écoute.

Le photographe s'était éloigné et la journaliste le regardait intensément. Il la conduisit à l'écart, derrière un buisson.

— Je vais vous livrer quelque chose qui vous fera extrêmement plaisir, mais il est hors de question que votre source soit citée. Si je lis, si j'entends, ou quoi que ce soit, que c'est moi qui vous ai appris ça, je vous attaque en justice. Nous sommes d'accord ?

Elle réfléchit quelques secondes et lui dit :

— Vous savez sûrement que nos informations doivent être recoupées. Un seul son de cloche ne peut me suffire. Je…

— Allez à l'hôpital, chambre 412. Une jeune femme a été attaquée par la même chose que celle qui est responsable de ça et de ce que vous avez voulu voir en début d'après-midi. Elle vous dira tout ce que je vais vous apprendre… si vous vous engagez à respecter notre accord.

— D'accord. Dites-moi tout.

— D'après les informations dont je dispose, il s'agit d'animaux transgéniques qui se seraient échappés des labos de la TBR, à la suite d'un sabotage par un vigile. Une vengeance. Ces bêtes sont grandes, fortes, puissantes et affamées. Il y en a cinquante-sept en liberté. Elles ont déjà tué… il compta sur ses doigts, sous les yeux effarés de la journaliste. Huit personnes. En à peu près vingt-quatre heures.

La femme ne fit aucun commentaire pendant quelques instants. Elle semblait digérer la nouvelle.

— Pourquoi me dire tout ça ? lui demanda-t-elle.

— Ma hiérarchie est contrainte à une marge de manœuvre très étroite. Je ne vous fais pas de dessin. Si l'opinion apprend ce que vous allez lui dire, j'espère une intervention préfectorale efficace et le déblocage des moyens indispensables pour régler ça vite. Très vite, avant qu'ils n'aient bouffé encore plus de monde.

— Comment ne pas vous citer ?

— Vous avez très bien pu interroger des employés de la TBR, ils vous en diraient sans doute plus que moi ; ou un des agents a laissé échapper des bribes d'information qui vous ont mises sur la voie. Je ne sais pas moi. Mais trouvez ce qu'il faut pour que je n'apparaisse pas.

— Vous avez peur ? avança-t-elle avec un sourire.

— Comprenez bien ma petite dame, que si j'apparais, on me retire l'enquête. Je n'aimerais pas. Je n'aimerais pas du tout. OK ?

— OK. De mon côté, j'ai une nouvelle pour vous : l'acte a été revendiqué.

— Oui, je sais, c'est un gardien qui a ouvert les cages.

— D'accord, mais savez-vous pourquoi il a fait ça ?

— Une vengeance, si j'ai bien compris… Pourquoi, ce n'est pas le mobile ? demanda-t-il en voyant qu'elle secouait la tête.

Elle le regarda un court instant avec un petit sourire, savourant visiblement le moment où elle en savait plus que lui.

— Il faisait partie du G.A.L.C.P., le Groupe Armé Luttant Contre le Progrès ; vous savez, ce groupe qui proteste contre tout progrès et qui prône le retour aux conditions de vie simples. Des collègues ont reçu un coup de fil cet après-midi. Le bonhomme a dit que son groupe attaquerait toutes les sociétés œuvrant pour le progrès à outrance, ou quelque chose comme ça.

— Le G.A.L.C.P. On n'avait vraiment pas besoin de ça…

Il la quitta et se dirigea vers un autre massif d'arbustes où se tenaient les pompiers, deux hommes en tenue de joggers et des policiers qui les interrogeaient.

— Salut Caurvelle, lui dit un de ses collègues.

Il s'agissait d'un inspecteur à un an de la retraite. Combeau. Caurvelle l'aimait bien. C'était un homme qui ne payait pas de mine : visage couperosé, habillé sans recherche, ventre proéminent, cheveu rare. Cela ne l'empêchait pas de faire son travail avec sérieux et de faire preuve d'une compréhension dont bon nombre de ses jeunes collègues ne pouvaient se vanter.

— Salut. Alors ?

— Ces messieurs ont vu un pied dépasser du buisson. Ils ont regardé, et voilà.

Il souleva une bâche synthétique qui recouvrait quelque chose dans l'herbe. Un pied et une moitié de mollet apparurent à la lueur de sa torche. Le pied était encore chaussé d'une chaussure de sport, la chaussette était tachée de sang.

— Tu as une idée ? demanda Combeau en lâchant la bâche.

— Oui, répondit Caurvelle. Et il se tut.

— C'est si grave que ça ? demanda Combeau après quelques secondes d'attente.

— Je le sens pas, ce truc-là. Je le sens pas du tout. Ça va nous péter au pif.

— Raconte.

Caurvelle lui dit tout ce qu'il savait, sans oublier l'attitude du commissaire.

— Si on avait l'armée, le GIGN, ou je ne sais quels Rambos, je me sentirais bien mieux dans ma peau. Mais là, il n'y a que nous. Tu imagines ? Que nous contre toutes ces bestioles qui tuent comme je respire. Pour bouffer en plus ! Elles tuent pour bouffer.

Il fit un large geste du bras qui embrassa toute la ville.

— Et elles ont de quoi ici ! Si tu veux mon avis, il va falloir que d'autres pauvres types soient tués pour qu'on puisse enfin se bouger. Et en plus, tiens-toi bien, c'est un attentat politique !

— Un attentat ? Politique ?

— Oui. Le G.A.L.C.P. Tu sais, ces malades qui veulent détruire tout ce qui est progrès et avancées scientifiques ; le gardien qui a ouvert les portes des cages en faisait partie.

— Tu tiens ça d'où ?

— La fille, là-bas. Journaliste, dit-il en désignant la jeune femme qui discutait avec son photographe.

— Alors tu as raison, c'est grave, commenta Combeau.

Les deux hommes s'éloignèrent en parlant.

Depuis l'eau noire du lac, on regardait. On avait peur, mais pas trop. On percevait nettement l'odeur de ces proies si faciles à tuer et l'envie de recommencer devait être maîtrisée. On sentait qu'il y avait du danger à rester tout près de ces étranges bêtes verticales, mais il existait également une autre odeur qui devenait de plus en plus excitante, maintenant que l'on n'avait plus faim… pour l'instant. Il y avait une odeur de mâle. La subtile fragrance de l'urine d'un mâle qui avait marqué une motte de terre, tout près de la rive. Il devait se tenir posté à proximité, prêt à lancer son cri de parade, lorsque toute cette agitation se serait dissipée.

La jeune sanglorni se tenait juste sous la surface de l'eau. Dans la journée, cette jeune femelle avait découvert le lac avec ravissement et avait immédiatement plongé pour constater qu'elle nageait avec une grande facilité et pouvait rester de longues minutes immergée. Elle avait poursuivi des poissons, des canards, des grèbes, et ne revenait respirer que très précautionneusement, sentant confusément qu'elle devait absolument rester cachée. Maladroite, elle n'était parvenue à attraper aucun animal et s'était sentie de plus en plus frustrée, de plus en plus rageuse, jusqu'à ce qu'elle perçoive, vers le soir, l'odeur d'un petit être qui se rapprochait de l'eau. Elle avait alors nagé rapidement vers la rive, sous la surface, et brusquement jailli, puis l'avait emporté avec elle. Il était de petite taille, mais lui avait aiguillonné l'appétit. Les deux autres proies qui étaient alors apparues, et qu'elle connaissait pour les avoir longuement côtoyées dans ce lieu de terreur où elle avait été jusqu'alors tenue

enfermée, lui avaient semblé à sa portée. Elle avait une nouvelle fois jailli hors de l'eau et s'était emparée de la plus proche avec une facilité qui la surprit. Elle s'en était repue au fond du lac, d'où il lui avait semblé entendre le cri de chasse d'un mâle.

Maintenant, elle attendait. Elle attendait que tout le monde parte. De vives lumières se dirigeaient parfois vers elle, mais elle se sentait invisible. Il lui suffisait de fermer les yeux pour n'être plus qu'une masse sombre dans l'eau noire. Elle n'avait pas froid. Son poil incroyablement dense et épais lui procurait une protection bien meilleure que celle de la plus efficace des combinaisons les plus modernes. Les pattes largement écartées, elle se tenait sans effort entre deux eaux et seules ses narines et ses yeux émergeaient.

Là-bas, sur la rive, le calme revint rapidement. Lorsque la dernière voiture eut quitté le parc, que le dernier humain se fut éloigné après avoir regardé craintivement tous les buissons, tous les recoins sombres, elle comprit qu'elle pouvait aller à la recherche du mâle. Elle attendit cependant encore quelques minutes. Elle ne réfléchissait pas vraiment, mais agissait en suivant un instinct sûr et impérieux qui remplaçait efficacement la pensée. Quand il l'autorisa à quitter l'eau, elle nagea tranquillement vers le bord et sortit doucement du lac. Elle s'ébroua avec bonheur, s'étira voluptueusement puis, le nez au sol, partit à la recherche de l'amour.

Elle n'eut pas besoin d'aller très loin. À peine avait-elle parcouru quelques dizaines de mètres qu'elle ressentit dans tout son esprit la délicieuse présence télépathique d'un jeune mâle. Il ne chantait pas encore, mais elle savait qu'il se trouvait quelque part, tout près d'elle. Elle s'immobilisa, se coucha dans l'herbe humide de rosée et attendit. Elle entendit tout à coup un bruit ; comme une fine branche qui se rompt. Aussitôt après, elle reçut de plein fouet le chant de parade du mâle. Il résonnait comme une sorte de murmure continu qui prenait possession de tous les sens de la jeune femelle. Comme électrisée, elle se redressa d'un seul mouvement et fit face au mâle qui avançait vers elle. Il approchait en marchant étrangement ; comme si ses pattes étaient raides et se présentait de trois quarts, comme un chat qui veut impressionner. Sa dense fourrure sombre était totalement hérissée, ce qui avait pour effet de le faire paraître très imposant. Arrivé à environ deux mètres de la femelle qui attendait, il s'arrêta. La tonalité de son chant se modifia subtilement, puis cessa tout à coup. Immédiatement après, la femelle commença à chanter à son tour. Le son était plus aigu, mais tout aussi continu. Elle se mit à s'approcher du mâle qui regardait au loin, semblant complètement ignorer sa présence. Contrairement à lui, la fourrure plaquée sur son corps, elle avançait d'une démarche souple et coulée. Quand elle fut tout contre le mâle, quand son épaule toucha la sienne, ils chantèrent à l'unisson et leurs voix s'élevèrent dans la nuit du parc, faisant taire les chouettes et effrayant les rats, les lapins et les hérissons.

Ils tournèrent longuement sur place, toujours en chantant, sans que leurs corps ne perdent contact. La pelouse se tassait sous leurs pattes et un cercle de quelques mètres de diamètre apparaissait dans l'herbe écrasée. Après quelques minutes de ce manège, ils se séparèrent et suivirent la trace circulaire dans la pelouse pour se rendre chacun de son côté au centre exact du cercle qu'ils venaient de dessiner. Cessant brusquement de chanter, ils se dressèrent avec une synchronisation parfaite sur les pattes arrière et posèrent les antérieures sur les épaules de leur partenaire. Une fois dans cette posture, ils levèrent la tête vers le ciel et poussèrent un cri sauvage qui n'avait plus rien du chant amoureux de tout à l'heure. Quiconque l'aurait écouté aurait juré qu'il y avait

dans ce double cri comme un défi lancé à la terre tout entière, à toutes les proies que ce couple de sanglornis déclarait siennes.

Ils retombèrent sur leurs pattes et la femelle se plaça tête-bêche avec le mâle qui la chevaucha aussitôt et la féconda avec une vigoureuse frénésie. L'orgasme les fit crier à nouveau tous les deux, puis le mâle quitta sa partenaire qu'il lécha amoureusement, avant de recommencer son chant de parade.

Ils accomplirent ce rituel d'accouplement durant toute la nuit et ce ne fut qu'aux premières lueurs de l'aube, qu'aux premiers coups de klaxons dans la ville qu'ils regagnèrent, elle le lac et lui les buissons touffus du parc.

***

Au commissariat, c'était l'effervescence. Quarante et un cas de morts violentes avaient été recensés en une seule nuit. Caurvelle ne décolérait pas. Il avait passé toutes ces heures à aller d'un point à un autre de la ville, à constater les dégâts, à découvrir invariablement le même spectacle d'horreur sauvage. Dans le bureau de Bachart il tentait, aidé de Combeau, de faire admettre à leur patron que rien ne pourrait arrêter l'hécatombe si l'on ne pouvait demander l'aide de l'armée, s'il était impossible de disposer de moyens efficaces.

— Mais nom de Dieu, patron ! Quarante et un morts en une nuit ! Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? Et encore on a de la chance, il y a seize bestioles qui se sont serré la ceinture !

Le commissaire ne disait plus rien. Il avait bien, au début, tenté de s'indigner du ton employé par Caurvelle, mais les chiffres l'accablaient. Il subissait la colère de l'inspecteur avec résignation, espérant ne lui donner aucune possibilité d'attaque.

Au bout d'un moment il se leva et, prenant appui des deux mains sur son bureau, il se pencha vers l'avant comme pour donner plus de poids à ce qu'il allait dire.

— D'accord, inspecteur Caurvelle. Vous avez gagné, je téléphone au préfet et lui fais part des faits que vous m'avez rapportés.

— Vous savez parfaitement que le préfet est absent actuellement, patron. Il ne rentre que dans quelques jours. Appelez le ministre de l'Agriculture. Après tout, ce projet d'élevage a été lancé avec son accord. Il doit donc un peu connaître le dossier. Non ?

— Le ministre ? Comme vous y allez ! Pourquoi pas le président ?

— Parce que le président n'y connaît rien en bestioles. Appelez, patron. Demain, il y aura encore des victimes. Le ministre pourra donner des ordres au préfet. On gagne du temps.

— Bon, c'est d'accord, je vais l'appeler, céda Bachart.

Caurvelle poussa aussitôt le téléphone vers lui.

— Mais… Vous voulez que j'appelle maintenant ? Vous savez quelle heure…

— Il est huit heures, chef. À cette heure-là, tout bon ministre soucieux de faire avancer la nation doit être dans son bureau depuis déjà une bonne heure. Appelez.

— Il n'y aura personne.

— Appelez, ou c'est moi qui le fais. Il va faire nuit dans à peine douze heures. Dans douze heures, ces bêtes auront faim. Il y aura cinquante autres cadavres au trois quarts mangés, déchiquetés dans les rues et dans les jardins de la ville demain matin. Appelez.

Poussant un soupir à faire fendre les pierres, Bachart consulta son annuaire officiel et composa le numéro du ministère de l'Agriculture et de la Chasse. Caurvelle tendit le bras et appuya sur la touche du haut-parleur.

On décrocha à la seconde sonnerie.

— Ministère de l'Agric…, commença une voix féminine.

— Le cabinet du ministre s'il vous plaît, dit-il d'un ton sec. Commissaire Bachart à l'appareil. Il s'agit d'une affaire de la plus haute importance.

— De la plus haute importance ? Je ne sais pas si le minis…

— Écoutez-moi bien, mademoiselle, ici le commissaire Bachart. Je dois impérativement m'entretenir avec le ministre. Si je ne suis pas en communication avec lui dans quelques secondes, je peux vous garantir que vous n'allez pas avoir de vacances avant de longues années. Je ferai ce qu'il faut pour que vous ayez du travail en retard ! cria le commissaire.

— Restez correct, monsieur, dit la femme.

Néanmoins, elle accéda à la demande de Bachart et une musique classique envahit le bureau et Caurvelle ne put s'empêcher de trouver la situation complètement surréaliste : des dizaines de personnes avaient péri cette nuit sous les crocs d'animaux inventés par l'homme et on les faisait patienter avec du Mozart !

— Cabinet du ministre, dit tout à coup une voix d'homme.

Bachart se présenta.

— Je dois m'entretenir avec le ministre.

— Il est absent pour la semaine. Si votre affaire est importante, vous devez prendre rendez-vous.

— Je dois impérativement lui parler aujourd'hui, il… il s'agit de la vie de plusieurs dizaines de personnes, insista le commissaire.

L'homme au bout du fil eut un petit rire.

— La vie de plusieurs dizaines de personnes ? Rien que ça ? Écoutez, monsieur, je n'ai pas de temps à perdre à écouter vos plaisant…

— Votre nom ! hurla Bachart.

On l'avait humilié pour la deuxième fois. Il ne supportait pas cela, surtout en présence de témoins.

— Votre nom ! Immédiatement ! répéta-t-il.

L'autre ne riait plus.

— Ne vous fâchez pas, si vous saviez ce qu'on peut…

— Je me fous de votre vie ! Je veux joindre le ministre aujourd'hui. Alors, ou vous vous débrouillez pour qu'il me rappelle dans la matinée, ou je vous promets que vous allez vider des poubelles dans tous les bureaux du ministère pour le restant de votre carrière ! Est-ce clair ?

Caurvelle l'aurait embrassé.

L'autre bégaya et assura Bachart de sa coopération, tout en le prévenant qu'il ne pouvait pas obliger le ministre à rappeler. Le commissaire lui laissa les coordonnées du commissariat, le nom de Caurvelle, et lui dit :

— Si vous êtes convaincant, il rappellera. Démerdez-vous.

Et il raccrocha.

Caurvelle lui sourit pour la première fois depuis longtemps et lui dit :

— Alors là patron… alors là, vous nous avez épatés ; hein Combeau ?

— Oui. Efficace, commenta son collègue, laconique.

— Bon, dit le commissaire avec un sourire satisfait, la balle est dans le camp du ministre maintenant.

— Non, patron, dit Caurvelle. Elle est et restera dans le nôtre, tant que la dernière de ces bêtes sera toujours en liberté. Il faut contacter l'armée et leur demander l'aide de la troupe pour ratisser tous les espaces verts de la ville ; il faut prévenir le maire pour qu'il divulgue un arrêté fermant les parcs et jardins jusqu'à nouvel ordre et ordonnant la plus extrême prudence lors des déplacements de nuit ; il faut prévenir le recteur d'Académie pour que toutes les études ou les cours tardifs soient suspendus jusqu'à nouvel ordre ; il faut…

— Hé là, hé là, Caurvelle ! Comme vous y allez ! Vous voulez attirer l'attention du monde sur nous ?

— L'attention du monde, je m'en balance ; mais celle du préfet, du recteur, du maire ou de qui que ce soit qui puisse nous aider, celle-là m'intéresse.

— Je suis d'accord avec vous pour dire qu'il faut intervenir efficacement et rapidement. Mais si nous n'avons pas l'aval du ministère, nous courons droit vers les ennuis. Nous allons attendre l'appel du ministre et puis nous aviserons.

— Je ne suis pas d'accord, dit Caurvelle. On doit commencer à préparer le terrain, avertir les officiels, comme ça quand il appellera, tout sera près. Rendez-vous compte, patron : quarante et un morts ! Quarante et un, patron. Il faut commencer immédiatement.

— Hors de question. J'attends le feu vert du ministre pour bouger. Allons, Caurvelle, ne faites pas cette tête, cet appel ne devrait pas tarder, nous le recevrons certainement dans la matinée. D'ailleurs, il n'y a pas que cette affaire en cours, inspecteur ; vous avez le trafic d'ecstasy au bar du lycée et vous, Combeau, il me semble que votre affaire sur les attaques de transporteurs n'avance pas tellement. Allez messieurs, au travail ; il me faut des résultats. Mais tranquillisez-vous, je n'oublie pas notre problème.

Caurvelle faillit exploser, mais il se retint *in extremis*. Voyant la figure du commissaire, il avait compris, le connaissant bien, qu'il ne changerait pas d'avis. Il allait rester bloqué sur sa décision et si l'inspecteur tentait de lui en démontrer la stupidité, ce serait en vain qu'il perdrait son temps et sa salive.

Il quitta le bureau, une boule de rage coincée au niveau de l'estomac.

Il téléphona à l'hôpital pour avoir des nouvelles de la jeune femme, Laure Schroëder. À cette occasion, il prit conscience du fait que cela ne faisait que deux jours qu'il avait sonné à la porte du camionneur…

— Hôpital du centre… La voix de la standardiste le tira de sa rêverie.

Il fut mis en ligne avec le poste des infirmières et eut la chance de tomber sur celle qui l'avait accueilli lors de sa visite.

— Elle va mieux. Beaucoup mieux. Le docteur est d'ailleurs étonné qu'elle se remette si vite.

— Je peux venir l'interroger dans ce cas ?

— Bien sûr. Vous venez aux heures de visite et c'est bon.

— Merci, dit-il et il raccrocha.

Aussitôt, le téléphone sonna. Il s'agissait de sa femme qui, inquiète, voulait savoir si tout allait bien. Il la rassura et décida, en entendant sa voix, qu'il serait aussi bien chez lui que dans ce bureau où il ne pourrait rien faire. Trop fatigué, trop tendu, trop écœuré.

Quand il arriva dans l'appartement, il était à peine neuf heures et quart. Il avait acheté un croissant à la boulangerie du bas. Il ouvrit la porte et sa femme vint vers lui, le visage fermé.

— Tu es toujours là ? s'étonna-t-il.

— Je suis toujours là. Figure-toi que j'ai eu peur pour toi… Je ne voulais pas partir sans t'avoir vu, tu as passé toute la nuit dehors. J'en ai assez, Benjamin.

Il ne répondit rien. La scène commençait à devenir classique. Elle ne supportait plus de le savoir dehors, alors qu'elle restait seule dans l'appartement, à l'attendre parfois toute la nuit.

Il la prit dans ses bras et enfouit son nez dans sa nuque, juste sous les cheveux. Elle était fraîche et sentait bon. Réticente au début, elle se pressait maintenant contre lui. Sa fine chemise rouge permettait à Caurvelle de sentir tous les contours de son corps. Brusquement, sans qu'il en eût réellement conscience ni que ce soit prémédité, il lâcha le croissant, l'embrassa fougueusement et la porta jusque sur le lit…

Quand le désordre des sens laissa de nouveau la place à la pensée, il lui raconta tout ce qu'il savait.

— C'est horrible !

Il hocha la tête sans rien dire. Il n'y avait pas de commentaire à ajouter.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Bachart, tu le connais, ne veut pas bouger. Je vais faire sans lui.

D'en parler à sa femme, il comprit tout à coup qu'il savait depuis longtemps qu'il en viendrait à prendre cette décision.

— Il ne veut pas bouger ? Mais c'est impossible ! Quarante morts et il attend quoi ? Qu'il y en ait d'autres ? Comment il a fait pour être commissaire ?

— Il n'a pas fait de vague. Je vais faire sans lui, répéta-t-il.

— Mais… Tu ne risques pas qu'il te saque ?

— Je m'en fous. Ce soir, ils vont recommencer à attaquer les promeneurs et toutes les personnes qui n'auront pas la bonne idée de rester chez eux. C'est criminel de ne rien faire.

Il se leva, s'habilla et, suivi de sa femme, alla manger son croissant en buvant un café.

— Je file au bureau pour avertir tout le monde. À ce soir.

— Fais attention à toi.

— T'en fais pas. De jour, on ne risque pas grand-chose… Je crois.

À peine avait-il posé le pied dans le commissariat qu'un agent lui tomba dessus.

— Caurvelle, le patron te cherche.

Il monta les escaliers quatre à quatre et entra dans le bureau du commissaire presque sans frapper.

— Ah ! Caurvelle, vous voilà !… Bachart était dans tous ses états. Le ministre appelle dans cinq minutes maintenant. J'aimerais que vous preniez la communication, vous avez suivi cette affaire depuis le début et ça pourrait être bon pour vous tout ça.

— Vous êtes trop bon, patron, répondit-il sans pouvoir s'empêcher de prendre un ton sarcastique.

Il posa une fesse sur le bureau et attendit. Cinq minutes plus tard, exactement, le téléphone sonna.

— Le ministre de l'agriculture est en ligne, ne quittez pas s'il vous plaît.

À nouveau la musique classique, puis :

— Commissaire Bachart ?

La voix du ministre était reconnaissable entre mille. Rocailleuse, elle donnait l'impression qu'il était perpétuellement enroué.

— Non, monsieur le ministre, inspecteur Caurvelle, je suis chargé de l'affaire en question.

— De quoi s'agit-il ?

Il était visiblement très pressé et ne tenait pas à passer trop de temps avec un sous-fifre.

— Il s'agit de la mort de plus quarante personnes qui ont été tuées par des sanglornis, animaux transgéniques fabriqués par la société TBR, dont les laboratoires sont situés sur le territoire de notre commune. Les animaux se sont échappés à la suite d'un sabotage et tuent pour se nourrir. Monsieur Brouchet, le directeur scientifique de TBR, nous a appris que son projet était mené en accord avec votre ministère et celui du Travail et du Commerce. Je vous demande l'autorisation de prendre toutes les mesures nécessaires pour empêcher ces animaux de tuer à nouveau.

Caurvelle avait débité tout cela d'une seule traite.

Au bout du fil, il y eut un silence qui ne dura sans doute que quelques secondes, mais qui sembla long à l'inspecteur et au commissaire qui attendaient la réponse du ministre.

— C'est embêtant ce que vous m'apprenez, inspecteur…, prononça enfin la voix rocailleuse. C'est en effet un projet dont j'ai eu connaissance et qui me paraissait très intéressant pour notre secteur peaussier. Vous dites que les bêtes se sont échappées ?

— Oui.

— Toutes ?

— Toutes. Cinquante-sept au total.

— De quels moyens disposez-vous pour les rattraper ?

— D'aucun.

— Vous n'avez aucune possibilité de les rattraper ? C'est bien ce que vous me dites ?

— C'est ça.

Le ministre poussa un soupir.

— Ça me paraît incroyable, enfin… Qu'attendez-vous de moi ?

— L'autorisation de mettre sur pied un dispositif de capture, ou d'élimination. L'autorisation de faire prévenir les autorités préfectorales et rectorales et enfin l'autorisation d'avertir la population de la commune et des communes avoisinantes.

— Branle-bas de combat, en quelque sorte.

— Oui, monsieur.

— Votre commissaire vous appuie sur ce sujet ?

— Totalement, répondit Caurvelle sans regarder Bachart qui ne broncha pas.

Il y eut un soupir au bout du fil, puis le ministre lâcha :

— Vous avez mon feu vert. Cependant, je vous demanderai de faire tout ce qu'il est possible pour les attraper vivantes, ces bêtes.

— Bien, monsieur. Pourrai-je avoir une confirmation écrite que vous pourriez me faxer, s'il vous plaît ?

— Ce sera fait. Au revoir, inspecteur.

Et il raccrocha sans attendre que Caurvelle ait répondu.

— Bien, dit Bachart. Vous l'avez votre feu vert. Alors au boulot Caurvelle. Je ne veux plus de ces bêtes dans les rues de la ville. Faites prévenir le maire, le préfet et le recteur rapidement. Faites aussi appel à l'armée, ils pourront nous donner des hommes. Que pensez-vous d'une conférence de presse ?

Bien que le connaissant, Caurvelle fut stupéfié de l'attitude de son patron. Il reprenait ses propositions à son compte sans aucune vergogne.

L'inspecteur ne répondit pas et sortit du bureau avant de lui envoyer son poing à la figure.

Il téléphona au *Souffle Républicain*, le journal de la fille, Aline Desborde et lui apprit les derniers événements, voulant lui donner la primeur de l'information. Il avait senti que cette femme était une pro. Ceci fait, il s'attela à la mise en route de tout l'agencement administratif.

À la fin de la journée, la chaîne de télévision régionale avait envoyé une équipe pour filmer l'installation du véritable dispositif militaire qui se mettait progressivement en place dans les rues de la ville.

– Chapitre quatre –

On avait peur.

L'espace autour du lac, dans les allées et sur la pelouse, grouillait de ces proies verticales et faibles. Mais là, on sentait qu'elles étaient fortes et dangereuses. Leur nombre avait brusquement augmenté. Il y en avait partout. Où que l'on regardât, on en voyait. Leur odeur saturait l'air, ainsi que celle de la même matière dont étaient faits les barreaux qui ceinturaient les espaces où l'on avait été maintenu prisonnier, avant la liberté.

On ne savait que faire, mais il semblait que l'eau du lac offrait quelque sécurité, car personne n'était encore venu s'y installer.

On attendit.

La nuit tombait doucement sur la ville. Le printemps était proche, cela se sentait à la subtile douceur de l'air qui perdait progressivement son mordant et devenait agréable à respirer. Caurvelle inspira profondément. Il détestait l'hiver. Il fallait se couvrir pour sortir, les routes glissaient, il faisait froid. Avec le printemps, il renaissait et voyait les choses sous un jour plus optimiste.

Bien que ce ne soit pas très brillant, se dit-il.

Les restrictions budgétaires appliquées depuis quelques années aux armées avaient entraîné une diminution drastique des effectifs. Caurvelle n'avait pu disposer que de soixante hommes, ce qu'il trouvait ridicule et largement insuffisant, au contraire du commissaire et de Combeau qui estimaient qu'avec ça, les policiers et les gendarmes, cela faisait une troupe qui ne pouvait laisser passer les bêtes.

— On ne sait même pas où elles sont, ces bêtes, avait rétorqué Caurvelle.

— Allons Caurvelle, elles sont dans les parcs de la ville. Nous les ceinturons et organisons une battue pour les faire sortir, c'est tout.

Bachart semblait absolument sûr de lui.

— Peut-être patron, mais je ne le sens pas, ce coup-là.

Une fois que tous les parcs et jardins de la ville furent encerclés, on fit entrer les maîtres-chiens et leurs animaux, chacun accompagné de trois militaires armés, cran de sûreté ôté. Ils avançaient en poussant des cris, les chiens aboyaient et chaque groupe était distant de dix mètres.

Caurvelle regardait toute la manœuvre aux côtés d'Aline Desborde qui lui avait demandé l'autorisation de ne pas le quitter pendant l'opération. Il trouvait de plus en plus que cette affaire tournait au grand spectacle médiatisé ; il avait même fallu qu'il interdise à l'équipe de télé de suivre les hommes et les chiens, ils voulaient filmer l'opération en direct. Toutes les fenêtres des habitations situées autour du parc étaient occupées. Chaque résident tenait à voir le spectacle et, à en juger par le nombre de personnes qui se tenaient là, on aurait pu croire que les riverains avaient invité du monde.

Quand il repensa à cette soirée, Caurvelle se dit qu'il aurait dû écouter son instinct et ne pas laisser le commissaire donner l'ordre d'y aller.

Au début, les hommes ne faisaient fuir que des lapins et même trois renards qui furent abattus par les militaires après avoir couru en tous sens, totalement terrifiés.

Quand les groupes arrivèrent au fond du parc, rien n'avait bougé. Il y eut même quelques sifflets depuis les fenêtres.

— Ils se croient où ces cons ? Au cirque ? grommela Caurvelle qui était cependant rassuré que l'affaire tourne de cette façon.

À cet instant précis, il vit, comme tous ceux qui se trouvaient près du lac, cinq vagues se rapprocher de la rive. Elles allaient très vite ; incroyablement vite et convergeaient vers l'endroit où se tenait le moins de monde. Les spectateurs du phénomène, trop abasourdis par ce qu'ils voyaient, ne pensèrent pas à crier pour appeler les militaires, et les policiers postés sur les rives restèrent également sans réaction.

Une poignée de secondes plus tard, on vit sortir cinq bêtes qui parurent énormes et qui, surtout, avaient des yeux terrifiants. Elles regardèrent toutes ensemble le public massé là et crièrent exactement en même temps, poussant un hurlement qui vrilla les tympans de la foule par sa puissance et sa tonalité.

Ce fut immédiatement la panique.

Les journalistes, les officiels et les badauds que l'on n'avait pas pu faire reculer, se ruèrent vers les quelques véhicules garés à proximité dans un désordre tellement indescriptible que les policiers qui en eurent le réflexe ne purent tirer sur les bêtes, bousculés par les personnes en fuite.

Ce qui frappa le plus Caurvelle fut ce qui arriva aux molosses que leurs maîtres avaient, depuis le fond du parc, lâchés sur les bêtes. Les chiens se jetèrent sur les sanglornis à deux ou trois par animal, mais ce fut exactement comme s'ils n'existaient pas. Ils furent tous tués en quelques instants par ces fauves dont la rapidité de déplacement les fit paraître comme endormis ou drogués, à côté de leurs adversaires.

Quand les chiens furent tous morts, ce qui ne prit que quelques secondes, les sanglornis foncèrent délibérément dans le groupe des personnes qui restaient là, médusées. Caurvelle ne sut jamais si elle était préméditée ou pas, mais cette fulgurante manœuvre eut encore une fois pour effet d'empêcher tout tir de la part des policiers restés sur place. Ils auraient certainement blessé quelqu'un. Les bêtes mutilèrent et tuèrent plusieurs personnes. Le maire, le préfet, son secrétaire et trois journalistes trouvèrent la mort ce soir-là. Caurvelle et la journaliste ne durent leur survie qu'à la présence d'esprit de Combeau qui avait sauté dans une voiture dès que les fauves s'étaient approchés de la rive en nageant. Il avait ensuite démarré et s'était

garé tout près de son collègue. Quand les sanglornis massacrèrent les chiens, il ouvrit toutes les portes de la voiture et hurla :

— Caurvelle ! Ici ! Dedans, vite !

Malgré les hurlements de panique poussés par les gens qui couraient dans tous les sens, Caurvelle avait fini par l'entendre. Il avait couru vers la voiture, tirant derrière lui la journaliste qu'il avait prise par le bras. Elle pleurait de terreur et lui disait sur un ton de plus en plus hystérique :

— Ils arrivent, ils arrivent !

Caurvelle ne voulait pas se retourner, il craignait trop de paniquer. La voiture lui semblait loin, désespérément trop loin. Quand ils l'avaient enfin atteinte, ils s'étaient rués à l'intérieur. Aline se jetant sur Caurvelle qui l'avait poussée sans ménagement pour claquer la portière. À peine était-elle fermée, qu'une main coupée était venue frapper la vitre, laissant une trace sanglante sur le verre. La journaliste, allongée sur Caurvelle, avait poussé un hurlement.

Le calme revint aussi vite que le drame avait commencé. Les bêtes disparurent dans une ruelle, indemnes.

Les survivants sortirent progressivement des voitures, hébétés, incrédules. Dehors, c'était un spectacle de guerre, d'attentat. Les corps des victimes gisaient à même le sol, baignant dans des mares de sang. Les blessés râlaient ou pleuraient, tenant leur bras mutilé, claudiquant sur leur jambe valide. Choqué, Caurvelle, qui avait quitté la voiture, faillit éclater en sanglots.

On perçut enfin le hurlement des sirènes, et les ambulances du SAMU et des pompiers arrivèrent en même temps.

— Tu crois que c'est pareil ailleurs ? demanda Combeau, blanc comme un linge.

Caurvelle hocha tristement la tête.

— Imagine, ils ont laissé passer les groupes avec les chiens et ne sont sortis de l'eau qu'après. Ces bêtes sont intelligentes et rapides ; beaucoup trop rapides… elles ont fait tout ça rien qu'en passant, dit-il en désignant la scène du geste du bras. Oui, j'ai peur que ce soit pareil. Je le savais. Je le sentais que ça se passerait mal. J'aurais dû…

— Te mine pas, Caurvelle. On ne pouvait pas prévoir ce massacre. On n'a jamais vu ça avant. T'y peux rien, mon vieux.

Combeau lui tapa sur l'épaule et se dirigea vers le commissaire qui était assis à côté d'une ambulance. Il semblait blessé.

— Merci, dit une voix derrière Caurvelle.

Il se retourna. Aline était devant lui, elle lui souriait tristement.

— De rien.

— Je te dois la vie.

Elle le tutoya comme si ce qu'ils venaient de vivre remplaçait des années de connaissance.

— Eh bien garde-la précieusement, répondit l'inspecteur.

Elle hocha la tête et s'éloigna vers le groupe des blessés et des soignants. Sans doute voulait-elle retrouver son collègue photographe ?

Dans la rue, les spectateurs des fenêtres commençaient à descendre pour s'approcher davantage du lieu du drame.

Caurvelle avisa trois flics en tenue qui paraissaient intacts. Il leur cria :

— Faites-moi reculer tout ce monde ! Je ne veux personne dans un périmètre de vingt mètres autour des blessés.

Les trois hommes eurent beau faire, ils ne purent, à eux seuls endiguer la marée de curieux. La foule, sûre de sa puissance et de son nombre, alla même jusqu'à les ridiculiser et les injurier pour n'avoir pas été capables de tuer les sanglornis.

— Vous n'êtes bons qu'à emmerder ceux qui vous payent vos salaires ! cria un homme.

— Ouais, et pour la protection, zéro, plus personne ! Fonctionnaires ! renchérit une femme sur un ton strident.

Un homme s'avança, seul au-devant des policiers. D'une voix de stentor, il déclama :

— Voilà ! Voilà le spectacle du progrès ! Voilà les lendemains que l'on nous promet ! Ces bêtes immondes *sont* le progrès. Elles viennent d'expériences, elles viennent d'une volonté impie et sacrilège de modifier le Plan Sacré ! Elles vont nous détruire ! Elles sont notre chemin de croix. Acceptons-les comme la preuve de notre faute, comme la preuve de *leur* faute ! cria-t-il en désignant les policiers d'un doigt accusateur.

— Faites-moi taire cet illuminé, ordonna Caurvelle.

Deux hommes s'approchèrent du type qui vitupérait toujours et le saisirent chacun par un bras.

— Voyez comme on traite les opposants au progrès, les représentants de la vraie voie ! hurla-t-il. Battez-vous contre le monde qu'on vous promet ! Battez-vous contre cette société qui s'écarte de sa voie naturelle ! On vous trompe ! On vous leurre ! Bientôt, les expériences se feront sur les humains ! Battez-vous ! Battez-vous ! Rejoignez le Groupe Armé de Lutte Contre le Progrès ! Rejoignez-nous !

Le ton était donné. Sous les quolibets et les injures, les deux policiers durent céder peu à peu du terrain à la foule qui avançait vers eux, menaçante. Ils tiraient difficilement le type avec eux, mais il résistait comme un beau diable, si bien qu'ils durent le lâcher. Aussitôt libre, l'homme poussa un cri de triomphe et reprit sa diatribe enflammée.

Caurvelle, qui avait surveillé l'évolution de la confrontation, appela à la rescousse les quelques militaires qui aidaient les soignants. La masse de badauds, voyant avancer vers eux ces hommes armés qui venaient d'échapper à la mort et qui semblaient ne plus rien avoir à perdre, prit peur et recula en désordre vers les immeubles bordant le parc, suivit un peu plus dignement par le tribun populaire.

— Ces bêtes rendent tout le monde fou…, murmura Caurvelle.

Il rejoignit Combeau près du commissaire. L'homme était blessé. Il saignait du côté gauche et appuyait un linge rougi sur la blessure. Il était pâle ; de grands cernes bleu violacé soulignaient ses yeux.

— Votre idée n'était pas la bonne, Caurvelle, lâcha-t-il dans un souffle.

— Mon… ?

— Votre idée de procéder de cette façon. Il ne fallait pas envoyer ces chiens dans le parc.

Bachart parlait d'une voix faible, mais dans laquelle le ressentiment était néanmoins perceptible.

Combeau posa une main sur le bras de son collègue qui allait répondre et secoua la tête pour lui conseiller de ne rien dire. Caurvelle inspira profondément et suivit son conseil.

— Je vous décharge de cette affaire. Combeau va désormais s'en occuper en priorité. Durant ma période de soins et de convalescence, c'est lui qui me remplacera.

Il se tut. Caurvelle crut qu'il allait s'évanouir, mais il tint bon. Deux infirmiers du SAMU le transportèrent dans une ambulance qui s'éloigna rapidement.

— T'en fais pas. C'est bien son style. Si ça avait marché, il t'aurait vaguement remercié, mais toute la gloire aurait été pour lui.

— Ben tu vois, j'aurais préféré ça. Il n'a pas tout à fait tort…

— Allez Caurvelle. On est tous secoués. Il faut absolument les supprimer ces bêtes et on va s'y mettre tous les deux. D'ac' ?

— D'ac'. On commence par où ?

Caurvelle se sentait totalement inefficace. Il ne savait que faire maintenant et restait les bras ballants devant le ballet des ambulances, les flashes des journalistes qui arrivaient de plus en plus nombreux.

— Écoute, vieux. Rentre chez toi. On se voit demain à la première heure pour bâtir un plan de bataille. Allez ; vas-y.

— Et toi ?

— Je reste un peu histoire de me faire mousser auprès de tous ces journalistes, lui répondit son collègue en souriant.

— Merci Combeau, je te revaudrai ça. Ça et la voiture. Si tu n'avais pas eu l'idée d'aller la chercher…

— Oui. J'ai eu l'idée ; c'est comme ça. Va-t'en. Tu n'es plus bon à rien ce soir.

Caurvelle ne parvenait pas à quitter les lieux. Il était conscient qu'il ne pourrait plus rien faire ici, mais de savoir les sanglornis dans la ville, prêts à dévorer qui que ce soit qui aurait eu l'idée de faire un tour à pied, cela le mettait dans un état d'angoisse extrême.

Il alla vers Combeau qui répondait aux questions des journalistes parmi lesquels il reconnut Aline Desborde, pâle, les yeux rouges, changée, irrémédiablement changée, mais très attentive, qui tendait un micro vers son collègue. Il s'approcha et le prit par le coude pour l'éloigner et lui parler seul à seul.

— Excusez-moi un instant, dit-il aux journalistes.

— Tu es encore là ? s'étonna Combeau.

— Je ne peux pas rentrer en sachant ces bêtes, les sanglornis dans les rues. Il faut faire un appel par haut-parleur. Si quelqu'un sort de chez lui à pied, c'est fini pour lui.

Combeau sursauta.

— Bon Dieu, tu as raison ! Tu peux t'en charger ?

— J'y vais.

La nuit était totale maintenant. Cela faisait plus d'une heure que Caurvelle sillonnait la ville à bord d'un bus réquisitionné pour ramasser tous les sans-abri. Il avait d'abord fait passer des messages dans tous les quartiers de la ville alertant la population sur la présence d'animaux dangereux en liberté et sur la nécessité de ne pas rester dans les rues. Il avait fait donner rendez-vous aux SDF près de tous les bâtiments administratifs et passait maintenant pour les transporter dans des gymnases qu'il avait fait réquisitionner.

— C'est une rafle ?

Le vieil homme restait sourd à tout raisonnement et ne voulait pas quitter le matelas à demi moisi sur lequel il avait étalé un duvet mité.

— Monsieur, comprenez que si vous restez là, vous êtes en danger de mort ! répéta Caurvelle pour la troisième fois.

— Laissez tomber, commissaire, dit une femme édentée, depuis l'intérieur du bus. Il bougera pas de là. C'est son coin. Plus têtu qu'une bourrique, qu'il est.

— Allons monsieur, soyez raisonnable, montez. Vous reviendrez quand le danger sera écarté.

— Que dalle ! Quand je serai parti, mon lit disparaîtra. Sûr ! Foutez le camp ! Vous m'empêchez de dormir.

— On t'empêche de cuver, oui ! hurla la femme.

— Ta gueule, poufiasse !

— Ils ont été ensemble, il y a quelque temps, commenta un homme. Ils se sont séparés, parce qu'elle lui piquait ses bouteilles.

— J'bois pas ! protesta la femme en se retournant vivement vers celui qui avait parlé. J'bois jamais ! C'est pas comme lui, acheva-t-elle en montrant le renfoncement où se tenait son ex-compagnon.

Caurvelle soupira et remonta dans le bus. Il n'existait aucun moyen de contraindre l'homme à le suivre. Il n'avait commis aucune infraction, avait des papiers en règle et… et merde !

Pris d'une colère soudaine, il sauta à terre et pointa son arme sous le nez de l'homme.

— Bon. Maintenant, ou vous montez, ou je vous abats par erreur en nettoyant mon arme.

L'autre le regarda dans les yeux et ce qu'il y vit dut lui paraître convaincant, parce qu'il ne répondit rien, mais roula son duvet, prit ses deux sacs et monta immédiatement dans le bus.

***

On ne put retenir un petit cri de déception. La proie convoitée venait de disparaître dans le monstre nauséabond et bruyant qui s'éloignait maintenant en grondant. Emporté dans une frénésie sexuelle, on n'avait pas mangé depuis deux jours et la faim devenait de plus en plus tyrannique, interdisant toute réflexion constructive. Les jours précédents avaient été totalement consacrés à la recherche d'une femelle, à sa conquête et aux délices de l'amour. Il n'avait pas été possible de penser à autre chose qu'à féconder toutes les femelles qui se présentaient. Mais maintenant, il fallait impérativement se nourrir. La femelle avec laquelle on avait passé ces dernières heures rechignait visiblement à sortir de l'abri d'où l'on avait guetté la proie. On la poussa de la tête, envoyant des pensées et des images encourageantes, mais elle refusait de bouger, répondant par des sensations de crainte. On avait trop faim. Il fallait chasser. On la laissa donc sur place et, après un dernier coup de tête affectueux, on partit au petit trot, évitant soigneusement les flaques de lumière, à la recherche d'une proie éventuelle.

***

Les Dromois habitaient dans ce quartier depuis maintenant trois ans. Ils avaient acheté la maison en raclant tous leurs fonds de tiroir et en empruntant sur trente ans. La femme ne voulait pas quitter son appartement, mais le mari y tenait plus que tout.

— Marre de rester là avec tous ces moricauds qui nous enfument tous les dimanches. Maintenant qu'il y a les Jaunes, en plus, ça devient plus vivable ! C'est plus la France ici, disait-il.

Il n'aimait pas les étrangers. Il n'aimait pas grand monde d'ailleurs, mais encore moins les étrangers.

— Ils parlent pas français, ils sont Noirs, Gris, Jaunes, ils sont sales, ils ont plein de gosses qui ne font que des conneries, ils s'habillent pas comme nous, comment tu veux qu'ils pensent comme nous ? On est en France, bordel ! En plus, ils sont fainéants.

Dromois prisait le travail plus que tout. Serrurier de son état, il se levait tous les jours à cinq heures et se rendait à sa boutique pour six heures tapantes, sauf le dimanche où il regardait la télé durant toute la journée, se délectant des jeux, des émissions de variété, du sport quel qu'il soit.

Sa femme n'avait que peu le droit au chapitre. Elle était seulement bonne à préparer le repas, faire le ménage, pleurer devant les séries télévisées dont elle raffolait et satisfaire le mensuel besoin sexuel de son homme. Elle ne se plaignait pas. Il lui parlait souvent et ne la battait jamais.

Ce soir-là, assis dans leur canapé en imitation cuir, le chien sur les genoux du mari, ils regardaient un jeu télévisé. Ils disposaient de toutes les chaînes câblées. Monsieur Dromois estimait que la télévision devait faire partie du ménage. Ils investirent donc dans l'achat d'un poste performant pour lequel ils avaient également emprunté.

Ils venaient de suivre les informations régionales où l'on commenta longuement la présence d'animaux dangereux dans les rues de la ville. Ils entendirent également passer une voiture dont le haut-parleur conseillait de rester chez soi.

— Comme si on allait sortir ! dit monsieur Dromois en grommelant.

Il ne fit aucun commentaire à l'annonce qui était faite dans les rues et ne parut pas trouver cela étrange que des bêtes se promènent en liberté dans la ville. Sa femme, en revanche, était effrayée. Elle imaginait des monstres qui guettaient l'instant propice pour entrer dans leur maison et les dévorer. Elle ne parvenait plus à se concentrer sur l'écran de télévision et redoutait d'entendre des grattements suspects contre la porte d'entrée.

Soudain, un bruit violent, comme un craquement de bois, les fit sursauter tous les trois ; elle, le chien et son mari.

— C'est la bête ! cria-t-elle en prenant le bras de son mari et le serrant convulsivement.

Monsieur Dromois ne parut pas l'entendre et se dégagea brusquement. Il avait, quant à lui, d'autres craintes.

— Nom de bleu de nom de bleu ! Ils vont voir ce qu'ils vont voir, ces bougnouls ! dit-il en passant le chien à sa femme après avoir coupé le son du poste.

Ce furent les dernières paroles qu'elle l'entendit prononcer. Il bondit dans la chambre et se saisit du fusil de chasse qu'il tenait régulièrement chargé avec des cartouches à balles pour sanglier et ce, dès dix-neuf heures, tous les jours.

Madame Dromois le vit passer, rouge de colère, le fusil dans les mains puis l'entendit descendre l'escalier vers la petite entrée qui jouxtait le garage. Un cri terrible envahit toute la maison et résonna dans la tête de la femme comme les voix de l'enfer. Dans le court vacarme qui suivit, elle entendit deux coups de feu, la voix de son mari qui hurla de douleur, sembla-t-il, avant de se taire brusquement. Puis il y eut un bruit de verre cassé, de chose qui tombe, et ce fut le silence.

Elle resta quelques instants sans rien oser faire, ni dire. À la télé, le présentateur et sa collègue continuaient de lui sourire niaisement en commentant l'effeuillage progressif d'une créature aux formes évocatrices. Madame Dromois ne s'aperçut pas qu'elle souriait tout aussi bêtement en regardant l'écran, la bouche ouverte.

— Alain ? appela-t-elle après quelques minutes, d'une petite voix. Alain ?

Elle n'osait pas bouger. Figée sur le canapé, elle s'aperçut qu'elle avait uriné sous elle. Le chien ne semblait pas plus décidé que sa maîtresse à aller se rendre compte de ce qui s'était passé en bas. Haut comme un chat, il n'avait d'autre fonction que de permettre à son maître de caresser un être vivant sans penser déchoir.

Le téléphone était situé dans le couloir, sur un petit meuble bas en bois brun ciré, loin, si loin. Madame Dromois ne trouva pas le courage d'aller appeler la police tant que ce ne fut pas le matin. Elle passa le reste de la nuit à regarder toutes les chaînes, sans bouger de sa place avant qu'il fasse grand jour.

On avait mal. On avait mangé, mais on avait mal. La proie s'était défendue à l'aide d'une chose qui était entrée dans les chairs et qui, maintenant, empêchait douloureusement les mouvements rapides des pattes avant et fouaillait les chairs du poitrail. On avait tenté de se débarrasser de ce qui brûlait si terriblement, mais une

seconde douleur avait fulguré dans tout le corps. On n'aurait pas dû négliger le cri. La proie n'était pas suffisamment localisée pour attaquer. Malgré cela et à cause de la faim, on avait tenté de la renverser. Insuffisamment affaiblie par le cri, mal localisée, elle avait pu éviter la première attaque et répliquer en infligeant ces terribles brûlures. La seconde attaque avait atteint son but. On avait pu se restaurer, mais maintenant on souffrait.

Caché dans un jardin proche, le jeune mâle léchait le sang qui s'échappait de sa blessure au-dessus du coude, et tentait d'atteindre la seconde, la plus douloureuse, située à gauche du sternum. La première balle n'était pas allée très loin, arrêtée par l'épaisse masse musculaire contractée au moment de l'impact, mais avait labouré les muscles de la patte sur son passage ; la seconde avait traversé le muscle pectoral qui l'avait presque arrêtée, puis avait brisé une côte qui pointait douloureusement vers le poumon gauche. L'animal ne parvenait plus à respirer correctement. Les blessures s'engourdissaient progressivement. Le sanglorni se coucha délicatement sur le côté en poussant un gémissement et s'endormit.

Il avait perdu beaucoup de sang et sa trace formait comme une piste vermeille qui noircissait de plus en plus, depuis l'entrée des Dromois jusque dans le petit carré de pelouse dans lequel il avait cru trouver un abri pour dévorer sa proie.

Caurvelle fut prévenu aux petites heures de l'aube. Il n'avait pu se résoudre à rentrer chez lui et avait sillonné toutes les rues de la ville pendant la nuit. Il espérait sans trop y croire que le bruit d'un bus qui patrouillait obligerait les animaux à se terrer à chaque passage et les gênerait dans leurs déplacements. Il éprouvait également une crainte terrible d'avoir oublié quelqu'un dans les rues et, en fait, monta la garde dans la ville endormie.

Quand il rentra au commissariat, il se doutait de ce qu'il allait découvrir. La seule incertitude résidait dans le nombre des victimes. La ville était trop grande pour qu'un seul bus ait pu empêcher quelqu'un de sortir et de se faire attaquer et tout le monde n'avait peut-être pas entendu l'avis diffusé par haut-parleurs.

Un agent en tenue l'attendait dans le hall du commissariat.

— Caurvelle, Combeau veut te voir. C'est urgent.

— Des attaques ?

— Oui.

— Beaucoup ?

— Je ne sais pas, je viens d'arriver.

Caurvelle monta au premier d'un pas lourd. Il était épuisé, il avait faim et se sentait surtout totalement impuissant.

Il entra dans le bureau sans frapper. Combeau, qui regardait par la fenêtre, se retourna lentement. Il ne semblait pas avoir tellement dormi, lui non plus. Ils se serrèrent la main. Combeau garda celle de son collègue dans la sienne et, ponctuant chacun de ses mots par une petite pression, il lui assena :

— Bachart est mort.

— Quoi ?

— Perforation intestinale, péritonite foudroyante, septicémie. Il est mort à quatre heures trente ce matin.

Caurvelle se laissa tomber sur une chaise.

— Bon dieu… Et… C'est tout ?

— Non. Onze attaques cette nuit…

— Bon dieu, répéta Caurvelle. Tous morts ?

— Tous. Plus ou moins dévorés.

Ils se turent tous les deux, anéantis par ces faits effroyables. Caurvelle se passa plusieurs fois les mains sur le visage, comme pour se réveiller et se leva en disant :

— Il faut évacuer la ville.

— Quatre-vingt mille personnes ?

— Tu as une autre solution ?

— L'armée ?

— Dans une ville en activité ? Avec les bus, les bagnoles, les taxis, les vélos, les scooters, les piétons, les…

— OK !… OK. Tu as raison. Seulement qui va prendre cette décision maintenant ? Le commissaire, le maire et le préfet sont morts.

— Il y a bien un premier adjoint, un sous-préfet, et tu es officiellement chargé de l'affaire. Il faut prévenir ces gens-là et provoquer une réunion… Une réunion de crise. La ville doit être évacuée, ou bien c'est une vingtaine de personnes qui mourront toutes les nuits.

— Et si on interdisait les sorties nocturnes ? Couvre-feu à dix-neuf heures ?

— On vivra dans la crainte que quelqu'un ne le respecte pas. Les SDF, on va les garder longtemps dans les gymnases ? Le mec qui veut aller voir sa copine qu'il n'a pas vue depuis trois jours ; tu crois qu'il le respectera le couvre-feu ?

Combeau soupira. Il savait que Caurvelle avait évidemment raison.

Le téléphone sonna. Ils se regardèrent tous les deux et Combeau décrocha.

— Combeau à l'appareil… Oui, il est là… Je vous le passe.

Il tendit le combiné à son collègue et vit son visage se décomposer, tandis qu'il disait :

— Dans une maison ? Par effraction ? On arrive.

Il raccrocha et expliqua en descendant les escaliers :

— Une attaque dans un pavillon du quartier des Chaumettes. La femme vient d'appeler, il paraît qu'elle est complètement choquée. Le mari aurait tiré sur la bestiole. Avec un peu de chance, il n'est que blessé et a pu la tuer, dit-il sans trop y croire.

Ils découvrirent la femme dans son séjour, assise dans un canapé. Elle ne voulait pas se lever, malgré la présence des policiers. Combeau tenta de la convaincre, mais elle ne voulait rien savoir, prétendant que le monstre l'attendait quelque part pour la dévorer.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Combeau à Caurvelle qui était resté en bas et examinait les traces du drame.

— Appelle la clinique de la Butte, ils ont l'habitude des comportements psy, répondit-il sans lever la tête.

Il avait découvert un vrai champ de bataille en arrivant. La porte avait été totalement défoncée et une quantité incroyable de sang avait coagulé sur le carrelage de la pièce. Un fusil de chasse traînait par terre. Il avait tiré ses deux coups, comme la femme l'avait dit.

Caurvelle extirpa les cartouches vides et les montra à Combeau.

— Regarde ; des Brenneke ; balles à ailettes, pour le sanglier. Si la bestiole s'est pris ça en plein buffet, elle ne doit plus être très fraîche maintenant.

— Il suffira de suivre la piste, commenta Combeau en indiquant la trace de sang qui sortait de la pièce.

— J'y vais. Deux hommes avec moi. Tu te charges de madame ?

— OK. Fais attention à toi.

Caurvelle ne répondit pas. Accompagné des deux policiers, il partit dans la rue, suivant la piste sanglante laissée par le sanglorni. Ils avançaient prudemment dans le petit matin. Aucun véhicule ne passait. Il était tôt et ce quartier résidentiel ne comportait que très peu de commerces, concentrés dans un petit complexe de magasins.

La piste de sang les conduisit à travers des jardins sans clôture, le quartier était en plein développement, le long de trottoirs déserts, dans des pavillons en construction. À chaque renfoncement, chaque mur, Caurvelle craignait de voir jaillir un monstre à la gueule écumante qui les aurait attendus, tapi dans l'ombre. Mais la piste se poursuivait, toujours aussi bien marquée. Par endroits, elle formait des arabesques brunes, comme si l'animal avait voulu s'arrêter, tournant sur lui-même pour se coucher, puis était reparti, jugeant sans doute le lieu trop exposé.

— Il en a perdu des litres ! s'exclama un des deux hommes qui l'accompagnaient.

Caurvelle le fusilla du regard en mettant son doigt devant sa bouche pour lui intimer de se taire. L'autre hocha la tête, penaud.

Ils avancèrent ainsi pendant un bon quart d'heure, surveillant les environs. Caurvelle sentait confusément qu'ils approchaient du but. Quelque chose de subtil dans l'atmosphère s'était modifié. Il aurait été incapable de préciser ce qui se passait, mais il sentait, avec une acuité qui l'étonnait, qu'ils approchaient de la bête. Le regard qu'il jeta aux deux hommes qui marchaient à ses côtés lui révéla qu'ils avaient également perçu quelque chose. Ils regardaient fébrilement de tous côtés, avec de brusques et rapides mouvements de tête. L'inspecteur se rappela avoir déjà vu ce comportement particulier quelque part sans se souvenir où, jusqu'à ce qu'il se remémore un documentaire sur les grands fauves d'Afrique. Les antilopes avaient cette réaction-là, quand un lion ou un guépard s'approchaient d'elles. Il se sentit tout à coup dans la peau de la proie. Un fauve se tenait quelque part, tapi dans l'ombre, et ils avançaient vers lui. Il fut pris d'une brusque et irrésistible envie de fuir, laissant les deux autres se faire dévorer à sa place. Il se reprit et dégaina son arme dont le poids et la texture familiers lui procurèrent aussitôt un bienfaisant réconfort.

Ils ralentirent le pas en arrivant en vue d'un petit espace vert ; une pelouse sur laquelle avait été planté un petit buisson, juste à côté d'un banc flambant neuf.

— Inspecteur ! souffla l'un des deux hommes.

Il désignait une chose à demi cachée sous le buisson. Caurvelle ne sut d'abord pas ce que c'était puis, se rapprochant doucement, il comprit que ce qu'il voyait là était une partie du corps d'un homme. Il ne restait que le tronc et une jambe.

Il n'eut pas le temps de formuler une autre pensée. Un hurlement strident vint lui vriller les tympans et semer la confusion dans son esprit. Il se plaqua les mains sur les oreilles, mais ce fut presque pire, car il constata avec terreur que le cri résonnait encore plus puissamment à l'intérieur de son crâne. Il ne savait pas ce que faisaient les deux autres hommes, seulement occupé à tenter de conserver toute sa capacité de réflexion qu'il sentait s'amenuiser de plus en plus. Soudain, le cri cessa aussi brusquement qu'il était apparu.

Caurvelle regarda autour de lui, hébété, en sueur, son esprit baignant dans un silence surnaturel. Les deux policiers ne paraissaient pas se trouver dans un état plus enviable. L'un d'eux était même à genoux sur le trottoir, son arme à terre à côté de lui.

— Il faut découvrir où est cette bête, dit Caurvelle. Allez, on se dépl…

Il ne put terminer. Le cri venait de reprendre avec autant d'intensité, les plongeant à nouveau tous les trois dans une terrifiante confusion. Le supplice dura moins longtemps que la première fois, mais Caurvelle avait définitivement compris qu'il était impossible de s'habituer à cette sensation d'être labouré, écorché, d'avoir son esprit dilacéré de la sorte. Il vit que l'un des deux hommes, celui qui s'était retrouvé à genoux, pleurait silencieusement. Il faillit lui dire de se reprendre, quand il constata qu'il avait lui-même les larmes aux yeux.

Ils avancèrent tous les trois vers le buisson. Le cri les cueillit encore une fois quand ils se trouvaient à trois mètres des jeunes arbres. Ils restèrent une nouvelle fois statufiés, torturés pendant une courte minute qui leur sembla durer une éternité, puis le hurlement cessa aussi brusquement que les deux premiers.

— Il se fatigue, dit Caurvelle d'une voix mal assurée et si faible qu'il dut répéter pour que les hommes l'entendent.

Ils avancèrent encore. Ils se trouvaient à deux mètres du buisson ; un mètre cinquante, un mè…

Soudain, une énorme masse noire se jeta sur l'homme de gauche qui tira plusieurs coups de feu sans parvenir à l'arrêter. Il s'écroula en hurlant de terreur sous la bête, tandis que Caurvelle et l'autre policier ne pouvaient utiliser leurs armes de peur de l'atteindre.

Au bout de quelques secondes pendant lesquelles le policier hurlait à s'en faire éclater les poumons, Caurvelle se rendit compte que le fauve ne bougeait plus.

— Il est mort ! hurla-t-il en levant les bras en l'air et en sautant deux ou trois fois sur place.

Le policier à côté de lui ne disait rien, mais avait laissé tomber son pistolet dans l'herbe et, tenant son visage dans ses mains, pleurait nerveusement.

Caurvelle se calma rapidement et entreprit aussitôt de dégager son collègue. Le sanglorni était lourd. Il appela son autre collègue à l'aide. À eux deux, ils parvinrent à

faire basculer l'animal. L'homme qui avait été renversé les regardait, les yeux fous, allongé sur le dos. Il portait des traces sanguinolentes sur le visage et son uniforme était déchiré.

— Ça va ? Pas de mal ? demanda Caurvelle.

L'homme ne répondit rien. Il se contentait de rouler des yeux de tous côtés.

— Il est mort, Boivin. Il est mort. Tu ne risques plus rien, ajouta l'autre agent.

— Mort ?…, dit péniblement Boivin en regardant la masse du fauve, allongée tout contre lui.

Il éclata en sanglots convulsifs, tandis que ses deux collègues lui donnaient de petites tapes sur les épaules.

Les trois hommes se relevèrent. Boivin avait mal à la cuisse, mais ne semblait rien avoir de cassé.

— Ça va aller, Boivin ? demanda Caurvelle.

— Oui, répondit le policier d'une petite voix. C'est juste comme une équille à la cuisse. Si je bouge, ça passera.

— Vous l'avez atteint, dit Caurvelle en examinant l'énorme animal. Regardez, il y a trois impacts dans la poitrine. Celui-ci est ancien, c'est la balle à sanglier. Ces deux-là sont ceux de vos balles, Boivin. Vous l'avez achevé. Bon. Allez chercher du monde, ordonna Caurvelle aux deux agents. Dites à Combeau de venir, et faites appeler un fourgon, pour qu'on puisse emporter ce monstre.

— Vous restez tout seul, inspecteur ? demanda Boivin.

— Oui. Je ne crois pas que je risque encore quelque chose maintenant.

— Et s'il y en a d'autres dans les parages ?

— Ça m'étonnerait. On aurait été attaqués par plusieurs bêtes. Allez-y vite.

Depuis l'abri dans lequel on s'était réfugié en voyant revenir le mâle blessé, on vit partir deux des proies verticales. Le mâle était mort, tué par ces animaux qui semblaient pourtant si faibles, si faciles à chasser. On avait compris qu'aller dans leurs repères était une erreur. Il fallait les chasser dehors, là où l'espace était suffisant pour manœuvrer, ou fuir s'il en était besoin.

Une seule proie restait près de la dépouille du mâle. Il aurait été facile de la tuer. On sentait une fureur, une terrible envie de meurtre, monter de façon irrépressible, mais on savait qu'il ne fallait pas y succomber. L'odeur de feu et d'acier restait trop présente et l'on avait très bien compris que c'était cela qui était à l'origine de la mort du géniteur. Il fallait fuir. Il fallait protéger les vies qui se développaient cellule par cellule, résultat des heures d'amour avec le mâle. On s'éclipsa discrètement, sans toutefois pouvoir retenir un cri de rage.

Caurvelle sursauta et pointa fébrilement son arme dans la direction d'où lui avait semblé venir le cri. Il avait reconnu la voix d'un sanglorni sans aucun doute possible. Boivin avait raison, il y en avait d'autres dans les parages. Il se sentait beaucoup moins sûr de lui, tout à coup. Autant qu'il avait pu en juger, le son avait semblé venir d'un pavillon inachevé, distant d'une centaine de mètres. Il avait déjà pu apprécier la rapidité des sanglornis et savait qu'ils étaient capables de couvrir cette distance en très

peu de temps. Il recula donc jusqu'à un mur auquel il s'adossa et garda son pistolet pointé vers le pavillon. Il sentait la peur monter en lui, s'y installer et entreprendre son travail de sape. Il essaya de ne pas y succomber et de garder une capacité de réflexion intacte, mais ce fut terriblement difficile. Il revoyait tous les corps déchiquetés par ces animaux, se repassait, sans pouvoir les interrompre, les images de l'attaque des fauves, dans le parc.

La sueur lui coulait dans le dos, le long des bras et des jambes. Il frissonnait sans parvenir à se calmer. Des crampes commençaient à le faire souffrir, mais il ne parvenait pas à baisser son arme un seul instant pour relâcher ses muscles épuisés.

Quand ses collègues arrivèrent enfin, ils le découvrirent tapi au pied du mur, le pistolet pointé vers une cible imaginaire et seuls les deux agents qui avaient comme lui subi les effets du cri télépathique, furent capables de comprendre cette attitude. Les autres mirent cela sur le compte d'une grande fatigue.

— Ça va Caurvelle ? demanda Combeau.

Son collègue le regarda avec des yeux qui ne semblèrent pas le voir. Inquiet, Combeau répéta, posant sa main sur l'épaule de son collègue :

— Caurvelle, vieux ; ça va ?

Une lueur passa dans le regard du policier qui, se redressant, répondit :

— Maintenant, oui ça va. Ça va…

Il soupira longuement, replaça son arme dans son étui et expliqua :

— Il y en avait un ou plusieurs autres dans les environs. J'ai entendu un cri. Il ne faut pas traîner par là.

— Oh, on est nombreux, il n'y a pas de problème.

Celui qui venait de parler était un policier que Caurvelle n'appréciait déjà que modérément. Adepte des salles de musculation, pratiquant d'arts martiaux, il s'agissait d'un homme qui prisait plus que tout la force physique et l'action. Il était grand, brun aux yeux bleus, un regard d'acier, tout ce qu'il fallait pour figurer dans une série télévisée.

— Tu étais en congé, tu n'as jamais vu ces bêtes-là, hein Mauval ?

— Non, mais vu ce qu'il y a là, dit-il en désignant le mâle abattu, ça ne m'a pas l'air si difficile à tuer que ça.

— Viens voir, Mauval, lui dit Caurvelle en le saisissant par le bras.

Il l'entraîna vers le cadavre du sanglorni et demanda de l'aide pour le retourner.

— Regarde Mauval, regarde bien : deux balles à ailettes. Une dans l'épaule et l'autre, tu la vois là ? L'autre dans le buffet. Elle a visiblement traversé tous les muscles et s'est logée tout près du cœur. Tu es fort en balistique, Mauval. Tu sais quels dégâts ça peut faire, une balle à ailettes. Elle a certainement bousillé toute la couche musculaire sur son trajet et sans doute une ou deux côtes. Ça ne l'a pas empêché de tuer cet homme, il désigna les restes de Dromois, de le boulotter en partie, et de tenter de nous tuer à notre tour. Demande à Boivin, quel effet ça fait de recevoir un animal comme ça dans les bras, après qu'il t'ait bien lavé le cerveau en criant jusqu'à l'intérieur de ton crâne. Vas-y, demande-lui…

L'autre ne disait plus rien et tous leurs collègues assistaient silencieusement à la scène.

— Non ? Tu ne le lui demandes pas ? Alors garde tes impressions pour toi quelques jours, et ne viens nous en parler que lorsque tu auras vu de quoi sont capables ces animaux.

Il lâcha le bras de Mauval et, l'ignorant totalement, se tourna vers Combeau pour lui dire :

— Je voudrais que cette bête soit vue par un véto. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Oui… Ça pourrait nous donner quelques renseignements. C'était pour ça le fourgon ?

— Oui.

— Bon. On le charge. Mauval, messieurs, portez cette bête dans le fourgon. Ensuite, Mauval et deux hommes pour s'occuper du corps de la victime.

— Sa femme ? demanda Caurvelle.

— J'ai appelé à la Butte, ils sont venus la chercher.

— Tu as pu savoir comment ça c'est passé ?

— Non. Elle n'était pas cohérente. Complètement partie.

— Combeau… Il faut évacuer.

— La ville ?

— Oui.

Combeau ne réfléchit que quelques secondes avant de répondre :

— Tu as raison. On évacue.

— On fait appel à l'armée ; plusieurs régiments pour tout ratisser. Quand toute la ville est nettoyée, et seulement quand on en est certain, on fait revenir tout le monde. Il faut que la décision d'évacuer vienne de très haut.

— Je m'occupe de tout le côté administratif. Toi, tu vas dormir, ou tu ne seras réellement plus bon à rien. Tu as une tête de déterré.

— Ce cri jusque dans la tête… Tu ne peux pas savoir.

— Je n'en ai aucune envie.

Caurvelle rentra chez lui. Il ressentait maintenant la fatigue accumulée, les effets de l'épouvante qu'il avait éprouvée. Le moment où il avait eu le plus peur avait été celui où il s'était retrouvé seul, après avoir entendu le cri poussé par un sanglorni, en direction du pavillon en construction. Il s'était alors senti tellement démuni, tellement fragile, qu'il en aurait presque hurlé de terreur. Des frissons involontaires lui parcouraient l'échine à chaque fois qu'il repensait à ce pavillon, ses murs gris, sa charpente de bois clair et les ouvertures sombres et béantes des portes d'où il s'attendait à chaque seconde à voir jaillir un ou plusieurs sanglornis qui se seraient jetés sur lui et l'auraient déchiqueté…

Il secoua la tête et se concentra sur sa conduite. Tout paraissait normal ; les bus circulaient, les scooters passaient en vrombissant à deux millimètres des carrosseries, des gens marchaient sur les trottoirs. Il ne parvenait plus à voir la ville comme avant. Il craignait qu'un fauve surgisse de derrière cette poubelle, de sous ce camion en stationnement…

Mon vieux, il faut réellement que tu dormes, se dit-il.

– Chapitre cinq –

Deux jours. Deux jours et cinquante-trois attaques. Cinquante-trois nouvelles morts atroces. Il s'agissait toujours de personnes qui traînaient tard dans les rues. Les noctambules et même quelques dealers. Caurvelle n'osait plus poser la question fatidique chaque matin : « Combien cette nuit ? ». Ce qui devenait de plus en plus inquiétant était que les attaques paraissaient avoir lieu à la tombée du jour et le matin. Les sanglornis semblaient déplacer leur activité prédatrice vers la journée. Certaines personnes commençaient à quitter la ville et beaucoup de gens s'en prenaient aux services administratifs municipaux, à la police et la gendarmerie. On signalait de plus en plus d'échauffourées entre les forces de l'ordre et la population.

En arrivant au commissariat, Caurvelle était presque souriant, pour la première fois depuis longtemps. Pourtant, rien ne semblait l'y inciter. Il avait encore passé la presque totalité de la nuit dehors et n'était rentré que pour quelques heures de sommeil. Sa femme l'avait à nouveau accueilli avec un air maussade. Elle ne supportait plus qu'il ne dorme plus chez lui et l'accusait de déserter l'appartement et de ne revenir que lorsqu'elle était obligée de partir travailler.

— Tes monstres ont bon dos…

— *Mes* monstres, ce ne sont pas…

— Je me fous de ce que c'est ! Ce que je vois, c'est qu'ils te permettent de ne plus me voir, sans que tu aies besoin de m'avouer que tu ne m'aimes plus. Tu vois, je ne te savais pas lâche.

Malgré ces remarques de plus en plus fréquentes, il souriait ce matin-là en passant la porte de son bureau. Combeau avait été efficace. Très efficace. Il était parvenu à convaincre le premier adjoint, maire par intérim, et le sous-préfet à assister à la « réunion de crise », selon ses propres termes.

Les deux hommes, assis dans les fauteuils de la salle de briefing, comme la nommait feu Bachart, semblaient très impressionnés par le rapport que Caurvelle venait de leur présenter. Il n'avait pas lésiné sur les moyens et Aline Desborde venait de leur projeter les images prises par son photographe, avant qu'il soit tué par les sanglornis. Ensuite, Caurvelle leur projeta le film tourné par l'équipe de télévision régionale présente sur les lieux au moment du drame. On y voyait très bien les animaux sortir de l'eau, se débarrasser des chiens de l'armée comme s'ils n'existaient pas, puis se ruer vers la foule, vers les caméras. L'effet était saisissant, d'autant plus que les dernières images traduisaient une confusion extrême. Le cameraman avait filmé le plus longtemps possible et s'était fait bousculer par les personnes qui fuyaient. Il s'agissait d'images de terreur, de panique.

Après les photos et le film, qui avaient laissé les officiels pantelants, ce fut au tour du vétérinaire qui avait disséqué le sanglorni abattu, de présenter ses résultats.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, allure sportive, cheveux poivre et sel, grandes mains aux ongles soignés, voix posée et pleine d'assurance.

— L'animal que vous m'avez donné à examiner est tout à fait extraordinaire, commença-t-il. D'après les informations que m'ont communiquées ces messieurs de la police, il s'agit donc d'un animal obtenu par une méthode faisant appel à l'insertion de gènes étrangers dans le noyau d'une cellule que l'on peut qualifier de receveuse et qui…

— Excusez-moi, monsieur, intervint Caurvelle qui craignait que le vétérinaire ne leur fasse un cours ; nous aimerions surtout que vous nous parliez plus particulièrement des caractéristiques physiques de la bête et de ce que vous pensez avoir découvert.

L'homme lui jeta un regard noir. Caurvelle se dit qu'il venait de lui couper tous ses effets, mais n'en avait cure. Ce type n'allait pas pérorer sur les animaux transgéniques pendant trois heures !

— Si vous voulez, laissa tomber le scientifique, comme s'il considérait que ne pas connaître tous les arcanes des techniques transgéniques relevait du plus parfait crétinisme. Il poursuivit : Puisque seul l'aspect physique vous intéresse, sachez que cet animal possède une musculature d'une puissance phénoménale. Il est taillé pour la course, aussi bien rapide qu'endurante. Il possède des griffes aussi coupantes que celles d'un grand félin, des muscles masticateurs vraisemblablement aussi puissants, sinon plus, que ceux d'un tigre de Sibérie. Je ne vais pas vous énumérer toutes mes observations sur ses capacités physiques, mais sachez que vous avez affaire à un fauve dont la puissance dévastatrice me paraît réunir les qualités de trois animaux : la puissance de l'ours, sans doute la vitesse du guépard, et l'endurance du loup. Mais ce n'est pas le plus stupéfiant…

Là, il ménagea une petite pause pour captiver son auditoire. Il devait souvent se trouver dans la peau du conférencier, car il maniait avec une dextérité consommée tous les moyens pour intéresser son public.

— Le plus stupéfiant réside dans ceci.

Il sortit un transparent de sa mallette et le plaça sur le rétroprojecteur.

On voyait une photographie de quelque chose de couleur crème.

— Ce que vous voyez là est une coupe transversale du cerveau du mâle abattu. L'avant est par là, l'arrière par ici. Vous reconnaissez ici la substance grise et là, la substance blanche. La substance grise est formée par les noyaux des cellules nerveuses, les neurones, et la substance blanche, par les axones, les fils électriques si vous voulez, qui permettent la conduction de l'influx nerveux et qui partent de ces neurones. Bien. Regardez dans cette zone. Il pointa, à l'aide de son crayon, un secteur situé à l'avant du cerveau. Cette zone est une première dans la neurologie des mammifères, et même dans la neurologie tout court. Cette zone n'existe chez aucun autre cerveau que celui-ci. Voyez, elle prend naissance dans le complexe hypothalamo-hypophysaire et se poursuit largement vers les aires associatives pour gagner le cortex frontal où elle se développe au point d'occuper un espace très étendu. Cette disposition remarquable est sensible au niveau de la morphologie du crâne de ces animaux. Il présente une sorte de large protubérance efficacement protégée par

une épaisse couche de tissu conjonctif et de derme fortement kératinisé. C'est stupéfiant ! Tout bonnement stupéfiant. D'après ce dont m'a parlé l'inspecteur Caurvelle concernant l'expérience qu'il a pu avoir il y a deux jours, je pense que ceci confère à ces animaux la possibilité d'intervenir sur le fonctionnement du cerveau de leurs proies ou de leurs ennemis. Je sais, dit-il en levant les mains, je sais que cela peut paraître totalement farfelu, mais je vous assure que je pense avoir localisé le centre télépathique des sanglornis.

— Télépathique ? s'étonna le sous-préfet.

C'était un homme de taille moyenne, moustache grise et crâne dégarni. Il portait un complet veston sombre, sans doute pour marquer le deuil du préfet.

— Oui monsieur, intervint Caurvelle. J'ai pu en subir les effets et j'ai demandé à une personne plus qualifiée que moi de venir nous en parler, mais elle n'est pas encore là.

— Quels effets avez-vous subi ?

Caurvelle leur raconta brièvement son expérience qui avait laissé une trace indélébile dans son esprit.

Tandis qu'il parlait, on frappa à la porte. Combeau ouvrit et laissa entrer une jeune femme assez grande aux cheveux mi-longs, d'un brun très foncé et à la peau très pâle. On aurait pu la croire fragile tant qu'on n'avait pas croisé son regard. Ses yeux d'un bleu sombre révélaient une détermination farouche et une volonté qui semblaient à toute épreuve. Elle portait un bras en écharpe. Elle était belle ; pas d'une beauté à couper le souffle, mais ce qui l'habitait lui conférait une aura et un charme très particuliers qui n'échappèrent à aucun des hommes présents dans la salle.

— Aline, messieurs, je vous présente Laure Schroëder. Elle effectuait des travaux de recherche sur le comportement des sanglornis, dans les locaux de la TBR. Elle a été attaquée par un mâle, le soir du sabotage, et son directeur de thèse a été tué sous ses yeux. Je lui ai demandé de venir parce qu'elle est la seule personne qui puisse vraiment nous aider à comprendre le fonctionnement de ces animaux.

La journaliste et les hommes regardèrent la jeune femme prendre un siège et s'asseoir. Elle n'avait souri à aucun d'entre eux et le poids de son regard était assez difficile à supporter.

Caurvelle laissa volontairement planer quelques secondes de silence. Il voulait que les propos de Laure soient bien entendus et assimilés par les décideurs.

— Mademoiselle Schroëder, pouvez-vous nous présenter ce que vous avez appris sur le comportement des sanglornis ? lui demanda-t-il enfin.

Elle non plus ne répondit pas tout de suite, regardant d'abord chaque personne dans les yeux, sans aucune recherche d'effet théâtral. Elle paraissait loin de toutes les considérations habituelles sur la façon de se tenir en société, ou de considérer ses interlocuteurs. Caurvelle pensa, en la voyant agir, qu'elle se comportait comme des soldats revenant du front où ils avaient assisté à des horreurs et échappé à la mort.

Quand elle commença à parler, sa voix frappa l'inspecteur. Il n'avait pas remarqué, dans la chambre d'hôpital, combien elle était douce et musicale. La jeune femme ne s'adressait qu'à lui. Il n'y eut que lui qu'elle regarda durant tout le temps de son discours.

— Les sanglornis sont des prédateurs. Sans doute les plus grands prédateurs que la terre porte actuellement. Pas seulement parce qu'ils sont puissants et bâtis pour tuer, mais surtout parce qu'ils possèdent quelque chose qu'aucun autre être vivant n'a jamais possédé : ils sont télépathes.

Le véto regarda l'assistance avec un air de triomphe qui irrita Caurvelle.

— Cette faculté leur permet de savoir quand on les regarde, quand on pense à eux, comment on va agir, à quelle vitesse, à quel moment, dans quelle direction, etc. En somme, toute une foule d'informations qui leur permet de prévoir un mouvement avant même qu'il soit ébauché. En plus de ce pouvoir, ils sont intelligents. Les animaux que j'étudiais et en particulier la première femelle, Ève…

— Vous l'aviez baptisée Ève ? s'étonna le sous-préfet.

— Pas moi. Brouchet, répondit-elle sans le regarder. Ève était capable de reconnaître les personnes…

— Mon chien est aussi capable de me reconnaître, intervint encore le sous-préfet.

Laure le regarda droit dans les yeux et lui dit :

— Si vous pensez que les sanglornis ne sont pas plus dangereux que votre chien, qu'est-ce que vous faites là ? Avant qu'il pût répondre, elle se retourna vers Caurvelle et continua : Mais si vous pensez réellement ça et que vous avez un quelconque pouvoir de décision, sachez que vous aurez sur la conscience la mort de centaines de personnes. Les sanglornis tuent pour manger. Nous sommes des proies faciles à tuer ; *très* faciles à tuer. J'ai vu les images prises par la télé quand la police a essayé de débarrasser les parcs de la ville. Je crois que vous venez de les voir vous aussi…

Elle jeta un coup d'œil interrogateur à Caurvelle qui hocha la tête en signe affirmatif.

— Vous avez vu comme ils tuent les chiens ? Ils étaient cinq. Cinq contre une dizaine de chiens de l'armée. Mais est-ce que vous avez analysé leur façon de combattre ?

Elle demanda à Caurvelle de passer à nouveau le film et leur montra comment, au ralenti, il était possible d'étudier le comportement des sanglornis.

— Regardez bien ce passage. Le chien de gauche, dont on ne voit encore que le museau, voilà, celui-là. Il va tenter quelque chose. La femelle sanglorni, celle-là, précisa-t-elle en pointant l'animal du doigt, sait déjà ce qu'il va faire. Elle se place en conséquence et le cueille avant même qu'il ait pu tenter quoi que ce soit. Là. Maintenant.

Et en effet, on voyait très nettement le chien qui se faisait trancher la gorge sans avoir pu esquiver le coup de crocs qui était porté avec une précision implacable et exactement au moment où il le fallait, avant même que l'attaque soit réellement lancée.

— C'est pour cette raison que les chiens ne pourront jamais rien contre ces animaux. Ils sont lus, démasqués avant même d'avoir pu bouger. On a l'impression, en regardant le film, que les sanglornis bougent plus vite que les chiens. C'est vrai ; ce sont des animaux extrêmement rapides, mais c'est accentué par le fait qu'ils *savent* comment bouger. Ils ont toujours un temps d'avance sur leurs adversaires… ou sur leurs proies.

Elle se tut. Un instant de silence suivit ses paroles. Puis le sous-préfet remarqua :

— Vous nous dressez un tableau effrayant, mademoiselle.

— Oui. Ces animaux sont effrayants. Et sachez qu'ils vont être de plus en plus nombreux.

Caurvelle et Combeau se regardèrent.

— La reproduction ? demanda Caurvelle.

— Nous avions au départ dix mâles et quarante-sept femelles, répondit Laure. Les sanglornis sont sexuellement murs en dix-huit mois. Ceux-là sont âgés de vingt et un mois. Chaque femelle peut avoir une portée de quatre à huit petits, c'est vérifié en labo. Comptons qu'il n'en survive que cinq ou six. Pas moins, les mères ont dans cette ville largement de quoi manger. Quarante-sept femelles que multiplient cinq jeunes, dans le cas le plus favorable pour nous, ça nous donne…

— Deux cent trente-cinq petits, dit Aline Desborde.

— Deux cent trente-cinq petits pour la première portée. À mon avis, la seconde portée surviendra plus rapidement que dans des conditions écologiques normales, à cause du phénomène de régulation de la population.

— Régulation de population ? s'étonna Combeau.

— Ils sont peu nombreux sur un vaste territoire, donc ils se reproduisent plus, expliqua Laure brièvement. Il y aura donc à nouveau environ deux cent trente jeunes, dans peut-être cinq mois, ce qui portera leur nombre à quatre cent soixante-cinq jeunes sanglornis. Quatre cent soixante-cinq jeunes, plus cinquante-six adultes, puisque vous en avez tué un, ça nous fait…

— Cinq cent vingt et un, intervint à nouveau Aline.

— Cinq cent vingt et un sanglornis en moins d'un an. L'augmentation de leur nombre va être exponentielle. Dans deux ans, nous aurons non pas cinq cent vingt et un fois deux, mais plusieurs milliers de sanglornis en liberté dans le pays… et sûrement les pays voisins.

— Nom de Dieu…, lâcha le sous-préfet.

— Vous comprenez pourquoi nous demandons une évacuation de la ville, dit Caurvelle. Nous avons déjà plusieurs dizaines d'attaques mortelles que nous avons été incapables d'éviter, alors qu'il y a dix fois moins d'animaux. Multipliez le nombre d'attaques par dix…

Les deux « politiques » ne répondirent rien. Qu'y avait-il à répondre ?

Le sous-préfet se tourna vers Laure et lui demanda :

— Excusez-moi de vous poser cette question mademoiselle, mais comment avez-vous pu échapper à l'animal qui vous a attaqué ?

— J'allais en parler justement. Il faut absolument former des chasseurs qui sauront comment agir. J'avais remarqué que Ève, que j'étudiais plus particulièrement, ne se tournait vers moi que lorsque je pensais franchement à elle. Si je restais près de sa cage en m'efforçant de penser à autre chose, elle affichait un comportement de stress ; elle tournait en rond, penchait la tête, la secouait… Elle montrait des signes d'inquiétude et d'agitation, exactement comme si elle ne comprenait pas ce qu'il se passait. Elle était capable de me voir et de sentir que j'étais là, mais son cerveau lui donnait des informations erronées, puisque je m'obligeais à penser à tout autre chose. C'est comme ça que j'ai agi, quand le mâle m'a poursuivi…

Sa voix s'altéra. Elle baissa la tête. Caurvelle allait parler, mais elle reprit, les yeux brillants :

— Après un moment de panique, je me suis obligée à penser à autre chose. N'importe quoi. Il n'a pas pu me localiser avec suffisamment de précision et son attaque ne lui a pas permis de me… de me tuer immédiatement. Il n'a pu que me blesser dans le dos à la première attaque et me couper la main à la seconde.

Aline, le vétérinaire et les deux politiques regardèrent le bandage de la jeune femme puis détournèrent aussitôt les yeux, gênés.

— Si le chauffeur de poids lourd n'avait pas été là, je serais morte, conclut-elle.

— On fait une petite pause de quelques minutes si vous le voulez bien, intervint Caurvelle en se levant. Ensuite, on décide de ce qu'il convient de faire et comment nous allons opérer.

Combeau avait fait servir des cafés. De vrais cafés. Il discutait avec la journaliste, le premier adjoint et le sous-préfet. Le vétérinaire était parti. Caurvelle alla vers Laure qui se tenait debout devant la fenêtre, sa tasse à la main.

— Merci d'être venue, lui dit-il.

Tout en continuant de regarder par la fenêtre, elle lui répondit :

— Il faut tuer ces bêtes. Elles vont se reproduire à une vitesse dont vous n'avez pas idée. Je l'ai déjà dit, la croissance de leur population va être exponentielle. Elles vont quitter la ville et envahir tout le territoire et puis quitter le pays et s'installer dans tous les endroits qui leur conviendront… Ne me regardez pas comme ça, je ne suis pas folle.

— Je ne vous crois pas folle, je vous assure. Au contraire, je suis certain que vous êtes dans le vrai. Le problème, c'est que j'ai l'impression que nous sommes deux à penser ainsi. Je me bats depuis que ces bêtes ont été lâchées dans la nature pour que tout soit mis en œuvre pour les arrêter. Il me semble que rien ne se passe. Rien n'est fait. Vous savez bien sûr qu'il y a de l'argent mêlé à tout ça et, maintenant que ça commence enfin à bouger, j'ai très peur qu'on ait été pris de vitesse par ces animaux, par leur développement.

Elle se tourna vers lui et le regarda franchement :

— Vous pensez qu'ils sont trop puissants ?

— Je pense qu'on n'a jamais eu à attraper des animaux comme ceux-là et qu'on ne sait pas comment s'y prendre. Vous êtes la seule personne qui ait survécu à une attaque. Vous seule possédez la clé pour les avoir. Ce que vous venez de dire sur leur reproduction me fait très peur et confirme que j'ai raison d'avoir peur. Il faut mettre le paquet dès maintenant si on veut avoir une petite chance de tous les avoir. Sans ça…

Il fit un geste de la main. Un geste évasif qui signifiait beaucoup de choses.

— Vous avez notre accord pour procéder à l'évacuation de la ville, déclara le sous-préfet à la reprise des discussions.

— Il faut appeler des régiments à la rescousse, dit Caurvelle. Il va falloir que tout soit terminé demain.

— Demain ? s'exclamèrent en même temps l'adjoint et le sous-préfet.

— Chaque nuit nous apporte son lot d'attaques, donc de victimes, messieurs. Il faut que vous en soyez conscients, leur dit Caurvelle. Nous devons impérativement agir très rapidement ; nous sommes déjà en retard.

— Allons ! En retard…, commença le sous-préfet.

— Allez dire ça aux morts, mon vieux, le coupa Laure.

Il ne répondit rien, mais hocha la tête, apparemment touché par l'argument. Il remonta aussitôt dans l'estime de Caurvelle.

— Bien. Messieurs, nous vous donnons carte blanche, dit-il en s'adressant à Combeau et Caurvelle, sans avoir consulté le premier adjoint, ne serait-ce que du regard. Réglez ce problème le plus rapidement et le plus efficacement possible.

Les heures qui suivirent furent définitivement inscrites dans la mémoire de toute une nation et même de toute une espèce ; l'espèce humaine.

Un avis fut envoyé par tous les canaux d'urgence : radio, télévision, haut-parleurs, téléphone, fax et courrier électronique pour toutes les administrations. Deux heures après la décision, on voyait déjà arriver les premiers cars de l'armée et des CRS. La pression médiatique devenait difficile à gérer, d'autant que les journaux étrangers tenaient également à couvrir l'événement.

Il fallut organiser le départ de plus de soixante-dix mille personnes, prévoir un logement de fortune dans des villes voisines, évacuer l'hôpital et toutes les cliniques, autant que cela fut possible. Ne restèrent que les personnes intransportables et le personnel soignant pour veiller sur elles.

Nombreux furent ceux qui refusèrent de quitter leur magasin, leur maison. Il fallut tenter de les convaincre, puis les y obliger par la force, ce qui donna lieu à de nombreuses bagarres dont profitèrent les inévitables pillards, malgré l'importante présence policière et militaire. De nombreux membres du G.A.L.C.P. tentèrent par tous les moyens de perturber les manœuvres d'évacuation. Il fut procédé à de nombreuses arrestations musclées.

Le soir, plus des trois quarts de la ville étaient vides. Il restait encore une foule de véhicules qui s'écoulait lentement par les différentes artères qui permettaient de quitter l'agglomération.

Caurvelle ne tenait plus en place. Il voyait la nuit arriver et savait encore une multitude de personnes sur les routes, dans les rues et se demandait si la solution était réellement efficace.

— Mais si, mon vieux, lui dit Combeau au téléphone, quand il réussit à le joindre. Comment voulais-tu que l'armée puisse tirer, avec une ville pleine de monde ? Non, je t'assure, il fallait que tout le monde parte. J'ai un autre appel sur la trois. Tu n'avais plus rien à me dire ?

— Si. Comment ça se présente avec les ministres ?

— Relativement bien : l'Intérieur approuve notre décision. L'Agriculture est mitigé et les Affaires étrangères est contre.

— Et tu trouves que c'est relativement bien ça ?

— Moi, je prends mes ordres auprès du ministère de l'Intérieur. Les autres, je m'en tape. Donc ça se passe bien. Un conseil extraordinaire des ministres est convoqué pour demain à huit heures. Il faut que j'y sois. Le sous-préfet m'a demandé de l'accompagner. Bon, je te quitte. À plus.

Caurvelle éteignit son portable et suivit des yeux le flot des voitures et autres véhicules qui passait devant lui. Il devait souvent essuyer les insultes et injures criées depuis les voitures, mais n'y faisait plus attention. Dès dix-huit heures, il avait fait interdire les deux-roues. Il craignait trop que les sanglornis ne puissent s'attaquer aux conducteurs beaucoup plus vulnérables que les passagers des voitures. On lui avait signalé, quelques minutes après, un incident entre des motards et des CRS. Les uns ne voulaient pas laisser leur moto en ville, les autres suivaient scrupuleusement les consignes données. Il y eut même quelques échanges de coups, mais les motos ne quittèrent pas la ville. Caurvelle avait fait prévoir des barrages filtrants de façon à ce que les éventuels pillards ne puissent pas se sauver trop facilement. Ce fut efficace dans quatre cas, mais il est certain que de nombreux voleurs passèrent impunément ce jour-là. Ce dispositif ne retardait pas trop les départs, mais fut ressenti comme une agression supplémentaire de la part des personnes qui devaient partir et donna lieu à de nombreuses remarques acerbes et presque menaçantes. Ce fut la première fois que Caurvelle ressentit autant la violence contenue dans les mots crachés par les gens. Quels qu'ils soient.

Laure resta avec lui durant toute l'opération. Il était passé comme une sorte de courant entre eux, une communion qu'ils ne parvenaient ni l'un, ni l'autre à expliquer, mais qui les rendait très proches. Ils ne tentèrent pas d'expliquer quoi que ce soit. Caurvelle se formula simplement le fait qu'il ressentait un grand plaisir à sentir la jeune femme près de lui. Il appréciait ses silences, les paroles qu'elle prononçait, sa démarche, la façon qu'elle avait de donner des conseils aux militaires qui prenaient position dans les différents points stratégiques de la ville. En fait, il se rendit rapidement compte qu'il appréciait tout chez elle. Jamais il n'avait trompé sa femme et l'idée ne l'effleurait toujours pas. Mais cette fille avait subi quelque chose de terrible qui se rapprochait énormément de l'expérience qu'il avait lui-même vécue, quand il était resté si longtemps plaqué contre ce mur de béton, son pistolet tendu devant lui. Il ne savait ce qu'elle éprouvait elle-même, mais se rendit bien vite compte qu'elle s'arrangeait toujours pour rester à ses côtés. Elle ne lui parlait pas d'une façon différente de celle qu'elle employait pour les autres personnes, mais elle l'accompagnait partout et ils prirent rapidement des habitudes. Quand ils se rendaient d'un point à l'autre de la ville, elle venait avec lui. À chacun de ces trajets, elle s'asseyait dans la voiture, et mettait le contact à sa place. Il ne sut jamais pourquoi elle faisait cela, mais remarqua que ce n'était qu'avec lui qu'elle agissait de la sorte. Ils se vouvoyaient toujours. Il l'appelait Laure et elle, Caurvelle.

Il avait été décidé que les départs seraient échelonnés. D'abord les familles et les personnes âgées, puis les femmes seules et enfin les hommes célibataires. Les personnes qui jouaient un rôle important dans la maintenance de la ville partiraient en dernier. En principe, il ne restait en ville que les hommes et les femmes célibataires, ainsi que les techniciens indispensables. Ils allaient partir le lendemain, deux heures après le lever du jour, période durant laquelle Laure avait systématiquement noté une baisse d'activité chez les sanglornis.

Vers neuf heures, alors que le flot de véhicules se tarissait un petit peu, la jeune femme tira l'inspecteur par la manche et lui dit :

— Dites-moi Caurvelle, il faut qu'on mange quelque chose. J'ai une tolérance assez étroite au taux de glucose dans mon sang et si je ne mange pas à heures fixes, je suis d'une humeur massacrante.

— Chinois ? Italien ? Français ?

— Quoi chinois, italien, français ?

— Eh bien, ce que vous voulez manger.

— Mangeable. De toute façon, dans quel restaurant voudriez-vous aller ? Ils sont tous fermés ; sur votre ordre en plus.

— Bon. Je vous emmène chez moi.

— Chérie ? Nous sommes deux.

Ils se tenaient dans le couloir de l'appartement et Caurvelle éprouvait la sensation bizarre d'être un invité dans sa vie. Tout son environnement familier lui paraissait tout à coup, non pas étranger, mais nouveau, comme s'il revenait d'un très long voyage pendant lequel il n'aurait jamais pensé à toutes ces affaires, ces meubles, cette odeur.

L'appartement était silencieux. Étrangement silencieux. On n'entendait aucune musique. Généralement, sa femme l'attendait en écoutant la radio. Elle avait horreur du silence des pièces vides.

— Chérie ?…

— Il n'y a personne Caurvelle, dit Laure, énonçant l'évidence

— Mais… Elle devrait être là, à cette heure-ci, répondit bêtement l'inspecteur.

— Eh bien elle n'y est pas, laissa tomber la jeune femme. Elle a été évacuée.

— Non, elle devait m'attendre pour partir, répondit Caurvelle d'une voix sourde.

Il n'osait pas avancer. Une peur montait inexorablement dans son corps, et se nicha dans sa poitrine.

Laure fut la première à bouger. Elle alla dans toutes les pièces d'un pas tranquille puis, son inspection terminée, revint vers lui.

— L'appart est vide, Caurvelle. Elle n'est pas là, mais il y avait ça sur le lit.

Elle lui tendit une feuille de papier pliée en quatre. Caurvelle ressentit un immense soulagement. Il se rendit alors compte qu'il avait craint de trouver le cadavre de sa femme à demi dévoré, bien que cela soit pratiquement impossible.

— Elle ne s'est pas fait attaquer, lui dit Laure en lui prenant la main.

C'était cela qui les unissait maintenant. Ils ne pensaient plus qu'en fonction des sanglornis et de ce qu'ils connaissaient de ces animaux.

Il serra la petite main dans la sienne et retint une envie de pleurer incongrue. La tension accumulée pendant ces dernières heures commençait à le submerger. Il lâcha la main de la jeune femme et lui dit d'un ton faussement assuré, tentant de secouer le découragement qui lui tombait brutalement dessus :

— Aller, je vous fais des crêpes. Vous aimez ?

— Oui. Mais lisez d'abord cette lettre et laissez-moi mettre la table.

— La… Ah oui !

Il avait oublié la lettre qu'il tenait encore dans la main.

— Les assiettes sont…, commença-t-il.

— Je vais me débrouiller ; je sais fouiller dans les placards. Allez lire ça et après, faites-moi de bonnes crêpes, le coupa-t-elle.

Elle disait tout cela toujours sans sourire, mais avec un petit peu de chaleur dans la voix. Il apparut à Caurvelle que c'était la première fois qu'il l'entendait parler avec un sentiment autre que la haine, la colère ou la peur. Il lui sembla qu'elle se détendait un peu en sa compagnie.

Benjamin,

Je suis partie. Je ne peux plus rester ici à attendre tous les soirs de ma vie que tu reviennes, ou que tu ne reviennes pas. Je ne sais d'ailleurs plus si j'ai réellement envie que tu reviennes. Depuis tout ce temps durant lequel j'ai vécu à côté de toi, avec mes amis, mes soirées, mes envies, je me suis progressivement éloignée de toi. Il faut à présent que j'apprenne à vivre seule. Je suis certaine que tu ressens la même chose que moi mais, comme tous les hommes, tu es lâche et n'oses pas te l'avouer. Je pars chez ma mère, comme on dit dans les films. Ne cherche pas à m'appeler (décidément je donne dans tous les clichés !).

Il s'assit sur le petit fauteuil qu'ils avaient choisi ensemble, trouvant qu'il irait bien à l'endroit où le couloir faisait un angle. Il éprouva tout à coup une grande tendresse pour sa femme. Elle terminait une lettre de rupture par un sourire. C'est pour cela qu'il l'avait aimée ; pour son sourire. Il ne savait pas s'il l'aimait toujours. Un changement irrémédiable s'était produit, il le savait, il le sentait. Sa vie était définitivement différente depuis ce moment de terreur, alors qu'il attendait ses collègues, ne sachant si un sanglorni allait jaillir et venir le dévorer avant même qu'il ait eu le temps de penser. Dans ces nouvelles conditions, dans ce tourbillon de transformations, il ne parvenait plus à comprendre les sentiments qu'il éprouvait pour sa femme, ni même s'il en éprouvait.

Il leva la tête et vit Laure qui le regardait, appuyée contre le mur.

— Elle me quitte, commenta-t-il.

— La vie avec un flic ne doit pas être simple, répondit la jeune femme.

— Sans doute.

— Surtout la vie avec un flic qui promet des crêpes et qui ne bouge pas ses fesses de son fauteuil, ajouta-t-elle en fronçant les sourcils.

Il lui sourit petitement, chiffonna la feuille de papier, se leva et précéda la jeune femme dans la cuisine.

Il lui avait sorti le grand jeu : crêpes salées, crêpes sucrées, sauce chocolat, cidre breton et couvert des grandes occasions. Elle avait du mal à se servir d'une seule

main. Il l'avait tout naturellement aidée, sans lui en demander la permission. Elle avait été un petit peu vexée durant quelques secondes, puis s'était laissée faire sans difficulté.

Ils regardèrent les informations. On y voyait quelques images de la ville, le sous-préfet expliquer cette mesure étonnante, Combeau présenter les mesures prises et le flot régulier des véhicules qui laissaient la ville derrière eux. Le reportage dura une petite dizaine de minutes.

— C'est incroyable, s'exclama Caurvelle. Des dizaines de personnes sont mortes dans des conditions horribles, et ça ne passe que quelques minutes dans un journal national !

— Avec l'OTAN qui bombarde la Serbie, vous voudriez passer avant une guerre ? lui rétorqua Laure.

— Évidemment…

Il lui laissa le lit, bien qu'elle ait protesté qu'elle pouvait coucher dans le canapé, mais il ne céda pas. Il ne voulait pas dormir là où il s'était si souvent allongé à côté de sa femme.

— Si vous ne dormez pas dedans, on va se retrouver un peu à l'étroit dans le canapé, dit-il en souriant à la jeune femme.

— Vous êtes vraiment débile, quand vous vous y mettez Caurvelle.

— Eh oui.

Ils s'accordèrent une nuit entière de sommeil. Les militaires patrouillaient en ville, on entendait le bruit de leurs véhicules passer régulièrement dans la rue, il n'était donc absolument pas nécessaire qu'ils veillent toute la nuit.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé par un cri de terreur. Il bondit du canapé et, en slip, se précipita dans la chambre où dormait Laure. Elle était assise sur le lit, la tête dans ses bras et sanglotait.

— Laure… ? Ça va aller ?

— Mais oui ça va aller, répondit-elle en se calmant. C'est toujours le même rêve. Il me rattrape et me…

— On les aura, je vous le…

— Ne dites pas n'importe quoi Caurvelle, le coupa-t-elle. Ils sont trop forts. On va les faire fuir, on va les freiner dans leur progression, mais je ne crois pas une seule seconde qu'on les tuera tous. Il est trop tard maintenant.

Il se tenait debout dans la pièce, les bras le long du corps. Elle leva la tête et le regarda, toujours sans sourire :

— Retournez vous coucher. Ce n'est pas le moment d'attraper je ne sais quoi.

Il fit demi-tour sans commentaire et, juste quand il allait fermer la porte, elle lui dit :

— Merci Caurvelle. Merci de veiller sur moi. Je n'avais pas dormi aussi longtemps d'une seule traite depuis la nuit où… Depuis cette nuit-là.

La ville fut vidée en trois jours, au lieu des trois demi-journées initialement prévues. Plusieurs contretemps avaient retardé l'opération, mais les autorités s'estimaient satisfaites, car aucune attaque ne s'était déroulée depuis le début de la manœuvre.

Caurvelle et Laure étaient beaucoup moins optimistes. Ils ne parvenaient pas à croire que les sanglornis se tenaient terrés dans un coin, attendant que l'on vienne les déloger. Ils patrouillaient dans les rues désertes, recensant les sites probables où les animaux pourraient se cacher. Caurvelle faisait entièrement confiance à Laure. À ses yeux, s'il existait une seule personne capable de trouver les lieux où les fauves pouvaient se cacher, ce ne pouvait être que la jeune femme.

Accompagnés d'un groupe de quinze hommes très consensuel : cinq maîtres-chiens de gendarmerie, cinq militaires et cinq tireurs d'élite du GIGN, ils passèrent une semaine entière à chercher les sanglornis. Ils se rendirent dans tous les endroits sombres et reculés de la ville, battirent tous les buissons des parcs, soulevèrent toutes les taules de tous les terrains vagues… mais ne trouvèrent rien. Les chiens ne décelèrent aucune trace, hormis celles des rats, des chats et de huit renards. Ils avaient même fait vider totalement le lac, mais n'y découvrirent que des cadres de vélos et de scooters, des vieux sommiers et deux carcasses de voitures rouillées.

— C'est pas possible ! Ils ne se sont pas volatilisés quand même ! Le colonel responsable des troupes armées se tenait devant un plan de la ville étalé sur une table. Vous êtes allés partout ? Vraiment partout ?

— Oui. Dans tous les endroits où il nous semblait qu'ils pouvaient se trouver, répondit Caurvelle.

— Quels ont été vos critères de recherche ?

— C'est maintenant que vous vous en préoccupez ? intervint Laure.

C'était la seconde fois qu'elle adressait la parole à cet homme. La précédente avait été pour le saluer lors de leur première rencontre. Il semblait perpétuellement en colère ou agacé. Laure avait chuchoté à Caurvelle que c'était à cause de la nature de sa mission et qu'il aurait sûrement préféré aller au Kosovo.

— Mademoiselle, je m'en préoccupe parce qu'il me semble que cette recherche n'a pas été effectuée selon une méthode rigoureuse.

— Alors allez-y. Cherchez-les vous-même, lui répondit-elle d'un ton sec.

Elle sortit de la salle.

— Elle est toujours comme ça ? demanda le colonel à Caurvelle.

— Elle a des raisons.

— Sans doute, inspecteur ; sans doute. Toujours est-il qu'à présent, je prends l'affaire en mains et je vais ratisser la totalité de la ville. Le sous-préfet m'a demandé d'accélérer les choses. La population relogée ne cesse de se plaindre et les commerçants demandent une indemnité journalière pour le manque à gagner. Cette situation ne peut s'éterniser, vous le comprendrez comme moi. Je vous remercie, inspecteur.

Ainsi congédié, Caurvelle réprima une bouffée de colère et sortit de la pièce sans un mot. Il retrouva Laure qui l'attendait dans le couloir, assise sur une chaise.

— L'armée prend les choses en main, commenta-t-il.

— Façon US ?

— J'en ai bien l'impression.

— Peut-être que ça donnera des résultats.

— Vous n'avez pas l'air convaincue.

— Je ne sais pas. On a cherché partout ; partout où ils auraient pu être ; même dans le lac… Elle s'arrêta brutalement de parler et se frappa le front. Caurvelle !

— La rivière ! dirent-ils en même temps.

Elle bondit de son siège et ils se ruèrent tous les deux dans la salle où se tenait la réunion des forces armées.

Ils eurent la surprise d'y trouver le sous-préfet qui avait dû attendre dans une pièce mitoyenne que le colonel les ait priés de sortir.

— Eh bien, je vois que tout cela était prévu…, commença Caurvelle.

— On s'en fout Caurvelle, le coupa Laure. La rivière ! dit-elle en s'adressant au colonel. Ils se sont sauvés par la rivière. Il n'y a pas d'autre explication.

— Par la rivière ? s'étonna le militaire.

— Regardez, lui dit Laure en suivant le tracé du cours d'eau sur le plan, elle traverse le lac dans sa totalité. Ils sont partis par ici. Certainement.

— Vous voulez dire qu'ils se sont cachés dans l'eau et qu'ils ont attendu la nuit pour nager hors de la ville ? Vous les pensez aussi intelligents que ça vos animaux ?

— Ce ne sont pas mes animaux et oui, ils sont très intelligents. Ils sont capables de rester longtemps sous l'eau, on l'a vu avec la catastrophe du parc. Ils sont intelligents, je peux vous l'affirmer. Ils ont très bien pu quitter la ville par la rivière.

— Si ça peut vous faire plaisir d'aller à la pêche, allez-y, je ne vous retiens pas, dit le colonel. Ce que je sais, moi, c'est que lorsque je quitterai cette ville, il n'y aura pas un seul rat qui n'aura été débusqué. Les habitants pourront revenir et reprendre leur vie normale. Point final.

— Eh bien allez à la chasse au rat, pendant que nous allons à la pêche, lui répondit Caurvelle.

Ils quittèrent à nouveau la salle, abandonnant les militaires et le sous-préfet à leur réunion.

— De quoi a-t-on besoin ? demanda Laure.

Ils étaient revenus chez Caurvelle et réfléchissaient au matériel nécessaire pour partir sur les traces des sanglornis.

— Armes, chaussures et vêtements solides, tout le matériel de randonnée, en fait.

— Vous partez souvent armé en randonnée, vous ?

Elle l'asticotait de plus en plus. Il ne se vexait jamais. Il lui semblait d'ailleurs que rien de ce qu'elle pourrait dire ne le vexerait. Contrairement aux autres connaissances qu'il avait, il lui semblait connaître vraiment cette femme. Ils avaient vécu la même chose. Ils avaient vécu une expérience à laquelle très peu de gens avaient été soumis, ce qui avait créé une grande intimité entre eux.

Il savait que Laure se sentait bien avec lui. Elle ne parlait jamais de sa famille. Il avait appris par l'hôpital où elle avait été soignée, que ses parents s'étaient opposés à ce qu'elle sorte plus tôt et encore plus à ce qu'elle participe aux recherches des sanglornis. Une dispute se serait même déroulée dans sa chambre d'hôpital, juste avant qu'elle ne signe la décharge lui permettant de sortir.

Elle ne parlait pas plus d'ami, ou de petit ami. Elle agissait exactement comme s'il n'y avait que Caurvelle qui comptât. Il se demandait de plus en plus fréquemment s'il comptait réellement pour elle, ou bien si le seul lien qui les unissait était leur volonté de capturer ou exterminer tous ces fauves.

Ils se rendirent dans le magasin d'articles de randonnée le mieux achalandé de la ville. Caurvelle s'était fait remettre une autorisation pour se servir dans les rayons. Combeau le couvrait totalement.

— Je sens que vous êtes dans le vrai, tous les deux, lui avait-il dit. De quoi avez-vous besoin ?

Caurvelle lui avait tendu sa liste.

— OK. Allez chercher tout ça et armez-vous. Je signe tout de suite une autorisation de port d'arme pour mademoiselle.

— Pour quoi faire ? avait demandé Laure. Si jamais je me retrouve en face d'un sanglorni, je ne pourrai pas lui tirer dessus. J'étais droitière, précisa-t-elle en levant son bras droit, celui dont la main avait été arrachée.

— Certaines armes n'ont pas besoin d'être utilisées précisément pour être efficace, vous savez, avait alors dit Combeau.

Laure l'avait remercié d'un sourire, le premier que Caurvelle lui ait vu, ce qui lui avait immédiatement fait ressentir une petite pointe de jalousie qu'il avait d'emblée sentie déplacée.

— Je vous assure que je n'ai besoin d'aucune arme. Et puis, Caurvelle sera là. Ce sera mon arme. Hein Caurvelle, vous serez mon arme ?

— Garde personnel ? Pourquoi pas ? avait plaisanté l'inspecteur.

Combeau leur avait « prêté » cinq hommes et avait obtenu deux véhicules tout terrain de la part de la gendarmerie.

— Il faut que vous ayez bien compris tout ce que je viens de vous dire.

Ils étaient tous dans une pièce du commissariat et Laure se tenait en face d'eux, comme un professeur face à sa classe. Elle leur avait expliqué tout ce qu'elle savait sur les sanglornis. Ils avaient également pu voir le film de l'opération manquée du parc. Les cinq hommes semblaient comprendre ce que l'on attendait d'eux. Ils ne paraissaient pas gênés que ce soit une femme qui leur donne les consignes à suivre et l'écoutaient avec attention.

Il y avait eu des questions après la projection, Laure y avait répondu le plus complètement possible. Boivin, le policier ayant accompagné Caurvelle lors de leur rencontre avec le sanglorni qui avait tué et partiellement dévoré monsieur Dromois, était celui qui n'avait posé aucune question. Il avait demandé à faire partie du groupe. Laure avait hésité, mais Caurvelle lui avait dit que ce serait sûrement un atout que

d'avoir trois personnes qui avaient approché les sanglornis. Elle avait secoué la tête et avait fait une moue dubitative en répondant : « Peut-être… ».

— C'est vraiment certain qu'ils sont télépathes ? demanda l'un des hommes, le plus grand, qui se nommait Darcigeac, quand Laure leur proposa d'exprimer leur avis.

— C'est certain et c'est vérifié, demandez à Caurvelle et à Boivin.

Les deux hommes hochèrent la tête.

— Par où allons-nous partir ? demanda à son tour Belbeloc'h, un homme de taille et de corpulence moyennes, aux yeux marron et cheveux bruns. Il semblait perpétuellement renfrogné.

Laure avait tenu à ce qu'il fasse partie de l'équipe à cause de son regard.

— Qu'est-ce qu'il a son regard ? avait demandé Caurvelle.

Elle l'avait considéré d'un drôle d'air et avait répondu :

— Je ne sais pas ce que vous imaginez, Caurvelle, mais il est seulement clair et je lui trouve quelque chose de dur. C'est ça qui me plaît.

— Ça vous plaît ?

— Ça me plaît, avait-elle laissé tomber puis, après un silence, elle avait ajouté : ça me plaît parce que nous n'aurons jamais assez de coéquipiers coriaces. C'est tout.

— Nous partirons vers l'amont, répondit la jeune femme à Belbeloc'h. Vers l'amont parce que, généralement, les animaux qui veulent coloniser un territoire en empruntant un cours d'eau, le font en remontant le courant.

— Comment faire pour surveiller la rivière depuis la rive ? On ne saura jamais ce qui se passe au fond de l'eau, fit remarquer Arveillot, un homme qui semblait très nerveux, mais dont Caurvelle avait assuré qu'il s'agissait d'un tireur hors pair.

— Une embarcation remontera le courant tant que ce sera navigable. Il n'y aura que deux hommes à bord, pour le cas où elle serait attaquée, avait répondu Caurvelle. Ce sera notre point le plus fragile. Le capitaine Combeau y fait aménager un fond transparent. Les deux voitures suivront, chacune sur une rive.

— Et quand il y aura un affluent ? demanda Arveillot.

— Ça dépendra de sa taille. S'il est important, on le suivra tant que le bateau passera. S'il est petit, on tâchera de repérer des traces.

— Des traces, vous dites ? On n'est pas des chasseurs de fauves, intervint Purgnon, un autre homme dont le crâne était un peu dégarni et dont les mains faisaient penser à des battoirs, et à la stature très trapue et puissante.

— Il faut qu'on le devienne, répondit Laure.

— On pourrait pas faire appel à un spécialiste ? Ça nous ferait gagner beaucoup de temps, insista Purgnon. Il suffirait de contacter une agence de voyage qui travaille avec l'Afrique, elle nous dégotterait ça en un rien de temps.

— C'est une bonne idée, dit Caurvelle vous vous chargez de ça tout de suite, Purgnon.

L'homme hocha la tête et quitta aussitôt la pièce.

— D'autres questions ? s'enquit Laure.

Les hommes secouèrent tous la tête.

— Bien. Nous partons dès demain, dit Caurvelle. Combeau m'a promis que le bateau serait prêt à temps. Je vous conseille de regarder le film jusqu'à ce que vous ayez compris comment bougent ces bêtes. Si nous nous trouvons en face d'elles, ce que je souhaite, il faudra que nous sachions comment elles vont réagir… ou nous sommes morts.

Caurvelle et Laure vivaient dans l'appartement de celui-ci. Rentrer le soir dans l'immeuble totalement désert donnait le cafard à l'inspecteur. Laure ne semblait pas affectée. Caurvelle ne savait pas ce qu'elle pensait. Elle parlait très peu d'elle-même et ne se préoccupait que de la traque qu'ils allaient entreprendre. Elle ne semblait vivre que dans le présent et le futur proche, et refuser de penser à sa vie passée, comme si elle avait peur de se perdre. C'était du moins ce qu'il semblait à l'inspecteur. Ce soir-là, il en eut assez. Il eut soudain envie d'une vraie discussion, d'un échange, envie d'en savoir plus sur elle.

— Pourquoi ne dites-vous jamais rien sur vous ? lui demanda-t-il alors qu'elle posait les assiettes sur la table.

Elle se figea aussitôt.

— Je n'ai plus rien à dire là-dessus.

— Vous ne voulez rien *me* dire là-dessus, plutôt.

— Si vous voulez.

— Laure, je voudrais vous connaître davantage, je…

— Vous me connaissez largement assez pour ce qu'on a à faire ensemble.

Le ton était sec. Trop. Caurvelle eut nettement l'impression qu'elle élevait une barrière derrière laquelle il lui était indispensable de se protéger. Sans comprendre clairement pourquoi, il sut avec certitude que ce n'était que partie remise et qu'elle se livrerait quand elle en serait capable. D'un autre côté, il fut plus secoué qu'il ne voulut bien l'admettre, par ce qu'elle venait de lui dire et le ton qu'elle avait employé.

De son côté, la jeune femme avait repris sa tâche et posait les ustensiles sur la table sans le regarder. Il posa le plat qu'il tenait et s'assit à sa place sans un mot.

Le début du repas se déroula sans autre bruit que celui des fourchettes contre les assiettes. À un moment, Laure posa bruyamment son verre et dit :

— Bon. Caurvelle, on ne va rester à se faire la tête toute la soirée quand même !

— Qui fait la tête ? demanda Caurvelle, de mauvaise foi.

— Allez, ne faites pas l'ahuri en plus ! Vous ne m'avez rien dit depuis le début du repas, vous mâchez en silence, comme si je n'existais pas. Ça devient…

— Vous existez, justement. Vous existez.

Elle le regarda et posa sa main sur la sienne.

— Écoutez Benjamin, je ne me sens pas prête pour quelque chose. Si c'est ce qui vous tracasse. C'est ce qui vous tracasse ?

— Oui… Non… Enfin…, je ne sais pas.

Elle retira sa main et continua, les yeux fixés sur lui :

— Ma vie a changé, Benjamin ; complètement changé cette nuit-là. Tous les avenirs que je m'étais inventés sans m'en apercevoir, ont disparu. Je n'ai plus d'avenir ; je n'ai plus de futur logique. J'ai plongé dans un monde brutal où règnent des fauves dont nous sommes les proies. Vous vous rendez compte que j'ai participé à leur développement ? Vous avez réalisé que je suis en partie responsable des dizaines de morts qu'ils ont causées ? Non ! Le coupa-t-elle, ne répondez pas. Je sais ce que vous allez dire ; vous allez dire que ce n'est pas moi qui les ai créés, que ce n'est pas moi qui ai ouvert les cages ce soir-là, que j'ai failli y passer… Je sais ce que vous allez dire. Mais comprenez que je ne dors plus jamais sans imaginer qu'un sanglorni attend, tapi sous le lit, blotti dans le placard. Vous vous rappelez, la peur des placards, du dessous du lit, des portes entrouvertes, quand on est petit ? Je l'ai retrouvée, Caurvelle. Elle est là, dit-elle en se tapant la poitrine. Elle est là et ne me quitte pas. Vous voudriez que je parle de moi ? D'autre chose ? Mais c'est moi tout ça. Cette ville déserte, ces cadavres dans les rues, ces futurs cadavres qui ne le savent pas encore. C'est moi qui repense à ce cri, qui me sens coupable pour ces cadavres déchiquetés qui me hantent presque toutes les nuits. C'est moi qui ai peur, qui suis morte de trouille dès que le jour baisse. Je suis morte, Caurvelle. Je suis morte, mais j'ai oublié de tomber.

Ce fut exactement à ce moment qu'il se rendit compte qu'il l'aimait et qu'il ne pourrait plus vivre sans elle. Un vieux réflexe de macho protecteur ? Il ne voulut pas le savoir ; et même, si c'était bien de cela dont il s'agissait, il s'en moquait comme de sa première brosse à dents.

Il lui reprit la main qu'elle avait laissée à côté de la sienne et, la portant à ses lèvres, y posa un léger baiser. Elle se laissa faire, ne paraissant même pas surprise.

— Vous m'aimez, Caurvelle. Je le sais depuis longtemps… Pas moi. Je ne le peux pas. Je ne suis plus une femme ; je suis une proie. Je suis une proie, mais je ne veux pas me laisser dévorer sans me défendre. Comment voudriez-vous que je trouve le temps d'aimer quelqu'un. Dans d'autres conditions, peut-être. Mais là…

— Allez, ne vous faites pas plus dure que vous l'êtes. D'ailleurs, dès ce soir je prends les choses en mains. Nous allons dormir ensemble.

— Quoi ? dit Laure, interloquée.

— Ne faites pas cette tête-là ; j'ai dit « dormir ensemble » ; pas coucher. Et je peux vous assurer que vos cauchemars trouveront à qui parler.

La jeune femme ne fit aucun commentaire et termina son repas tranquillement.

Juste avant de se coucher, Laure appela Caurvelle qui s'était retiré pour la laisser se déshabiller.

— Oui ? dit-il en passant la tête dans l'embrasure de la porte.

— Puisque vous voulez gérer mon avenir, aidez-moi à défaire ce scratch, s'il vous plaît.

Elle lui présenta son pied. Il la savait capable de le défaire seule, mais n'hésita qu'une poignée de secondes et dégrafa le soulier.

— Merci, dit-elle et lui tendit l'autre pied.

Elle lui fit également déboutonner son gilet, son pantalon, puis sa chemise. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Caurvelle supposa qu'elle ne pouvait pas l'agrafer. Il

frémit en devinant les seins libres sous le fin tissu. Il sortit de la pièce, ne voulant surtout pas qu'il y ait la moindre équivoque.

Quand elle fut prête, elle l'appela. Elle était couchée sous la couette ; seuls son nez et ses yeux dépassaient. Cela l'attendrit, mais il s'abstint de tout commentaire. Il se glissa à côté d'elle et éteignit la lumière.

— Non ! protesta-t-elle. Laissez allumé, ou je ne pourrai pas dormir.

— Mais si. Je suis là. Vous allez pouvoir dormir sans cette lumière et le sommeil sera meilleur.

— Benjamin, tu m'emmerdes ! s'exclama-t-elle, le tutoyant pour la première fois.

— Je sais, répondit-il.

Il pensait qu'elle allait insister, mais à sa grande surprise, elle se plaqua contre lui et le prévint :

— Si vous ronflez je vous vire et je rallume.

Il ne répondit rien, de peur qu'elle ne devine son trouble au son de sa voix.

Elle s'endormit presque immédiatement, bougeant par petits soubresauts dans son sommeil.

– Chapitre six –

Il était six heures. Les abords du lac étaient totalement déserts. Caurvelle pensa que la ville aurait présenté le même visage si tous les habitants avaient été encore présents, mais il ne percevait pas sa respiration ; aucun klaxon, pas de bruit de moteur. Il lui semblait que l'absence de tous ces gens privait la cité de son souffle.

— Je suis content de partir, dit-il à Laure. Cette ville morte commençait à me taper sur le système.

— C'est vrai que c'est étrange de la penser complètement vide, répondit-elle. Vous avez vu ? enchaîna-t-elle en désignant le colonel de la tête.

— Oui. Je l'ai vu arriver. Il vient vérifier si on ne part pas avec du matériel de l'armée ou quoi ?

Le militaire s'avança vers eux.

— Mademoiselle, messieurs, dit-il avec un petit salut de la tête. Vous êtes prêts, à ce que je vois.

— Vous savez ce que vous devriez faire ? lui demanda abruptement Laure sans répondre à son salut.

— Dites-moi, répondit-il avec un petit sourire qui exaspéra Caurvelle.

La jeune femme ne le vit pas, elle avait les yeux fixés sur la liste qu'elle vérifiait.

— Vous devriez entourer la ville d'une palissade, pour empêcher les sanglornis de sortir. Vous pourriez ainsi plus facilement les avoir.

— Une palissade ? Un rempart, quoi.

— Oui.

— Allons mademoiselle ; vous me voyez ordonner cela à la mairie, on me prendrait pour un fou.

— Donc, vous me prenez pour une folle, fit tranquillement remarquer Laure.

— Je n'ai pas dit cela, je…

— De toute façon, peu importe. Je vous conseille d'y réfléchir tout de suite et je fais part de mon avis à Combeau et au maire. Ils en feront ce qu'ils voudront, mais quand il y aura à nouveau des victimes, vous vous souviendrez de cette conversation.

— Il n'y aura plus de victimes, mademoiselle, je peux vous l'assurer, rétorqua le colonel d'un ton vif. Comme je vous l'ai déjà dit, quand je quitterai la ville, il n'y aura plus un animal sauvage dans ses rues ni dans ses parcs.

— Ah, fit Laure, en le regardant exactement comme s'il s'agissait d'un meuble.

Le matin, Caurvelle l'avait aidée à s'habiller. Ils devaient porter des chaussures montantes dont les lacets ne pouvaient se nouer qu'à deux mains. Elle lui avait également demandé de l'aider pour agrafer un soutien-gorge.

— Maintenant que j'ai un majordome, je peux à nouveau m'habiller décemment, avait-elle dit avec un fin sourire.

La nuit avait été étrange pour Caurvelle. Il avait retrouvé la sensation de partager son lit avec une femme, mais n'avait pu se détendre totalement. Il n'avait d'ailleurs pas tellement dormi, craignant des gestes ou des réactions involontaires et déplacés. Laure, quant à elle, s'était réveillée avec le sourire :

— Vous savez que c'est la meilleure nuit que j'ai passée depuis ce soir-là ? avait-elle dit en s'étirant. En plus, vous ne ronflez pas vraiment.

— Je ne ronfle pas du tout.

L'eau du lac frissonnait sous la brise. Le ciel était d'un gris clair uniforme qui laissait présager une journée froide et sans soleil.

Tous les hommes étaient là. Combeau avait tenu parole et les deux véhicules tout terrain étaient prêts, ainsi que le bateau. Belbeloc'h avait désiré piloter l'embarcation :

— Chez moi, on a le pied marin depuis des siècles, avait-il dit à Caurvelle. Alors les bateaux, ça me connaît. Si jamais il y a des manœuvres rapides à faire, j'en serai capable.

Comme personne d'autre n'avait manifesté le désir de piloter, il avait embarqué, accompagné d'Arveillot dont les qualités de tireur pourraient être précieuses.

Les autres s'étaient répartis dans les deux voitures. Seul Purgnon, celui qui avait été chargé de dénicher un chasseur de fauves, était en retard. Il arriva dans la voiture de Combeau. Ils étaient accompagnés d'Aline Desborde, la journaliste qui suivait l'affaire de très près.

— Salut Caurvelle, dit Combeau en approchant la main tendue.

Caurvelle la serra et salua de la tête.

— J'ai donné à mademoiselle l'autorisation de vous accompagner, continua Combeau en désignant la journaliste. Je ne t'ai pas consulté, parce que je savais que tu ne serais pas d'accord.

— Au moins, tu ne t'embarrasses pas, commenta Caurvelle. Je suppose que je n'ai rien à dire ?

— Moi je suis d'accord, annonça Laure.

— Alors c'est réglé, dit Combeau avec un sourire radieux et en se frottant les mains. Embarquez mademoiselle, dit-il à la journaliste. Monsieur Caurvelle sera enchanté de vous avoir dans sa voiture.

— Tu vas dans l'autre voiture, dit Laure à Aline Desborde. Il vaut mieux qu'il n'y ait qu'une seule personne non armée par voiture, expliqua-t-elle.

Caurvelle voulut voir une pointe de jalousie dans cette décision sans appel et l'accepta avec un sourire.

— C'est vrai qu'il vaut mieux se répartir de cette façon, dit-il en regardant Laure qui avait baissé la tête et contemplait ses chaussures. Il se tourna vers Combeau et lui demanda : Tu crois qu'il serait possible qu'on puisse faire appel à un hélico si jamais on en a besoin ? J'en ai discuté avec les hommes et ça nous paraît important.

— Je vais voir. Je vais tout faire pour que vous ayez tout ce qu'il vous faut. J'ai un cadeau pour vous tous, ajouta-t-il en prenant un carton dans le coffre de sa voiture.

Il distribua un téléphone portable à chacune des personnes présentes, sauf à la journaliste.

— Désolé, lui dit-il, vous n'étiez pas vraiment prévue.

— J'ai ce qu'il me faut, lui répondit-elle.

— Ces portables sont reliés au satellite 24 heures sur 24. Vous pourrez appeler Tombouctou si ça vous chante, à n'importe quelle heure et où que vous soyez. Avec ça, dit-il à Caurvelle, tu pourras me donner des nouvelles tous les soirs.

— Oui papa.

— Rigole pas, j'y tiens. J'ai autre chose à te dire ; quelque chose de personnel.

Discrète, Laure s'éloigna pour continuer à vérifier sa liste, aidée par les autres hommes.

— J'ai été promu, dit Combeau.

Il regardait Caurvelle sans le voir, avec un air un peu soucieux sur le visage.

— Félicitations.

— Commissaire.

— Commissaire ? Alors félicitations enthousiastes !

— Ça ne te froisse pas ?

— Pourquoi ? Parce que j'aurais pu l'être avant toi ?

— Oui. Ton dossier était normalement meilleur que le mien, même malgré la différence d'âge.

— Écoute, si ça avait été un abruti, un lèche-bottes comme on en connaît quelques-uns, j'aurais été vexé ; mais toi, non. Je suis content. Sincèrement.

— Merci Benjamin, dit Combeau en lui serrant le bras. Et puis, c'est un avantage administratif important, je pense qu'il sera plus difficile de refuser des demandes à un commissaire qu'à un inspecteur.

— Absolument, monsieur le commissaire.

— N'est-ce pas. Bon, pour être sérieux, Purgnon a des nouvelles à te communiquer. Purgnon ? Dites à Caurvelle ce que vous m'avez appris.

L'homme s'approcha d'eux et expliqua :

— J'ai pu contacter un chasseur de fauves africains. Il veut bien venir avec nous, mais ça va faire cher. Il m'a dit qu'il était bon et que les tours opérateurs se disputaient ses safaris.

— Le problème d'argent est réglé pour un mois, intervint Combeau. Après, soit il y a des résultats, soit le chasseur repart en Afrique.

Caurvelle hocha la tête.

— Ensuite ? demanda-t-il à Purgnon.

— Il sera à Paris demain matin et nous rejoindra à l'endroit de notre choix.

— Parfait. On va déjà commencer à chercher. Pas la peine de l'attendre. Laure pense qu'on a déjà perdu beaucoup de temps. Elle pense que nous devons trouver les femelles avant la mise bas. On y va, dit-il à son équipe. La voiture de Darcigeac passe de l'autre côté du lac et on commence à avancer en restant toujours à hauteur du bateau. Belbeloc'h, vous restez au milieu de la rivière et la moindre vaguelette anormale doit être signalée. Arveillot, vous tirez à discrétion. Personne ne sera mieux placé que vous pour savoir si vous devez faire feu ou pas. Cette remarque est valable pour tout le monde. Si vous observez quelque chose de suspect, faites feu. Ne tirez quand même pas sur des vaches ou des chiens qui passent. Des questions ?… Non ? Bien. Monsieur le commissaire, au plaisir, dit-il en serrant la main de Combeau.

Ils s'installèrent dans les voitures et attendirent que celle de Darcigeac ait fait le tour pour rejoindre l'autre rive. Les places dans les véhicules furent établies dès le départ : Laure et Caurvelle s'assirent à l'avant et Purgnon s'installa sur la plate-forme à l'arrière. Ils avaient choisi des voitures de type pick-up américain, pour que les tireurs aient toujours la possibilité de faire feu. L'autre véhicule transportait Darcigeac qui conduisait, Boivin et Aline Desborde, debout à l'arrière. La journaliste prenait photos sur photos. Elle avait semblé tendue à Caurvelle. Il lui avait trouvé la même expression qu'affichaient tous ceux connaissant les fauves qu'ils chassaient. Elle avait approché les sanglornis et savait ce qu'ils allaient chercher, au contraire des autres hommes qui partaient simplement à la chasse au fauve.

Caurvelle prit le volant et ils commencèrent à avancer au rythme du bateau. Le début du parcours fut aisé, car un chemin de halage suivait la rivière sur une de ses rives, tandis que l'autre était formée par des champs qui descendaient jusqu'à l'eau en pente douce. Le seul problème auquel ils eurent à faire face fut le passage des clôtures. Quand cela se présentait, le bateau stoppait, tandis que la voiture allait à la recherche d'une barrière puis revenait vers le cours d'eau.

Vers midi, ils rencontrèrent le premier affluent.

— C'est juste un petit cours d'eau qui se rétrécit dans cinq cents mètres, annonça Laure qui consultait la carte. Darcigeac peut le remonter sur la rive gauche. Le bateau ne doit pas y aller à mon avis, la profondeur n'est pas assez importante.

Caurvelle prévint ses hommes et la voiture de Darcigeac commença à suivre l'affluent.

— On ne voit aucune trace d'où on est, dit la voix de Desborde dans le téléphone.

Caurvelle avait branché le dispositif « mains libres » et la voix de la journaliste s'entendait clairement.

— Ça y est, on est à l'endroit où la rivière se rétrécit, ce n'est plus qu'un petit ruisseau… Quoi ? Inspecteur, Darcigeac demande s'il faut continuer à le suivre.

Caurvelle consulta Laure du regard, elle répondit :

— Oui. Je pense que tant qu'un animal de la taille d'un gros chien peut se cacher dans l'eau, il faut le suivre.

— Suivez-le tant qu'un chien peut se cacher dedans, dit-il à la femme.

Ils l'entendirent qui transmettait l'information au conducteur.

— La largeur est de un mètre à un mètre cinquante à peu près et… Stop ! cria-t-elle tout à coup. Reviens en arrière, près de l'arbre, là.

— Soyez prudents, faites très attention, ils peuvent se cacher facilement malgré leur taille, recommanda Caurvelle brusquement très inquiet.

— J'ai juste cru voir quelque…

Ils entendirent soudain *le* cri et Laure sut aussitôt qu'elle avait eu raison. Les sanglornis avaient quitté la ville. Elle ne croyait pas en Dieu, mais adressa une prière inconsciente vers elle ne savait quoi pour qu'ils ne se soient pas tous dispersés dans la nature.

Dans le haut-parleur de la voiture, on entendait des cris, des grognements, des chocs, des sons violents. Il semblait que, là-bas, régnait la confusion la plus totale.

Caurvelle cria :

— Belbeloc'h, allez voir tout de suite ! N'échouez pas le bateau et défense de mettre un pied à terre ! Nom de Dieu de nom de Dieu, on ne peut même pas traverser pour les aider ! Merde !

Il frappa violemment le volant de la voiture et voulut ouvrir la portière.

— Reste là ! cria Laure. On ne sait pas s'il n'y en a pas d'autres par là. Reste là.

Il saisit le téléphone et hurla dans le combiné :

— Aline ! Aline, pourquoi ne tirez-vous pas ? Aline, réponds !

Le portable de Laure sonna.

— Laure ? Belbeloc'h. Je les vois ! Ils sont attaqués par deux bêtes énormes. C'est ça les sanglornis, c'est ce qu'on cherche ?

— Oui. Il y en a deux ? Tu es sûr ?

— Certain ! Ils tournent autour de la voiture.

— Quelqu'un est blessé ?

— Je ne crois pas, je ne vois pas tout, une bosse me cache une partie du terrain. Mais qu'est-ce qu'ils vont vite ! Il y en a un qui vient de s'arrêter et qui me regarde, je le vois en plein dans les jumelles. Ma doué… Il est énorme ce truc !

— Reviens ! cria Laure, arrête de le regarder et de penser à lui. Reviens tout de suite, fais marche arrière Belbeloc'h, tout de suite !

— Tu crois que…

— Tout de suite ! hurla-t-elle.

— OK, j'arrive.

— Laure, dit Caurvelle, il faut que Purgnon ou moi allions avec le bateau. En tirant vers les sanglornis, on pourra les effrayer et libérer Darcigeac et…

— Caurvelle ! Caurvelle… Aline pleurait en criant dans son portable.

— Oui, c'est moi.

— Ils ont eu Darcigeac ! cria la journaliste d'une voix stridente. Ils l'ont arraché de son siège, il avait la vitre ouverte et ils l'ont sorti de la voiture ! Caurvelle ! Viens nous chercher !

Laure arracha le téléphone à Caurvelle et cria :

— Ferme la vitre et prends le volant, vite ! Ils vont achever Darcigeac et revenir vous chercher. Profitez-en pour vous sauver. Dès que vous arrivez près de la rivière, Belbeloc'h et Arveillot pourront tirer pour vous protéger. Fais vite !

— Je… je prends le volant.

— Oui ! Vite !

Caurvelle avait transmis l'ordre à ceux du bateau et avait lui-même positionné sa voiture de façon à ce que lui et Purgnon puissent tirer.

Aline avait coupé la communication. Ils n'entendirent plus rien pendant quelques interminables secondes, puis ils perçurent le bruit d'un moteur poussé à son maximum, juste avant de voir surgir la voiture qui fonçait vers la rivière en cahotant sur les irrégularités du terrain. Les deux animaux se tenaient chacun d'un côté du véhicule et sautaient vers les portières sans cesser de crier. Ils ne se laissaient pas distancer, bien que la voiture semblât rouler assez vite. Dans ses jumelles, Laure put voir que Boivin était assis à côté d'Aline. Il y eut un coup de feu. Arveillot venait de tirer, mais il se produisit une chose inconcevable : le sanglorni visé évita la balle. Le second coup de feu n'eut pas plus de succès. Pourtant, Laure voyait nettement l'impact de la balle soulever des particules de terre à l'endroit exact où se trouvait l'animal une fraction de seconde auparavant.

— Ils l'entendent penser, dit-elle à voix haute.

Arveillot continuait de tirer. Bientôt, Belbeloc'h, Purgnon et Caurvelle l'accompagnèrent. Les fauves durent s'arrêter et battre en retraite. Ce fut à ce moment que Laure et les quatre hommes purent apprécier leur vitesse de déplacement. Ils disparurent en une petite poignée de secondes à une vitesse inimaginable. Jamais Laure n'avait vu d'animaux courir aussi vite.

— Elle va tomber à l'eau ! cria Caurvelle.

La voiture se précipitait en effet vers le cours d'eau, sans que sa conductrice ne paraisse ralentir. Dans ses jumelles, Laure vit Boivin s'emparer du volant et crier quelque chose. La voiture tourna brusquement, fit une embardée, roula un instant sur deux roues et resta quelques secondes en équilibre avant de retomber sur le bon côté et de s'immobiliser à cinq mètres de la rivière.

— Laure, vous fermez tout, dit Caurvelle qui, même dans une telle situation, continuait à la vouvoyer. On va aller en face avec le bateau.

Elle hocha la tête et verrouilla toutes les portières.

Elle vit les quatre hommes traverser la rivière, puis Caurvelle et Purgnon prirent pied sur l'autre rive, tandis que Belbeloc'h et Arveillot surveillaient les environs, le fusil épaulé. Laure les vit courir vers la voiture. Boivin leur ouvrit. Ils s'engouffrèrent aussitôt dans l'habitacle. Le bateau retourna se placer au centre la rivière, Arveillot surveillant toujours la rive.

Son portable sonna.

— Laure ? Ça y est, on y est. Boivin, raconte-nous.

— Aline avait cru voir quelque chose. Darcigeac a fait marche arrière et d'un seul coup, on n'avait rien vu venir, il y a eu le cri. Il m'a moins fait mal que l'autre fois, mais il était quand même très fort. Darcigeac s'est arrêté et a voulu savoir d'où ça venait ; il a ouvert sa fenêtre et il a… ; il a… disparu.

— Disparu ?

— Il a été tiré par la fenêtre. Il n'a même pas crié. Je n'ai pas vu la bête qui a fait ça, mais il était au volant, il appuyait sur le bouton pour baisser la fenêtre et deux secondes après il n'était plus là. On est restés sans bouger, tellement c'était impossible, et puis ils sont arrivés et ont commencé à vouloir entrer par la fenêtre ouverte. Heureusement, Aline a eu la présence d'esprit de remonter la fenêtre. Ils sont montés sur le capot et ont tapé le pare-brise. Ils étaient énormes, ils bavaient et ils montraient les crocs sans arrêter de crier ! J'ai cru que je mourais. Je n'arrivais pas à ne pas les regarder ; je n'arrivais pas à ne pas les regarder…

Laure entendit un son étouffé. Boivin devait pleurer. Il reprit d'une voix un peu plus calme :

— Elle vous a appelés. Moi, je n'étais capable de rien faire. Je voyais tout, j'entendais tout, mais je ne pouvais plus bouger, j'avais ce cri dans la tête qui me paralysait. Elle a pris le volant, et je me suis réveillé quand vous avez tiré sur les monstres. Ils ont arrêté de crier. J'ai tiré le volant pour pas qu'on aille à l'eau, et voilà.

— Vous avez entendu ? dit la voix de Caurvelle.

— Oui. Tout, répondit Laure.

— Je reviens de votre côté. Pendant ce temps, Purgnon et eux vont faire le tour jusqu'au pont de Bellerive et nous rejoindre. Belbeloc'h et Arveillot restent dans le bateau pour surveiller. Il faut qu'on change de méthode. Une seule demi-journée et déjà un disparu. Beau travail, conclut-il avant de raccrocher.

Ils se retrouvèrent tous quelques minutes après. Ils avaient placé les deux voitures l'une contre l'autre, à se toucher, et se parlaient par les fenêtres ouvertes. Aucun animal n'aurait pu se glisser entre les deux véhicules. Caurvelle avait tenu à ce que tout le monde soit à l'abri dans une voiture ; d'ailleurs, personne n'avait manifesté l'intention de sortir.

Ils ne dirent rien pendant plusieurs minutes. Caurvelle pensait à ce que Darcigeac avait dû ressentir quand il s'était fait extirper de l'habitacle par le fauve. Il était mort maintenant, cela ne faisait aucun doute. L'inspecteur ne parvenait pas encore à comprendre comment un animal avait pu arracher un homme adulte à son siège, à l'intérieur d'une voiture, sans que la victime ait pu résister.

— Mais… Il n'a rien pu faire ? demanda-t-il.

— Non. Je vous l'ai dit, c'est comme s'il avait complètement disparu. La bête l'a tiré en un rien de temps.

— Vous aviez vu quoi exactement Aline ?

La journaliste ne parut pas entendre la question. Depuis qu'ils s'étaient retrouvés tous ensemble, elle semblait, au contraire de Boivin qui paraissait émerger d'un cauchemar, plonger dans une léthargie de plus en plus profonde.

— Aline ? insista Caurvelle.

— J'ai entendu, murmura-t-elle. J'avais cru voir une masse sombre, juste derrière un arbre.

— Combien étaient-ils ?

Boivin allait répondre, mais Laure lui fit un signe de la tête. Elle avait compris que Caurvelle tentait de faire réagir la jeune femme.

À nouveau, elle ne répondit pas immédiatement. Elle agissait comme s'il lui fallait une énergie considérable pour concevoir une phrase entière.

— Trois. Trois ou quatre, je ne sais pas bien.

— Trois ou quatre ? s'étonnèrent Arveillot et Belbeloc'h.

— Il m'avait semblé n'en voir que deux, fit également remarquer Caurvelle.

— Deux qui poursuivaient la voiture. Deux qui ont sorti Darcigeac, répondit-elle.

— Et ils sont restés là-bas pour…

Caurvelle n'acheva pas sa phrase, ce n'était pas la peine, tout le monde savait à quoi il pensait.

— Ils sont restés quatre jours sans manger, fit remarquer Laure. Les femelles doivent être affamées. Il va y avoir des attaques dans les fermes isolées. Il faut les prévenir.

Caurvelle composa le numéro d'urgence que Combeau avait réservé pour leurs appels.

Il décrocha à la seconde sonnerie.

— Benjamin ?

— Oui. Darcigeac est mort. On les a trouvés.

Il y eut un court silence au bout de la ligne.

— Darcigeac est mort. Comment ?

Il avait changé, Combeau. Ses questions allaient immédiatement à l'essentiel et il avait très facilement perdu cette inertie que Caurvelle avait toujours trouvée pesante.

Boivin fit un rapide exposé des faits.

— Nom de Dieu, laissa tomber Combeau quand il eut terminé.

— Laure pense qu'on doit prévenir les fermes et les petits villages des environs. Les bêtes n'ont pas mangé depuis quatre jours et doivent être…

— Depuis cette nuit.

— Quoi depuis cette nuit ?…

Caurvelle n'osait comprendre.

— Elles ont attaqué une ferme cette nuit. Deux morts, tout un cheptel sacrifié, dit Combeau. J'ai reçu l'information tout à l'heure. Un préfet vient d'être nommé. Je le rencontre dans… un quart d'heure. D'après ce qu'on m'a dit, c'est un type bien. J'espère qu'on fonctionnera comme il le faut.

— On est dans la merde, Michel, dit Caurvelle.

— Je sais mon vieux, lui répondit Combeau. Je fais prévenir toutes les exploitations agricoles autour de la ville. Dans un rayon de combien ?

Caurvelle se tourna vers Laure. Elle eut un geste évasif.

— Je ne sais pas quelle distance ils peuvent parcourir en quatre jours, dit-elle. Si on les estime aussi endurants que des loups, il faudrait compter trois à quatre cents kilomètres.

— Quoi ? Mais ça fait des milliers d'exploitations ! s'exclama Combeau qui avait entendu.

— Par radio et télé régionale, c'est faisable, estima Caurvelle. Plus la gendarmerie pour plus de sécurité. Il faut le faire, Michel. Je t'assure que si ces gens ne sont pas prévenus, on va au massacre. Tu n'as pas vu ce qu'on vient de vivre. Ces animaux sont différents de tout ce qu'on connaît. Ils arrivent à éviter les balles…

— C'est de la magie que tu me décris là, l'interrompit Combeau.

— Non, c'est de l'observation. Laure suppose qu'ils entendent ce que pense le tireur qui les vise. Ils arrivent à sauter de côté juste ce qu'il faut pour ne pas être touchés.

— Bon. Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Je pense qu'on va continuer, si tout le monde est d'accord, pour voir s'il y en a beaucoup dans ce secteur. On en a vu quatre. Il en reste cinquante-deux à trouver.

— Faites attention à vous. Je me charge de prévenir la famille de Darcigeac.

— Merci. Je t'appelle ce soir.

— D'accord. À ce soir.

Il coupa la communication.

Ils reprirent leur route vers l'amont de la rivière. Par trois fois ils rencontrèrent des pêcheurs qui étaient installés sur de petits sièges, malgré la pluie froide qui tombait depuis le début de l'après-midi. À chacun, Caurvelle ou Boivin sur l'autre rive, leur tenait le même discours.

— Monsieur, il ne faut pas que vous restiez là. Des bêtes extrêmement dangereuses se sont échappées. Vous êtes en danger de mort immédiate si vous restez.

La réaction des types était toujours la même : d'abord surpris, ils se mettaient ensuite à sourire et demandaient :

— C'est une émission télé, hein ? C'est ça ?

— Non, monsieur. C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. Je vous demande officiellement de rejoindre votre véhicule et de rouler rapidement, toutes fenêtres fermées.

Le troisième qu'ils avaient rencontré, un vieil homme habillé d'un ciré vert qui lui tombait jusqu'aux pieds, avait répondu à Boivin :

— Quelles fenêtres ? Je suis à vélo.

Ils avaient chargé le vélo sur le pick-up et avaient raccompagné l'homme chez lui en lui recommandant de bien écouter les informations régionales.

Ils roulèrent durant la journée. Caurvelle trouvait totalement surréaliste de continuer à chercher des animaux qui pouvaient à chaque instant tenter de détruire les véhicules pour dévorer leurs occupants, alors qu'un homme venait de mourir.

— Que faire d'autre ? lui avait demandé Laure quand il s'était posé la question à voix haute.

— Rien. Il n'y a rien d'autre à faire, ou alors je ne connais pas la solution.

Ils n'avançaient pas très vite car le bateau les ralentissait considérablement ; mais Laure ne voulait pas trop s'éloigner de la rivière. Elle restait persuadée que les sanglornis avaient utilisé ce moyen pour sortir de la ville et qu'ils se sentaient en sécurité dans l'eau.

— Si on s'en éloigne, on ne verra plus les traces quitter la rivière et on ne saura pas dans quelle direction ils sont partis, avait-elle dit à Aline qui demandait pourquoi ils restaient tout proche du cours d'eau et n'allaient pas dans les bois ou les champs.

La journaliste semblait en meilleure forme et avait perdu ce regard atone qui inquiétait tant Caurvelle.

— Parce qu'on en a vu beaucoup des traces ? avait-elle rétorqué.

Laure dut admettre qu'ils n'avaient en effet repéré aucune trace de déplacement, que ce soit sur les berges ou dans les petits chemins de terre qu'ils empruntaient parfois lorsqu'ils se trouvaient parallèles à la rivière.

Le soir tombait doucement. La pluie n'avait pas cessé de toute l'après-midi et ne paraissait pas s'essouffler. Les premiers jours de douceur printanière n'étaient plus qu'un souvenir et le pays battait tous les records de froid et de précipitations séculaires. Il tombait maintenant une espèce de neige fondue qui devait tremper et frigorifier Arveillot resté sur le pont de la petite vedette durant toute la journée. Au loin, Laure aperçut les bâtiments d'une ferme dont certains étaient déjà éclairés. Elle pensa à ces gens qui ignoraient sans doute quel danger pouvait les guetter sur leurs terres.

Caurvelle avait décidé qu'il était impossible qu'ils préviennent toutes les exploitations agricoles qu'ils verraient. Ils se contenteraient d'avertir les habitants de celles qui se trouveraient sur leur route, sans effectuer de trop grands détours qui leur feraient perdre un temps précieux.

Laure regarda les bâtiments disparaître dans le lointain et ressentit soudain une grande tristesse dont elle ne put trouver la cause et qu'elle attribua à la mort de Darcigeac.

On écouta s'estomper le bruit des gros animaux bruyants et nauséabonds. On avait faim. Le départ de la zone riche en proies avait été rapide et discret. On avait fui en compagnie de cinq autres femelles et d'un mâle en nageant juste sous la surface de l'eau pendant toute une nuit puis le jour suivant. Il avait fallu résister à la tentation de quitter l'obscurité rassurante de l'eau pour se nourrir sur terre, malgré la faim qui grandissait heure après heure. Les quelques poissons et petits mammifères attrapés durant la fuite n'avaient fait que calmer très provisoirement cette faim tyrannique qui imposait que l'on se nourrisse convenablement dès maintenant.

On suivait le mâle dominant. Plus grand, plus fort, plus lourd, ayant fécondé toutes les autres femelles, il était le meneur de la bande. Là, il s'approchait doucement d'une habitation, avec de fréquents arrêts pour sonder l'air et les consciences. On allait traverser une zone sans herbe, quand on avait perçu les pensées de plusieurs proies. Elles étaient très facilement lisibles et la peur que l'on avait sentie dans chacune d'elles était un appel au meurtre. Un frisson avait couru sur les échines, les poils s'étaient redressés et toutes les gorges avaient commencé à pousser le cri de chasse, mais le mâle avait interdit toute initiative par un ordre tranchant. Il avait même cruellement mordu une femelle dont les pensées clamaient l'imminence d'une

attaque. Il fallait attendre le départ du monstre qui se trouvait de ce côté du cours d'eau.

Dès que le bruit se fut éteint, le mâle recommença à avancer. On le suivait directement, puis venaient les cinq autres femelles, toutes aussi affamées. On veillait à bien obéir aux ordres qu'il ne cessait d'envoyer. La bande n'agissait qu'avec un seul cerveau et son efficacité était remarquable. Les arrêts, les détours subits, les moments où il fallait se plaquer à terre étaient réalisés par tous comme s'il s'agissait d'un seul animal.

En s'approchant encore davantage de l'habitation, on perçut les pensées confuses d'un animal, puis de nombreux autres. La bande n'avait encore été détectée par personne ; les animaux les plus proches semblaient commencer à s'endormir paisiblement, sans qu'aucune urgence n'apparaisse à la surface de leurs pensées.

Après une longue halte, le mâle recommença à avancer précautionneusement en se plaquant le plus possible contre le sol. Il avançait de plus en plus lentement, attentif aux pensées, aux bruits et aux odeurs. Dès qu'il sentait que les deux chiens de la ferme devenaient plus vigilants, il s'immobilisait et devenait telle une statue de pierre, imité dans le moindre de ses mouvements par les cinq femelles qui le suivaient pas à pas.

Dans le bâtiment d'habitation, la femme s'occupait du repas, aidée par sa bru qui venait de nourrir sa dernière fille âgée de sept mois. Les trois hommes allaient rentrer dans peu de temps. Ils se trouvaient dans la salle de traite et devaient avoir bientôt terminé de nettoyer le sol et les gobelets trayeurs.

— Vous vous rendez compte qu'il fait presque aussi froid que cet hiver ? dit la jeune femme à sa belle-mère.

— Oui. Il paraît qu'on n'a pas vu ça depuis plus de cent ans. Tiens, allume la télé, on va écouter ce qu'ils disent pour demain. Jean doit herser la parcelle de l'étang. S'il fait ce temps-là, il devra se couvrir, il en a pour au moins trois heures.

La bru appuya sur le bouton de la télécommande.

— … dangereux qui attaquent les humains sans hésiter. Ils sont actuellement pourchassés par l'armée en ville et par une équipe de spécialistes dans les campagnes environnantes, disait la présentatrice.

— C'est la trois ? demanda la femme à sa bru.

— Oui. C'est les infos régionales, répondit-elle.

Les deux femmes cessèrent leur travail et écoutèrent attentivement la journaliste qui poursuivait :

— Il est vivement recommandé aux agriculteurs, pêcheurs, promeneurs et à toutes les personnes qui doivent travailler dehors de se munir d'une arme et de limiter leurs sorties au maximum. La préfecture de police et la gendarmerie travaillent ensemble pour que ces cinquante-six animaux extrêmement dangereux soient rapidement capturés ou abattus. Je répète qu'ils s'attaquent aux humains. Le commissaire Combeau que nous avons interrogé tout à l'heure a été très clair : « Il y a déjà eu de nombreuses victimes en ville, il faut donc que ces mises en garde soient écoutées avec la plus grande attention et que les mesures de sécurité soient suivies à la lettre », fin de citation…

Ce fut à cet instant précis que les deux chiens se mirent à aboyer comme des fous. On entendait les chaînes qui se tendaient, comme s'ils avaient désespérément voulu s'échapper.

— Qu'est-ce que…, commença la bru.

— Les bêtes ! hurla sa belle-mère, ce sont les bêtes dont ils ont parlé ! Cours prévenir les hommes ! Cours ! Je sors les fusils !

Réveillée par ce vacarme, la petite fille se mit à pleurer. Sa mère, indécise, restait figée sur place, partagée entre le désir de la prendre dans ses bras et celui d'obéir à sa belle-mère.

— Qu'est-ce que tu attends ? lui cria celle-ci. Cours ma fille !

Elle se décida et sortit de la pièce en courant. Elle emprunta le long couloir sombre qui menait dehors et jaillit du bâtiment comme un boulet. Les chiens s'étaient tus. On n'entendait plus que la pompe de la salle de traite qui finissait de remplir les cuves de lait.

Une partie de son esprit lui souffla que sa belle-mère s'était affolée pour rien, mais une autre l'empêcha de s'arrêter avant d'être parvenue dans le bâtiment des bêtes.

— Jean ! Jean ! hurla-t-elle.

Son mari ne l'entendit pas immédiatement. Penché dans l'allée, il passait le jet pour nettoyer le carrelage. Ce fut son frère aîné qui perçut le cri de sa belle-sœur et vint vers elle après avoir tapé sur l'épaule de son frère.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Le père les rejoignit.

— À la télé, ils ont dit que des bêtes très dangereuses sont dans les campagnes. Tu sais, celles qui ont attaqué des gens en ville. Elles sont dans les campagnes maintenant et il faut qu'on soit armé et qu'on ne sorte plus.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? dit le père.

— C'est ça qui t'a fait peur ? demanda Jean à sa femme.

— Non. Ta mère et moi, on écoutait les nouvelles quand les chiens ont hurlé comme des fous. Elle croit que les bêtes ne sont pas loin. Elle sort les fusils et m'a dit de venir vous prévenir.

— Annabelle sort les fusils ? demanda le père, incrédule.

— Oui.

Sa femme était un exemple de calme et de réflexion. Dans toutes les circonstances qu'ils avaient connues ensemble, jamais il ne l'avait vue perdre la tête ou s'affoler.

Tout le monde se tut. Dehors régnait un silence complet. Pas un bruit ne venait de la porte restée ouverte.

— Ferme la porte, dit le père à son fils aîné.

Il saisit le combiné qu'il avait installé pour communiquer avec le bâtiment d'habitation.

— Annabelle ? C'est moi. Raconte.

Il écouta pendant quelques minutes les sourcils froncés, hochant la tête et regardant sa bru et ses fils sans les voir.

— On ferme tout et on arrive… Oui, charge-les. Les trois. À tout de suite.

Il raccrocha.

— Jean, la porte du fond. Serge, le vantail d'hiver. Tu gardes les bêtes à l'intérieur. Annette, les fenêtres. Toutes, même les plus hautes.

On avait tué et dévoré les deux animaux qui avaient détecté la présence de la bande. Le mâle et une femelle s'étaient jetés sur chacun d'eux et les avaient exécutés. Facilement. Le mâle s'était ensuite écarté pour que chaque femelle puisse commencer à se nourrir. Le goût du sang et de la chair était un plaisir immense et donnait une irrésistible envie de carnage à tous les membres de la bande. Le mâle avait mangé en dernier, se contentant des os et de la peau, tout ce que lui avaient laissé les femelles. Son instinct lui imposait de respecter leur état et de se sacrifier pour les vies qu'elles portaient.

On avait vu sortir une proie. Elle portait la peur en elle. On comprit qu'elle avait repéré la présence de la bande. Le mâle ne bougea pas, la laissa passer, puis la suivit. On en fit autant. La pénombre s'installait, augmentant les chances d'attaques fructueuses. On savait que les proies voyaient mal la nuit et l'on fut rempli d'admiration pour la réflexion du mâle qui avait sciemment attendu ce moment pour préparer son attaque. Il donna des ordres.

La bande des sept sanglornis se dispersa tout autour du bâtiment. Ils semblaient agir selon un plan préparé à l'avance, tellement chaque animal agissait exactement comme s'il connaissait la tâche qui lui était assignée. Aucun d'entre eux ne se plaça près de la porte par où venait d'entrer la jeune femme. Elle fut d'ailleurs rapidement fermée.

Ils étudièrent toutes les issues possibles et se disposèrent : trois femelles près du fond du bâtiment, et les trois autres et le mâle, tapis sur le sol en face des larges ouvertures qui permettaient aux vaches d'entrer dans la salle de traite.

— Jean, va aider Serge. Annette, ces fenêtres ?

— Ça y est, elles sont toutes fermées. Vous croyez qu'elles sont là ?

— Je ne sais pas. Les chiens se sont tus, mais Annabelle trouve qu'ils se sont tus trop brusquement.

— Mon Dieu…, murmura la jeune femme.

— T'en fais pas. Annabelle a tout fermé dans la maison, les trois fusils sont chargés. Les enfants ne craignent pas grand-chose.

— Et nous ?

— Si on fait vite, on pourra se cacher dans la salle du lait. Les portes sont solides. Serge, Jean, ça y est ?

— Ouais, on ferme le der…

Un hurlement éclata. Un hurlement comme le père n'en avait jamais entendu de toute sa vie, ni même dans ses pires cauchemars. Ce fut aussitôt la panique parmi les bêtes. Elles meuglèrent toutes ensemble et, devenues folles, se précipitèrent contre les vantaux que les deux frères venaient de fermer. Serge, qui tentait de verrouiller le

dernier juste avant le cri, se trouva plaqué contre la paroi par le corps d'une vache, elle-même poussée par ses congénères. Le vantail céda et, le souffle coupé, l'homme se protégea comme il le put pour échapper aux bêtes qui menaçaient de le piétiner en s'échappant. Moulu, meurtri, il se redressa péniblement et vit venir sa mort sans rien pouvoir faire pour se défendre. Un animal au regard terrifiant s'approcha doucement de lui. Il émettait une sorte de cri modulé qui résonnait directement dans la tête de l'homme et anesthésiait totalement son cerveau. Complètement vidé de toutes ses capacités, il ne vit pas venir l'attaque brutale qui le renversa et mourut sans proférer un son.

Dans le bâtiment, le père et sa bru s'étaient réfugiés dans la salle du lait dont ils avaient fermé les deux lourdes portes. La jeune femme pleurait, insultant son beau-père qui l'avait traînée là.

— Et Jean ? Vous vous en foutez de Jean ! Vous avez toujours préféré Serge ! Vous l'avez laissé mourir, mangé par ces monstres !…

— Tais-toi, répétait le père d'une voix lasse.

Il savait que ses deux fils étaient morts. Il le sentait jusque dans les tréfonds de son âme. Il ne comprenait pas ce qui l'empêchait d'aller au-devant de ces fauves et de se battre avec eux, avec une fourche, une barre de fer, n'importe quoi.

Dans le bâtiment, les hurlements démentiels s'étaient tus. On entendait parfois un grognement sauvage et des craquements sinistres que le père reconnaissait pour être ceux d'os brisés par de puissantes mâchoires.

Tout était allé si vite ; si vite.

Les vaches ne meuglaient plus, hormis quelques-unes qui semblaient loin des bâtiments. Il savait que certaines avaient été tuées. Il avait entendu leur cri de douleur si reconnaissable. Les fauves devaient être en train de les dévorer, ainsi que… ses fils. Il se secoua. Il était vivant. Ses petits-enfants aussi. Il fallait se battre pour ceux-là. Il lui était impossible de savoir si Annabelle avait été attaquée. Il espérait qu'elle avait eu la présence d'esprit de descendre à la cave où il n'y aurait qu'une issue à défendre.

Tout à coup, il perçut des reniflements derrière la porte donnant sur la salle de traite, puis également derrière l'autre porte, celle qui permettait de sortir le lait dans la cour. Sa bru les entendit elle aussi et se tut.

Les animaux grattèrent sous la porte pendant plusieurs minutes. Ils ne paraissaient pas se fatiguer, mais agissaient au contraire avec méthode et ce comportement apparemment réfléchi remplissait le père d'effroi. Sa bru était loin de toute pensée cohérente. Elle pleurait convulsivement, se tordant les mains et allant d'un coin de la pièce à l'autre.

Quand ils virent qu'ils ne parviendraient pas à venir à bout des portes, les sanglornis s'assirent en face de chacune d'elles et commencèrent à crier. Ils avaient mangé, ils se sentaient en pleine possession de leurs moyens et l'odeur, les pensées et les bruits qu'ils captaient venant de l'intérieur de la pièce ravivaient leur désir de meurtre et de carnage.

Deux femelles étaient parvenues à s'introduire dans la maison où elles avaient saccagé la cuisine, éventrant les sacs, renversant les bouteilles, attaquant le téléviseur qui était tombé et dont l'implosion avait blessé l'une d'elles.

La femme du père avait en effet pensé à se réfugier à la cave. Elle avait pris un fusil, mis des cartouches dans la poche de son tablier et avait empoigné sa petite fille qui hurlait de toute la puissance de ses petits poumons. Elle l'avait posée à même le sol de la cave et était remontée en courant chercher son petit-fils qui jouait tranquillement dans sa chambre.

— Viens vite, mon petit ! Viens vite !

— On mange ? avait demandé l'enfant.

Il avait quatre ans et ne comprenait pas l'agitation de sa grand-mère d'ordinaire si calme.

— Non, on se cache, répondit-elle en le poussant hors de la pièce.

— Pourquoi on se cache, mémé ?

Elle ne répondit pas et saisit au vol un second fusil, d'autres cartouches, du pain et de l'eau, avant de descendre à la cave dont elle ferma la lourde porte de chêne derrière elle.

Dans la salle du lait, le père perdait petit à petit la raison. Sa bru était folle depuis quelques minutes. Elle était assise à même le carrelage et riait, un doigt dans la bouche. Les sanglornis se relayaient pour crier. À la suite d'une série d'erreur-réussite, ils avaient compris que la méthode la plus efficace consistait à crier la gueule appuyée contre les gonds de la porte. Trois heures durant, ils crièrent sans interruption, à deux sur chaque porte. Ils sentaient les pensées du père devenir de plus en plus incohérentes, ce qui redoublait leur zèle. Enfin, ils perçurent l'imminence d'un sursaut d'énergie chez le père. Ils l'entendirent penser à ouvrir les portes et venir se battre avec eux. Ils reculèrent de trois mètres et… la porte s'ouvrit avec violence.

Les cris cessèrent aussitôt, et le père vit devant lui quatre bêtes dont il n'avait jamais imaginé qu'elles pourraient exister. Elles le regardaient toutes avec leurs yeux rougeoyant et du sang sur les babines, sur le poitrail. Le sang de ses bêtes, le sang de ses fils.

Avec un hurlement de désespoir, il se rua sur le mâle qui se tenait le plus prêt. Le sanglorni, qui avait lu l'attaque juste avant qu'elle ne se produise, se dressa immédiatement sur ses pattes arrière. Debout, il était un peu plus grand que le fermier. Il baissa la gueule vers lui, comme pour l'embrasser et lui broya le visage qui éclata dans un bruit d'os brisés. Pendant ce temps, deux femelles se ruèrent dans la salle et tuèrent la jeune femme avant de la dévorer à grand bruit.

Toute la nuit, Annabelle berça ses petits-enfants. Par pur réflexe, elle tenta de faire le vide en elle quand éclatèrent les cris. Elle chanta des chansons, fit chanter son petit-fils pour qu'il reste conscient. Elle déroula toute la laine de verre entreposée là par son mari qui voulait bâtir une cave à vin et la cloua sur la porte sans cesser de chanter. Elle espérait ainsi que les cris seraient un peu étouffés. Après trois rouleaux de laine, il lui sembla qu'elle entendait moins les animaux diaboliques qui voulaient l'attaquer. Sa petite-fille parut assez peu atteinte par les cris. Elle avait fini par s'endormir, au

grand soulagement de sa grand-mère qui avait plusieurs fois failli la frapper pour qu'elle se taise, tant ses nerfs étaient mis à vif par les hurlements qui lui déchiraient le crâne.

Le jour pointait lentement. On commençait à fatiguer, ainsi que les autres femelles. Le mâle ne semblait pas décidé à quitter la place. On avait pourtant bien pu se restaurer avec les grosses proies lentes et stupides ainsi qu'avec la chair de celles qui se tenaient verticales et dont on sentait qu'elles étaient les plus dangereuses.

Enfin, il cessa de crier et, après une dernière tentative rageuse pour entamer le bois de la porte, quitta la tanière des proies. On était consciente qu'il en restait derrière l'obstacle, mais on sentait également qu'on ne pourrait pas les tuer. Les trois cerveaux que l'on entendait penser étaient à l'abri, on le savait. L'endroit était trop bien protégé et tous les essais pour détruire l'obstacle avaient été vains. On suivit donc le mâle avec joie.

Toute la bande disparut dans la campagne, laissant derrière elle la ferme dévastée, le bétail en partie massacré et dévoré. Seuls trois survivants restaient, blottis dans leur cave, craignant de sortir et ne sachant comment interpréter le soudain silence qui régnait maintenant dans la maison.

– Chapitre sept –

Ils s'étaient installés pour la nuit dans l'hôtel d'une petite ville, passablement démoralisés. Caurvelle et Laure avaient pris une chambre pour deux, à la demande de la jeune femme. L'inspecteur fut un peu gêné devant ses hommes, mais elle avait pris les devants et déclaré, lors du repas :

— Si je veux que Caurvelle dorme avec moi, c'est parce que je ne parviens à dormir que s'il est dans la même pièce. C'est comme ça. On ne couche pas ensemble, on dort ensemble. J'espère que ça ne gêne personne, parce que ça n'y changera rien.

Dans leur chambre, il l'aida à se déshabiller. Elle se rendit dans la salle de bains et l'appela de sa douche.

— Oui ? demanda-t-il derrière la porte.

— Entrez, je n'entends rien avec l'eau ! cria-t-elle.

Il entra, baissant les yeux comme un collégien.

— Vous pouvez me frotter le dos ? Je n'y arrive pas avec une seule main, lui demanda-t-elle. Si ça vous gêne vraiment, je peux demander à Aline, mais il faudrait que je reste sous la douche à me geler pendant que vous irez la chercher. Vous voulez bien ?

Sans répondre, il avait pris le gant des mains de la jeune femme et lui avait consciencieusement lavé le dos, s'arrêtant à la cambrure de ses reins.

— C'est bon comme ça ? s'enquit-il d'une voix qu'il aurait voulu totalement neutre.

— Merci Benjamin. Tu es un ange, répondit-elle, le tutoyant pour la deuxième fois.

Il sortit complètement perturbé de la salle de bains. Jouait-elle à un jeu dont il ne connaissait pas la règle ? Il n'avait pas l'impression d'être un pion, mais optait pour l'hypothèse selon laquelle il ne lui était pas indifférent, mais qu'elle ne le savait pas encore consciemment, ou alors qu'elle ne voulait pas l'admettre.

Encore une fois, elle se plaqua contre lui dès qu'ils se couchèrent. Elle s'endormit aussitôt et cette nouvelle nuit fut aussi troublante pour lui que les précédentes.

Dès le lendemain matin, Caurvelle téléphona à Combeau et lui fit le rapport de toute la journée passée.

— Donc bilan : un mort et aucune bête abattue, conclut-il.

Combeau ne répondit rien.

Caurvelle reprit :

— Remarque, on sait comme ça que Laure avait raison ; les bêtes sont bien sorties de la ville et sûrement par la rivière, parce qu'elles n'auraient pas pu partir par les rues. Mais on a vraiment l'impression de ne servir à rien ; on court après des animaux qui nous entendent penser et qui savent évidemment où on se trouve. Si jamais on passe à côté de l'un d'eux, je suis sûr, tu m'entends, sûr qu'il saura comment se planquer pour qu'on ne le voie pas. La seule possibilité qu'on a, c'est d'attendre qu'ils se découvrent et tuent des gens. C'est le seul moment où on pourra peut-être les coincer. Sans ça…

Il ne termina pas sa phrase.

— Qu'est-ce que tu proposes ? demanda Combeau.

— Ce que je propose ? Que l'autre guignol, là, le colonel, il arrête de faire le tour de la ville dans ses blindés et qu'il envoie des troupes battre la campagne. Là au moins il sera utile. Il a trouvé quelque chose en ville ?

— Rien.

— Sans blague. Laure est quand même celle qui connaît le plus le comportement de ces foutues bestioles et si elle dit qu'ils sont partis par la rivière, c'est qu'ils sont partis par la rivière. C'est tout.

— Je sais Caurvelle, mais tu sais ce que c'est avec les politiques et autres du genre. Il leur faut des mesures efficaces qui ne fassent pas de bruit. Or ça, ça n'existe pas ; et encore moins dans cette affaire.

— Mais nom de dieu, explosa Caurvelle, des gens meurent ! Bouffés par des fauves !

— Je sais Benjamin. Ne te trompe pas de cible. Je sais tout ça et il y a peu de temps, j'étais encore avec toi sur le terrain. Je ne l'ai pas oublié et quand je dis que je soutiens tout ce que tu fais, tu sais que ce ne sont pas des paroles en l'air.

— Excuse-moi, tu as raison. Je suis idiot. Mais tu comprends, on n'a pas vraiment le moral ici. Fais tout ce que tu peux pour qu'on ne soit plus seuls à chercher les bêtes. On n'y arrivera jamais. Laure m'a demandé d'insister aussi pour que les villes proches de la nôtre soient clôturées. Elle pense que les bestioles vont venir se servir comme chez nous. Et c'est vrai que si elles peuvent entrer, il faudra s'attendre à de nouvelles attaques mortelles.

— Clôturées comment ?

— Attends, dit Caurvelle, je te la passe.

Il tendit le portable à Laure en lui glissant :

— Il veut des détails pour les clôtures autour des villes.

— Bonsoir Combeau, dit la jeune femme. Je pense que ces animaux sont capables de sauter assez haut. Il faudrait des grillages très solides, électrifiés serait le mieux…

— Électrifiés ? Mais vous imaginez ce que…

— Je n'imagine pas, Combeau. Je vous dis ce que je pense et ce qui serait le mieux. Après, en fonction du courage des gens qui décident, on verra ce qu'ils proposeront. D'accord ?

— OK, fit Combeau. Je vous écoute.

— Donc, un grillage. Solide. Hauteur : trois mètres. Enterré sur deux mètres minimum et qui fasse tout le tour de la ville en limitant le nombre de portes. Que ces portes soient gardées jour et nuit et qu'elles soient fermées dès la tombée de la nuit. Idem pour chaque exploitation agricole. Que les exploitants prennent l'habitude de rentrer leurs bêtes tous les soirs, sans ça, ils ne les retrouveront pas le lendemain.

— Vous proposez que tout le monde vive dans des camps retranchés en attendant que l'on ait supprimé tous les sanglornis. C'est bien ça ?

— Oui. Je ne vois pas comment faire autrement. Je sais que ça a l'air dingue ce que je vous dis. Mais vous n'avez pas vu à quelle vitesse ils courent et surtout, vous ne les avez pas vus éviter les balles. Je ne sais pas ce qui pourrait les détruire. Je n'imagine d'ailleurs même pas que l'on puisse les détruire. Je vous repasse Caurvelle. Bonsoir.

— Alors, demanda Caurvelle après avoir repris le combiné, qu'est-ce que t'en penses ?

— Je suis effondré, mon vieux. Que veux-tu que j'en pense ? Je ne souhaite qu'une chose, c'est qu'elle se trompe, mais je ne le crois pas. Bon. Voilà ce que je te propose : je livre tout ça texto au préfet et aux ministères concernés. Ils vont hurler, je le sais. Je fais une copie des propositions de Laure pour la presse ; je…

— Pour la presse ? Tu n'y vas pas de main morte, s'exclama Caurvelle.

— Il faut taper un grand coup et, de toute façon, ce ne sera bien sûr pas moi qui aurai donné ces renseignements aux médias. D'ailleurs, si je puis me permettre, cher collègue, c'est toi qui as, le premier, contacté et tuyauté les journalistes. Non ? Donc je continue : je vire le colonel de la ville et je l'envoie faire un tour en campagne. Comme ça, on aura la prévention avec les mesures de Laure et la curation, avec les tiennes. Ça se tient, non ? Qu'en dis-tu ?

— J'en dis que si ça passe, c'est du grand art. Et… pour Darcigeac ?

— J'ai fait le nécessaire.

— Dur ?

— Dur.

Caurvelle soupira et dit :

— Je n'arrive pas à m'enlever de la tête que c'est moi qui lui ai dit de conduire la voiture.

— T'es con. Si ça n'avait pas été lui, ça aurait été un autre.

— Évidemment, mais qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça. J'y pense sans arrêt.

— Eh bien pense à comment les avoir ces monstres. Ce sera plus profitable. D'ailleurs, j'ai une proposition honnête à te faire. J'y réfléchis depuis votre départ et la mort de Darcigeac m'a convaincu que c'était une solution à retenir : pourquoi Aline ne ferait-elle pas une interview de Laure ? Je suis sûr que ta copine ne mâcherait pas ses mots et ça ferait grand bruit dans les chaumières. Oui, plus j'y pense et plus c'est ce qu'on va faire. Où serez-vous demain ?

— On devrait arriver vers Tannier.

— OK ; je convoque une équipe TV pour la fin de la journée à l'hôtel de Tannier. Il y a un hôtel au moins ?

— Je ne sais pas.

— Bon, eh bien j'appelle le maire et l'interview se fera dans les locaux de la mairie. Tu lui en parles et on roule comme ça si tu ne me rappelles pas. OK ?

— D'accord, on roule comme ça. Tu as des nouvelles du chasseur de fauves ?

— J'allais t'en parler. J'ai envoyé deux agents le chercher. Son avion atterrissait à sept heures ; il est huit heures et quart. Ils sont en route pour ton hôtel. Ils arrivent dans environ une heure et demie, je pense.

— Parfait. Tu seras là ce soir ?

— Oui. Politique médiatique.

— À ce soir alors.

— OK.

Caurvelle expliqua à son équipe ce qu'ils avaient convenu avec Combeau. Il leur proposa de faire un tour de vérification dans la campagne environnante avec les deux voitures. Ils se répartirent les secteurs à quadriller et se donnèrent rendez-vous à l'hôtel. Les voitures devant rester en contact permanent par téléphone.

— Et, nous sommes bien d'accord, dit Caurvelle quand ils allaient partir ; pas de fenêtre ouverte, pas un pied hors des véhicules, sauf cas d'extrême urgence. On se suit pendant quelque temps, puis on se sépare à l'entrée du bois. Bon courage et retour dans une heure et demie ici. À tout à l'heure.

Il s'installa au volant de sa voiture, Laure à côté de lui et Purgnon derrière. Ils avaient renoncé à faire voyager un homme sur la plate-forme du pick-up ; la façon dont était mort Darcigeac était une leçon qu'ils avaient retenue. L'autre véhicule, conduit par Boivin, transportait Belbeloc'h, Arveillot et Aline. La journaliste semblait toujours sous le coup de la disparition du policier. Elle ne souriait plus, ne parlait plus beaucoup et son regard portait la même terrible lueur de connaissance que celui de Laure.

Ils avaient choisi des secteurs de recherche en fonction de la proximité de la rivière, mais également selon les possibilités de déplacement rapide. Un bois se situait sur la rive nord du cours d'eau. Une voiture allait patrouiller à l'extérieur, tandis que l'autre emprunterait les allées forestières qui le sillonnaient.

Le véhicule de Caurvelle allait s'engager dans l'allée principale, quand son portable sonna. Il stoppa et répondit, le cœur oppressé par la crainte d'une catastrophe.

— Oui ?

— Benjamin ? C'est moi, dit la voix de Combeau. Une attaque cette nuit. Une ferme dans ton coin. Quatre morts, des vaches tuées et dévorées. Les bêtes étaient sûrement plusieurs. Trois survivants : deux enfants, quatre ans et six mois, et leur grand-mère. C'est elle qui a appelé. La gendarmerie vient de me prévenir. Je pense qu'il faudrait que tu ailles y jeter un œil ; je te donne les coordonnées.

Quand ils arrivèrent dans la ferme, les gendarmes étaient déjà là. Une voiture stationnait dans la cour. De l'extérieur, on aurait pu croire qu'il ne s'était rien passé, mais il aurait fallu ne pas remarquer les cadavres de deux chiens en partie dévorés. En

s'approchant on pouvait voir, vers un bâtiment d'exploitation, les carcasses de plusieurs vaches également éventrées.

Laure savait ce qu'ils allaient découvrir. Elle connaissait l'horreur de la scène, exactement comme si elle l'avait déjà devant elle. Une chape de tristesse et de découragement s'abattit sur son esprit. Elle devenait de plus en plus convaincue que rien ne pourrait arrêter les sanglornis et ses idées les plus noires lui peignaient le monde futur comme dominé par ces nouveaux super prédateurs, l'humanité devant se retrancher, se cacher pour survivre.

Ils entrèrent dans l'habitation. Une femme d'une soixantaine d'années était assise à la table d'une cuisine dévastée. Elle donnait le biberon à un bébé, tandis qu'un petit garçon regardait fixement une tartine de pain beurrée posée sur la toile cirée devant lui.

— Madame, messieurs, dit Caurvelle en entrant. Inspecteur Caurvelle. Je suis chargé par le préfet et le commissaire d'organiser la capture ou la destruction des sanglornis.

La femme leva vers lui des yeux d'un bleu très clair, dans lesquels on pouvait lire une détermination et une volonté qui semblaient à toute épreuve.

Caurvelle comprit immédiatement qu'elle avait subi le cri des bêtes de plein fouet. Il reconnaissait à nouveau ce type de regard et sut qu'elle faisait maintenant partie de la communauté de ceux qui avaient échappé à ces fauves.

— Madame, je crois savoir ce que vous avez enduré cette nuit pour l'avoir moi-même ressenti. Mademoiselle Schroëder a également échappé de peu à la mort, ajouta-t-il en désignait Laure. Nous voulons faire tout ce que nous pouvons pour détruire ces animaux, c'est la raison de notre présence ici. Si vous nous le permettez, nous souhaiterions examiner votre habitation et les bâtiments d'exploitation. Nous y autorisez-vous ?

Personne ne disait mot dans la cuisine. Après quelques minutes durant lesquelles la femme regarda fixement Caurvelle et Laure, elle fit un signe de tête. Un simple signe de tête. Laure comprit qu'elle ne pouvait parler. Elle devait d'abord rassembler toutes ses pensées violées, outragées, piétinées par l'esprit des sanglornis. La jeune femme, songeant que celle qui était assise là, en face d'elle, devait avoir enduré l'agression de plusieurs bêtes, ne put s'empêcher d'aller vers elle, de s'accroupir en face d'elle, de lui prendre les mains et de les serrer de toutes ses forces.

Annabelle laissa couler deux larmes, puis se tourna vers Caurvelle et lui dit simplement :

— Allez-y.

Ils sortirent de la cuisine. Dans le couloir, Caurvelle répartit les tâches :

— Que ceux qui ne se sentent pas d'aller voir dans le bâtiment d'en face se chargent de celui-ci. Il est évident que je ne force personne et il est aussi évident que toute personne qui ne voudrait pas reconnaître ses limites exposerait tout le monde à une erreur. Donc, pas d'héroïsme, ça ne nous servirait à rien en face d'eux. Vous gardez vos armes en main. Ils sont sûrement partis, mais on ne sait jamais, on ne connaît encore que peu de chose sur ce qui s'est passé ici cette nuit.

Aline, Laure, Caurvelle et Boivin se dirigèrent vers la salle de traite, tandis que les trois hommes inspectaient la maison d'habitation.

La première chose qu'ils découvrirent fut le cadavre du père, ou ce qu'il en restait. Il gisait à deux mètres d'une porte grande ouverte qui donnait dans une salle carrelée où un second cadavre, lui aussi plus qu'à moitié dévoré, était couché à même le sol, la tête formant un angle bizarre avec le cou. Curieusement, le visage de la femme avait été respecté. Ses yeux ouverts ne traduisaient aucune frayeur et un léger sourire flottait même sur son visage.

Laure remarqua qu'il n'y avait pas beaucoup de sang sur les carreaux blancs de la salle, ni sur le ciment à l'extérieur.

— Ils mangent vraiment tout, dit-elle d'une voix sourde.

Personne ne répondit, mais Caurvelle hocha la tête. Il cherchait il ne savait quel indice, quel détail qui aurait pu lui révéler le point faible de ces animaux ; mais plus il en apprenait sur eux, plus il leur trouvait de points forts.

— Comment se fait-il que l'homme soit à l'extérieur, et la femme à l'intérieur ? se demanda-t-il à haute voix. La porte est solide, elle aurait résisté aux bêtes… D'ailleurs, on voit ici qu'elles ont essayé d'ouvrir, dit-il en montrant des traces, des éraflures sur les gonds et sur les côtés de la porte. Ça prouve bien que la porte était fermée et que quelqu'un s'était réfugié dans la pièce. Dans ce cas, pourquoi cette personne a-t-elle ouvert, sachant qu'elle allait se faire tuer ? Vous croyez qu'ils peuvent imposer leur volonté à quelqu'un ? demanda-t-il à Laure.

Elle ne répondit pas immédiatement ; les sourcils froncés, elle semblait réfléchir.

— Non, dit-elle enfin. Je ne crois pas qu'ils le puissent. Si jamais ils le pouvaient, Ève nous aurait fait ouvrir sa cage dès qu'elle l'aurait voulu.

— Alors…, commença Caurvelle.

— Alors pourquoi cette porte s'est-elle ouverte ? termina Laure. Je crois qu'ils sont devenus fous, là-dedans. Regardez le sourire qu'elle a, ajouta-t-elle en désignant le cadavre de la femme. Vous avez vécu des attaques de sanglornis, dit-elle à Caurvelle, Aline et Boivin. Vous connaissez la peur que l'on ressent et vous connaissez aussi l'impression d'avoir une voix hurlant jusque dans sa tête. Croyez-vous que vous auriez eu cet air-là, juste avant qu'un sanglorni vous tue ? Moi je suis sûre que non. Je pense que les animaux ont tenté d'entrer dans la pièce et, voyant qu'ils n'y arriveraient pas, ils ont hurlé jusqu'à ce que l'homme leur ouvre. La femme devait déjà être folle. L'homme a ouvert et a essayé de se sauver, ou de se battre, ou de se suicider, ou je ne sais quoi d'autre, mais il avait encore la force de bouger et la volonté de faire quelque chose. Elle en était loin, dit-elle en désignant le cadavre de la jeune femme.

Ils se regardèrent tous les quatre. Ils ne ressentaient pas le besoin de parler. Ils se rendaient compte que leur tâche devenait de plus en plus impossible. Pour des animaux capables de briser la résistance d'un homme et d'une femme à l'abri derrière de solides et infranchissables portes, échapper à un groupe de sept personnes devait être un jeu d'enfant.

— Le commissaire a parlé de quatre victimes, dit Boivin, brisant le silence qui s'appesantissait de plus en plus.

— Allons voir plus loin, soupira Caurvelle.

— Caurvelle, je peux ? demanda Aline en exhibant un appareil photo.

Laure répondit à la place de l'inspecteur.

— Vas-y, dit-elle. Plus il y aura de témoignage, plus les gens sauront ce qui se passe réellement et à quoi ils seront exposés si rien n'est fait.

Aline haussa un sourcil interrogateur vers Caurvelle qui lui dit :

— Laure en sait plus que nous tous sur ces bêtes. C'est elle qui dirige réellement les opérations. Je ne suis là que pour l'administratif et les armes. Boivin, tu restes avec elle et tu surveilles. Je ne veux personne sans protection dans tout le secteur.

La journaliste prit plusieurs clichés des deux cadavres, tandis que ses deux autres compagnons inspectaient le reste du bâtiment.

Juste à côté d'un grand vantail éventré, ils trouvèrent ce qui restait d'un troisième corps : un pied chaussé et un mollet. Le reste avait disparu. La quatrième personne fut introuvable. Les vaches avaient tout piétiné. Des carcasses à demi dévorées gisaient dans le bâtiment, dans l'herbe au-dehors. En examinant les traces imprimées dans la terre, Caurvelle dénicha les empreintes des sanglornis, reconnaissables aux deux marques laissées par les épaisses griffes des fauves.

— Venez voir ici, appela-t-il. J'ai déjà vu ces traces-là près de l'endroit où ont été tués deux policiers, dit-il quand ils furent autour de lui. C'est aussi l'endroit où vous avez été attaquée, Laure.

La jeune femme pâlit, mais ne fit aucun commentaire. Boivin et la journaliste les rejoignirent.

— Ces traces sont assez caractéristiques. Il faudrait que chacun d'entre nous les ait dans l'œil. Aline, tu peux les prendre en photo ?

— J'y pensais.

— Combien y avait-il de bêtes ? demanda Caurvelle à Laure.

— Je n'en sais rien, répondit-elle en haussant les épaules. Je ne suis pas spécialiste des traces. Il faudrait que l'on revienne là avec le chasseur, il pourrait sûrement nous renseigner là-dessus.

Sans relâcher leur vigilance, Caurvelle et Boivin ayant toujours leurs armes à la main, ils continuèrent à inspecter les environs, à chercher ils ne savaient quels indices, mais ne dénichèrent plus rien, sinon une carcasse de veau qui avait visiblement été traînée sur plusieurs mètres. L'animal était intact, hormis une plaie béante au cou. Sa langue pendait sur le côté de la bouche et la blessure largement ouverte laissait voir les tendons, la trachée-artère et de gros vaisseaux sanguins dans lesquels le sang avait coagulé, formant de sombres caillots qui lui tachaient le poitrail.

— Il faut tout laisser en place, dit Laure. Le type qui va venir devrait être capable de tirer des renseignements de tout ça.

— D'accord. Rentrons à la ferme et voyons ce que les autres ont pu découvrir. Ensuite, on retourne à l'hôtel, puis on revient là avec le spécialiste.

Arveillot, Purgnon et Belbeloc'h étaient dans la cuisine avec les gendarmes et la femme. Les deux enfants avaient disparu. Quand Laure et les autres apparurent dans la pièce, la fermière regarda uniquement la jeune femme qui vint vers elle, lui prit à nouveau la main et lui dit :

— Ils sont tous morts. Le bétail est en partie détruit. Il faut que vous portiez plainte contre les laboratoires TBR™. Je vous donne l'adresse et le nom exact, dit-elle en

écrivant sur un papier. C'est de leur faute si tout ça s'est produit. Il ne faut pas que vous restiez là toute seule. Les animaux peuvent revenir cette nuit pour tenter de vous tuer, vous et vos petits-enfants. Vous ne pourrez pas résister une nuit de plus.

Personne ne disait mot dans la pièce, ils écoutaient tous la voix à la fois douce et énergique de Laure.

— Comment avez-vous pu supporter le cri une nuit entière ? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Ces bêtes diaboliques criaient tellement fort que j'avais l'impression de les entendre même en me bouchant les oreilles, dit la femme d'un ton las.

— Ce n'est pas qu'elles crient fort, c'est qu'elles lisent dans nos pensées et que leur cri est perçu directement par notre cerveau, lui apprit Laure.

— Mais comment des bêtes comme ça peuvent exister ?

— Elles ont été créées par cette société, la TBR. C'est pour ça que je vous conseille de porter plainte contre eux. Sans ça, votre assurance ne voudra sans doute pas couvrir les dégâts.

— Comment des gens peuvent inventer des monstres pareils ?

— Pour leur fourrure. Ils ont été créés pour leur fourrure. Le fait qu'ils soient prédateurs, télépathes et terriblement efficaces n'était pas prévu.

— Pas prévu, laissa tomber la femme.

Ce fut le seul moment où l'on eut l'impression qu'elle se laissait un petit peu aller. Elle se prit la tête dans les mains et laissa échapper un court sanglot.

Les hommes détournèrent les yeux. Ils évitaient même de se regarder, comme s'ils étaient honteux de ne pas avoir tout perdu eux aussi.

— Ça va, dit-elle rapidement. Ça va aller.

Elle renifla et se redressa.

— Qu'est-ce que je fais maintenant ? demanda-t-elle à Laure.

— Vous avez des amis ? De la famille proche ?

— À Beaumont, j'ai une sœur.

— On va vous y conduire, avec vos petits-enfants. Il ne faut pas que vous restiez là.

— Mais… et les bêtes ?

— Elles sont mortes. Celles qui restent sont folles de peur et se sont échappées dans les champs. Il sera très difficile et surtout très dangereux d'aller les chercher. Déclarez bien tout ça dans votre plainte. Messieurs, dit-elle en se tournant vers les trois gendarmes qui n'avaient pas ouvert la bouche, pouvez-vous accompagner madame chez sa sœur ? Vous pourrez y enregistrer sa plainte.

Le plus gradé hocha la tête et Caurvelle crut un moment qu'il allait saluer.

— Pouvons-nous rester encore quelque temps chez vous ? demanda Caurvelle. Nous voudrions qu'un spécialiste examine les empreintes.

— Faites comme vous voulez. Je ne reviendrai pas tout de suite. Mais, dit-elle tout à coup, mon mari, mes fils ?

— Nous allons nous occuper de leurs corps, madame, lui assura Caurvelle. Vous serez tenue au courant de tout ça, je vous le promets.

La fermière alla chercher des habits pour ses deux petits-enfants. Elle revint avec une petite valise. Croisant le regard de Laure, elle dit en soupirant :

— Une vie. Une vie entière dans cette valise.

Elle sortit en silence, accompagnée des gendarmes.

— C'est l'heure, dit Caurvelle. Je vous propose qu'une voiture aille chercher le chasseur et l'autre reste là pour le cas où ils reviendraient.

— Ils ne sont plus là, laissa tomber Aline.

— Tu crois ? demanda Boivin.

— J'en suis sûre.

— Bon, intervint Caurvelle. De toute façon, on n'a pas besoin d'y aller tous. J'y vais avec Laure et Purgnon. Les autres restent ici et font attention à tout ce qui bouge.

— Non, dit Laure.

— Non quoi ? demanda Caurvelle, étonné.

— Je reste là.

— Tu ne restes pas là ! s'exclama Caurvelle en la tutoyant. S'ils reviennent, tu ne pourras pas te défendre… vous n'êtes même pas armée.

— Aline non plus, dit-elle posément. Et je reste persuadée que des armes ne feraient pas longtemps la différence.

Les autres les regardaient et Laure sentit que le dialogue prenait un tour personnel.

— Venez par là Caurvelle, dit la jeune femme en entraînant le policier par la manche.

Ils sortirent dans la cour. Dès qu'il eut fermé la porte, elle se planta devant lui et lui lâcha d'une seule traite :

— Vous n'avez pas à me dicter ce que je dois faire ou ne pas faire. Je suis largement assez grande et responsable pour penser toute seule. Ne vous avisez pas de vouloir tout régenter en ce qui me concerne, ce serait une erreur grossière.

Elle parlait vite, les lèvres serrées et ponctuant ses propos à l'aide de petits coups de doigts sur la manche de Caurvelle.

Le policier ne faisait aucun commentaire. Il attendit qu'elle ait terminé pour répondre d'une voix claire et sereine :

— J'ai trop peur pour vous.

Elle ne dit rien pendant quelques secondes, puis :

— Moi aussi Benjamin, je commence à avoir peur pour toi. Mais ne t'avises plus de recommencer ce que tu viens d'essayer de faire. Je dirige ma vie. Moi et personne d'autre. J'espère que tu ne viens pas de me montrer un trait de ton caractère…

— Si, la coupa-t-il brusquement. Je suis un inquiet.

— Être inquiet n'impose pas nécessairement la tyrannie. À tout à l'heure, inspecteur.

Caurvelle conduisait vite. À côté de lui, Purgnon ne dit pas un mot pendant la première partie du trajet, puis il se lança :

— Vous croyez qu'on les aura ?

— Non, répondit aussitôt l'inspecteur, sans même avoir besoin de savoir de qui il parlait.

Purgnon laissa passer quelques secondes, les sourcils froncés, puis demanda :

— Pourquoi ?

— Ils sont trop rapides, trop forts, trop intelligents et télépathes. Tu vois, ils ne seraient pas télépathes, on ferait comme avec n'importe quelle bestiole : des appâts, des pièges, un bon fusil, et voilà.

— Et ça ne marcherait pas avec eux, ça ?

— Non. Pas avec eux.

— Comment elle a pu faire, alors ?

— Qui ? La fermière ?

— Non. Pour elle aussi je me le demande, remarquez ; mais elle était dans une maison. Non, je pensais à votre… à Laure.

Caurvelle ne releva pas l'implicite demande d'explication.

— Je ne sais pas comment elle a fait pour leur échapper. Elle m'a dit qu'elle a vidé son cerveau et qu'elle a surtout essayé de ne pas penser à la bête qui la suivait. Elle croit que c'est ce qui l'a sauvée, parce que la bête n'a pas pu préparer correctement son attaque. Elle pense qu'ils doivent se représenter leur image dans le cerveau de leur proie pour pouvoir attaquer. Si jamais la proie refuse de penser à eux, leurs informations sont incomplètes.

— Comme un missile aveugle ?

— Sans doute, oui.

Ils arrivèrent rapidement à l'hôtel. Leur travail d'inspection avait pris plus de temps que prévu, ils avaient une heure de retard.

Un homme les attendait au bar, en compagnie d'un policier en tenue. Il ne tourna pas la tête à leur arrivée.

Caurvelle se présenta, la main tendue :

— Inspecteur Caurvelle.

L'homme le regarda, continuant à boire son verre.

Il était de taille légèrement supérieure à la moyenne, des cheveux très frisés, des yeux sombres et le visage ridé des gens qui sont souvent exposés au soleil, mais c'était là le seul détail qui pouvait dévoiler la nature de sa profession. Il était svelte, ne paraissait pas musclé, mais presque fluet. Ses mains étaient très fines ; les mains d'une personne ne travaillant pas dehors. Caurvelle fut surpris, il s'était imaginé un homme qui avait bourlingué dans tous les coins de l'Afrique et il découvrait quelqu'un qui aurait été parfaitement à sa place dans une réunion mondaine.

Il ne paraissait pas aimable et ne prit pas la main de Caurvelle.

— Vous êtes en retard, laissa-t-il tomber en s'accoudant, dos au comptoir.

Sa voix était grave et ne cadrait pas du tout avec son apparence physique. Caurvelle pensa qu'il forçait un peu la note.

— On est en retard pour des raisons que vous allez découvrir tout à l'heure et ce qu'on n'est surtout pas, c'est : des clients. Alors si vous avez encore des choses de ce genre à me dire, vous pouvez retourner d'où vous venez. Vous êtes ici pour nous aider et pas pour nous faire subir votre humeur. Ce qu'on a vu ces derniers jours nous suffit amplement. Maintenant, je vais vous dire que les animaux que vous allez nous aider à traquer sont des bêtes comme vous n'en avez encore jamais vues et sur lesquelles vous en connaissez beaucoup moins que toutes les personnes qui travaillent en ce moment avec moi. Donc, monsieur…

— Barnard.

— Donc, monsieur Barnard, laissez tomber votre air supérieur de celui qui a tout vu et qui sait tout ce qu'il faut savoir sur tout. Je vais vous demander de me suivre pour vous rendre compte par vous-même. Si vous acceptez la tâche que l'on vous demande d'accomplir, ce sera sûrement un plus pour nous. Si vous refusez, nous tenterons de nous débrouiller seuls. On est d'accord ?

Barnard termina son verre et le posa calmement sur le comptoir. Il en rajoutait toujours, mais Caurvelle avait l'impression que son petit discours avait fait mouche. L'homme avait un peu perdu de sa morgue et son air de chasseur coriace laissait la place à un sourire un peu plus franc. Il tendit la main à l'inspecteur.

— J'ai comme l'impression qu'on va bien s'entendre, Caurvelle.

— Pour le moment, allons-y.

Dans la voiture, Caurvelle ne dit pas un mot. L'homme s'était assis à ses côtés.

Quand ils arrivèrent à la ferme, Barnard nota immédiatement la présence des restes des deux chiens.

— Ce sont vos fauves qui ont fait ça ? demanda-t-il avant même que la voiture ne stoppe.

— Oui, répondit Caurvelle, impressionné par le fait que le chasseur les ait si rapidement remarqués.

Barnard se rendit immédiatement près des deux chiens pour les examiner. Pendant ce temps, Caurvelle allait dans le bâtiment pour prévenir les autres de leur arrivée.

Ils n'avaient rien vu, mais avaient inspecté toute la maison pour constater que les sanglornis avaient visité la totalité de l'habitation, saccageant tout sur leur passage. Belbeloc'h était choqué :

— Ils sont allés dans toutes les pièces et ils ont tout cassé. C'est démentiel ; on croirait que ce sont des loubards qui ont fait ça. Il ne manque que les tags.

— Venez ; allons voir le chasseur.

— Ce sont des animaux particulièrement puissants, pour une faune européenne, commenta Barnard sans lever la tête. Regardez, continua-t-il en exhibant la patte d'un des chiens, l'os est tranché presque sans aucun éclat. Pour que la coupure soit si nette, il faut que la mâchoire soit vraiment solide ; vraiment solide. J'ai aussi vu les

cadavres des vaches, là-bas. Les os sont plus gros, mais ils sont coupés pratiquement de la même façon. Vos bêtes sont terriblement efficaces.

— Plus que vous ne le croyez, dit Caurvelle.

— Bon, dit le chasseur en se relevant, qu'est-ce que vous attendez de moi au juste ?

— Le commissaire ne vous a rien dit ?

— Je l'ai eu au téléphone, il m'a dit qu'il vous laissait le soin de m'expliquer la situation.

— La situation est très claire. Laure va vous expliquer.

— Mademoiselle, je vous écoute, dit Barnard en se tournant vers elle, le sourire aux lèvres.

Son ton était devenu plus doucereux, subtil mélange de mâle assurance et de protectionnisme compréhensif. Caurvelle sentit ses poils se hérisser.

— Comme l'a exposé Benjamin, dit Laure avec un sourire désarmant vers Caurvelle, la situation est on ne peut plus claire. Nous devons combattre des prédateurs créés en laboratoire à la suite d'une recherche qui a évolué dans une direction non prévue. Ils sont capables de lire les pensées de leurs proies. Je ne sais pas comment ils le font, ni jusqu'à quel point ils le sont, mais tout le monde ici présent pourra vous le confirmer, ils sont télépathes. Ça leur donne l'énorme possibilité de prévoir les mouvements de leurs adversaires avant même qu'ils soient ébauchés. Il me semble aussi que leurs attaques prédatrices ne peuvent être correctement menées que si la proie visée pense à eux. Ils poussent une sorte de cri que j'appelle le cri d'attaque et qui s'imprime directement dans le cerveau de la proie, dont toutes les pensées se focalisent alors progressivement sur le sanglorni ; c'est le nom des animaux en question. Ajoutez à ça qu'ils sont rapides, puissants et de plus en plus nombreux.

— Vous semblez bien les connaître, mademoiselle. Vous les avez approchés de près ?

Caurvelle perçut le frisson de Laure.

— Je les ai étudiés ; je suis… j'étais éthologue, avant qu'ils ne s'échappent.

Elle ne fit aucune mention de l'attaque qu'elle avait subie.

— Télépathes, dit rêveusement Barnard.

— Télépathes, confirma Laure.

— Je suppose que vous voulez me montrer d'autres carnages…, commença le chasseur.

— Des carnages ? s'étonna Caurvelle.

— C'est le terme consacré pour les restes de l'activité prédatrice d'un animal, inspecteur, précisa Barnard.

— J'aurais au moins appris ça. Suivez-nous.

Ils se dirigèrent tous vers le bâtiment d'exploitation. Le ciel gris et bas, le vent froid qui faisait frissonner les arbres et le silence qui semblait régner sur tous les environs rendaient tout le monde avare de paroles, de gestes, de sourires. Tout le

monde, sauf Barnard qui, pendant les petites minutes que dura le trajet, posa des questions, fit des remarques, bâilla bruyamment.

— Ah oui… Quand même…, dit-il en arrivant près des corps.

La vue des cadavres du père et de sa bru était encore plus difficile à supporter ; ils étaient devenus d'une couleur bleuâtre et quelques mouches tournaient autour, malgré le froid de la matinée.

Barnard se pencha sur les deux corps et les examina longuement. Caurvelle remarqua qu'il ne souriait plus. Il se passa même plusieurs fois nerveusement les mains sur le visage.

— Alors ? demanda Laure.

Il la regarda un court instant sans sembler la voir, puis se passa une nouvelle fois la main sur le visage et répondit d'une voix qui s'affermit progressivement :

— J'ai vu quelques hommes attaqués par des lions, des hyènes, des éléphants, des rhino… Les cadavres sont toujours les mêmes.

Il fit une pause. Personne ne disait mot ; tous attendaient son avis de spécialiste.

— Oui… Ils sont toujours les mêmes, mais là, il y a… je ne sais pas ; c'est bizarre. Je ne comprends pas que l'homme ait été attaqué de cette façon. À part le fait que la première blessure mortelle soit directement à la tête, ce qui est déjà peu courant, il ne semble pas avoir été poursuivi, pas blessé. Non, c'est vraiment l'attaque à la tête qui a été la première. Quant à la femme, alors là, je n'ai jamais vu ça. Il entra dans la salle de stockage du lait en secouant la tête. Elle sourit ! Non, mais regardez, elle sourit ! Elle se fait tuer par des animaux et elle sourit ! C'est complètement ahurissant.

— C'est ahurissant quand on ne connaît pas les sanglornis, intervint Aline, au grand étonnement de Caurvelle.

La journaliste ne parlait plus beaucoup depuis la mort de Darcigeac. Il fut heureux de voir qu'elle récupérait progressivement.

— Quand on les connaît, quand on a été en contact avec ces animaux, plus rien n'est ahurissant, si ce n'est d'être encore en vie quand ils ont voulu vous tuer.

Barnard se tourna vers toute l'équipe qui le regardait.

— Vous êtes donc tous persuadés qu'ils sont télépathes.

Ce n'était pas une question, mais Caurvelle répondit quand même :

— Oui. D'ailleurs, nous ne sommes pas persuadés, nous *savons* qu'ils sont télépathes. Allons dehors. J'aimerais que vous voyiez les traces qu'ils ont laissées pour nous renseigner sur leur nombre.

Penché sur les empreintes encore imprimées dans la terre meuble, Barnard réfléchissait. Il se contenta d'abord de les regarder attentivement, puis s'agenouillant, il passa et repassa ses doigts dans les creux, comme pour se représenter les traces en volumes, comme pour les graver au sens propre dans sa mémoire.

Il n'était d'un seul coup plus déplaisant. On sentait qu'il dominait totalement son sujet et qu'il n'éprouvait aucun besoin d'en rajouter. On sentait même qu'il aimait cela. Le hasard lui donnait l'occasion de traquer un animal que personne ne

connaissait avant, qui n'existait pas auparavant et il allait être le premier des chasseurs de fauves à lui donner la chasse. En le regardant agir, Laure eut la certitude qu'à cet instant précis, il était heureux.

Comme pour lui donner raison, l'homme se releva, un léger sourire sur les lèvres.

Il ne sait pas qu'il sourit, pensa la jeune femme, *il n'en a pas conscience*.

— Bon, je vois. Alors pour ceux-ci, je pense qu'ils étaient six ou sept. Il n'y avait qu'un mâle ; celui-là, précisa-t-il en montrant une trace. Regardez, elle est plus épaisse, plus longue, les griffes, ou les sabots, je ne sais pas encore, sont plus larges. Les autres sont des femelles. Ce ne peut pas être de jeunes mâles, parce que la forme de l'empreinte n'est pas identique à celle du mâle. Seulement, vous êtes, nous sommes face à un problème…

Il laissa sa phrase en suspens.

— Les femelles sont pleines, acheva Laure.

— Comment le saviez-vous ?

— Elle l'avait prédit, expliqua Caurvelle. Elle est scientifique.

Barnard la considéra en fronçant les sourcils, comme s'il se méfiait d'elle, tout à coup.

— Elles sont pleines, vous aviez bien pensé.

— À quoi le voyez-vous ? demanda Caurvelle.

— Regardez bien les traces, elles nous montrent que les femelles ont toutes mangé *avant* le mâle ; chez tous les mammifères prédateurs que j'ai pu étudier, ça ne se produit que lorsque les femelles sont pleines.

— Elles vont être plus lentes alors, avança Belbeloc'h.

Barnard répondit, mais en regardant Laure, comme si c'était elle qui avait proposé cette hypothèse.

— Ne croyez pas ça. J'ai vu une lionne pleine jusqu'à la gueule courir pendant près de cinq minutes après un gnou. Elle était seule et ne pouvait pas compter sur d'autres pour se nourrir, c'était donc un cas un peu exceptionnel, mais elle l'a fait. Ces bêtes, continua-t-il en désignant les traces, sont des prédateurs. Les pires, ceux qui s'attaquent à l'homme. Je pense que ces femelles pleines ne seront pas plus lentes.

Le silence s'installa. Caurvelle ne voulut pas le laisser s'épaissir et dit :

— Bon ; on revient à l'habitation et on appelle les gendarmes pour qu'ils fassent le nécessaire pour les corps ; ensuite, on met en place un plan d'attaque.

Ils se dirigèrent en direction du bâtiment d'habitation sous une pluie fine et tenace poussée par le vent du nord.

— Oui, c'était une solution honnête, commenta le chasseur après que Caurvelle lui ait exposé comment ils procédaient jusqu'à sa venue.

— Vous voyez une autre possibilité ? lui demanda l'inspecteur.

Ils étaient dans la cuisine de la ferme, tous assis autour de la table dont Laure s'était dit qu'elle avait dû accueillir des tablées avant les travaux aux champs, après la

traite, le café prit rapidement, puis complété deux heures plus tard par un solide déjeuner…

— Non seulement j'en vois une, mais je suis certain que c'est la seule possibilité. Nous allons disposer la moitié des hommes dans le secteur amont de la rivière, et l'autre dans le secteur aval. Ensuite…

— Mais…, commença Caurvelle.

— Je n'ai pas terminé, le coupa Barnard d'un ton sans appel sans même le regarder. Ensuite, donc, nous allons disposer des appâts dans les zones les plus sauvages. Comme vous pensez que ces animaux sont télépathes, il faudra des appâts empoisonnés. On ne pourra pas les tirer parce que, si j'ai bien compris, ils entendent ce que pensent les tireurs et évitent les balles ; c'est bien ça ?

— Évidemment que c'est ça, et vous l'avez très bien compris, intervint Laure avec ce débit que Caurvelle avait appris à connaître comme dénonçant son irritation. Seulement, vous ne voulez pas le croire, Monsieur le spécialiste.

— Je ne…

— Laissez-moi finir ! On a écouté vos propositions irréalisables jusqu'au bout. Ce que Caurvelle a voulu vous dire, c'est que tous les « hommes » dont il dispose sont là, dans cette salle. Il en manque deux ; un qui est mort, tué par les sanglornis, l'autre qui est commissaire et sans lequel cette « équipe », entre guillemets, n'existerait pas. Alors, si vous voulez répartir la moitié des hommes en aval, et l'autre en amont, ça ne va pas faire très lourd. Votre ton et vos insinuations sur nos observations commencent sérieusement à me taper sur les nerfs. Soit vous acceptez que l'on connaisse quelques détails mieux que vous, soit vous partez. Ce dont on a besoin, c'est d'un spécialiste, pas d'un… d'une espèce de juge ironique qui doute des conclusions auxquelles on a pu aboutir.

Quand elle eut terminé, elle jeta machinalement un regard à tous ses compagnons et constata qu'ils regardaient tous Barnard d'un air très sérieux, Aline avait même les sourcils froncés. Ils étaient d'accord avec elle.

Le chasseur ne fit aucun commentaire. Il se leva et Caurvelle crut un instant qu'il allait lui demander de le raccompagner à l'hôtel pour rentrer chez lui.

— Bon. D'accord, je me suis trompé. D'accord vous en savez plus que moi sur ces fauves. Je vous écoute ; que proposez-vous ?

Il se rassit, posant ses deux mains à plat sur la table.

— On ne sait pas quoi proposer, avoua la jeune femme. Caurvelle et moi pensons que nous avons été pris de vitesse.

— Vous croyez que les sanglornis ont gagné ? s'étonna Barnard.

— Vous chassez des fauves dans des régions non habitées, ou si peu ; dans des savanes, des jungles, des secteurs presque vides de toute occupation humaine. Ici, on est en France, en campagne, en ville… Les sanglornis sont quelque part, on ne sait pas où et les seules fois où on peut les situer, c'est quand ils font de nouvelles victimes. On arrive toujours après ; trop tard. Je vais vous dire ; je ne sais pas ce que pensent les autres, mais moi, je suis *très* pessimiste.

— Ça veut dire quoi, très pessimiste ?

— Ça veut dire que les sanglornis font désormais partie de la faune de notre pays… avec tout ce que ça comporte comme risque de mort et donc comme changement obligé de vie, de comportement, de société.

Barnard sembla réfléchir un moment avant de répondre :

— Vous croyez réellement que la société va s'écrouler parce des animaux dangereux sont apparus et se baladent dans la nature ?

— S'écrouler, je n'en sais rien ; mais changer profondément, j'en suis certaine.

— Qu'est-ce que vous proposez alors ?

— Une éducation des gens ; une modification des accès aux agglomérations, une modification des comportements pastoraux et agricoles.

— Vous ne voulez plus les abattre ?

— Si. Mais je sais qu'on n'y arrivera pas.

— Ça, ça reste à prouver. En attendant, on va suivre les traces de ceux-là, tant qu'elles sont fraîches. Si on attend trop longtemps, la pluie les aura effacées. Allons-y maintenant. J'espère que ces animaux fonctionnent comme les autres prédateurs. Ils viennent de manger, ils devraient se reposer dans un coin tranquille pendant quelques heures.

Personne n'ayant soulevé d'objection, ils partirent tous à la chasse aux sanglornis. Barnard marchait devant ; accompagné de Purgnon et Arveillot, il suivait les traces que les animaux avaient laissées dans l'herbe et sur la terre des champs.

Caurvelle ne comprenait pas comment il était capable de lire quelque chose dans l'herbe qui semblait partout la même. Mais le chasseur n'hésitait que très rarement ; il paraissait suivre un itinéraire fléché pour lui seul et marchait les yeux fixés sur le sol, s'arrêtant parfois pour vérifier quelque chose, marmonnant tout bas, humant l'air et donnant l'impression d'avoir totalement oublié tout ce qui n'était pas sa chasse.

Les deux voitures suivaient de près, conduites par Aline et Belbeloc'h. Caurvelle, Laure et Boivin se tenaient sur les plates-formes. Les deux hommes étaient armés.

Barnard ne semblait pas fatigué et continuait sa traque. Jamais il ne revint en arrière ou parut manifester une hésitation. Il allait même de plus en plus vite, comme s'il avait appris comment lire les traces des animaux. Les seules fois où il lui fallut ralentir furent quand la voie marquée par les bêtes traversait des haies, ou des fourrés denses. Dans ces cas-là, Caurvelle avait décidé qu'on ne ferait pas de détail. Les haies étaient arrachées à l'aide de câbles et des puissants treuils des voitures et les fourrés, lorsqu'ils n'étaient pas trop larges, étaient tout simplement traversés par les véhicules. Ils avancèrent ainsi pendant plus de deux heures, ignorant la pluie fine qui trempait tout.

Le vent n'allant pas dans la bonne direction, on entendit la voix des monstres avant de sentir leur odeur. Les pensées émises par les proies vinrent juste après. Elles criaient toutes la peur et l'angoisse, sauf une. Celle-ci était déterminée et difficilement lisible, car elle ne contenait aucune image connue. Elle fonctionnait implacablement, toute en logique et déduction. On eut peur. Le mâle le sentit et se dressa de toute sa taille. La bande s'était réfugiée dans une zone qui paraissait calme et avait dormi

quelque temps. On était reposé, on était bien, jusqu'à l'arrivée des monstres et des proies.

Le cri commença à monter dans toutes les gorges, mais le mâle le réprima par un ordre bref et impérieux. Il partit vers la rivière au petit trot, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier si toutes les femelles le suivaient bien.

— Stop !

Barnard avait levé la main et s'était figé sur place. Purgnon et Arveillot raffermirent leur prise sur la crosse des fusils.

Le chasseur regarda intensément le fourré qui se dressait devant eux. Il parut à Laure qu'il prit une profonde inspiration puis, tout à coup, avec une incroyable rapidité, s'agenouilla et tira une série de coups de feu dans le fourré, imité avec quelques secondes de retard par Arveillot et Purgnon.

Caurvelle ne réagit pas, surpris par la réaction des trois hommes et avant qu'il n'ait pris une décision, Barnard cessa le feu.

— On va voir, dit-il.

— Non ! cria Caurvelle.

— Vous savez, s'il reste quelque chose de vivant là-dedans, il vaut mieux que je change de métier.

On courait maintenant. Une des femelles avait été tuée net, sans que quiconque ait pu entendre l'attaque de l'ennemi. Il n'avait pas pensé. Il avait agi d'une façon tellement déroutante que même le mâle avait été surpris. Le fourré était tout à coup devenu un piège mortel qu'il fallait fuir au plus vite.

La bande galopait à perdre haleine, entraînée vers la rivière par le mâle.

— Ils étaient là, commenta Barnard en désignant une zone où l'on voyait bien les arbustes et les herbes couchées. Ils nous ont entendu venir et sont partis par là. À quelques minutes près, on les avait.

Purgnon et Arveillot n'en crurent pas un mot. Ils savaient que les sanglornis les auraient détectés sans aucun problème. Ils étaient cependant très impressionnés par l'efficacité du chasseur et se sentaient de plus en plus en sécurité avec lui.

Les trois hommes revinrent aux voitures.

— On fait le tour et on voit ce que ça donne de l'autre côté, ordonna Barnard.

Personne ne discuta. Il était tellement sûr de lui et si visiblement très professionnel qu'il ne fallait pas perdre de temps à émettre des objections mal venues.

— Regardez ! Ils sont sortis à cet endroit.

Barnard sauta à terre et suivit la trace en courant. Caurvelle tapa sur le toit de la voiture pour qu'Aline démarre rapidement. Le chasseur s'immobilisa brusquement et se tourna vers Laure :

— C'est ça vos monstres ? demanda-t-il en pointant le doigt vers le sol.

Un sanglorni gisait à terre. La balle était entrée dans l'abdomen et ressortie par la poitrine.

— Une femelle, dit Laure qui venait de le rejoindre.

— Des bêtes puissantes… et rapides, commenta Barnard qui examinait l'animal.

Il retourna le cadavre, lui ouvrit la gueule, étudia rapidement toute son anatomie avant de se relever et déclarer :

— Évidemment, si en plus de tout ça ils sont télépathes, ils ont un certain avantage.

Il regarda les alentours, essuya la pluie qui lui mouillait les cheveux et dit :

— Allez, on continue. Il ne faut pas les lâcher.

Ce fut au tour de Caurvelle de le suivre à pieds. Ils trottinaient dans les chemins, dans les champs trempés, suivant une trace que même l'inspecteur était capable de lire. Les animaux fuyaient visiblement sans chercher à être discrets.

— Ils vont vers la rivière ! leur cria Laure depuis la voiture. Montez, vous verrez sûrement les traces depuis la voiture.

Barnard n'hésita pas et sauta sur la plate-forme du véhicule depuis laquelle il dirigea Aline.

Le cours d'eau se trouvait encore à trois kilomètres.

— Là-bas ! cria Purgnon.

Il désignait un groupe de six animaux qui couraient à une vitesse considérable. Ils allaient droit vers la rivière. Les deux voitures obliquèrent immédiatement en accélérant. Les sanglornis augmentèrent leur allure, un seul resta un peu en arrière.

— Le mâle ! cria Barnard. Il protège ses femelles. Feu ! Tirez ! Tirez !

Malgré les cahots des voitures, les hommes ouvrirent le feu tous ensemble dans un bruit de bataille. Les animaux exécutaient des crochets, des sauts de cabri, des arrêts brusques, évitant les balles qui leur pleuvaient dessus. Leur manège ressemblait à un ballet de cauchemar. Ils tournaient parfois leur énorme tête vers les voitures en montrant les dents, criaient sans discontinuer et sans cesser de courir.

Le mâle se laissait progressivement distancer par les femelles et fit tout à coup demi-tour pour charger délibérément la voiture où se tenait Barnard. Il arriva à une vitesse inimaginable en criant comme un démon. Le chasseur cessa de tirer et baissa même son arme, visiblement sous l'influence de la bête. Caurvelle, voyant cela, vida tout son chargeur sur le fauve qui fonçait droit sur le véhicule, ses yeux rouge sang dardés sur son objectif. L'inspecteur ne parvint cependant pas à l'atteindre ; il courait trop vite, les embardées de la voiture étaient trop fréquentes et le sanglorni évitait encore les balles. Quand il ne fut plus qu'à trois ou quatre mètres du véhicule, en un formidable élan, il tenta de bondir sur la plate-forme. Les hommes se plaquèrent tous au sol, sauf Barnard, hypnotisé par la forme qui jaillissait vers lui. Ce fut Aline qui le sauva. Elle avait vu la manœuvre se préparer, raconta-t-elle plus tard et quand l'animal fut en l'air, elle écrasa la pédale de freins. Le mâle, qui avait calculé sa trajectoire de saut en fonction du mouvement de la voiture, s'écrasa contre l'habitacle dont il fit éclater la vitre. Il retomba à terre, vaguement étourdi pendant une fraction de seconde, puis repartit à fond de train vers la rivière avant que les occupants de la voiture aient eu le temps de se relever et de faire feu.

— Barnard, ça va ? Barnard…

Caurvelle secouait le chasseur par les épaules.

Les deux voitures étaient arrêtées près de la rivière où avaient plongé les six sanglornis.

— Barnard ?

Le regard du chasseur parut retrouver un peu de consistance.

— Il… il y en a combien comme ça ? demanda-t-il.

— Cinquante-cinq, lui répondit Laure.

— Cinquante-cinq…

Il se releva péniblement. Ses mains tremblaient sans qu'il parvienne à les contrôler. Il prit une profonde inspiration, regarda tout le monde, puis parla en considérant la rivière dont l'eau noire était trouée par les gouttes de pluie.

— Je vous dois des excuses. Je vous dois des excuses, parce que je n'ai pas cru un instant ce que vous me disiez sur ces animaux. Je trouvais incroyable que des fauves puissent réagir comme vous le disiez… Mais… mais ils sont réellement télépathes. J'ai reçu ce cri, ce hurlement dans le cerveau ; droit dans le cerveau !

Barnard se tut. Les autres ne disaient rien. Ils savaient tous ce qu'il ressentait. Ils connaissaient cette incroyable impression d'entendre un être vivant directement dans son crâne, et lui laissaient le temps d'admettre l'inadmissible.

Laure regardait la rivière. Ils avaient vu les sanglornis plonger dans l'eau et, le temps qu'ils arrivent sur le bord, il n'y avait plus aucune trace de leur présence. Ils avaient scruté l'eau depuis les voitures, personne ne voulant descendre, mais n'avaient rien vu ; pas une vaguelette, pas une bulle, rien.

— Vous les sentez partir vers où ? lui demanda la voix de Caurvelle dans son dos.

Elle haussa les épaules.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Ils pourraient tout aussi bien être sous l'eau en train de nous regarder, que deux kilomètres en aval, ou en amont. Je ne sais rien, Benjamin. Je ne sais rien.

On nageait. De toute la force de ses pattes, de toute la puissance de ses muscles, on nageait. On suivait le sillage du mâle qui entraînait ses femelles vers l'amont. Cela faisait un temps infini que l'on avançait dans cette rivière. Les prises d'air étaient synchronisées et réalisées avec une foule de précaution. Quand il sentait une des femelles épuisée, le mâle ralentissait son allure, s'arrêtait, puis inspectait les environs, tous les sens en alerte. Quand il jugeait que rien ne les menaçait, il autorisait la prise d'air qui s'effectuait très rapidement, la tête et tout le corps à l'envers de façon à ce que seule la bouche arrive en surface.

On avait mangé. Une proie s'était trouvée sur le trajet de la bande. Elle se tenait dans un objet flottant en surface et n'avait eu le temps de rien voir. Dès qu'on l'avait repérée, le mâle avait jailli hors de l'eau et l'avait saisie à la gorge. Il l'avait très facilement entraînée sous la surface où elle avait été dépecée puis partagée entre les femelles.

On avait ensuite repris la nage vers l'amont. La peur avait disparu. On sentait jouer ses muscles sous sa peau, on sentait ces vies qui grandissaient, bien au chaud, bien à l'abri dans notre corps. On était heureuse.

– Chapitre huit –

Le salon de l'hôtel de ville de Tannier avait été aménagé pour l'interview. Des projecteurs, des câbles électriques scotchés sur le parquet, une équipe de cinq personnes qui s'affairaient, portant un filtre celluloïd bleu, un pied de caméra, déplaçant des meubles sous le regard curieux des secrétaires, tout cela apparaissait comme des souvenirs d'un autre temps aux membres de l'équipe de chasse.

Dès leur arrivée dans la petite ville, ils avaient été accueillis par Combeau qui les avait présentés au préfet, au maire de Tannier et au journaliste venu spécialement de Paris pour diriger l'interview.

Combeau avait pris Laure et Caurvelle à part :

— On m'a imposé ce type. C'est une star, vous comprenez. Il paraît que son image fera mieux passer le message.

— Son image, je m'en fous, avait rétorqué Laure. Il n'est pas venu avec nous sur le terrain. Il n'a pas vu les sanglornis d'aussi près qu'Aline. C'est Aline qui dirigera l'interview, ou elle ne se fera pas. En tout cas pas avec moi.

Combeau avait lancé un regard vers Caurvelle qui avait hoché la tête sans un mot, d'accord avec son amie.

— Je m'y attendais un peu, dit le commissaire. Je vous laisse le soin de prévenir le bonhomme mais je vous préviens, il ne se prend pas pour la queue de la poire.

— Le voilà, dit Combeau en désignant le journaliste qui faisait son apparition.

Il revenait du maquillage et regardait la salle d'un air très professionnel.

Laure se dirigea vers lui.

— Laure Schroëder, dit-elle.

— Mademoiselle Schroëder ! Je n'ai pas eu le temps de parler un instant avec vous tout à l'heure quand on nous a présentés. Venez, trouvons-nous un petit coin tranquille pour préparer cette émission.

Il l'avait prise par le coude et la regarda avec un air surpris quand elle résista à sa traction.

— Je n'ai pas grand-chose à préparer avec vous, monsieur. C'est Aline Desborde qui va me poser des questions.

— Pardon ?

Le ton était brusquement devenu sec et tranchant. Disparue l'amabilité souriante des premières secondes.

— Je réponds aux questions d'Aline, pas aux vôtres. Vous ne connaissez rien à ce qui se passe ici et vous n'allez pas traduire ce que je veux dire. Je ne veux pas d'une star qui ne m'interrogera que pour qu'on la regarde, que pour se mettre en valeur, quel que soit le sujet. Je veux d'une journaliste qui a connu de très près ce dont on va parler. Je ne vous en veux pas personnellement, monsieur. Vous êtes sûrement très bon dans votre domaine mais là ce n'est plus votre domaine, justement.

L'homme ne répondit rien. Il regarda partir la jeune femme et se rendit compte à cet instant que les techniciens avaient entendu et même écouté leur conversation.

Quand tout fut préparé, les tables disposées, les chaises en nombre suffisant, les caméras installées, on demanda à Laure, Caurvelle, Combeau, le préfet et Aline de venir se placer sur le plateau aménagé dans la salle.

Voyant s'approcher le journaliste avec un micro à la main, Laure voulut se lever. Aline, qui se trouvait juste à sa droite, la retint par le bras et lui souffla :

— Laure, il me casse comme il le veut. S'il te plaît…

La jeune femme se rassit sans un mot et croisa les bras sur sa poitrine.

— Merci, lui glissa Aline.

— L'antenne dans cinq secondes ; quatre, trois, deux, un, antenne ! égrena un technicien.

Après quelques phrases introductives prononcées avec le ton et la gravité de rigueur, le journaliste s'approcha de Caurvelle et se lança dans une série de questions auxquelles l'inspecteur répondit volontiers, jusqu'à ce que le côté purement scientifique soit abordé.

— Pour ces problèmes, il vaut mieux que vous vous adressiez à mademoiselle Schroëder. Je ne suis absolument pas compétent, dit-il.

Le journaliste vint vers elle avec un sourire grave et lui demanda :

— Mademoiselle Schroëder, vous faites partie, si j'ai bien compris, de l'équipe scientifique qui a créé ces animaux et qui les a ensuite étudiés de très près. Pouvez-vous nous en parler ?

— Vous avez mal compris, monsieur. Je ne fais pas partie de l'équipe qui les a créés. Les personnes qui les ont créés sont des généticiens, ce que je ne suis pas. Je suis éthologue, c'est-à-dire que j'étudie le comportement des animaux. J'ai en effet approché les sanglornis de très près, car je faisais une thèse sur les déviances comportementales des animaux transgéniques, ainsi que l'a parfaitement écrit dans son journal mademoiselle Desborde qui suit cette terrible affaire depuis son commencement. Elle sera beaucoup plus capable que moi de résumer tout ce qui s'est déroulé depuis l'attentat qui a entraîné la libération des sanglornis dans la nature.

Le journaliste, sans se départir de sa mine très professionnelle, allait diriger le micro vers Aline. Laure retint son bras et lui dit :

— Je n'ai pas tout à fait terminé, si vous le voulez bien.

— Mais je vous en prie, mademoiselle Schroëder, personne ne veut vous couper la parole, répliqua-t-il, affable.

— Tant mieux. Ce que je veux dire est terrible. Elle se tourna et se plaça de façon à pouvoir regarder la caméra comme s'il s'agissait de son interlocuteur direct. Vous qui

m'écoutez dans votre maison, dans votre quartier, votre ferme, votre bureau sans doute. Sachez que nous sommes face à un problème que nous ne maîtrisons absolument pas. Les sanglornis sont des animaux comme il n'en a jamais existé sur terre. Ce sont des tueurs efficaces, puissants, rapides. Ils tuent et mangent des êtres humains ; ils se *nourrissent* d'êtres humains, insista-t-elle. Il ne faut plus sortir de chez vous la nuit. Il faut voyager vitres fermées, même de jour. Il faut rentrer votre bétail si vous êtes agriculteurs. Nous tentons de les chasser depuis plusieurs jours. Un membre de notre équipe, un policier, s'est fait tuer et dévorer alors qu'il était *dans* la voiture qu'il conduisait. Il a été arraché de son siège par un des fauves qui l'a tiré par la fenêtre ouverte. Un spécialiste de la chasse des grands fauves africains vient de nous rejoindre. Ce matin, il a failli se faire tuer par le mâle d'un groupe de six animaux que nous poursuivions.

Elle fit une courte pause, puis reprit dans un silence total :

— Je ne veux pas affoler tout le monde ; je me moque du sensationnel. Ce que je veux, c'est faire peur ; *vous* faire peur. Je veux que la population soit prévenue qu'elle court un danger de mort. Il n'y a bien sûr pour l'instant que cinquante-cinq animaux, mais les femelles sont pleines ; ils seront plus de deux cents dans quelque temps ; un mois tout au plus. Imaginez deux cents lions mangeurs d'hommes en liberté dans nos campagnes. Vous vous rendez compte de ce que cela peut faire, n'est-ce pas ? Eh bien sachez que les sanglornis sont beaucoup plus dangereux que les lions ; plus intelligents, plus rapides, plus féroces. Ce sont de véritables monstres de cauchemar qui errent, actuellement, à l'instant même où je vous parle, dans nos campagnes, dans les faubourgs de nos villes. Sachez aussi qu'ils sont parfaitement amphibies et capables de rester plusieurs jours dans l'eau sans que personne ne les remarque. Ils sont ainsi restés dans le lac de la ville de Brunard pendant quelques jours et ont provoqué un véritable carnage parmi la population. Pour eux, nous sommes des proies.

Elle se tut à nouveau pendant quelques secondes.

— Allez dans les mairies, dans les préfectures, les commissariats, écrivez à vos députés. Il faut que l'armée soit déployée pour abattre toutes ces bêtes ; il faut que des protections soient élevées autour de toutes les agglomérations. Je vous assure, si nous ne réagissons pas immédiatement dans ce sens, nous avons perdu.

Elle termina sur ces paroles terribles et regarda encore la caméra pendant un instant. Le journaliste, qui avait senti qu'il s'agissait d'un de ces moments uniques, laissa durer le silence quelques longues secondes, puis se tourna vers Aline qu'il interrogea avec beaucoup de sympathie en montrant par de multiples allusions fines qu'il parlait à une collègue. Le reportage se termina sur des questions posées à Combeau et quelques photos prises par la journaliste.

— Je tiens à prévenir les téléspectateurs sensibles que les images qui vont être diffusées maintenant sont parfois difficilement soutenables. Il s'agit de vues saisies sur l'instant par Aline Desborde. Elles illustrent tout ce que viennent de révéler les membres de cette équipe de spécialistes qui traquent les sanglornis, ces fauves qui ont été libérés dans la nature, suite à un attentat.

— Quelle est la suite prévisible maintenant ?

Le reportage était terminé. Les techniciens démontaient les éclairages, rangeaient les fils dans des caisses…

Combeau et Caurvelle discutaient avec le journaliste.

— La suite ? C'est très simple, dit l'inspecteur. Laure l'a décrite, elle…

— Elle n'a pas été un peu catastrophiste, selon vous ? le coupa le journaliste.

— Selon moi ? Vous pourrez demander à tous les membres de l'équipe de chasse, même à Barnard qui en a vu d'autres en ce qui concerne les fauves ; non, Laure n'a pas été trop catastrophiste. Il s'agit d'une réelle catastrophe. Elle est persuadée que notre société doit réagir très rapidement sous peine de devoir changer radicalement, et je suis d'accord avec elle.

— Messieurs, je vous remercie.

Le journaliste serra les mains à la ronde. Laure, qui assistait de loin à son manège, ne s'approcha pas pour le saluer. Elle savait qu'il pensait déjà à sa future émission et ne s'intéressait absolument pas à ce genre d'individus. Il l'avait aidée à prévenir la population du risque qu'elle courait, cela lui suffisait.

Le repas avait été assez morose. Combeau était resté pour discuter avec tout le monde et avait mangé avec eux, au contraire des autorités préfectorales et de l'équipe de télévision qui étaient vite reparties après l'émission.

— Laure, dites-moi, quels sont vos projets maintenant ?

La jeune femme regarda le commissaire, la fourchette en l'air.

— Mes projets ? Partir en vacances, me faire bronzer sur le sable brûlant d'une plage du sud.

Elle répondit tout cela sans un sourire.

— Je voulais parler de la chasse…

— J'avais compris. Que voulez-vous que je vous dise ? On va continuer… On va continuer à les chercher, à arriver toujours en retard, à compter les morts.

— À ce point ?

— Combeau, intervint Caurvelle. Tu sais très bien que tant qu'on ne disposera pas d'une centaine, de deux centaines d'hommes, on ne pourra rien faire.

— Je sais. C'est pour cette raison que j'ai proposé ce reportage.

— Merci pour cette idée, lui dit Laure avec un sourire. Souhaitons que ça les fasse bouger, là-haut.

— Par où pensez-vous que les animaux de ce matin soient partis ?

— Pas la moindre idée, répondit-elle la bouche pleine. Je suppose qu'ils vont vers l'amont. Comme les femelles devraient bientôt mettre bas, j'imagine qu'elles remontent le courant pour le faire, mais je ne sais même pas si elles vont s'installer seules ou en groupe, près de l'eau ou dans un bois très sec… Vous voyez où j'en suis dans ma connaissance de ces bêtes. Je ne les ai étudiées que dans des conditions totalement artificielles. Comment vont-elles réagir dans la nature, livrées à elles-mêmes, je n'en sais rien.

— Vous aviez néanmoins raison sur leur fuite par la rivière et sur le fait qu'elles sont allées en amont, en partant de la ville, fit remarquer Caurvelle.

— Oui, pour quelques animaux. Mais les autres, où ils sont ? Il n'y a qu'une rivière qui traverse le lac. Où sont partis les autres animaux ? Je crois qu'il y a neuf bandes.

— Il y a neuf mâles ? demanda Barnard qui était resté silencieux depuis leur arrivée à la mairie.

— Oui. Neuf mâles et quarante-six femelles, maintenant, dit la jeune femme.

— Ça ferait des troupes d'un mâle et cinq femelles, en moyenne.

— C'est la taille de celle qu'on a vue aujourd'hui.

Le chasseur s'adressa à Combeau :

— Monsieur le commissaire, je vais vous livrer le fond de ma pensée.

— Je vous en prie.

— Schroëder a raison. Hélas. Si on ne fait rien maintenant, il sera très vite trop tard. Ces fauves sont les plus dangereux que j'aie jamais eu à chasser. Donc il faut protéger les villes et les villages ; il faut une troupe de neuf cents hommes dirigée chacune par l'un ou l'une d'entre nous. Il faudrait que l'on puisse marquer un des animaux de chaque groupe. On pourrait comme ça suivre tout le groupe, puisqu'ils ont l'air de fonctionner par bandes.

— Comment voulez-vous les marquer ? demanda Laure.

— Je ne sais pas, avoua le chasseur, mais je crois que c'est la seule solution à notre disposition. Ces bêtes peuvent passer complètement inaperçues, elles entendent ce que nous pensons ; elles sont tout à fait capables de nous éviter alors qu'on est à quelques mètres d'elles.

— Bon ; écoutez, intervint Combeau. Je vais mettre le paquet pour avoir ce que vous demandez, c'est-à-dire les hommes et tout le reste. De votre côté, il faudrait que vous appreniez le plus possible sur ces animaux, sans prendre de risque. Benjamin, je te contacte dès que je sais quelque chose.

Il se leva de table et serra les mains de tout le monde en ajoutant :

— Comptez sur moi, je fais le maximum.

Respectant un rituel maintenant bien établi, Caurvelle aida Laure à se dévêtir quand ils rejoignirent leur chambre. Il la déshabillait jusqu'aux sous-vêtements, puis sortait de la pièce. Elle l'appelait quand elle était couchée. Dès qu'il la rejoignait, elle se plaquait contre lui et s'endormait très rapidement.

Parfois, il la regardait dormir. Elle avait souvent la bouche entrouverte et ses cheveux étaient épars sur son visage. Il lui était arrivé plus d'une fois d'avoir à réprimer l'envie de l'embrasser pendant son sommeil. Leur relation devenait de plus en plus étroite, il s'en apercevait, mais la jeune femme n'affichait jusqu'à présent aucun comportement qui aurait pu lui laisser penser qu'elle tombait amoureuse de lui.

Il s'endormit, le nez chatouillé par les cheveux de Laure… et se réveilla, les lèvres chatouillées par celles de Laure.

— Que…, commença-t-il.

— Ne dis rien, le coupa-t-elle. Ne dis rien.

Ils firent l'amour, en silence, tour à tour doucement et brusquement, mais toujours tendrement. Quand les pensées purent à nouveau être exprimées, quand le calme fut

revenu dans leurs esprits et dans leurs sens, Caurvelle caressa l'épaule de la jeune femme qui lui avait tourné le dos et commença :

— Laure…

— Je ne sais pas, Benjamin, lui dit-elle. Je ne sais pas. J'avais envie depuis si longtemps. Tu es si gentil, si… mâle. Je sens qu'avec toi je n'aurai jamais rien à craindre. Tu es un mâle, Benjamin, répéta-t-elle.

Elle parlait très doucement, d'une voix douce et presque murmurée, avec de longues pauses entre les phrases, comme si elle dormait déjà. Caurvelle retenait son souffle pour ne pas perdre un mot de ce qu'elle lui disait.

— Un mâle, c'est de ça dont j'ai besoin. Un mâle qui me protégera, qui m'aimera plus que tout et sera prêt à se battre pour moi. Les temps vont devenir sauvages, je le sens. Nous allons vers la sauvagerie et ne survivront que ceux qui sauront abandonner tout le côté civilisé… tout le côté artificiel. Ça, ça ne s'invente pas. C'est en toi ou ça n'y est pas. Dès que je t'ai vu, j'ai su que tu possédais la capacité d'être un fauve. Laisse sortir l'animal qui est en toi, Benjamin. Laisse-le sortir pour nous sauver.

Elle se tut, inspira profondément et reprit encore plus bas :

— Ça va être le chaos, prophétisa-t-elle.

Il attendit, ne sachant si elle avait terminé. Sa respiration lui apprit qu'elle s'était vraiment endormie cette fois.

Il ne parvint pas à trouver le sommeil avant longtemps. Ce qu'elle lui avait dit recelait de tels accents de sincérité qu'il n'arrivait pas à admettre qu'elle pourrait avoir tort. Toutes les hypothèses qu'elle avait avancées jusqu'à présent s'étaient révélées exactes. Il inclinait fortement à penser que celle-ci le serait également, toute terrible qu'elle soit.

On dormait. On était bien.

Le mâle avait conduit sa petite troupe de femelles dans un secteur boisé et s'était profondément enfoncé dans le sous-bois. Leur fourrure protégeait les sanglornis de la morsure des ronces. Ils avaient soigneusement piétiné un vaste espace dans un épais roncier et s'étaient serrés les uns contre les autres, autant pour se tenir chaud en cette froide et pluvieuse soirée, que pour se plonger avec délectation dans la communion empathique la plus totale.

Le pêcheur attaqué durant la fuite de la troupe avait été la seule proie dont ils avaient pu se nourrir. Le mâle sentait qu'il allait devoir conduire ses femelles dans une zone plus habitée pour satisfaire leur appétit sans cesse accru.

Huit jours passèrent. Huit jours durant lesquels les sanglornis écumèrent la région, sans que Laure et les membres de son équipe ne puissent faire autre chose qu'arriver trop tard sur les lieux et constater avec le même désespoir que les fauves restaient toujours aussi efficaces. Chaque journée apportait son lot de cadavres, de folie et de deuil pour les survivants, ou de colère et de revendications quand le bétail avait été attaqué.

Combeau donnait des nouvelles de ses multiples tentatives aux membres de l'équipe. De mauvaises nouvelles. Les hommes qu'il devait obtenir ne seraient pas disponibles avant deux mois au minimum.

— Il semble bien que vos bestioles sèment le bordel partout, leur avait-il dit un soir. Les militants du G.A.L.C.P. ont pris tous les morts causés par les sanglornis comme prétexte pour partir en guerre armée contre tout ce qui peut représenter le progrès.

Il leur apprit ainsi que des troubles de plus en plus fréquents secouaient le pays. Tous les militaires et les gendarmes étaient réquisitionnés pour protéger les bâtiments administratifs qui étaient le plus souvent la cible des terroristes du G.A.L.C.P. De plus, d'autres groupes s'engouffraient par la brèche créée dans la défense intérieure du pays ; militants autonomistes, anarchistes qui voyaient enfin l'occasion rêvée de passer à l'action, activistes de tout bord… La police ne savait apparemment pas comment juguler ces hommes et ces femmes déterminés dont le nombre grossissait d'une façon inquiétante.

De leur côté, Laure et les autres vivaient de plus en plus coupés de tout ce qui n'était pas leur chasse. À les voir ainsi renfermés sur leur groupe, ne parlant que des sanglornis, on aurait pu penser que leur opération devenait progressivement une réelle quête mystique. Dans la région, les habitants des hameaux les appelaient « Les chasseurs ». Ils n'étaient pas aimés. Ils arrivaient toujours trop tard et n'avaient aucune tête de sanglorni à leur tableau de chasse. Ils devaient subir les railleries de la population à chacune de leur apparition dans les villages. Le plus surprenant était qu'ils arrivaient sur place fréquemment après les gens des villages voisins. Laure ne comprit jamais comment ces hommes et ces femmes pouvaient savoir avant eux où s'était produite l'attaque.

— Mais bon dieu, quelqu'un peut me dire pourquoi ils ne rentrent pas leurs bêtes ? s'exclama un jour Caurvelle devant le cadavre d'une vache aux trois quarts dévorée.

— Pour la prime, lui répondit Laure.

— Tu crois ?

— Les bergers du Mercantour en ont une pour leurs moutons non gardés quand ils sont attaqués par les loups ; alors je suis certaine que ceux-là vont faire tout ce qu'il faut pour en obtenir une.

Le soir du huitième jour, Combeau les rejoignit pour leur faire part de deux nouveaux événements. Tout d'abord, les autres bandes de sanglornis avaient été localisées. Trois d'entre elles se trouvaient à des centaines de kilomètres. Les animaux avaient voyagé à une vitesse étonnante, sans manger pendant plusieurs jours, ce qui expliquait qu'ils soient passés inaperçus. Plus les jours passaient, plus les victimes étaient nombreuses. Laure et Barnard attribuaient cela au fait que les femelles étaient bientôt proches de leur terme. Elles devaient faire provision d'énergie avant de mettre bas.

La deuxième chose dont il leur fit part était que les pays frontaliers de la France venaient d'émettre une protestation officielle à propos de ce qu'ils considéraient comme une réelle agression contre leur population. Les trois bandes de sanglornis les plus éloignées s'étaient installées près des frontières italienne, suisse et allemande. Les ministres des Affaires étrangères de chacune de ces trois nations avaient fait savoir à la France que le premier de leur ressortissant attaqué par un des animaux

génétiquement modifiés, fabriqués par la France, serait considéré comme une victime de guerre.

— Victime de guerre ?

Le tour que prenaient les choses et la vitesse à laquelle elles basculaient emplissaient la jeune femme de terreur.

— C'est ce qu'ils ont dit. Ce sont leurs propres termes, confirma Combeau. Autre chose, ajouta-t-il sur un ton lugubre. Je suis actuellement sous la menace d'une mutation si je m'obstine à, je cite : « réclamer des moyens supplémentaires pour une équipe qui ne donne aucun résultat », fin de citation.

— Et tu cites qui, là ? demanda Caurvelle.

— Rien d'autre que le ministre, par la bouche du préfet, mon petit pote.

Il laissa passer un moment pendant lequel personne ne dit mot, assimilant lentement ce qu'il venait de leur apprendre et ce que cela sous-entendait, puis il reprit :

— J'ai fait tout ce que je pouvais, je vous assure.

— On le sait, ne t'en fais pas, on le sait.

— Comment allez-vous faire maintenant ?

— Je ne sais pas…, répondit Caurvelle. Je ne sais vraiment pas. Je crois… je crois qu'il faut maintenant que chacun prenne une décision en son âme et conscience. Je ne retiens évidemment personne, dit-il en regardant tous les membres de l'équipe. On a essayé avec les moyens dont on disposait, ça n'a pas marché, mais je crois qu'on n'a vraiment rien à se reprocher. Soit on reste et on continue de tenter de trouver une solution avec les moyens dont on dispose, mais en sachant que ce ne sera plus officiel et que si on se plante, ce qui sera très vraisemblablement le cas, personne ne viendra nous chercher. Soit on décide de partir, de retrouver une « activité normale », entre guillemets, et pour autant que toute activité puisse être normale maintenant, avec tout ce que nous a appris Combeau. Pour ce qui me concerne, je vais rester et continuer à chasser ces bêtes. Je ne peux pas les laisser massacrer les gens sans rien faire.

Il n'osa pas regarder Laure. Il craignait par-dessus tout qu'elle décide de rentrer chez elle et le laisse dans cette campagne, sans elle, sans ses sourires, sans sa voix, ses regards, ses caresses… Il n'eut pas le temps de réellement se formuler tout cela, car la jeune femme lui prit la main et annonça :

— Je reste, bien sûr… Je ferais quoi sans toi ? murmura-t-elle pour lui seul.

Barnard, Boivin et Belbeloc'h décidèrent également de rester. Aline, Arveillot et Purgnon, la tête basse et le ton hésitant firent part de leur décision d'arrêter la chasse.

— Plus personne ne s'intéresse à ce que je peux écrire ici, expliqua Aline. Je sais bien que la chasse est aussi importante, sinon plus que le reste, mais je dois reprendre contact avec mon journal. Je… je suis désolée.

— T'en fais pas, on comprend, la rassura Laure.

Purgnon s'adressa à Caurvelle.

— J'ai… Il s'arrêta, regardant fixement Caurvelle.

— Oui ? l'encouragea celui-ci.

— J'ai trop peur, finit par avouer le policier dans un souffle.

— Alors tu as raison, il vaut mieux que tu aies le courage d'arrêter, lui dit Belbeloc'h.

Les adieux furent simples et rapides. Laure embrassa ceux qui partaient. Combeau lui glissa à l'oreille :

— Faites attention à vous, petite.

Aline lui fit un petit sourire triste et Purgnon, qui lui avait tendu la main, parut surpris qu'elle l'embrasse sur les deux joues et rougit comme un collégien.

– Chapitre neuf –

Des groupes de chasseurs s'étaient constitués dans plusieurs villages, malgré les tentatives de Laure et de Caurvelle pour empêcher ce qu'ils considéraient comme une folie. Un soir, Caurvelle faillit se battre avec un homme qui paradait dans un bar, son fusil de chasse à la main devant un parterre d'hommes et de femmes acquis à sa cause.

— Nous, on sait ce que ça veut dire chasser. On va les trouver, ces bêtes du diable ! On va les liquider et on rentrera chez nous ! C'est pas plus difficile que ça.

— Vous allez vous faire tuer si vous les rencontrez, tenta de plaider l'inspecteur. Elles sont trop…

— Elles sont trop fortes pour vous, ça, on l'a vu, le coupa l'homme d'un ton sans réplique. Vous êtes de la ville, vous n'y connaissez rien. Vous ne savez pas comment fonctionne un animal. Ces bêtes-là, il faut les avoir par la ruse, pas par la… Il chercha un mot bien senti à renvoyer à ce flic de la ville. Pas par la technique, ouais, pas par la technique !

Il fit un sourire à son auditoire.

Une femme prit la parole à son tour et se campa devant Laure, les poings sur les hanches, pour lui cracher au visage :

— Ces bêtes tuent tout ce qu'elles voient. Ces bêtes, c'est… Elle voulait un terme qui marque, qui frappe. Ces bêtes, c'est le diable. Les gens du G.A.L.C.P. ont raison. Mais, ajouta-t-elle avec un air illuminé, nos hommes vont réussir à les tuer, le prêtre les a bénis.

Laure fut sidérée.

— Le prêtre les a… bénis ?

La femme eut un air triomphant. Elle croisa ses bras sur sa poitrine et regarda fixement Laure d'un air de défi.

— Oui ma petite, il les a bénis et il a aussi béni leurs fusils !

Laure regarda Caurvelle. Elle ne parvenait pas à croire ce qu'elle venait d'entendre. L'inspecteur secoua la tête, l'air totalement abattu. Il déclara :

— Si vous allez au-devant de ces fauves avec vos seuls fusils de chasse, même bénis, vous allez mourir. C'est aussi certain que si je lâche ce verre, il va se briser sur le carrelage, dit-il en lâchant le verre qu'il tenait à la main et qui éclata par terre.

Le bruit et l'image du verre pulvérisé semblèrent marquer l'esprit des gens qui assistaient à la scène. Voulant profiter de cette attention, Caurvelle poursuivit :

— Vous n'avez pas idée de ce que sont les sanglornis ! Ce sont des fauves comme vous n'en avez jamais chassé. Cet homme, il désigna Barnard, est un chasseur professionnel. Un chasseur de grands fauves africains. Demandez-lui ce qu'il pense des sanglornis, avant de partir à la chasse.

Barnard acquiesça de la tête et prit la parole :

— Ça fait maintenant dix-sept ans que je chasse en Afrique et en Asie. On m'appelle pour abattre les fauves dangereux, lions, panthères ou tigres mangeurs d'hommes. J'en ai vu des coriaces, des féroces, des effrayants, mais jamais je n'en ai vu comme ceux-là. Aucun des fauves que j'ai eu à combattre ne peut être comparé à ces bêtes. Aucun ne bouge aussi vite, n'est aussi meurtrier, aussi féroce et surtout, aucun n'entend ce que pense le chasseur.

— On s'en fout ! reprit l'homme au fusil. Vous ne connaissez pas le coin, vous…

— Et qu'est-ce que ça va vous donner de connaître le coin ? Vous saurez simplement où vous allez mourir, le coupa Caurvelle. Il ajouta : Je vous interdis de sortir d'ici armés et je confisque tous les fusils du village.

— Et avec quoi tu vas les confisquer, du con ? Vous êtes moins nombreux que nous ici. On vous matraque comme on veut et c'est pas tes copains flics qui se bougeront pour vous aider, ils ont autre chose à faire ! Pourquoi personne ne vous donne de renforts ? Tu peux me le dire, connard ? Hein ? Tu peux me dire pourquoi vous n'êtes plus que vous cinq ? Ils sont où les autres ? Et elles sont où les armées qui auraient dû venir vous aider ? On vous a entendus l'autre jour à la télé ; on n'est pas plus con que les autres et on a bien compris que vous êtes tous seuls. On vous a laissé tomber. Pas étonnant, vous êtes pas très efficaces.

Caurvelle allait répondre, mais Laure le prit par le bras et lui dit, sans se soucier si l'autre l'entendait ou pas :

— Laisse, Benjamin, laisse-le aller se faire dévorer. Il va fournir de la viande, sa viande, aux femelles ; et ses parents, ses amis viendront après se plaindre que le nombre de sanglornis a augmenté. Laisse-le. Il est déjà mort, mais il est trop bête pour s'en rendre compte.

— Tu crois que tu nous fais peur, toi ? demanda l'homme à la jeune femme.

— Je me moque de te faire peur ou pas, lui répondit-elle calmement en se tournant vers lui. Ce que j'espère c'est que ta mort et celle de tous ceux qui auront la stupidité de te suivre servira au moins à décider les politiques à nous envoyer du monde. Vas-y. Va te faire manger, dévorer, mettre en pièces par ces monstres. Seulement, quand tu sentiras les crocs d'un mâle si rapide que tu ne l'auras même pas vu approcher, s'enfoncer dans ton ventre et t'arracher le foie, tu comprendras pourquoi on a voulu t'empêcher de sortir.

Elle lui tourna le dos et sortit du bar sans vérifier si on la suivait ou pas. Après une fraction de seconde d'hésitation, Caurvelle lui emboîta le pas, suivi par tous les autres.

— C'est ça, cassez-vous… fonctionnaires. La voix de l'homme était moins assurée.

La nuit était totale. Depuis longtemps, on avait repéré les esprits qui s'approchaient lentement, lourdement, les bottes parfois engluées dans la boue du chemin. Le mâle paraissait calme. Il avait disposé les bêtes de sa troupe selon un plan précis et

attendait. On inspira profondément, s'emplissant les narines de cette odeur de terre mouillée et sentant un long frisson d'impatience nous parcourir l'échine.

— Dis, Gérard, tu crois qu'il va y en avoir par là ?

— Évidemment. Ces cons de fonctionnaires n'ont rien pigé à ces bestioles. Des bêtes comme ça, ça se hume, ça se chasse pas avec une scientifique et des flics, tu penses ! Une bonne femme ! Une bonne femme à la chasse ! Non mais on rêve ! Ces bêtes, elles vont pas gîter en plein champ, elles seraient trop visibles. Non, non. Pas con, les bêtes ; elles se cachent sûrement dans le fourré du Bois blanc. Je vois pas où elles pourraient être d'autre. Et puis, si elles sont pas là, on recommence demain et on cherche ailleurs. Il faut qu'on les vire du territoire de la commune. Et puis, si on peut s'en faire une ou deux par la même occasion, ce sera pas plus mal.

Son compagnon et les autres acquiescèrent avec conviction. C'est pour ça qu'il était maire, le Gérard. Pas de finasserie, le bien de la commune, des décisions rapides, et voilà. Ses opposants réfléchissaient à deux fois avant de monter au feu contre lui. Il te les retournait comme des crêpes avant qu'ils aient compris d'où leur venaient les coups.

Gérard, il était grand, fort, un peu enveloppé, comme il aimait à le dire lui-même et occupait le poste de maire depuis de longues années. C'était un homme rusé, dont le sens de la politique ne devait rien à des études ou des cours particuliers. C'était inné chez lui. Il savait intuitivement, dans une réunion, quels seraient ceux dont il faudrait se méfier, ceux qui pourraient lui être utiles. Il possédait une véritable cour dans la commune ; un ensemble d'hommes et de femmes qui venaient le voir tous les jours et lui faisaient part des doléances et des demandes de l'ensemble des petits hameaux installés sur le même territoire administratif. Il menait tout cela en faisant preuve d'une réelle efficacité que lui reconnaissaient même ses adversaires.

C'était lui qui était à l'origine de cette décision guerrière à l'encontre des sanglornis. Il voulait agrémenter son blason d'un nouveau titre de gloire et se voyait partir à la chasse au dragon, ou à la bête malfaisante, comme au Moyen Âge. Il lui avait été facile de convaincre une grande partie de la population masculine du village. Il lui avait suffi de faire appel à leur mâle vigueur et à leur obligation de protéger femmes et enfants. Quant aux femmes, l'idée géniale avait été de demander au curé de bénir cette expédition. Gérard savait pertinemment que si les femmes n'avaient pas été convaincues de l'intérêt de cette chasse, son prestige s'en serait trouvé considérablement diminué. Il connaissait parfaitement le poids d'une femme sur l'ardeur guerrière de son époux. Le résultat était allé au-delà de ses espérances ; d'une voix vibrante et convaincue, le vieux curé avait dit une messe spéciale pour cette chasse « aux animaux malfaisants envoyés par Satan pour affaiblir la foi des hommes ». L'antique église du village avait rarement été aussi pleine d'un auditoire attentif et fervent.

Gérard se retrouvait donc maintenant à marcher dans la nuit avec ceux qu'il avait dû sélectionner parmi tous les volontaires qui s'étaient spontanément présentés pour cette première sortie. La petite troupe comprenait dix hommes. Ils étaient tous agriculteurs et chasseurs, sauf l'instituteur qui avait tenu à accompagner les autres pour ne pas être en dehors de ce qu'il avait nommé : « Une page dans l'histoire de la commune ». Il aimait bien les grandes phrases et surtout, il avait horreur qu'on ne le

considère pas comme un habitant du petit village à part entière, ce qu'avait un peu trop tendance à faire la population presque uniquement composée d'agriculteurs et de petits commerçants chez lesquels les fonctionnaires n'étaient pas en odeur de sainteté.

On percevait nettement les pensées des proies qui s'avançaient bruyamment sur le chemin. Le mâle ne bougeait toujours pas. Il veillait au silence total de ses femelles par de fréquentes et petites touches télépathiques intimant le silence et le calme. Les bruyants animaux verticaux étaient maintenant tous proches de l'endroit où l'on se tenait.

Les hommes s'engagèrent sur la voie boueuse. Elle passait juste au milieu de la troupe des fauves, mais aucun des chasseurs ne repéra les sanglornis aplatis contre le sol détrempé. Choix délibéré ou pur hasard, le mâle avait opté pour cet endroit où le sentier descendait doucement vers le bois pour tendre son embuscade. Il avait réparti les femelles de part et d'autre du chemin. Il laissa les hommes les dépasser d'une petite dizaine de mètres avant de lancer le signal d'attaque.

Elle fut brutale. Le maire et ses compagnons n'eurent pas le temps de faire quoi que ce soit. Augmentée par la déclivité du terrain, la vitesse des fauves était inimaginable. Chaque sanglorni avait apparemment choisi sa proie. Ils se jetèrent sur les hommes en criant. Ceux-ci se retournèrent brusquement et virent avec effroi des bêtes énormes aux yeux d'un rouge phosphorescent surgir de la nuit en hurlant.

Le maire n'eut que le temps de sentir ses sphincters lâcher tous en même temps et d'avoir l'étonnante pensée que son pantalon était propre du matin, avant de mourir, la gorge broyée par les crocs d'une femelle qui le terrassa avec un cri de bonheur.

L'instituteur releva son fusil, mais n'eut pas le temps de l'épauler, le bras droit sectionné à hauteur du coude par le mâle qui le tua aussitôt après. Un autre homme, assez gros, tenta de s'enfuir. Il laissa tomber son arme et, poussant un bref sanglot, partit dans la pente en courant, ses bottes de caoutchouc faisant un bruit de succion à chaque foulée. Il fut poursuivi par la plus petite femelle de la troupe. Elle fut sur lui en trois bonds et, d'un coup de dents parfaitement ajusté, lui coupa le tendon d'Achille à travers la botte. Il tomba dans la boue en hurlant et roula sur lui-même pour tenter de repousser le museau de l'animal qui avançait tranquillement, sûr de sa victoire. L'homme cria, appela, les deux mains sur la tête de la femelle, il refusait d'admettre l'issue du combat. La femelle secoua la tête pour se débarrasser de ces mains qui la gênaient et fouailla dans les chairs de sa proie, sans même attendre qu'elle soit morte.

Les autres participants à la chasse connurent des sorts semblables. Un seul parvint à s'échapper un instant ; celui à qui Laure avait prévu une mort horrible. Dès le début de l'attaque, il eut le réflexe de se laisser tomber à terre et de ramper vers la haie toute proche, sans lâcher son fusil. Miraculeusement arrivé sur le petit talus de la haie, il s'introduisit entre les arbustes, écartant les ronces sans sentir les épines qui entraient dans sa peau. Là, il commit l'erreur de tenter de tuer les animaux qui dévoraient ses compagnons. Sans doute aurait-il pu passer inaperçu s'il s'était contenté de fuir, toujours en rampant.

Mais, des larmes de terreur et de rage dans les yeux, confiant dans la supériorité que lui conférait son arme, il se cala efficacement contre le tronc d'un chêne et visa soigneusement l'une des femelles qui plongeait la tête dans la poitrine de l'instituteur.

Il fit feu. Le coup éclata dans la nuit redevenue silencieuse. Il ne pouvait pas la manquer. Elle se trouvait à peine à une quinzaine de mètres de lui et son museau se trouvait enfoui en entier dans le corps. Mais pourtant, quand il pressa sur la détente, l'incroyable se produisit. Elle sauta sur place, effectuant un bond vertical de plus d'un mètre et la décharge de chevrotines vint percuter le corps de l'instituteur qui, sous l'impact, recula un peu dans la boue.

Aussitôt, les sanglornis levèrent la tête et tournèrent tous ensemble leurs terrifiants yeux de braise vers lui. Il ne comprit pas comment ils l'avaient immédiatement repéré, mais dans un coin de son cerveau en ébullition, une voix revint aussi nettement que s'il l'entendait près de lui : celle du type, le chasseur de fauves. Elle lui disait : « Aucun ne bouge aussi vite, n'est aussi meurtrier, aussi féroce et surtout, aucun n'entend ce que pense le chasseur… ». Dans la panique qui l'étreignait, il lâcha son deuxième coup presque sans viser. Le mâle, qui venait vers lui en accélérant progressivement son allure, ne fit qu'un tout petit pas sur le côté pour éviter d'être touché.

— Non, non ! gémit l'homme. Pas moi, c'est pas possible ! Je ne veux pas ! Non !

Il se releva et se mit à courir comme un fou, trébuchant contre les pierres, les taupinières, ne sachant où il allait, il ne reconnaissait rien du paysage pourtant familier où il se trouvait. Derrière lui, il entendait le trot de l'animal et surtout, ressentait son cri qui labourait son cerveau et paralysait progressivement toute sa volonté. Nerveusement épuisé, à demi-fou de terreur, il s'arrêta et se retourna. Le sanglorni s'arrêta également et le considéra de ses yeux rouges et luisants dans la nuit. Puis, sans cesser de crier, il s'avança lentement vers l'homme qui ne raisonnait plus, incapable de toute pensée réfléchie.

L'homme reculait sans en avoir conscience. Il ne savait plus où il se trouvait. Indifférent à tout ce qui n'était pas le cri dans sa tête, il perçut cependant une voix lointaine, la voix de la femme qui était avec le flic, lui murmurer : «… quand tu sentiras les crocs d'un mâle si rapide que tu ne l'auras même pas vu approcher, s'enfoncer dans ton ventre et t'arracher le foie, tu comprendras pourquoi on a voulu t'empêcher de sortir… ». Il ne s'aperçut même pas du moment où le fauve se jeta sur lui à une vitesse effrayante et lui broya la gorge avant de repartir festoyer avec ses femelles…

— Quand ?

— Cette nuit.

— Les cons.

Caurvelle et Barnard se tenaient dans le hall de l'hôtel qui les hébergeait depuis maintenant trois jours. Le chasseur venait d'apprendre la mort des dix hommes et d'en faire part à l'inspecteur.

— Les cons, répéta Caurvelle en secouant la tête. Allons-y, ajouta-t-il en poussant un soupir.

Avant de partir, il téléphona à Combeau pour lui apprendre la nouvelle.

— … si jamais ça pouvait nous donner des biscuits pour avoir plus de moyens…, conclut-il sans trop y croire.

— Ne rêve pas. J'en parle et je te rappelle. Mais ça m'étonnerait que ça change quoi que ce soit, lui dit le commissaire d'un ton las.

Ils ne prirent qu'un véhicule. Ils avaient conservé les deux, mais Caurvelle tenait à faire des économies de carburant, sachant que les fonds ne seraient certainement pas illimités.

Selon les indications données à Barnard par le gendarme qui l'avait contacté, ils empruntèrent le chemin suivi durant la nuit par la petite troupe.

— Et ils se disaient chasseurs, marmonna Barnard.

— Ils n'auraient pas dû passer par là ? lui demanda Belbeloc'h.

— Non. En tout cas, pas à pied. Tiens, je te parie une bière que les bêtes les attendaient là. Arrête, dit-il à Caurvelle.

Il sauta à terre, jeta un rapide coup d'œil sur le sol et leur dit, désabusé :

— Tiens, qu'est-ce que je disais. Regardez là ; et là, et là. Il désignait le sol du doigt. Il y en a partout. Toujours la même bande. Ils étaient couchés ici et ici ; de chaque côté du chemin. Ils les ont laissés passer et les ont attaqués. Comme en plus ils avaient la pente pour eux… Vous parlez que les autres, les *vrais* chasseurs, ils n'ont sûrement eu le temps de rien faire.

Il leur montra les traces de pattes, que même ses coéquipiers auraient pu voir, mais également les herbes couchées par les corps des animaux qui avaient patiemment attendu que leurs proies les dépassent.

Bien que sachant ce qu'ils allaient trouver quelques mètres plus loin, ils remontèrent en voiture et avancèrent un peu. Juste après une courbe du chemin, ils découvrirent le spectacle auquel ils ne parvenaient toujours pas à s'habituer : des corps disloqués, des corps réduits à l'état de carcasse, des corps humains chassés pour leur viande.

— Il y en a un qui a réussi à échapper à la première attaque, commenta Barnard en lisant le déroulement du drame dans la terre humide. Je ne sais pas comment il a fait, mais il n'a pas dû aller loin, le mâle l'a suivi. Regardez ici, il a tiré sur un des fauves qui a évité la décharge. Il a tiré une nouvelle fois. Je ne sais pas ce qu'il a touché, mais il y a peu de plomb dans la terre ; en tout cas, il n'a atteint aucune bête.

Il remonta la piste tout en la commentant :

— Il a couru par là. Le mâle le suivait. Il s'est fait attaquer ici… Le mâle était sûr de lui, il s'est approché presque en marchant. Il a chargé et l'a tué.

— Où est le corps ? demanda Belbeloc'h.

— Ils l'ont emporté. Sans le traîner. Ils portent leurs proies. C'est rare. Les léopards le font pour les dévorer tranquillement dans les arbres, mais les lions les traînent, sauf les plus légères ; les…

— Barnard, on s'en fout de ce que font les autres prédateurs, le coupa Caurvelle. On a un problème avec ceux-là.

— T'as raison mon vieux, répondit le chasseur en saisissant le bras de Caurvelle. T'as raison.

— On retourne là-bas et tu expliques aux gendarmes tout ce que tu viens de nous dire sur la façon dont ça s'est passé.

Tandis que Barnard faisait un cours aux gendarmes, Laure et Caurvelle regardaient, impuissants, les parents et les amis des victimes arriver peu à peu sur les lieux du drame et pousser des cris, éclater en sanglots, secouer la tête. Un type fit également son apparition. Un journaliste. Laure poussa Caurvelle du coude et, du menton, lui désigna l'homme. Il prit quelques photos, puis se dirigea vers le policier et son amie après avoir échangé quelques mots avec le gendarme le plus gradé.

— Vous êtes les spécialistes chargés de chasser ces fauves ? demanda-t-il abruptement.

— Il paraît, répondit Caurvelle.

— Il y a eu un massacre ici, commença le journaliste.

— Vous êtes très perspicace, laissa tomber Caurvelle.

— Comment se fait-il que la police ait laissé les victimes partir dans la campagne, alors que l'on sait que des fauves dangereux s'y promènent en liberté ?

Laure regarda l'homme. Il était grand, plus que Caurvelle, assez jeune, bien coiffé et sentait l'eau de toilette pour homme. Son jean était soigneusement délavé et son polo crème sentait la lavande. Il brandissait un petit magnétophone sous le nez de Caurvelle. Avant que celui-ci ne réponde, Laure planta ses yeux dans ceux du journaliste et lui dit :

— Tu veux une claque ?

L'homme sursauta.

— Pardon ?

Sous le coup de l'émotion, il laissa pendre le bras qui tenait le magnétophone.

Caurvelle sourit. Il l'aimait vraiment, cette femme.

— Je te demande si tu veux une claque, répéta gentiment Laure. Elle poursuivit : Quand on vient faire un papier sur un drame comme celui-là, on s'informe, on vient sans idée préconçue. La police, comme tu dis, ce n'est pas nous ; ce n'est *plus* nous, précisa-t-elle en jetant un rapide coup d'œil à Caurvelle. La police, c'est ceux qui sont en ville et qui laissent les gens se balader en campagne, malgré les sanglornis qui n'attendent que ça pour manger. Tu as dû entendre ce qu'on a dit à la télé. Tu as dû l'entendre, ou alors, change de métier. Tu l'as entendu, oui ou non ?

— Évidemment, mais…

— Alors tu sais ce qu'on pense. Donc ne nous pose pas de questions débiles, ou je te colle une claque.

Elle laissa passer un petit moment, puis demanda :

— Quelle est la question suivante ?

Le journaliste ne répondit pas. Il éteignit son magnétophone d'un coup sec et les quitta sans un mot.

Laure glissa sa main dans celle de Caurvelle et lui demanda :

— Tu crois que je l'ai vexé ?

Dans un profond fourré, on souffrait de plaisir. On haletait, on transpirait. Cela dura une heure, puis six petites choses mouillées, chaudes et odorantes burent

avidement le lait qu'on leur distribuait généreusement en les léchant avec tendresse. On sentait que le même événement se produisait dans les fourrés tout proches. La communion avec les autres femelles fut un intense moment de plaisir. La harde comptait vingt-neuf membres de plus, dont vingt mâles.

Le mâle, père de tous ces petits êtres, allait d'un fourré à l'autre, se faisant rabrouer par les femelles quand il tentait de s'approcher pour sentir les jeunes. Il était heureux, on le sentait et ce bonheur s'ajoutait à celui de toutes les mères.

On s'endormit, épuisée, les six petits douillettement pelotonnés contre les mamelles.

Contrairement à ce qu'avaient pensé Combeau et ceux de l'équipe, « l'affaire sanglante du Bois blanc », comme fut baptisé le massacre par les médias, eut un retentissement considérable. Il se trouvait que, parmi les victimes, il y avait un homme dont les relations foncières l'avaient amené à prendre contact, puis à devenir ami avec un député. La commune concernée ne faisait pas partie de sa circonscription, mais il avait eu suffisamment d'énergie pour ameuter la majorité du Parlement sur cette affaire. On s'était alors scandalisé que les demandes de Caurvelle et de son équipe soient restées sans réponse. Le ministère de l'Intérieur, directement mis en cause, avait justifié cet état de fait en rappelant l'existence de la crise grave qui secouait le pays tout entier et nécessitait un déploiement de forces policières et armées sans précédent.

Néanmoins, le député, fort du soutien de nombre de ses collègues, obtint qu'une troupe de cent hommes se rende sur les lieux et débarrasse la campagne de cette bande d'animaux dangereux. En une semaine, les hommes étaient sur place, commandés par un lieutenant qui avait reçu pour ordre de se mettre à la disposition de Caurvelle et Laure, eux-mêmes placés sous la responsabilité de Combeau.

— Ben tu vois, il aura suffi que le copain d'un puissant y passe pour que ça bouge, commenta Combeau, le soir au dîner.

— Et ça t'étonne ? lui demanda Caurvelle.

— Ça ne devrait pas, mais je suis resté idéaliste, et je crois bien que ça m'étonnera toujours.

— En tout cas, profitons-en, intervint Laure.

Barnard avait conseillé de concentrer les efforts sur le « Bois blanc » pour deux raisons. En premier lieu, il pensait que les taillis denses et par endroits pratiquement impénétrables du bois pouvaient convenir aux animaux ; ensuite, ses minutieuses sorties de reconnaissance autour du bois lui avaient appris que les animaux ne semblaient pas avoir quitté le secteur.

— Ils n'ont rien mangé depuis l'attaque ? demanda Aline qui avait obtenu de la direction de son journal de revenir pour couvrir à nouveau l'affaire.

— Ils ont beaucoup mangé, cette nuit-là, répondit Laure. Et ça ne fait que neuf jours.

— Je pense aussi, d'après ce que tu nous as dit, Laure, que les femelles arrivent bientôt à terme. Elles sont sans doute occupées à trouver un gîte pour mettre bas en toute tranquillité, ajouta le chasseur.

— Comment comptez-vous les faire sortir du bois ? demanda le lieutenant.

Il s'agissait d'un homme d'une quarantaine d'années qui semblait plein de bonne volonté et obéissait à tout ce que lui disaient Caurvelle, Laure et Barnard. Il était blond et possédait des yeux bleus intelligents qui semblaient toujours prêts à sourire.

— S'il n'avait pas fait ce temps-là, j'aurais demandé qu'on y mette le feu, lui répondit Barnard. C'est le seul moyen réellement efficace pour débusquer un animal qui se terre dans une végétation dense. Mais avec cette flotte qui n'arrête pas, les arbres sont trop mouillés pour prendre feu.

— Tu aurais mis le feu au bois entier ? s'étonna Caurvelle.

— Il faut savoir ce qu'on veut, lui dit Laure. Le bois aurait repoussé. Bon ; on ne peut pas mettre le feu. Alors, comment fait-on ?

— Des bull… Il faudrait des bulldozers pour défricher. On arrache tous les ronciers, un par un. Avec le bruit, l'agitation, les odeurs et tout ça, ça m'étonnerait que les bêtes restent au bois.

— Oui, c'est une idée, admit Caurvelle.

— Ce n'est pas une idée, c'est *l'idée*, dit Barnard. On ne peut pas faire autrement. Si on tentait une battue, les rabatteurs se feraient tuer avant d'avoir compris ce qui leur arrive. On ne peut pas non plus lâcher des chiens là-dedans, ils seraient tout aussi facilement mis en pièces. Non. Il faut des bull. On les modifie pour qu'un homme puisse se tenir à l'extérieur dans une sorte de cage d'où il pourra tirer. Il ne faut absolument personne à terre sans protection. Regardez, dit-il en se penchant sur la carte étalée sur une table. On place cinq engins là, là et là, dit-il en pointant trois des côtés du bois qui était à peu près rectangulaire.

— Et ça leur laisse une sortie où on les attend, commenta Caurvelle.

— Eh oui.

— Ils vont le savoir. Ce sera dans la tête de tous les hommes, fit remarquer Laure.

— C'est l'ennui, admit Barnard.

— À moins que les hommes ne le sachent pas, intervint le lieutenant. Il suffirait que ceux qui manœuvrent les engins ne soient pas tenus au courant du fait que les quatre côtés du bois ne sont pas « nettoyés ».

— Bien sûr ! Ils croiront que tout le bois est encerclé, donc les bêtes le penseront aussi et, trouvant la sortie, elles s'imagineront nous avoir feintés et se jetteront dedans, juste là où on les attend. Ça peut marcher ! Je vous assure que ça peut marcher ! Barnard était enthousiaste.

— Combien de temps pour préparer les engins ? s'informa Caurvelle auprès du lieutenant.

— Si j'en fais la demande dès maintenant, je pense qu'ils pourront être sur zone dès après-demain.

— Alors au boulot. Tu fais la demande, nous, on réunit les hommes et on forme les équipes. En plus des quinze bull, il nous faudra quinze conducteurs évidemment. C'est possible ?

— Je pense, répondit le militaire.

Laure restait silencieuse. Elle écoutait tout le monde, mais ne faisait aucune remarque. Caurvelle s'en aperçut.

— Laure ? Tu ne dis rien, remarqua-t-il.

— J'écoute.

— Et ?…, demanda-t-il comme elle se taisait.

— Et… je ne sais pas. J'ai l'impression que c'est ce qu'on peut faire de mieux, mais que ça ne suffira pas.

— Tu crois qu'ils pourront encore s'en sortir.

Ce n'était pas une question. Caurvelle la connaissait de mieux en mieux ; il avait appris à reconnaître ce ton un peu fataliste et cette inflexion subtile dans la voix.

— Oui, dit-elle avec un soupir. Je crois qu'ils pourront encore s'en sortir, mais je ne sais pas comment.

— Comment voulez-vous qu'ils s'échappent ? s'étonna le militaire.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais… Ah, je dois sans doute leur prêter des capacités qu'ils n'ont pas. C'est vrai qu'il me paraît difficile qu'ils sortent de ce piège.

Elle avait pris un ton enjoué pour prononcer cette dernière phrase, mais Caurvelle ne fut pas dupe. Il était certain qu'elle ne croyait pas à ce qu'elle venait de dire. Un regard vers Barnard lui apprit que, lui non plus, ne s'était pas laissé leurrer par l'optimisme forcé de la jeune femme. Il la regardait, les sourcils froncés, l'air visiblement soucieux.

— Si Laure n'y croit pas, finit-il par dire, c'est que ça ne va pas marcher.

— Mais… Vous venez de dire le contraire ! s'exclama le lieutenant.

— Écoute mon vieux, dit le chasseur. Il existe des cas où une personne est… comment dire ? En communication avec un animal ; enfin… pas en communication, mais elle fait exactement comme si elle était capable de prévoir ce que va faire cet animal, comment il va réagir, et tout le tintouin. Je l'ai vu. Plusieurs fois. Laure *sait* comment vont agir les sanglornis ; et quand elle ne le sait pas, elle sent ce qui va fonctionner ou pas. À chaque fois qu'elle a émis un doute sur une stratégie, ça a foiré. Tout ce qu'on a pu inventer pour que ça marche a été sans effet. Vrai ou pas ? demanda-t-il en se tournant vers Caurvelle et les autres.

— Vrai, répondirent-ils tous en chœur.

— Donc ce qu'on vient de mettre sur pied, eh bien ce n'est même pas la peine de le lancer, ça va foirer. Aussi sûr que le soleil va se lever demain.

Barnard s'assit sur une chaise et se tut en regardant la jeune femme qui ne savait que dire.

Pendant un instant, personne ne dit un mot, examinant la pointe de ses chaussures, ou se plongeant dans la contemplation de la pluie qui tombait doucement, derrière les fenêtres.

Puis Belbeloc'h regarda Caurvelle qui lui fit un signe de tête, sentant qu'il avait une idée à soumettre.

— Vous ne pouvez pas avoir des chars lance-flammes comme on en voit dans les films américains ? Si on pouvait les faire avancer dans le bois, ils crameraient tout ce

qui bouge et les sanglornis avec. On les placerait exactement là où l'a dit Barnard, en laissant une sortie, et les pilotes seraient complètement protégés sans qu'on ait besoin de modifier les chars, ça nous ferait gagner du temps.

— Je ne sais pas si je peux en avoir, dit le lieutenant d'un air dubitatif. Mais c'est vrai qu'avec un lance-flammes qui porte à plus de dix mètres, les animaux auront du mal à y échapper, ajouta-t-il.

— Ils ne sont sûrement pas utilisés pour réprimer les émeutes et les manifestations civiles, fit remarquer Caurvelle.

— Bien sûr que non ! s'exclama le militaire.

— C'est manœuvrant, ces choses-là ? s'enquit Barnard.

— Les chars modernes sont très manœuvrants.

— Il est possible de tirer à balles, depuis le char ? continua le chasseur.

— Bien sûr.

— Alors faites-en venir le plus possible ici. Je crois que c'est le maximum que l'on puisse faire.

— Et le minimum, ajouta Laure.

— Ça te convient mieux ? lui demanda Barnard.

— Je crois que c'est mieux, oui. Il ne faut vraiment pas lésiner sur les moyens si on veut avoir une toute petite chance de les tuer tous.

— Ils sont si terribles que ça, vos fauves ? demanda le militaire en souriant.

Le regard qu'ils lui lancèrent tous fit immédiatement disparaître son sourire. Il leva les deux mains, paumes en avant et dit :

— OK, OK, je n'ai rien dit. Ils sont terribles.

Le lieutenant était têtu. Il passa le soir même un nombre impressionnant de coups de fil, appelant son supérieur hiérarchique direct, qui lui répondit que sa demande n'était pas de son ressort. Il téléphona alors au député, puis au ministre lui-même, sous couvert du député. Au bout de deux heures ininterrompues de palabres, d'argumentation, il réussit à obtenir ce qu'il voulait : dix chars seraient en place le surlendemain.

— Je n'ai pas pu en avoir quinze, impossible de les sortir. s'excusa-t-il, désolé.

— C'est déjà bien que tu en aies dix, le rassura Caurvelle. Avec ça, je pense qu'on pourra leur faire du mal. Tu sais, expliqua-t-il, je dois te dire que je n'y croyais pas vraiment à ce que tu puisses obtenir tout ça. Depuis le début de cette histoire, le gouvernement ne bouge pas. Ou si peu, que c'est pareil. Combeau, le commissaire, pense qu'on cherche à minimiser l'affaire pour ne pas alarmer l'opinion. Je ne sais pas si les politiques sont lucides et s'ils essaient eux-mêmes de se rassurer, ou s'ils n'ont pas saisi l'importance du phénomène. Toujours est-il que chacune des demandes qu'on a pu faire ont été traitées avec assez peu d'intérêt. On nous faisait systématiquement comprendre que le pays était déjà dans une passe difficile et que nos bêtes ne pesaient pas très lourd face aux émeutes qui se déclarent, aux attentats réussis ou avortés, et tout ce qui s'en suit. Donc, dix chars, c'est pas mal.

— Laure ? Tu n'y crois pas, hein ?

Caurvelle lui parlait depuis le lit dans lequel il était déjà allongé. Elle se trouvait dans la salle de bains. Il n'avait pas besoin de parler trop fort, il ne s'agissait que d'un petit hôtel peu renommé et la minceur des cloisons autorisait presque les conversations à voix basse d'une pièce à l'autre.

Elle apparut dans la chambre, se frottant la tête avec une serviette. Comme à chaque fois, il fut saisi d'un tendre et puissant trouble en la voyant venir vers lui. Elle ne le regardait pas et s'essuyait vigoureusement les cheveux. Il la trouvait belle. D'une beauté authentique, sans fard, sans artifice. Sa façon de marcher était naturelle, la couleur de ses cheveux était naturelle. Tout en elle respirait la grâce ; la grâce animale. Oui, c'était cela, elle était animale. Elle se coulait dans la pièce comme aurait pu le faire une lionne, ou une louve. Il n'y avait rien de heurté dans sa façon de se déplacer ; elle se mouvait en souplesse, sans à-coups, sans gaucherie.

Depuis quelques jours, elle avait enlevé les pansements qu'elle portait pour protéger son moignon. La vue de la peau tendre et rose émouvait toujours Caurvelle qui ressentait un étrange sentiment de culpabilité qu'il ne parvenait pas à s'expliquer. Elle commençait à être habile avec sa main gauche et avait refusé la prothèse que l'hôpital lui avait proposée, au téléphone.

— Un bout de plastique au bout du bras ! Pourquoi pas un crochet, tant qu'on y est ? avait-elle répondu à son interlocuteur avant de raccrocher.

Caurvelle l'aidait toujours pour se déshabiller, agrafer son soutien-gorge, ou autres menues tâches qu'il fallait accomplir avec deux mains. Elle ne faisait jamais aucune allusion à son handicap. Caurvelle pensait qu'il aurait parfois préféré qu'elle en parle pour juger comment elle avait assimilé tout cela, mais il n'osait pas aborder le sujet de peur de la brusquer. Il attendait.

Ce soir-là, elle portait un peignoir de bain appartenant à Caurvelle et donc un peu trop grand pour elle et dont elle avait perdu la ceinture. L'inspecteur voyait les seins qui pointaient sous le tissu et obligea son regard à quitter ce spectacle. Il ignorait toujours de quelle façon la jeune femme le considérait. Elle tenait à lui, elle le lui avait déjà dit. Il y avait eu, aussi, cette relation charnelle, ce merveilleux moment d'amour, mais il ne savait si cela signifiait réellement qu'elle l'aimait, lui, pour ce qu'il était…

Elle laissa tomber le peignoir et la serviette sur le sol et se glissa dans le lit où elle se plaqua immédiatement contre lui, comme à son habitude.

— Non, je n'y crois pas, dit-elle en répondant à la question qu'il lui avait posée. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens qu'ils vont encore réussir à s'échapper.

— Pourtant, cette fois, on a mis le paquet.

— Je sais… On a fait tout ce qu'on pouvait faire, mais j'ai… je ne sais pas comment le dire… j'ai comme l'impression que c'est trop tard, qu'on a dépassé le point de non-retour et qu'ils sont maintenant trop nombreux. Ce sont des animaux qu'on a inventés, Benjamin. Ils n'existaient pas auparavant.

— Et alors ? Ce sont des bêtes comme les autres, ils ne sont pas magiques, quand même.

Il regretta ces paroles, parce qu'elle s'éloigna de lui. Immédiatement. Elle s'assit dans le lit.

— Évidemment qu'ils ne sont pas magiques ! Mais, non, ils ne sont pas comme les autres.

Le ton était dur et la voix, glaciale.

— Excuse-moi, Laure. Excuse-moi. Je n'ai pas voulu te vexer.

Elle leva les yeux au ciel.

— Me vexer ! Bien sûr que tu ne m'as pas vexée, mais ça m'énerve de voir que même toi tu ne te rends plus compte à qui on a affaire. On dirait que tu es comme tous les mecs, subjugué dès qu'on leur montre un gros pistolet. Dis-toi bien Caurvelle que les sanglornis n'en ont rien à foutre des lance-flammes de l'armée. Quelle que soit la puissance de l'arme, elle est quand même commandée par un homme. Un homme qui pense, donc un homme qu'ils peuvent entendre. C'est là où ils sont plus forts que nous. La seule chose dont je me préoccupe réellement, c'est combien de types vont y laisser leur peau dans deux jours. C'est tout. Je suis sûre, tu m'entends Caurvelle, je suis sûre que les sanglornis vont passer à travers le piège.

— Alors qu'est-ce que tu proposes ? Si on ne peut pas les avoir comme ça, il faut une bombe, du napalm, je ne sais pas…

Elle ne dit rien. Caurvelle continua :

— Tu comprends, Laure, j'ai envie d'y croire. J'ai envie de croire que ça va marcher. J'en ai assez de courir après ces bêtes qui tuent, qui massacrent des gens, sans qu'on ne puisse rien y faire.

— Moi aussi j'en ai assez, mais je ne crois pas que ça serve à quelque chose de tenter de les tuer tous. C'est trop tard. Il aurait fallu le faire quand ils étaient encore tous dans le même secteur. On aurait bouclé la zone et balancé je ne sais quelle saloperie dedans et voilà. Seulement, on a attendu et maintenant, il y en a presque partout…

— Presque partout, tu…

— J'exagère ? Sans doute un peu, mais dans deux ans, ce ne sera plus de l'exagération. Ils seront *réellement* partout. Pour l'instant, ils sont encore en France, mais pas pour longtemps. Ils vont passer les frontières et aller goûter les Allemands, les Suisses, les Italiens, les Espagnols et encore plus à l'est. Ils savent nager. Ils nagent même très bien. Ils passeront le détroit de Behring et l'Amérique sera envahie. Eux n'hésiteront pas à employer les grands moyens, mais ça ne suffira pas. Ils tueront sûrement une bonne partie de ceux qui auront tenté d'entrer, mais il en restera quelques-uns. Combien, je ne sais pas. Mais assez pour qu'une invasion se réalise. Et ce sera pareil partout. Le monde entier sera concerné, Caurvelle. Le monde entier, quoi qu'on fasse pour les en empêcher… C'est comme ça que je vois les choses.

— Sombre pronostique, commenta Caurvelle.

— C'est le seul que je puisse faire, désolée. Je te rappelle d'ailleurs que c'est le seul que je fais depuis quelque temps.

— Je sais. Alors, qu'est-ce que tu proposes ?

— L'éducation.

— L'éducation ?

— Il faut apprendre aux gens à vivre avec ces fauves en liberté. Leur apprendre la conduite à tenir s'ils se trouvent en face d'un sanglorni ; leur apprendre tout ce qu'on

sait sur ces animaux ; donner de vrais cours publics. On doit changer de mentalité, de façon de faire, parce que tant qu'on agira comme pour les autres prédateurs ou maladies, ou tout ce qui tend à attaquer l'espèce humaine, eh bien on perdra. Je voudrais que toi au moins, tu en sois convaincu. Réellement convaincu.

Elle se leva et se planta devant la fenêtre qu'elle ouvrit en grand. La pluie avait apparemment cessé, mais il faisait encore très frais, presque froid. Leur chambre donnait sur l'arrière de l'hôtel, en direction des champs et des bois. Malgré l'heure tardive, elle apercevait les lumières d'une ferme au loin. Inconsciemment, elle tendit l'oreille pour vérifier si elle n'entendait pas de cris ou de hurlements. Elle frissonna.

— Tu as froid, viens là, lui dit Caurvelle en ouvrant le lit.

— Ce n'est pas le froid, répondit-elle.

Elle se tut quelques secondes et dit sans se retourner :

— Je t'aime, Caurvelle.

Elle dit cela comme une évidence, sans aucune passion dans la voix, mais comme si elle énonçait quelque chose auquel elle ne pouvait rien. Elle reprit, toujours tournée vers la nuit :

— C'est venu comme ça, sans que je ne fasse rien pour. Maintenant, j'ai peur pour toi, j'ai besoin que tu sois là, j'ai besoin de tes yeux, de tes mains, j'ai besoin d'entendre ta voix, j'ai besoin de ta force, j'ai besoin de toi.

Il s'était levé doucement pendant qu'elle parlait et s'était placé tout contre elle.

Elle se laissa aller quand il l'enveloppa dans ses bras.

Enfin ! Elle venait de dire qu'elle l'aimait. Il savait maintenant comment elle le considérait. Il aurait sans doute dû être enflammé, mais il ne ressentait aucune exaltation, aucun transport enflammé. Il se sentait plus heureux qu'il ne l'avait jamais été, mais avec ce bonheur, avec cette joie, il savait qu'un particulier devoir de protection lui incombait également. Il s'en était rendu compte auparavant, Laure était de ces personnes dont la dualité apparaissait aux yeux de ceux qui les connaissaient le mieux. Elle était forte. Tout le monde en convenait. Mais elle était également d'une fragilité et d'une sensibilité qui ne se révélaient que lorsqu'elle permettait que l'on s'approche très près de son jardin secret. Était-ce pour cette raison qu'il l'aimait ? Il ne cherchait pas de raison, se contentant de jouir de sa présence constante à ses côtés.

Il la prit dans ses bras et la porta jusqu'au lit.

***

Les chars étaient arrivés. Toute la population du village était sur la place où les conducteurs les descendaient des camions qui les avaient transportés. Les chars étant d'imposants véhicules, la place se trouva rapidement trop petite. Il fallut les parquer dans la rue principale.

À la vue de ces machines de guerre, l'optimisme revint parmi la population, et même chez les membres de l'équipe de chasse.

— Ils vont avoir chaud aux fesses ! s'exclama Belbeloc'h, tout sourire.

Tout le monde acquiesça, sauf Laure, Caurvelle et Barnard. Le chasseur de fauves regardait la jeune femme. Son air soucieux ne lui avait pas échappé ; il vint vers elle.

— Tu penses qu'ils ne vont pas sentir la chaleur, hein ?

— Ils vont avoir très peur. Ils vont donc être très dangereux.

— Tu n'évoques pas la possibilité qu'ils meurent, remarqua-t-il.

— Non.

— Même pas un ou deux ?

Elle le regarda en souriant.

— Je ne suis pas une voyante, Barnard.

— Non, c'est bien dommage, soupira le chasseur.

Il fut appelé par le lieutenant qui voulait savoir comment placer les hommes, répartir les chars. Il le rejoignit avec Caurvelle, tandis que Laure partait avec Boivin vers le bois. Ils devaient vérifier si les animaux étaient toujours dans le taillis. Ils savaient maintenant parfaitement reconnaître les traces des sanglornis et effectuaient cette tournée plusieurs fois par jour. Un chemin s'était même formé sous les roues de la voiture, tellement ils avaient emprunté cet itinéraire de contrôle durant ces derniers temps.

Laure conduisait. Elle avait parfaitement maîtrisé la conduite à une main et avait tenu à le faire pour se sentir plus utile, comme il était hors de question qu'elle se serve d'un fusil. Elle roulait au pas et Boivin inspectait minutieusement le sol depuis la plate-forme arrière que l'on avait protégée par un épais grillage. Quand il éprouvait un doute sur une trace, ou un détail du sol, il frappait sur le toit de l'habitacle. Laure stoppait et revenait en arrière pour qu'il vérifie ce qui l'avait alerté.

Cette fois encore, ils ne virent rien. Aucune trace, aucune coulée dans les herbes. Ils firent deux fois le tour dans chaque sens, Barnard leur ayant expliqué à tous qu'une trace pouvait passer inaperçue selon un angle de vue et être très visible si elle était regardée différemment.

Durant le trajet de retour, Boivin s'étonna :

— C'est quand même bizarre, ça fait quatre jours qu'ils ont mangé et depuis, il ne se passe plus rien. Tu crois qu'ils ont pu se barrer sans qu'on les voie ?

— Je crois qu'ils sont toujours dans le bois. Et le fait qu'ils ne mangent plus m'inquiète. J'ai peur que les femelles mettent bas.

— Alors c'est maintenant qu'il faut attaquer, dit Barnard quand elle lui fit part de sa conclusion à leur retour. Il faut y aller dès maintenant. Caurvelle ?

— Tu dois avoir raison. Les femelles seront retardées par les jeunes. Si ça se trouve, elles ne voudront même pas fuir.

— Ça, ça m'étonnerait quand même, dit Barnard. Elles attendront sûrement le dernier moment, mais elles partiront, quitte à abandonner les jeunes. Mais alors, elles seront de très mauvais poil.

Le lendemain matin, les chars furent rapidement mis en position. Comme prévu, aucun des conducteurs et opérateurs de tir ne savait quels étaient les secteurs concernés par leur attaque. On leur avait expliqué les raisons de ces dispositions

particulières et, bien qu'ils soient sceptiques quant aux facultés télépathiques des animaux, les militaires n'avaient fait aucun commentaire.

Un bruit épouvantable et une odeur de mort se répandaient dans le taillis. On avait peur, terriblement peur. Le mâle tournait en rond, affolé. Son impuissance était palpable. Les jeunes tournaient autour de leurs mères en silence, ayant instinctivement appris à se taire dans les cas d'urgence. Ils communiquaient avec les femelles par l'esprit. Ils savaient marcher. Ils couraient passablement bien, jouant parfois à se poursuivre dans les ronces. Ils avaient fait leurs premiers pas trois heures après leur naissance et s'étaient très rapidement montrés doués d'une débordante activité. Trois étaient morts ; chez la même femelle. Les trois restants n'étaient pas très vaillants et se tenaient le plus souvent contre leur mère qui les léchait, les poussait du museau, comme pour les exhorter à jouer avec les autres.

On leva la tête vers le mâle. Le bruit s'était dangereusement rapproché et ceinturait maintenant presque totalement le taillis. Des voix s'entendaient au travers du vacarme. Les voix des proies verticales. Un filet de salive coula involontairement jusqu'au sol. On avait faim.

Après un ordre bref, le mâle partit au galop, soulevant des mottes de terre sur son passage. On ignorait où il allait, mais on savait qu'il allait revenir. On attendit donc, tentant de ne pas entendre ces grondements terrifiants et de ne pas sentir l'haleine des monstres qui encerclaient le bois.

Les soldats étaient transportés par des camions dont les bâches avaient été relevées. Caurvelle avait fait remarquer qu'ils n'étaient pas assez protégés, mais le lieutenant et ses hommes avaient fait valoir leur professionnalisme.

Les chars roulaient en tête et prenaient progressivement position. Les camions suivaient, ils allaient déposer les hommes dans le secteur où les sanglornis devaient normalement apparaître. Dans le second camion de la file, les militaires regardaient distraitement le taillis qui défilait devant leurs yeux. Ils n'étaient pas mécontents de se trouver là ; cela les changeait de la routine de la caserne et ils se trouvaient mieux lotis que certains de leurs collègues qui avaient été envoyés dans les grandes villes en appui de la police pour garder les administrations contre les émeutiers et les pilleurs.

— Là ! cria tout à coup un homme.

Il tira aussitôt une rafale de son pistolet-mitrailleur, mais ne faucha que des feuilles. Le camion pila brusquement.

— Qui a tiré ?

Barnard venait d'arriver en voiture, accompagné du lieutenant.

— C'est moi, monsieur.

— Sur quoi ?

— J'ai vu une bête sombre qui courait dans le bois, juste derrière la lisière. Je ne comprends pas, je ne crois pas l'avoir touchée. Pourtant, je…

— Évidemment que vous ne l'avez pas touchée. Si on pensait qu'on pouvait les abattre avec des balles, pourquoi est-ce qu'on aurait fait venir les chars ? Défense de tirer tant que les chars n'ont pas commencé à entrer dans le bois. D'accord ?

— Bien compris, monsieur.

La voiture s'éloigna.

— Défense de tirer, défense de tirer ! Comment il veut qu'on les flingue ses bêtes, si on doit pas leur tirer dessus ? N'empêche, c'est vrai qu'elles sont rapides, les salopes. Je l'avais pile dans le collimateur et j'ai rien touché ! Que dalle !

Quand il revint, le mâle avait pris une décision. Il avait compris que le bois était presque totalement encerclé, sauf sur un côté où se concentraient toutes les proies verticales. Elles portaient ces longues choses qui crachaient la mort et il avait dû éviter de justesse l'attaque d'une proie. Heureusement, elle avait un esprit tellement structuré qu'il lui avait été facile d'entendre chacune des pensées préparant à l'attaque. Seulement elles étaient nombreuses et l'une d'elles pourrait facilement blesser ou tuer une des femelles ou même un ou plusieurs jeunes.

Il se coucha près d'une femelle ; celle dont les petits étaient faibles. Il posa sa lourde tête contre elle et émit un tendre et sourd grondement auquel elle répondit par un long gémissement. Les autres femelles ne bougeaient pas. Elles avaient compris.

Ils se mirent en marche comme d'habitude, c'est-à-dire qu'ils se levèrent tous en même temps et partirent dans la même direction sans qu'aucun son ne soit émis. Les jeunes étaient pour une fois très sages et restaient tout contre leur mère. Ils marchèrent malgré la peur qui leur nouait les entrailles. Les monstres métalliques ne bougeaient plus. Ils grondaient sur place, sans avancer ni reculer, exhalant une haleine de mort. Une femelle voulut tenter de se glisser entre deux d'entre eux. Cela ne dépassa pas le stade de la pensée. Elle reçut le hurlement autoritaire du mâle jusque dans les tréfonds de son esprit. Il *fallait* le suivre. Il *fallait* rester ensemble jusqu'au bout.

Quand ils furent tout près des proies, juste à la lisière du bois, ils se couchèrent sans faire remuer la moindre brindille.

On entendait les hurlements des proies, elles se parlaient à voix forte, comme pour masquer la crainte qu'elles éprouvaient à se trouver si proches de la bande. On sentait la peur dans certains esprits et une insultante assurance dans d'autres. On sentit les poils se dresser sur l'échine, mais on ne dit rien, on ne bougea pas. On attendit.

Le mâle s'était placé tout contre la femelle choisie. Elle savait ce qu'elle allait faire. Elle savait qu'ils allaient mourir, elle et ses trois petits restants. Elle l'acceptait. Sans savoir ni pourquoi, ni comment, elle avait confusément admis l'idée de sa mort certaine.

Le mâle lui envoya un ordre précis et tendre. Elle se coula à sa suite dans les hautes herbes mouillées et quitta tous les membres de sa bande sans un regard en arrière, se dirigeant à l'autre extrémité du cordon humain qui leur barrait la route vers la rivière. Ignorant les traces qu'elle croisait, elle encourageait ses petits malades à les suivre, elle et le mâle. Ils avancèrent ainsi sur une bonne dizaine de mètres. Quand ils furent arrivés à trois ou quatre mètres de deux proies verticales, ils s'immobilisèrent.

Les deux hommes ne les avaient pas vus venir. Ils attendaient des animaux affolés, à moitié carbonisés qui sortiraient du bois en hurlant. Ils parlaient entre eux, confiants dans leurs armes, dans leur nombre et dans leur professionnalisme.

La femelle attendit le signal du mâle. Il vint sous la forme d'un hurlement soudain et d'une puissance effrayante, repris silencieusement par tous les membres de la bande qui disaient adieu à leur compagne et criaient leur rage à la face de leurs proies.

Les deux soldats et tous les humains entendirent ce cri démoniaque, malgré le bruit du moteur des chars. Les hommes les plus proches n'entendirent rien d'autre, car la femelle se jeta sur eux et les tua avec une rapidité et une efficacité qui ne leur laissèrent aucune chance d'y échapper. Le mâle se chargea de trois autres soldats qui connurent un sort semblable. Les deux sanglornis agissaient comme des démons, volant presque d'un homme à l'autre, creusant une tranchée sanglante au travers du barrage humain qui voulait les contenir.

À un moment, le mâle crut presque que la femelle pourrait s'en sortir. Mais les proies étaient organisées, redoutables. Elles se ressaisirent et commencèrent à riposter en un meurtrier déluge de balles de métal. Après une dernière pensée, le mâle battit rapidement retraite et laissa la femelle poursuivre son œuvre de mort.

Elle ne cherchait pas à fuir, mais à tuer le plus possible de proies, à semer la peur dans les rangs des humains, frappant tout ce qui se présentait. Ses petits étaient morts dès les premiers coups de feu. Sa rage avait été décuplée. Elle utilisait tout son corps, labourant les ventres à coups de griffe, broyant visages et gorges à coups de dent d'autant plus meurtriers qu'ils étaient désespérés.

Dans la prairie humide, c'était la panique. On ne savait pas sur quoi on tirait, on ne voyait qu'une masse sombre qui se déplaçait à une vitesse inconcevable, blessant ou tuant tous les hommes sur son passage. Il était très difficile et même presque impossible de tirer, car la bête se maintenait au centre d'un groupe qui se resserrait sur elle. Ce qui devait rester gravé dans la mémoire des survivants fut la rage meurtrière qui animait les monstres. Il semblait qu'ils ne s'arrêteraient jamais et on aurait dit qu'ils en voulaient personnellement à leurs victimes. Cela ne ressemblait pas à l'attaque d'un animal sauvage acculé, mais à une tuerie délibérée, à un massacre volontairement perpétré. À aucun moment, les hommes ne se rendirent compte qu'ils n'avaient affaire qu'à un seul animal.

— Les chars ! Faites avancer les chars ! cria le lieutenant dans le tumulte des coups de feu et des hurlements du monstre.

— Si on les fait avancer, les autres pourront s'enfuir, protesta Caurvelle.

Laure le tira par la manche :

— Ils sont sûrement déjà partis, Benjamin.

Quatre chars s'avancèrent rapidement, monstres de métal grondant et soufflant qui semblèrent avoir un effet sur la femelle. Elle s'arrêta tout à coup de courir d'un homme à l'autre, cessant son ballet mortel pour considérer son destin qui s'avançait vers elle dans un épouvantable vacarme mécanique.

— Il n'y en avait qu'un ! Il n'y en avait qu'un !

Le cri fut repris par une grande partie des militaires qui regardaient, incrédules, la femelle assise au centre du cercle qu'ils formaient. Laure ne put s'empêcher de la trouver belle. Le poitrail taché de sang, elle ne regardait pas les hommes, mais uniquement les chars qui prenaient position. Elle haletait un peu et ce qui frappa la jeune femme fut la résolution et surtout la conscience qu'elle crut déceler dans les yeux rouges de l'animal, comme si elle s'était volontairement sacrifiée pour les autres. Quelques soldats tentèrent de la toucher, mais elle évita sans aucun mal les projectiles qui frappèrent la terre. Elle sautait à la verticale, à plus d'un mètre de haut et les balles arrachaient des touffes d'herbe à l'endroit où elle se trouvait auparavant.

— Belbeloc'h, tu lui tires dessus quand je te le dis.

— Mais… elle va le savoir, s'étonna le Breton.

— Tu le fais et c'est tout.

Caurvelle prit Boivin à part et lui expliqua la suite de la manœuvre :

— Quand Belbeloc'h tire, la femelle saute et pendant qu'elle est en l'air, tu la tues. C'est compris ?

Le policier hocha la tête.

Laure éprouva presque l'envie de demander à Caurvelle de se taire. Elle faillit prendre l'animal en pitié, ressentant la noblesse de son sacrifice et ayant tout à coup l'impression de se trouver dans la peau du chasseur qui vient, surarmé et arrogant, massacrer un animal armé de son seul courage.

Belbeloc'h était prêt. Dans son dos, Boivin appuya son arme sur la voiture qui les avait amenés sur les lieux. Il prit plusieurs inspirations et fit un signe de tête à Caurvelle.

— Quand tu veux, Belbeloc'h.

Le Breton visa soigneusement. Dès que sa ligne de mire vint s'ajuster sur le poitrail de la femelle, celle-ci tourna les yeux vers lui et plongea son regard dans le sien. Malgré lui, il murmura :

— Bon dieu.

Et il tira. Comme prévu, l'animal effectua un bond spectaculaire et, pendant qu'il était en l'air, Boivin fit feu. La femelle pirouetta sous l'impact de la balle de la carabine de chasse. Elle retomba lourdement sur le sol où elle agita spasmodiquement les pattes, puis les soubresauts s'espacèrent et cessèrent.

Laure la regarda agoniser, des larmes dans les yeux.

Elle s'approcha, encadrée par Barnard et Caurvelle. Tous les autres étaient repartis vers le taillis dans lequel avançaient les chars, leurs dix gueules crachant des flammes qui noircissaient les troncs et brûlaient les fourrés.

— Elle était là pour faire diversion, dit Laure en se penchant vers le corps sans vie du sanglorni. Les autres sont partis pendant ce temps.

— Tu en es certaine ? demanda Barnard.

Caurvelle ne le demanda même pas. Il savait que Laure était dans le vrai. Elle avait à nouveau compris la stratégie des animaux. L'inspecteur était troublé par l'attitude de son amie qui passait sa main dans la si douce fourrure du fauve sans répondre au chasseur. Elle semblait touchée par la mort de la femelle, comme si elle venait de découvrir une sorte de noblesse dans le comportement meurtrier que celle-ci venait d'afficher et qui avait coûté la vie à de nombreux soldats.

— Elle a mis bas, dit tout à coup Laure.

Elle montra les mamelles gonflées.

— Elle a sacrifié ses jeunes ? demanda Caurvelle.

Laure secoua la tête sans répondre. Elle se releva et regarda autour d'elle, évitant les soldats occupés à emporter les corps de leurs collègues, elle parcourut tout le champ de bataille, imité par Barnard qui effectuait lui aussi des cercles de plus en plus grands en partant du corps de la femelle.

— On cherche quoi ? demanda Caurvelle qui se sentait un peu délaissé.

— Les corps des jeunes, dit Laure.

— Les corps des jeunes ? Elle les aurait amenés dans ce piège ?

— J'en sais rien… Une intuition.

— Laure ! appela tout à coup Barnard en se penchant vers le sol.

Ils le rejoignirent en courant. Il se releva avec une boule de poils sanglante dans les mains et la leur montra sans mot dire. Ils trouvèrent les deux autres à proximité, mais leurs recherches ne donnèrent rien de plus.

— Trois mâles, fit remarquer Barnard.

— Il doit y en avoir plus que de femelles j'imagine, dit Laure.

— Pourquoi ? s'informa Caurvelle.

— Phénomène de régulation. Comme il y avait beaucoup plus de femelles que de mâles jusqu'à maintenant, il est possible et même probable que les femelles aient donné naissance à davantage de mâles.

— Pour que le pourcentage soit de cinquante-cinquante ?

— On ne peut pas être finaliste, mais c'est un phénomène qui a été très fréquemment observé dans la nature.

— Et les autres ? demanda Caurvelle, comme s'il savait que Laure allait très naturellement lui expliquer comment avaient agi les sanglornis.

— Les autres ?

— Les autres sanglornis, le reste de la bande, ils sont passés où ?

La jeune femme baissa la tête, ce qu'elle faisait souvent quand elle réfléchissait.

— L'attaque a commencé là-bas, dit-elle en désignant l'endroit où le mâle et la femelle sacrifiée avaient tué les premiers soldats. Allons voir par là.

Elle se dirigea à l'opposé d'où la femelle avait attaqué, suivie par Barnard et Caurvelle.

— Nom de Dieu ! s'exclama le chasseur.

Les traces étaient éloquentes. L'herbe avait été tassée sur une surface assez importante. Une seule coulée, visiblement empruntée par de nombreux animaux, partait de cette aire piétinée. Ils la suivirent. À un endroit, tout près de la rivière, la trace traversait le chemin de halage ; ils reconnurent sans aucun doute possible les empreintes des sanglornis qui avaient rejoint la rivière les uns derrière les autres. Quelques petites traces s'écartaient de temps en temps du chemin.

Barnard les pointa du doigt :

— Les jeunes.

— Combien ? demanda Caurvelle.

Le chasseur étudia longuement la coulée pendant que Laure regardait la rivière dont l'eau sombre s'écoulait lentement.

— Je dirais une vingtaine ; plus ou moins.

— Bordel, lâcha Caurvelle.

— Le mâle fermait la marche. Il les a rejoints après.

— Comment tu le vois ?

Barnard extirpa un grain de maïs d'une des cavités imprimées dans la terre meuble par les pattes du sanglorni :

— Il n'est pas passé par le même chemin. Il a pris le champ de maïs qui longe le bois sur la gauche.

— On peut leur dire d'arrêter, commenta Caurvelle d'une voix sombre en désignant le bois d'un mouvement de tête.

— On peut, acquiesça le chasseur.

Il laissa passer un moment, regardant Laure qui considérait la rivière et ajouta presque à voix basse :

— Elle le savait, hein ?

— Elle se doutait que ça allait foirer.

— Elle est précieuse, Caurvelle. Il faut la protéger. C'est la seule qui pourra les avoir. La seule.

— Elle dit que c'est trop tard, qu'ils sont devenus trop nombreux et qu'on aurait dû agir avant et qu'il ne reste maintenant plus qu'à apprendre aux populations à vivre avec les sanglornis ; elle pense qu'ils vont envahir le monde entier.

— Alors on ne sert plus à rien, Benjamin.

— Comment ça ?

— Comme chasseurs. On ne sert plus à rien comme chasseurs.

Caurvelle ne put répondre, Laure revenait vers eux, des larmes dans les yeux.

— Tous ces hommes qui sont morts, c'est encore notre faute, dit-elle.

— Non, répondit Barnard. C'étaient des militaires professionnels. Ils savaient ce qu'ils risquaient.

— Je savais qu'il allait y avoir des morts, je ne l'ai pas dit.

— On ne t'aurait pas crue. Et toi-même tu ne peux pas être certaine d'avoir toujours raison, ce serait impossible.

Ils restèrent un instant à regarder l'eau, tous les trois. À un moment, Barnard leva la tête et demanda :

— Laure, on essaie de les avoir en amont ? Avec les jeunes ils ne sont sans doute pas très loin.

— Le temps qu'on fasse venir des bateaux, qu'on ait des filets, ils seront loin ; même si pour le moment ils sont peut-être là à nous regarder.

— Ils nous auraient attaqués, fit remarquer Caurvelle.

Laure fit une moue dubitative.

— Pas sûr. Ils sont bien passés inaperçus tout à l'heure. Ils protègent les jeunes ; ils ont dû comprendre que leur intérêt est de rester cachés tant que les petits sont encore trop faibles pour suivre correctement.

Les proies étaient toujours là. Elles étaient apparues après que la bande entière se soit glissée dans l'eau. On les voyait facilement. Elles ne bougeaient pas. On avait envie de tuer, ça aurait été facile. Malgré le mâle qui imposait le silence, le cri montait

par moments dans la gorge. On aurait facilement pu les emporter dans l'eau et s'en régaler, mais on sentait que les jeunes se seraient alors trouvés en danger. Le mâle avait raison, on ne pouvait pas attaquer ; il fallait attendre.

Les petits se tenaient sagement juste sous la surface de l'eau, seules leurs narines émergeaient. Ils ne bougeaient pas. Installés sur le dos des femelles, ils obéissaient aux ordres mentaux qu'elles ne cessaient de leur envoyer.

Enfin, les trois proies quittèrent la rive. Prudemment, on revint franchement en surface pour les regarder partir. Puis le mâle donna le signal du départ. À demi immergé, on remonta le courant, nageant entre deux eaux, de façon à ce que les jeunes puissent respirer. Il allait falloir les nourrir, les mamelles commençaient à être douloureuses et les messages de faim devenaient de plus en plus pressants.

Le mâle le comprit et guida la bande vers un creux de la berge qu'il inspecta, tous les sens en éveil, avant d'autoriser ses femelles à sortir de l'eau.

On s'allongea dans l'herbe mouillée et vint enfin le moment de la délivrance. Les petits donnaient de vigoureux coups de tête dans les mamelles durcies. On était bien.

– Chapitre dix –

— Vous vous êtes fait avoir comme un bleu par des bêtes, lieutenant, par des bêtes !

Le colonel était vert de rage. À l'annonce du résultat catastrophique de la chasse, la fameuse chasse qui avait mobilisé dix chars modernes et plusieurs dizaines d'hommes armés, sans oublier leurs moyens de transport, il avait sauté dans une voiture et était venu se rendre compte sur place.

Ils étaient tous sur les lieux des récents événements, à côté du Bois blanc qui était maintenant en partie détruit par le feu : Combeau, Caurvelle, Laure, Barnard et les autres membres de l'équipe, plus Aline qui prenait des photos et quatre militaires.

Le lieutenant ne répondait pas. Il n'y avait rien à dire, l'opération était un désastre : un bois en partie réduit en cendres, vingt-trois hommes attaqués dont quinze avaient succombé à leurs blessures. Il n'y avait rien à dire.

Le colonel marchait de long en large en secouant la tête. Il ne parvenait pas à admettre ce que le lieutenant et le flic venaient de lui expliquer. Le plan paraissait pourtant correct ! Trois fois il avait regardé, vérifié et re-vérifié les positions des hommes ; il s'était fait expliquer sur le terrain le déroulement des événements ; il avait suivi ce type, là, le chasseur de fauves africains et la scientifique pour qu'ils lui montrent la trace de ces foutues sales bêtes qui se perdait sur la berge, indiquant à l'évidence qu'elles avaient fui par la rivière. C'était une manœuvre bien traitée et qui aurait dû fonctionner. Avec n'importe quel animal elle aurait fonctionné. Mais là, non. Il ne comprenait pas comment des animaux, nom de Dieu, des animaux avaient pu élaborer une stratégie de diversion et réussir à échapper à la tenaille mise en place. C'était inconcevable.

— Vos hommes n'y sont pour rien, colonel. Vous savez certainement que ces animaux nous ont déjà échappé en ville, quand un de vos collègues assurait la direction des opérations, intervint Combeau. Il s'agit vraiment d'animaux extraordinaires en ce sens qu'ils sortent totalement de l'ordinaire et ne ressemblent en rien à tout ce qu'on peut connaître.

— Je m'en fous, commissaire. C'est sûrement vrai ce que vous dites, et ces personnes sont très certainement compétentes pour analyser le comportement de ces bêtes, dit-il en désignant l'équipe qui le regardait. Ce que viennent de me décrire le lieutenant et votre homme, monsieur Caurvelle, a été bien pensé. Le plan était correct, mais je m'en contrefous. Quinze de mes hommes sont morts, huit sont à l'hôpital dont trois dans un état désespéré ; il va falloir que je rende compte de la destruction d'un taillis privé ! Alors le caractère extraordinaire de vos petites bêtes est le cadet de mes soucis pour l'instant.

— Dans ce cas, et malgré tout le respect que je vous dois, colonel, vous n'avez vraiment rien compris, répondit Combeau. Je suis profondément touché par la mort de vos hommes, continua-t-il, profitant de la stupeur du militaire. J'en suis profondément touché mais, comme vous venez de l'admettre, le lieutenant n'est pour rien dans ce drame. Il a fait ce qu'il y avait de mieux à faire, avec les moyens qu'on a bien voulu lui accorder. Si ces moyens n'étaient pas adaptés, ce n'est pas sa faute. C'est tout ce que je voulais vous dire. À vous revoir, colonel.

Il partit à grands pas, plantant là le colonel et les trois autres militaires.

— Tu es vraiment un sale antimilitariste, lui glissa Caurvelle.

— Ils commencent à me courir, tous ces ronds de cuir ! Bon. On réfléchit posément, et on trouve comment agir. Tu es sûr qu'ils ne sont plus là ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil inquiet autour de lui.

— Laure est certaine qu'ils sont partis.

— Donc tu en es certain toi aussi.

— Donc *tout le monde* en est certain. Elle se trompe de moins en moins en ce qui concerne les sanglornis.

— Dans ce cas, que dit-elle maintenant ? Qu'est-ce qu'il faut faire avec ces bêtes ? Tu sais que ça va de plus en plus mal dans le pays.

— Non, je ne sais pas.

— On rentre à votre hôtel et je vous raconte.

Ils étaient assis autour d'une table, chacun avec une tasse de café ou de chocolat chaud à la main. Le temps restait maussade. Froid et maussade.

— Voilà, commença Combeau. Ça ne s'arrange vraiment pas. Le G.A.L.C.P. a fait des émules. Tout ce que le pays compte comme groupes libertaires, autonomistes, anarchistes, antimilitaristes, syndicalistes durs, révolutionnaires et j'en oublie certainement, ont pris les armes.

— Pris les armes ? Rien que ça ? intervint Caurvelle.

— Oui, mon petit pote. Tu n'as qu'à demander aux médias ici représentés, dit-il en regardant Aline qui hocha la tête. Ce n'est pas une exagération. Le pays semble se déstructurer à une vitesse phénoménale. Les administrations doivent être protégées par l'armée, parce que nous autres de l'Intérieur, nous sommes débordés. Des pillages ont lieu tous les jours dans toutes les villes. Il est très sérieusement question d'imposer un couvre-feu…

— Un…

— Un couvre-feu, oui. Et le plus grave, c'est que le mouvement fait tache d'huile. « Le monde est un village », disait je ne sais plus qui. Eh bien il semble qu'il avait raison. Les États-Unis, tous les pays limitrophes à la France, l'Angleterre, bref, tout ce que le monde compte comme pays, entre guillemets, « développés » et moins développés, sont touchés par le phénomène. Déjà que nos petites bêtes ne nous avaient pas rendus très populaires, nous voilà le pays point de départ de la révolution mondiale. Le net en parle.

— Carrément ?

— Oui. Il existe une page « sanglornis ». On y voit des photos. Pas des bêtes, mais des massacres. C'est plutôt gore. Je ne sais pas comment ils les ont eues. Les pays étrangers voient apparemment ça d'un œil de voyeur et seuls certains scientifiques s'inquiètent et demandent à la France de régler le problème. Un politologue a écrit un article et pense que tout ça peut entraîner une mutation sociale profonde. Une sorte de chaos d'où naîtrait un nouveau type de société. Évidemment, comme d'habitude dans ces cas-là, les avis des experts sont assez divergents. Mais il y en a quand même une bonne majorité qui pense que l'affaire est vraiment grave. Les capitaux ont bien sûr complètement disparu des places boursières. On murmure que des armées pourraient être levées ; qu'est-ce que je dis ? Que des armées *sont* levées en prévention.

— En prévention de quoi ? demanda Caurvelle.

— Va savoir ? La paranoïa est contagieuse. Pour prévenir une agression, pour se prémunir contre une invasion par l'ennemi. Est-ce que je sais, moi ? Bref et pour résumer, dans ces conditions de guerre civile larvée et d'effondrement mondial en cours de route, vos petits animaux d'appartement ne font plus la une. On n'a plus un kopeck, mon petit pote. L'équipe est dissoute depuis avant-hier, et vous êtes tous priés de rentrer aider vos petits camarades à taper sur les émeutiers, conclut-il en tapant sur l'épaule de Caurvelle.

Dans le silence qui suivit, Laure fit remarquer :

— Ça représente les conditions idéales pour les sanglornis : plus de chasseurs, plus de moyens, tout le monde occupé à se taper dessus. Ils n'auront qu'à se reproduire en toute tranquillité. Le nombre augmentant, les attaques seront plus fréquentes. Comme il n'y aura personne pour essayer de les arrêter, la panique gagnera les campagnes. Mais comme le pays est désorganisé, les villes ne seront pas clôturées ; elles seront des garde-manger… Tout ça pour de la fourrure, à cause d'un fragment de gène.

— Si vous voulez mon avis, Laure, pour que ça parte aussi vite, c'est que le ver était déjà dans le fruit et cette affaire n'a fait que déclencher la pagaille.

— Toujours est-il que le problème reste entier. Les sanglornis ne vont pas s'arrêter là.

***

Des proies. Des proies par dizaines. Leur odeur saturait l'air nocturne. On avait faim. On avait laissé les petits gavés de lait à la garde de deux femelles. Le mâle avait conduit ses trois autres femelles dans un secteur d'habitation des proies et elles étaient là. On allait manger.

— T'as la tenaille ?

— Nan ! Deux fois que tu me le demandes ! C'est pas moi qui l'a, c'est Jeannot.

— Ah. Mais… t'as le flingue ?

— Ouais ! Ça aussi, tu me l'as déjà demandé. Alors maintenant tu la fermes, on approche.

Ils étaient cinq. Cela faisait deux semaines qu'ils avaient abandonné leur travail et vivaient de rapines, de pillages dans la ville graduellement abandonnée à l'anarchie. Oh, il y avait bien des milices, des policiers, et même des soldats depuis peu ; mais ils étaient tous totalement débordés et ne pouvaient faire face à ces bandes plus ou moins organisées qui sapaient petit à petit les bases bourgeoises des citées. De nombreux policiers et soldats se plaignaient de ne pas avoir le droit de tirer sur les maraudeurs. Ils avaient ordre de les appréhender et de les conduire au poste ; mais défense d'utiliser leurs armes, ce que ne se privaient pas de faire les pillards. Les vigiles et autres policiers avaient récemment obtenu le droit de tirer en cas de légitime défense et certains d'entre eux avaient de plus en plus tendance à élargir l'acception de cette notion. Certaines nuits, les rondes dégénéraient en batailles rangées entre pillards et vigiles. Les émeutiers « politiques » avaient été rejoints par des « droits communs » qui, opportunistes, sautaient avec joie sur l'occasion présentée par le chaos de moins en moins contrôlable, pour se tailler une réputation, un territoire, une place dans la nouvelle société qui émergeait progressivement sur les fondations branlantes de la précédente.

Cette nuit-là, la bande du « Gros Paul », espèce de caïd de quartier qui se spécialisait dans le pillage des magasins de matériel informatique, visait un entrepôt situé dans la banlieue ouest de la ville. Ils avaient bien fait les choses et étaient venus une semaine durant en repérage, jour et nuit, notant scrupuleusement les heures de patrouille et le nombre de vigiles.

Ils travaillaient sur commande et livraient eux-mêmes les produits demandés. Gros Paul était prudent. Il ne volait jamais plus que la quantité commandée, de façon à ne pas entreposer la marchandise. Il avait choisi avec soin les hommes qui vivaient avec lui désormais. Il s'agissait d'amis d'enfance, de collègues de travail en qui il avait confiance. Jamais il n'aurait voulu prendre avec lui quelqu'un qu'il n'aurait pas connu presque intimement, cela représentait trop de risques.

Il vivait bien. Mieux que lorsqu'il travaillait aux Postes. Son pouvoir d'achat avait été multiplié par quatre et il n'aurait repris son ancienne vie pour rien au monde. Il s'était installé dans une vaste maison achetée, grâce à sa première commande, à un notaire qui quittait précipitamment la ville. L'affaire avait été rondement menée et tout était officiel. Il avait installé tout son monde dans la demeure et régnait maintenant sur un vrai petit château gardé par des chiens et des patrouilles qui tournaient 24 heures sur 24 dans le parc. Il était bien placé pour savoir que les pillards pouvaient s'en prendre aux habitations.

— C'est là, chuchota-t-il.

Le bâtiment était presque invisible dans l'obscurité. Les réverbères avaient été détruits dans la journée par ses soins. Il savait que, dans les circonstances présentes, ils ne seraient pas remplacés avant longtemps.

Ses quatre compères vinrent se placer autour de lui. Ils savaient tous ce qu'ils avaient à faire et l'opération ne devait pas excéder quatre minutes. Ce serait facile. Les systèmes d'alarme avaient été endommagés par un de ses hommes venu, dans un uniforme de vigile, « inspecter » le bâtiment deux jours auparavant. Là encore, la réparation ne pouvait être faite avant une bonne semaine.

Ils attendirent que la patrouille des vigiles fasse sa ronde ; il pleuvait…

— Qu'est-ce qu'ils foutent ? s'impatienta Jeannot.

Gros Paul lui intima le silence. La patrouille était en retard, c'était la première fois depuis qu'ils la surveillaient.

Ils attendirent encore…

— Bon, Paulot, ça commence à bien faire.

Il était rare qu'Étienne se manifeste. Il était posé, patient et Gros Paul s'appuyait beaucoup sur lui.

— OK. On y va. En douceur, les gars. Le premier qui voit quelque chose de louche siffle trois fois. On ne se sépare pas plus que trois minutes. OK ?

Tout le monde avait compris. Ombres parmi les ombres, les cinq hommes coururent vers le grillage qui ceignait le bâtiment. En quelques coups de tenaille bien appliqués, une ouverture fut ménagée dans la clôture. Sans un regard pour les autres, ils se séparèrent, chacun connaissant la tâche qui lui incombait.

Gros Paul se dirigea vers la petite maison où auparavant se tenaient les vigiles affectés au bâtiment. Il y avait peu de chance qu'il y ait quelqu'un, mais il fallait être prudent. Son pistolet dans la main, il avança doucement vers la baraque. Arrivé à deux mètres, il eut un mouvement de recul : la porte était ouverte. Il était certain de l'avoir vue fermée le matin même. Il avança et passa la tête dans l'entrebâillement. Il fut saisi par l'odeur qui régnait dans le local ; une odeur écœurante qui lui rappelait quelque chose dont il ne parvenait pas à se souvenir. Il avança encore et entra vraiment. Son pied butta contre un objet qui lui sembla mou. Il trébucha, dérapa sur le sol glissant, lâcha son arme en voulant se rattraper et tomba finalement les fesses par terre.

— Merde, jura-t-il entre ses dents.

Bien qu'il fasse complètement noir, il devinait qu'il n'y avait personne dans la cahute. Quelque chose n'allait pas. Sans qu'il comprenne d'où cette impression lui venait, il sentait monter une sourde angoisse qui lui étreignait la poitrine. Cette sensation l'irrita.

Une de ses mains était posée à terre dans une sorte de liquide épais et poisseux. Il la releva à hauteur de son visage, mais il faisait trop sombre pour voir quoi que ce soit. Il la sentit et constata que c'était cette matière dont l'odeur imprégnait tout le local.

Pestant contre les circonstances, il décida d'allumer la lampe qu'il avait apportée avec lui. Il savait que ce n'était pas prudent, mais il *voulait* savoir ce qui se passait ici, il voulait comprendre ce qui lui faisait peur ; car il avait peur à présent.

Il alluma et vit qu'il était assis au milieu d'une grande flaque d'un liquide rouge sombre. Il inspecta le sol en se relevant et ne put retenir un cri étouffé. Il venait de découvrir le corps d'un homme à qui il manquait un bras, les deux jambes et la tête. Le liquide était du sang.

Paniqué, il sortit du local en glissant à nouveau, se rattrapa à la porte qu'il flanqua derrière lui en un bruit de tôle qui éclata dans le silence de la nuit.

Il voulut siffler les trois coups convenus, mais aucun son ne sortit de ses lèvres desséchées. Il partit en courant vers le bâtiment, ne cessant de jeter des coups d'œil derrière lui et ce fut là qu'il l'entrevit. Il s'arrêta, braqua la lampe qu'il n'avait pas éteinte et aperçut l'animal le plus effrayant qu'il ait jamais vu. Sombre, grand et surtout, surtout des yeux rouges qui brillaient dans la nuit et le fixaient sans ciller.

Il recula lentement, son pistolet au bout du bras ; il ne songeait pas à s'en servir.

— Calme, dit-il, calme. Pas bouger. Gentil…

Il ne savait pas s'il s'agissait d'un chien mais sentait intuitivement que c'était dangereux.

La bête ne bougea d'abord pas, se contentant de le regarder reculer, puis elle le suivit d'un pas tranquille, sans hâte. C'est ce qui fit le plus peur au Gros Paul ; cette tranquille assurance le remplit de terreur. Il se mit à courir.

— Étienne ! cria-t-il. Étienne !

Personne ne lui répondit. L'animal le suivait toujours, trottinant sur ses talons.

— Ah ! jubila le Gros Paul, essoufflé, ils ont sifflé, ils ont sifflé !

Il s'arrêta pour mieux entendre, mais le son lui semblait étrange. Sa respiration saccadée l'empêchait de bien écouter. Il n'avait plus l'habitude de courir et son ventre le gênait considérablement. Il se boucha le nez et souffla comme pour décompresser, mais rien ne changea ; il entendait un son qui lui paraissait à la fois aigu et grave, mais il était incapable d'en localiser la source.

L'animal s'était arrêté lui aussi. Gros Paul le regarda, braquant sa lampe sur lui.

— C'est toi qui siffles ! dit-il.

La bête avait la bouche ouverte et semblait émettre une sorte de chant ou de cri qui emplissait la tête de l'homme.

— Tais-toi ! cria-t-il.

De plus en plus effrayé, de moins en moins réfléchi, il repartit en courant, laissant tomber sa lampe et son arme. Le sanglorni le suivit.

L'homme voulut entrer dans le bâtiment, mais son affolement et l'obscurité lui interdirent de trouver l'entrée qu'il avait pourtant passé de longues journées à observer avec soin. Épuisé, haletant, ne sachant plus ce qu'il pensait, il se plaqua le dos à la tôle du bâtiment.

La femelle sanglorni s'approcha de sa proie. Elle sentait son odeur, elle sentait sa peur. Frémissant de plaisir, elle lisait l'esprit affolé de l'homme, elle s'y voyait grande, terrible, indestructible et sut que, comme le mâle et les autres femelles, elle n'aurait pas à se battre.

On mangeait. Le mâle et les compagnes avaient rapporté de la viande ; beaucoup de viande. Les petits dormaient. On était bien.

***

Laure et Caurvelle étaient assis l'un à côté de l'autre. Toute l'équipe prenait un dernier déjeuner en commun. Tout le monde repartait, sauf eux, Barnard et Boivin. Ils avaient tous les quatre décidé de descendre vers le sud.

— Pourquoi vers le sud ? avait demandé Combeau.

— Les conditions de vie y seront plus simples qu'ici quand il n'y aura plus de chauffage. Les sanglornis n'y sont sans doute pas encore, ce qui va nous laisser le temps de préparer les habitants du village où nous nous arrêterons.

Combeau la considéra un moment sans rien dire, regarda Caurvelle et les deux autres puis finit par demander :

— Comment pouvez-vous être certaine que tout va s'effondrer ?

— Ce que vous nous avez dit hier n'est pas pour rassurer. Mais je ne suis pas sûre que tout va s'effondrer ; je le crains et je m'y prépare. De toute façon, tout ce qu'on a vécu ces dernières semaines m'empêche de reprendre une vie comme avant. Je ne me vois pas du tout retourner à la fac et terminer ma thèse, j'ai trop d'images dans la tête, trop d'odeur de sang et de chair dans les narines. Je ne peux plus retourner en ville, c'est… c'est trop tard.

— Et toi ? demanda Combeau à Caurvelle.

— Deux raisons majeures : Laure ; et ensuite, je ne veux plus jouer les flics, en tout cas pas comme ça. Si je rentre, on va me mettre un gilet pare-balles sur le dos et j'aurai à commander un escadron pour surveiller une préfecture ou un hôtel des impôts. Non merci.

— Vous ?

Barnard répondit le premier :

— Une chasse comme celle-ci, jamais je n'en ferai ailleurs. C'est la seule raison et je peux vous certifier qu'elle est bonne.

— Moi, dit timidement Boivin, je pense un peu comme Benjamin, mais aussi comme Barnard. Ces bêtes sont fabuleuses. C'est sans doute la dernière réelle aventure du siècle. Je veux en être. Ça peut paraître ridicule, mais voilà, c'est ce que je pense.

— Ouais. Et bien sûr, il faut que vous conserviez les armes et un véhicule.

— Bien sûr.

— Remarque, ils peuvent avoir été perdus au moment de l'attaque du Bois blanc.

— Ils peuvent.

— Allez, vous me rédigez tous les deux une jolie lettre de démission et je fais un rapport sur la destruction d'un véhicule et la perte de quelques armes. Dans la panique actuelle, ça ne devrait pas trop faire de vagues.

— On est obligés, pour la lettre de démission ? demanda Boivin.

— Le beurre et l'argent du beurre, Boivin ? ironisa Combeau. Si je reviens sans vous et que vous n'êtes pas morts, là ça va faire des vagues. Des hommes qui disparaissent sans laisser de traces, ce sont actuellement des hommes qui deviennent pillards. Un départ officiellement reconnu par son supérieur, c'est plus clair. Vous me tournez ça en insistant sur le côté traumatisant de ce que vous venez de vivre et ce sera bon.

Caurvelle eut l'impression de signer son engagement pour une vie dans une autre dimension. Il partait avec une femme dont il savait qu'elle ne le quitterait pas. Ils abandonnaient tout ce qu'ils connaissaient, dans un contexte d'anarchie et de guerre civile larvée, comme l'avait dit Combeau, et se préparaient à vivre une vie à laquelle rien ne les avait préparés.

Il fut étonné de ne pas éprouver de regrets. Ce qu'il laissait derrière lui ne lui appartenait plus ; les biens matériels, sa femme, tout cela ne le touchait plus. Il avait irrémédiablement changé.

— Et si ta femme… ? demanda Combeau en prenant la lettre qu'il lui tendait.

— Tu lui dis la vérité, tout simplement la vérité.

Combeau hocha la tête.

— Vraiment pas de regret ? demanda-t-il à Boivin.

— Un ou deux, mais rien de grave.

— Gardez-les, dit Combeau quand Boivin et Caurvelle lui tendirent leurs plaques de police. Gardez-les, vous en aurez sans doute besoin, on ne sait jamais. J'ai officiellement oublié de vous les demander, et vous de me les donner.

— Merci, dit simplement Caurvelle.

Ils se levèrent tous de table et se dirent adieu. Ils étaient tous persuadés de ne jamais se revoir, tant ils faisaient confiance aux prédictions de Laure. Le monde allait changer, changeait sous leurs yeux, ils refusaient d'être de simples spectateurs du changement ; ils allaient en être les acteurs.

– Chapitre onze –

— Là, derrière l'arbre mort.

— Je ne vois rien, je t'assure.

— Mais c'est pas possible, t'as pas les yeux en face des trous !

Ils étaient tous les quatre allongés dans l'herbe, chacun l'œil rivé à une puissante longue-vue d'observation. Ils avaient repéré les traces d'une bande de sanglornis et la suivaient depuis deux semaines, voulant étudier le plus complètement possible le comportement des animaux. Laure était la seule à ne pas avoir encore vu la femelle que Barnard avait repérée puis, tout à coup :

— Je la vois ! Je la vois.

— Crie plus fort, ce n'est pas sûr qu'elle t'ait entendue, murmura le chasseur sans décoller son œil de sa longue-vue.

Ils avaient très rapidement abandonné le véhicule 4x4 qui était trop bruyant, ne passait pas partout et coûtait trop cher en carburant, carburant qu'ils avaient d'ailleurs de plus en plus de mal à trouver, les pompes n'étant que très sporadiquement réapprovisionnées. Laure avait insisté pour qu'ils prennent des chevaux.

— Des chevaux ? Tu me vois à cheval ? avait protesté Caurvelle.

— Je t'y vois très bien, et je pense que c'est le moyen le plus efficace pour les suivre. Nourriture sur place, soins réguliers et…

— Et gamelle assurée. Je n'en ai jamais fait, figure-toi.

— De toute façon, on ne va pas prendre des chevaux de course, ça ne nous servirait à rien. De bonnes bêtes mixtes, trait-monte, ça nous ira amplement.

Caurvelle avait eu beau tenter d'argumenter, présenter des raisons pour ne pas choisir cette option, rien n'y fit, d'autant plus que Barnard et Boivin trouvaient l'idée séduisante.

Ils se rendirent donc chez un éleveur de mérens dont Laure avait depuis longtemps l'adresse et avec lequel elle discuta deux heures durant pour finalement lui arracher quatre chevaux ; deux hongres et deux juments, contre le 4x4 et une carabine de chasse au grand gibier.

Ce fut lui qui leur apprit que Paris, Lyon, Toulouse, Nantes et bien d'autres villes étaient privées d'électricité depuis plus d'une semaine. Des émeutiers avaient saboté les centres EDF qui fournissaient le courant à Paris et Lyon.

— Il paraît qu'il n'y en avait que quatre pour Lyon ! Alors, pensez qu'ils ont eu vite fait de tout foutre par terre. Et personne n'a rien pu faire, avait-il dit.

Dans les autres villes, le courant était drastiquement rationné.

Les attaques de sanglornis étaient maintenant devenues monnaie courante dans les cités et les banlieues et, malgré les couvre-feux, le nombre de victimes augmentait de jour en jour, bien que l'on ne sache pas vraiment lesquelles étaient tuées par les bêtes et lesquelles par les pillards.

— De toute façon, on ne regarde plus la télé, ils n'y disent rien d'intéressant. Ce que je vous ai dit là, ça date d'au moins quatre jours. À la télé, c'est que des comptes rendus sur les réunions des politicards ou des avis de couvre-feu, d'interdictions supplémentaires. Alors, on ne gaspille pas le courant qu'on a pour ces conneries. J'ai pu dégotter un groupe électrogène ; on l'utilise le moins possible, il faut qu'il dure longtemps, parce que si vous voulez mon avis, c'est pas parti pour s'arrêter bientôt, ce foutoir.

Caurvelle se fit rapidement au pas tranquille de sa jument. Barnard et Boivin furent très vite à l'aise également ; quant à Laure, elle avait fait beaucoup d'équitation, participant même à des concours de saut quand elle était adolescente.

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais fait autant de cheval, s'était étonné Caurvelle.

— Mais tu ne sais pas encore tout de moi, flic de mon cœur, lui avait-elle répondu en se tournant vers lui.

Il semblait à son ami que depuis l'échange de la voiture contre les chevaux et leur nouveau mode de vie, la jeune femme se révélait. Elle riait beaucoup plus qu'avant, faisant même des plaisanteries et avait surtout perdu cet air perpétuellement soucieux qu'il lui connaissait auparavant.

Caurvelle avait fini par admettre que l'idée des chevaux était bonne. Ils pouvaient se rendre pratiquement partout et comme la bande qu'ils traquaient ne s'approchait jamais des habitations, ils devaient souvent cheminer à travers champs. Ils se trouvaient maintenant dans le Massif Central, descendant doucement vers le sud, à la suite des sanglornis. Ces fauves ne chassaient que des animaux, mais les prises n'étaient pas si fréquentes, même chez le bétail. Les vaches des hauts plateaux du massif étaient habituées à courir dans les champs et ne présentaient pas le caractère un peu amorphe des bovins élevés en élevage intensif ; elles couraient, évitaient les attaques et se rebellaient parfois.

Laure ne comprenait pas comment des fauves comme ceux-ci pouvaient se montrer presque maladroits dans certains cas. Elle nota que, lors de leur chasse contre le bétail, ils ne criaient pas systématiquement, en tout cas, pas de la même façon que lorsqu'ils s'attaquaient aux humains. La raison de ce comportement lui apparut quand Boivin, alors qu'ils assistaient tous les deux à une attaque contre des vaches, lui glissa à l'oreille :

— Les vaches, elles sont trop bêtes pour avoir peur du cri.

— Mais oui ! C'est ça, tu as raison ! s'exclama Laure en lui donnant une tape sur l'épaule.

Elle avait parlé un peu fort et les sanglornis avaient immédiatement tourné la tête vers eux, tous ensemble, bien qu'ils se tiennent à plus d'un kilomètre de la scène. Ils avaient décampé en toute hâte, ne voulant prendre aucun risque.

— Les sanglornis s'attaquent préférentiellement à l'homme parce que sa structure et son fonctionnement mentaux lui permettent de former des images plus nettes et plus précises que les autres animaux, expliqua-t-elle aux trois hommes, le soir. Comme notre cerveau est capable d'abstraction, d'intellectualisation, on peut voir les bêtes mentalement, se les représenter. En plus, quand on agit, tout le déroulement de l'action est d'abord pensé, c'est exactement comme si les ornis voyaient un film où on leur explique ce qu'on va faire avant d'agir. Tu te souviens des chiens policiers, près du lac, le film que tu avais passé au sous-préfet et à l'autre homme, le maire ou l'adjoint, je ne sais plus, demanda-t-elle à Caurvelle. Eh bien les chiens étaient dressés pour combattre ils devaient certainement penser leurs attaques avec une telle intensité que les sanglornis les lisaient et ripostaient avant le départ de l'attaque. Pour ce qui nous concerne, dès qu'on entend leur cri, il devient très difficile de penser à autre chose qu'à eux, surtout si on les a regardés et qu'on a une idée très précise de leur aspect ; ils peuvent donc beaucoup plus facilement nous localiser et nous attaquer.

— Tu en déduis quoi ? demanda Barnard.

— Tu connais certainement la réponse : si on est capable de penser à autre chose qu'à eux et de ne pas penser à ce qu'on va faire avant de le faire, ils ne sont rien d'autre que des fauves normaux.

— Ce qui n'est déjà pas si mal, fit remarquer Caurvelle.

— C'est vrai, mais c'est tellement moins terrorisant que de se savoir lu à cerveau ouvert, que ça me réconforte, répondit Barnard.

Au fil des jours, Laure et Barnard devenaient inquiets. Les fauves se révélaient réellement maladroits pour l'attaque du bétail et leurs sorties de chasse étaient souvent infructueuses. La bande comptait un mâle adulte, cinq femelles et vingt-sept jeunes qui grandissaient à vue d'œil. Trente-trois sanglornis qui devaient être de plus en plus affamés et frustrés.

— Il faudrait les diriger vers un espace non habité, dit un jour Boivin, alors qu'ils suivaient tous les fauves depuis un promontoire rocheux.

— Et comment tu comptes t'y prendre ? Tu mets des panneaux indicateurs ? railla Barnard.

— Tu as raison, intervint Caurvelle, ce serait bien, mais on ne peut rien faire.

Le lendemain, il devint évident que la bande se dirigeait délibérément vers un hameau composé de trois maisons, d'après la carte.

— C'est pas possible, ils l'ont repéré avant, ou alors ils ont une carte ! s'exclama Laure.

Les fauves leur venaient droit dessus, sans aucun détour, d'un pas visiblement très décidé. Ils se tenaient sur une colline où passait un GR, un chemin de grande randonnée. Tenant son cheval par la bride, Barnard scrutait le sol et, tout à coup, il pointa son doigt vers la terre meuble :

— Tu avais raison, lui dit le chasseur, ils ont repéré les lieux avant.

Il désignait l'empreinte du mâle, très nettement marquée dans l'argile du chemin.

Ils se regardèrent tous les quatre. L'issue de ce qui se jouait maintenant était terriblement facile à deviner.

— Il faut aller les prévenir, leur dire de prendre leurs voitures et de se sauver, on n'a que ça à faire. Vite, on y va !

Caurvelle fit exécuter une splendide volte-face à sa jument et commença à la solliciter pour la mettre au galop.

— Benjamin attends-nous, lui cria Barnard en montant sur son cheval.

— On va vite le rattraper, assura Laure.

Mais l'ancien policier était tellement déterminé, que la jument se sentait fermement conduite et galopait de bon cœur, ses sabots piochant allégrement dans l'herbe et la terre du chemin. Ils ne le rejoignirent qu'à l'endroit où le GR déboucha sur une petite route. Caurvelle avait pensé à faire trotter sa monture sur l'herbe, pour lui ménager les pattes.

Quelques minutes après, ils virent les maisons qui composaient le hameau. Il y en avait quatre, mais à en juger par leur aspect extérieur, elles étaient inhabitées depuis longtemps.

— Il n'y a personne là-dedans, jubila Boivin. Ils vont devoir se serrer la ceinture.

— Attends, une départementale passe juste derrière la haie, là-bas, et la carte mentionne une habitation au carrefour. Il faut aller voir, lui dit Caurvelle.

Au pas, ils traversèrent le hameau abandonné. Laure avait retrouvé son visage soucieux. Tendue, elle dirigeait sa jument sans mot dire.

— *Auberge du manoir*, lut Barnard sur l'écriteau planté en bordure de route. Pourvu qu'il n'y ait personne.

L'auberge en question se tenait dans une ancienne bâtisse qui se situait dans un parc ceint par un mur de pierres en relativement bon état. La grille du parc était ouverte et ne devait visiblement plus fermer depuis des années.

— Ça ne ferme pas, dommage, dit Caurvelle.

Ils engagèrent rapidement les chevaux dans l'allée gravillonnée longue d'au moins deux cents mètres qui conduisait à l'auberge.

Une femme d'une cinquantaine d'années apparut sur le pas de la porte.

— Madame, messieurs, vous voyagez à cheval ? Randonneurs ?

— Non, madame. Si seulement nous étions des randonneurs.

Voyant l'air tout à coup inquiet de la femme, Caurvelle la rassura aussitôt :

— Ne vous inquiétez pas, madame, nous ne sommes pas des brigands. Nous venons vous prévenir que des animaux dangereux s'approchent de votre auberge. Il faut fermer toutes les portes, toutes les fenêtres, prévenir vos clients, rentrer les animaux que vous pourriez avoir dehors.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dit la femme. Des animaux dangereux ? Quels animaux ?

— Vous avez vu les informations, il y a quelque temps, une intervention télévisée sur des fauves qui ont tué plusieurs centaines de personnes dans le nord ? Ils se sont échappés d'un labo et ont massacré des gens pour les manger. Vous en souvenez-vous ?

— Ça me dit vaguement quelque chose, on en a parlé, oui. Mais vous savez, la télé, moi…

— Ce sont ces fauves-là, dont on vous parle maintenant. Ils sont à quelques kilomètres d'ici et on a des bonnes raisons de croire qu'ils viennent vers nous.

— Vous êtes sûrs de ce que vous dites ?

— Hélas, madame, absolument certains. Nous les suivons depuis plusieurs jours, nous pensons qu'ils viennent par ici, répéta Caurvelle.

— Mais, la police ne peut rien faire ? Nous protéger ?

— La police est réquisitionnée dans les villes pour protéger les administrations et éviter les pillages durant les émeutes. Ils ne viendront pas ; mais si vous pouvez les appeler, faites-le, un renfort ne serait pas superflu.

Le fait que Caurvelle lui demande d'appeler la police sembla à la fois rassurer la femme sur leurs intentions, mais également l'inquiéter quant à la gravité de la situation. Elle rentra dans l'auberge en les priant de la suivre et se dirigea aussitôt vers un comptoir en bois brun où elle saisit un portable.

— La gendarmerie ? Ici la propriétaire de l'*Auberge du Manoir*. J'ai chez moi des personnes qui viennent de me dire qu'une bande d'animaux dangereux…

— Des sanglornis, intervint Caurvelle.

— Pardon ? dit la femme.

— Des sanglornis, dites-leur que ce sont des sanglornis, ils doivent connaître ce nom.

— Oui… On me dit que ces animaux sont des sanglornis, oui, oui, c'est ça, des sanglornis. Comment ? D'accord, je vous passe le responsable. Tenez, il veut vous parler, dit-elle en tendant le combiné à Caurvelle.

— Allô ?

— Vous êtes la personne qui a prévenu la propriétaire ?

— Oui. Je faisais partie de l'équipe chargée de détruire ces animaux. L'équipe a été dissoute à cause des événements, mais nous sommes quatre à continuer de les suivre pour prévenir les populations.

— Oui, j'ai lu quelque chose sur ce sujet et j'ai entendu parler de vous. Vous êtes monsieur ?…

— Caurvelle. Benjamin Caurvelle, inspecteur à Brunard sous les ordres du commissaire Bachart, puis du commissaire Combeau.

— C'est ça. Bon que voulez-vous que je fasse ?

— Envoyez des hommes à l'auberge, elle doit être protégée.

— Mon pauvre, des hommes ! Ils sont tous à Limoges, mes hommes. Je suis tout seul ici. Tous les postes de gendarmerie des communes de moins de trente mille habitants ont été réquisitionnés pour renforcer les équipes en villes. C'est là qu'elles ont lieu les émeutes, pas en campagne.

— Donc vous êtes tout seul.

— Tout ce qu'il y a de plus seul. Comprenez, ce n'est pas que je ne veux pas vous aider, mais c'est que je ne peux pas. Je suis obligé de rester ici garder le poste. Et puis, vous êtes sûr qu'ils vont venir jusqu'à l'auberge, vos animaux dangereux ?

— Ça fait maintenant de nombreuses semaines qu'on les traque, qu'on tente de les tuer, qu'on les voit attaquer des gens. On commence à les connaître, alors si je vous dis qu'il y a un risque important qu'ils viennent jusqu'ici, c'est que ce risque existe.

— Je suis vraiment désolé, mais je ne peux rien pour vous.

— Il dit qu'il est désolé, mais qu'il nous laisse tomber, dit Caurvelle à Laure et les autres.

— Raccroche, on perd du temps, répondit Laure.

— Eh dites, protesta le gendarme dans le combiné, j'ai entendu ce que vous di…

Caurvelle raccrocha et se tourna vers la propriétaire :

— Vous avez des clients aujourd'hui ?

— Une personne, mais j'attends du monde pour demain soir.

— Faites descendre cette personne rapidement. Vous avez une voiture ?

— Oui, la rouge qui est dehors.

— Et votre client ?

— C'est un marcheur, il est à pied.

— Vous allez le prendre avec vous et partir en ville.

— Je laisse l'auberge ouverte comme ça et je pars ? Et vous ? Vous restez là ?

— Je comprends ce que vous pensez, madame, mais je vous assure que nous ne sommes pas des voleurs. Le gendarme connaissait mon nom, il était au courant de l'existence de notre équipe. Je ne vous dis tout ça que pour vous aider, madame.

Soudain, un cheval hennit dans la cour. Laure sortit en courant de la pièce et revint quelques secondes plus tard, affolée :

— Benjamin, les chevaux sont terrorisés, ils ne doivent pas être loin.

— Il faut rentrer les chevaux, dit Barnard. On peut les mettre quelque part chez vous ?

— Je n'ai rien, pas d'écurie, répondit la propriétaire, dépassée.

— Pas de hangar qui ferme ?

— J'ai bien un hangar, mais il ne ferme pas très bien. Il est sur la droite en sortant, vous ne pouvez pas le louper.

Boivin et Laure partirent aussitôt en courant.

— Votre client ? demanda Caurvelle.

— La 203, deuxième étage. Qu'est-ce que je dois prendre comme affaires ? Oh mon Dieu, ces bêtes sont vraiment dangereuses ?

— Oui, madame, vraiment. Vous ne prenez rien. Juste vos papiers. Vous n'avez personne chez qui aller ?

— J'ai ma sœur à Brie.

— Appelez-la. Dites-lui que vous venez pour quelques jours.

— Mais… il faut tout fermer, il faut que je…

Laure entra en trombe dans la pièce.

— Les voilà ! Ils arrivent, j'ai poussé jusqu'au bout du parc, ils sont à quelques centaines de mètres de l'entrée. Les chevaux sont dans le hangar, on les a attachés pas trop serrés, pour qu'ils puissent se défendre.

— Je monte chercher votre client, dit Caurvelle. Préparez-vous, madame. Boivin, tu viens avec moi. Barnard, tu restes avec Laure et madame !

— Ça marche.

Caurvelle et Boivin disparurent dans l'escalier, leurs armes à la main.

— Les voilà ! s'exclama Barnard.

Laure et l'aubergiste s'approchèrent de la fenêtre.

Les sanglornis étaient maintenant très nettement visibles sous le couvert des arbres. Ils venaient d'entrer dans le parc de l'auberge et étaient encore à environ trois cents mètres du bâtiment. Ils arrivaient lentement, faisant de courtes pauses pendant lesquelles les adultes humaient l'air et se poussaient de la tête, les jeunes s'amusant même un peu avec les femelles. Ils ne cherchaient visiblement pas à se cacher, comme s'ils sentaient que la partie était gagnée pour eux. Laure reconnut le mâle à sa taille et à sa puissante musculature qui jouait sous son épaisse fourrure sombre. Les seuls points de couleur dans le début de pénombre du soir qui tombait étaient ses yeux qui brillaient d'une lueur sanglante. Il marchait en tête, sans un regard pour les autres membres du groupe.

— Mon Dieu, dit la propriétaire. Ils sont nombreux !

Les femelles et les jeunes venaient à un ou deux mètres derrière le mâle. Laure eut l'intuition qu'il contrôlait télépathiquement les membres de sa bande, ce qui se vérifia quand un jeune encore inexpérimenté voulut le dépasser. Cela se déroula très vite mais, bien qu'ils fussent encore assez loin, la jeune femme eut la certitude que le mâle envoya une sorte de réprimande télépathique au jeune qui secoua douloureusement la tête, visiblement surpris. Le mâle ne fit que le regarder une demi-seconde et reprit sa marche. Le jeune ne tenta plus d'autre manœuvre comme celle-ci.

— Ils savent parfaitement où se trouvent tous les autres membres de la bande, murmura Laure. Ils sont renseignés sur les décisions du mâle qui peut, à son tour, avoir une vue d'ensemble immédiate des opérations. Il n'y a qu'un seul cerveau et une multitude d'yeux.

La propriétaire qui se tenait toujours à côté d'elle ne parut pas l'entendre. Elle regardait avancer les fauves, fascinée et ne semblait plus en mesure de prendre des décisions.

Ils ne criaient pas encore, mais Laure savait que cela ne tarderait pas. Et Caurvelle qui ne revenait toujours pas ! Elle alla au pied de l'escalier et cria :

— Benjamin !

Elle crut entendre une réponse, mais ce fut le moment précis où les fauves lancèrent leur cri de chasse. La voix de Caurvelle se perdit dans le hurlement de la propriétaire et le cri des sanglornis qui la frappa de plein fouet. Affolée, elle revint à

la fenêtre. Les fauves couraient à présent. Ils ne donnaient pas encore la pleine mesure de leur puissance, mais ils avançaient vers l'auberge au petit galop, la gueule ouverte et criant à pleins poumons. Laure avait déjà subi le cri d'un seul sanglorni, mais jamais elle n'avait vu toute une bande qui hurlait ainsi. Le résultat était terrifiant. Bien qu'aucun animal ne l'ait encore repérée, elle sentait déjà la sensation mentale caractéristique d'un envahissement cérébral.

Elle réussit à s'arracher au spectacle de mort qui venait sur elle, saisit le poignet de la femme et lui cria à l'oreille :

— Venez ! Venez, ne les regardez pas, ne pensez pas à eux ! Chantez ! Chantez une chanson, n'importe quoi, récitez un poème !…

Tout en criant, elle la tirait en arrière, mais la femme résistait. Il semblait qu'elle était incapable de quitter les animaux des yeux. Le regard fou, elle bavait et un peu de salive coulait sur son menton. Laure la lâcha et courut fermer à clef les deux portes d'entrée. Il s'agissait d'une auberge qui se voulait rustique et les portes étaient en bois solide, sans vitre. Pour davantage de sécurité, elle poussa une lourde armoire derrière celle de devant, et cala une chaise contre la poignée de celle de derrière. Elle savait que cela n'arrêterait pas les fauves, mais espérait qu'ils seraient un peu retardés ; suffisamment pour qu'elle puisse trouver un abri solide pour elle et la femme.

Ceci fait, elle retourna auprès de la restauratrice et voulut à nouveau la tirer en arrière. Sans qu'elle eût le temps d'esquiver le geste, la femme la frappa à toute volée sur l'oreille.

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! hurla-t-elle, hystérique. La voiture ! La voiture ! Il faut se sauver ! Il faut sortir !

Étourdie par la gifle magistrale qu'elle venait de recevoir, Laure vit la femme qui commençait à ouvrir la fenêtre. Le hurlement des fauves emplit immédiatement la pièce. Laure eut l'impression qu'ils étaient tous entrés dans l'auberge.

— Non ! cria-t-elle en se précipitant vers la fenêtre.

Il était trop tard. La propriétaire venait de l'enjamber et la jeune femme la vit qui courait le plus vite possible vers sa voiture. Elle réussit à l'atteindre, mais le temps qu'elle cherche ses clés dans sa poche, deux sanglornis avaient sauté sur le capot et la regardaient dans les yeux en vrillant leur hurlement démoniaque dans l'esprit de la pauvre femme qui restait plantée devant les deux fauves, figée.

Une main ferma violemment la fenêtre. Laure se retourna d'un bloc. Barnard.

— Viens, lui dit-il. C'est trop tard pour elle. Viens vite !

Il la saisit par le poignet, comme elle l'avait fait pour la femme, mais elle ne résista pas. Ils dévalèrent l'escalier qui menait à la cave quand les sanglornis commençaient à s'attaquer aux issues. Barnard claqua la porte de la cave derrière eux juste au moment où ils entendirent le bruit des vitres brisées.

— Cours, dit le chasseur, étonnamment calme.

Laure se rua dans la première pièce qui se révéla être un fatras de tout ce dont l'auberge n'avait plus besoin : matelas, sommiers, caisses en osier, casseroles diverses sur des étagères. L'espace était chichement éclairé par un petit soupirail plein de toiles d'araignées. La jeune femme tourna la tête dans tous les sens, cherchant une cachette qui serait suffisamment solide pour résister aux fauves qu'elle entendait nettement tenter de détruire la porte, là-haut.

— Là, lui dit Barnard.

Il désignait un amoncellement de sommiers métalliques. Il la prit à nouveau par le bras et lui dit :

— Assis.

Incapable de réfléchir, elle obéit.

Posant sa carabine sur le sol, il plaça trois sommiers autour d'elle en lui demandant de les tenir, puis fit tomber tous les autres sur la cage ainsi formée. Sur le tas de métal qui la recouvrait, elle entendit qu'il empilait tous les matelas qu'il pouvait trouver. Elle se trouva ainsi abritée sous une sorte de casemate métallique et poussiéreuse.

— Et toi ? cria-t-elle.

— Ne t'en fais pas. Ils ne me trouveront pas. Et s'ils me trouvent, ils auront des ennuis.

Elle sentit le tas sous lequel elle se trouvait, bouger un peu. Il devait s'être ménagé une place.

— Barnard ?

— Chut, ils vont arriver.

— Barnard, où est Benjamin ?

— Toujours en haut, je crois, avec Boivin. Mais je n'en suis pas sûr… Attention, les voilà !

En effet, la porte venait de craquer. Laure avait bloqué sa respiration et restait la bouche légèrement ouverte pour mieux entendre ce qui se passait dans la pièce. Elle percevait faiblement le bruit des griffes descendre prudemment l'escalier. Les fauves savaient que Barnard était dangereux, ils avaient certainement lu la détermination tranquille du chasseur dans son esprit. Soudain, ils descendirent tout en criant à pleine puissance. Dans l'espace confiné de la cave, le vacarme était assourdissant.

Laure se plaqua la main sur une oreille et tenta de se boucher l'autre à l'aide de son avant-bras, sans que cela ne diminue en rien l'impression qu'elle avait d'être labourée, de sentir son esprit fouaillé sans aucune pitié. Elle crut entendre deux coups de feu, mais ne parvenait plus à raisonner correctement. Elle utilisa toute sa volonté pour ignorer les coups portés contre son abri précaire et qui le faisaient vaciller, les griffes qui crissaient contre le métal. Elle focalisa toute son énergie à se demander où pouvait bien se trouver Caurvelle. Elle essaya de se le représenter solidement calfeutré dans un endroit inexpugnable, son arme à la main. Elle se força à se rappeler tous les moments qu'elle avait pu vivre avec lui ; tous les rires, tous les sourires, elle s'imagina cette petite ride qui apparaissait seulement quand il souriait tendrement, qu'elle avait appelée sa « ride amoureuse » et qu'elle suivait souvent du doigt quand ils étaient ensemble, tranquilles…

Elle ne sut pas combien de temps tout cela dura, mais s'aperçut tout à coup que le silence était revenu. Il n'y avait plus de cri, plus de bruit de griffes contre le métal des sommiers.

En se retournant, elle sentit une main sortir de sous un matelas. Celle de Barnard, dont elle reconnut au toucher la vieille montre en or qu'il portait au poignet.

— Ils sont partis, Barnard, ils sont partis, dit-elle à voix basse. Ce n'est pas encore pour cette fois.

Elle serra la main du chasseur, mais les doigts ne réagirent pas.

— Barnard ? Ça va ? demanda-t-elle, angoissée.

Elle secoua la main, mais ressentit une horrible impression de grande légèreté. Elle tira sur la main qui vint facilement ; beaucoup trop facilement. Le bras était tranché à hauteur du coude.

Elle poussa un hurlement et tenta frénétiquement de s'extraire de sous les sommiers.

— Laure ? Attends. Tu es blessée ? Laure ?

La voix de Caurvelle était tendue, angoissée. Entendant le hurlement de la jeune femme, il avait dévalé les marches de la cave et se battait avec les sommiers empilés pour la délivrer. Elle continuait de crier, se démenant sous les sommiers, se griffant aux ressorts qui lui avaient sauvé la vie.

Boivin et Caurvelle finirent par l'extraire de sa cage. Elle se jeta en pleurant dans les bras de l'ancien inspecteur.

— Barnard !… Barnard, il est… Ils l'ont tué, Benjamin ! Ils l'ont tué.

— Je sais, j'ai vu…

Sa voix était atone. Laure leva la tête et s'écarta un peu de lui pour le regarder dans les yeux. Des larmes coulaient sans qu'il ne fasse rien pour tenter de les en empêcher. Il poursuivit avec un soupir :

— J'ai vu une femelle qui remontait de la cave avec son corps dans la gueule. Il…, il lui manquait un bras et une jambe. Il était mort, mais ses yeux m'ont regardé. Elle le portait comme s'il ne pesait rien… Comme un morceau de viande… un morceau de viande, Laure. J'ai tiré, j'ai vidé mon chargeur, mais elle a tout évité sans le lâcher.

Il respira profondément et parut revenir à la vie. Il la regarda et la serra à l'étouffer en disant dans un murmure :

— Mais tu es là toi. Ils ne t'ont pas trouvée… Tu es là.

Restant serrée contre Caurvelle, Laure tendit la main à Boivin qui se tenait près d'eux sans oser faire un geste. Il la prit et la tint dans les deux siennes. Ils restèrent ainsi pendant un long moment sans qu'un seul mot ne soit échangé.

Une voix, en haut de l'escalier, les ramena à la réalité :

— Vous croyez que c'est terminé ?

Ils remontèrent lentement et Laure découvrit un homme assez jeune, pâle et qui paraissait totalement paniqué.

— Non, dit-elle. Non ce n'est pas terminé ; ils n'ont mangé que deux personnes, ils sont trente-trois. Il leur faut beaucoup plus de viande pour manger à leur faim. S'ils n'ont pas touché aux chevaux, ils vont revenir.

Elle laissa les trois hommes et sortit dans la nuit pour aller vérifier si les chevaux avaient été attaqués.

Quand elle entra dans le hangar, elle entendit le souffle des quatre bêtes. Ils étaient toujours là, vivants. Aussi incroyable que cela puisse paraître, les fauves ne s'étaient focalisés que sur les humains. Ils n'avaient pas pu ne pas sentir les animaux. Ils avaient délibérément préféré attaquer les hommes.

Elle rassura chaque cheval d'une caresse et rejoignit les trois autres.

Le client était assis sur une chaise. Quelqu'un avait allumé des bougies.

— Pas de courant ? demanda Laure.

— Il nous dit qu'il n'y en a plus depuis une semaine, répondit Boivin. C'est la proprio qui lui avait annoncé ça, quand il est arrivé hier soir.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On se sauve. On ne peut pas rester ici en attendant qu'ils reviennent.

— Mais, dit le marcheur, dans une chambre avec la porte bien fermée, on pourrait…

— On finirait pas leur ouvrir pour ne plus entendre leur cri, le coupa Laure. On l'a déjà vu. Non. Il faut partir. Tout de suite. Elle regarda le jeune homme. Tu viens avec nous, on ne peut pas te laisser là tout seul.

— Non, je ne peux pas, j'ai de la famille, une amie…

— Ils sont loin, ces gens ? demanda la jeune femme.

— Deux cents kilomètres.

— Tu te rends compte que tu vas devoir les rejoindre ? Comment vas-tu faire ?

— Je ne sais pas. Mais je vais y aller.

— Tu sais conduire ? demanda Laure.

— Oui.

— Tu prends la voiture de la propriétaire et tu files jusqu'à la ville la plus proche…

— Tu sais, Laure, dit Boivin, dans les circonstances actuelles, la ville la plus proche ce n'est pas forcément la meilleure solution.

La jeune femme haussa les épaules.

— Oui, c'est vrai. Eh bien écoute, tu vas où tu veux, mais tu ne restes pas là, ou tu vas te faire tuer et dévorer. Si tu rencontres des flics, des gendarmes ou des militaires, raconte-leur ce que tu as vécu ici et donne-leur ce carton.

Elle lui tendit un carton du format d'une carte de visite, datant de l'époque où l'équipe venait d'être formée ; l'époque où l'on y croyait encore…

— Mais… et vous ?

— Nous, on suit ces bêtes. On veut savoir comment ne pas se faire tuer pour pouvoir éduquer les populations à leur résister. Vaste programme, comme tu le vois, ajouta-t-elle avec un sourire sans joie. Allez, sauve-toi.

Le jeune homme acquiesça d'un signe de tête et monta les étages en courant accompagné de Boivin.

— J'en ai marre Benjamin, dit Laure en se blottissant dans les bras de son ami.

— Moi aussi. Moi aussi j'en ai marre… J'avais fini par m'y faire, au chasseur. Comment il s'est débrouillé pour se faire avoir comme ça ?

— Je crois qu'il s'est surtout occupé de moi. Il n'a pas eu le temps de se préparer une cache solide avant qu'ils n'arrivent dans la cave.

Caurvelle soupira.

— De toute façon, c'est comme ça. Allez, on se secoue, on donne du pain aux chevaux et on y va. Il fait nuit noire maintenant et ça ne me dit rien de voyager dans ces conditions. Il ne faut pas qu'on traîne, ça ne ramènera de toute façon pas Barnard.

Ils retrouvèrent les clés de la voiture sur le sol, dans une petite flaque sombre qui ne pouvait être que du sang, juste à côté de la voiture. Le randonneur n'osait pas se baisser pour ramasser le trousseau. Laure le prit et le lui tendit en disant :

— Il va falloir te durcir un peu, si tu veux survivre dans le monde qui se prépare… Tu es certain de vouloir partir ? Il fait nuit, tu ne les connais pas.

— Je pars. Ce que j'ai vu ici m'a suffi. Je sais que je ne dois surtout pas les rencontrer. Ils ne vont pas plus vite qu'une voiture, quand même ?

— Sans doute pas. Bon, écoute-moi bien. Si tu croises un sanglorni sur ta route, ne fais pas n'importe quoi ; notre expérience concernant ces animaux commence à être précieuse, on a déjà pu le vérifier. Donc, si tu en croises un, et qu'il est loin, fuis. Vite. Si tu ne peux pas fuir ou qu'il est trop près, chante, récite un poème, fais tout ce que tu peux pour penser à autre chose. Surtout *pense* à autre chose. Ils sont télépathes et se servent de cette faculté pour envahir notre esprit et nous empêcher de réagir. Il ne faut surtout pas les regarder ou penser à eux. C'est la seule façon de s'en sortir. Ils sont forts, rapides et intelligents. Tu t'en rappelleras ?

— Oui.

— Tu es sûr ? insista Laure.

— Oui, je m'en rappellerai, ne vous en faites pas. Merci.

— File. Adieu.

La voiture démarra à la première sollicitation. Ils le regardèrent partir, autant pour voir si tout se passait bien, que pour vérifier si une ombre furtive ne sautait pas contre les portières du véhicule. Il faisait nuit, ils ne virent rien.

Les préparatifs furent très vite terminés. Ils s'étaient copieusement servis dans la chambre froide de l'auberge et avaient de quoi manger pour plusieurs jours.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Laure ? demanda Caurvelle.

Il désignait un objet assez long enveloppé dans un chiffon clair et que la jeune femme avait posé sur son sac.

— Oh, c'est sans doute rien. Je verrai ça demain, répondit-elle évasivement.

Ils chargèrent tout le matériel et la nourriture sur le cheval de Barnard et partirent.

Ils voyagèrent toute la nuit, sans entendre quoi que ce soit, sinon les ululements des chouettes dans les bois et les haies.

Le petit matin les trouva tous les trois adossés au tronc d'un chêne centenaire. Ils étaient fatigués de cette nuit passée à chevaucher dans l'obscurité, les sens aux aguets, redoutant à chaque instant d'entendre le cri de chasse des sanglornis.

Les chevaux étaient attachés à proximité et broutaient l'herbe tendre du bord du sentier. Les oiseaux s'éveillaient et la forêt commençait à retentir de leurs chants qui résonnaient sous la voûte formée par le feuillage des grands arbres. Pour la première fois depuis bien longtemps, il faisait bon. Le soleil pointait progressivement et sa lumière rasante éclairait tout le sous-bois d'une lueur irréelle, atténuée ici et là par quelques lambeaux de brume encore accrochés aux fûts des chênes.

Laure leva la tête. Le ciel était sans nuage. D'un bleu pur et cristallin. Ses yeux s'emplirent de larmes. Caurvelle la serra contre lui sans mot dire.

— Barnard n'aura connu la France que sous un ciel pluvieux. Pluvieux et triste. Il est mort, et il fait beau, dit-elle.

Les deux hommes ne firent aucun commentaire. Il n'y avait rien à dire.

— Je pense qu'il faudrait qu'on dorme, dit Boivin. Mais il faut monter la garde. Les chevaux nous préviendront bien avant qu'on entende quelque chose ; hein, Laure ?

— Oui, ils ont déjà senti les sanglornis avant qu'on les repère.

— Alors je commence, vous dormez et je réveille Benjamin dans trois heures. OK ?

— OK, répondit Caurvelle.

Il alla chercher sa couverture et l'étala par terre. Laure s'allongea, posa sa tête et s'endormit aussitôt. Elle ne sentit même pas son ami s'installer tout contre elle et la couvrir de ses bras.

— Laure ? Laure, c'est à toi…

Caurvelle la réveillait doucement, l'embrassant sur la main, dans le cou, sur les lèvres.

— Quelle heure il est ?

— Je n'ai plus de montre. Cassée dans l'auberge. À vue de nez, il doit être dans les onze heures, midi, à peu près. Boivin a mangé et moi aussi. Tu te sers en veillant. Tu nous réveilles tous les deux dans approximativement trois heures.

— Et sans montre, je fais comment ?

— Tu te sers de ta fameuse intuition féminine, lui répondit-il avec un clin d'œil.

— Dors, macho de mon cœur.

Quand elle fut seule, elle alla voir les chevaux, vérifia soigneusement les fers, les articulations, les robes pour supprimer les tiques s'il y en avait, inspecta la peau sous les sangles, régla les filets, resserrant une têtière, relâchant un peu une jugulaire. Cela ne lui était pas facile, car elle devait coincer le cuir sous son moignon et tirer de la main gauche. Au début, quand ils venaient d'avoir les chevaux, elle en pleurait presque d'énervement, mais maintenant, elle s'était habituée à procéder ainsi et la méthode paraissait bien fonctionner. Elle les brossa tous un à un, se méfiant des

réactions de sa jument qui était très chatouilleuse et avait tendance à donner des coups de pied ou de tête quand on l'étrillait un peu trop énergiquement. Ce travail lui prit certainement plus d'une heure et demie.

Quand elle fut satisfaite de l'état des quatre montures, elle détacha de sa selle l'objet long qui avait intrigué Caurvelle lors de leur départ de l'auberge. Elle défit les nœuds autour du tissu et sortit une fine épée protégée par un fourreau de cuir. La lame brillait au soleil et la pointe était extrêmement acérée. L'arme lui avait immédiatement plu quand elle l'avait trouvée par hasard en cherchant des sangles pour attacher les sacoches sur le cheval de Barnard, dans l'auberge. Elle n'y connaissait pas grand-chose, mais avait tout de suite su qu'il s'agissait d'une épée efficace et solide. La lame n'était pas très longue, ce qui en diminuait certainement la flexibilité, mais augmentait sa solidité. La poignée était recouverte d'un beau cuir marron foncé et Laure se sentit désolée de devoir la supprimer. Elle avait décidé de fabriquer un dispositif qui lui permettrait de fixer l'arme sur son moignon.

— Cap'tain Crochet, se dit-elle en souriant.

Puisant dans la sacoche de Boivin elle trouva les outils qu'elle cherchait et entreprit de démonter totalement l'épée pour trouver comment résoudre son problème. Totalement absorbée par son travail, elle n'oubliait cependant pas de lever fréquemment la tête pour voir si les chevaux semblaient inquiets. Deux dormaient debout et les deux autres chipotaient les touffes d'herbe à leurs pieds.

— Tu nous as laissé dormir.

Occupée à fixer des attaches sur l'ancienne poignée de l'épée, elle n'avait pas entendu Caurvelle s'approcher. Il s'assit derrière elle et la prit dans ses bras. Elle se laissa aller contre sa poitrine.

— Qu'est-ce que tu fais de si important que ça t'empêche de m'entendre arriver ?

Elle lui montra ce à quoi elle était arrivée. L'épée possédait toujours sa lame, mais la poignée était supprimée et laissait la place à la garde seule tapissée par un épais coussin de cuir.

— Tu veux te fixer ça sur le bras ?

— Oui. Pourquoi ? demanda-t-elle vivement.

— Il faut que la lame soit plus solidaire de la garde, dit Caurvelle sans relever le ton de son amie, parce que dès que tu voudras piquer, elle te rentrera dans l'avant-bras. Il faudrait la percer ici et placer une sorte de rivet qui l'empêcherait de reculer. Oui…, dit-il en réfléchissant à haute voix, je crois que je sais comment faire. Tu permets que je m'en occupe ?

— Si tu fais exactement ce que je veux, d'accord.

Ils descendirent encore trois jours vers le sud sans avoir de nouvelles de la bande qu'ils avaient suivie jusqu'à présent. Caurvelle avait réussi à modifier la lame de l'épée comme il l'entendait et avait confectionné une arme qui satisfaisait Laure. Elle s'exerçait tous les jours à la porter, à frapper, à piquer. Les premiers temps, elle avait eu des ampoules à l'extrémité de son moignon mais, soignée par Caurvelle elle s'était obstinée et devenait de plus en plus habile pour attacher seule son arme et pour s'en servir.

Les munitions de leurs carabines de chasse étant maintenant totalement épuisées, Caurvelle et Boivin avaient également opté pour l'arme blanche. Ils avaient transformé les lames d'amortisseur d'une camionnette abandonnée, en fer de lances qu'ils avaient patiemment affûtées sur une meule à eau, dans une ferme sans habitant. Ils avaient ensuite fixé leur fer sur un bâton de noisetier et le soir, tous les trois s'exerçaient inlassablement à manier leurs armes.

Ils ne rencontraient plus personne. Toutes les fermes qu'ils croisaient étaient vides, semblaient abandonnées, comme si la campagne s'était totalement vidée de ses occupants. Ils ne voulaient surtout pas passer par les villes, craignant pour leurs chevaux et surtout parce que Laure pensait que les sanglornis devaient rôder dans les banlieues, se nourrissant des habitants.

Ils n'avaient pas de problème d'approvisionnement, se servant sans aucun sentiment de culpabilité dans les fermes. Elles étaient toutes laissées en l'état comme si le départ des propriétaires s'était déroulé dans l'urgence la plus absolue. Dans deux d'entre elles et dans une maison secondaire, ils virent des traces de combat : des vitres brisées, des meubles renversés et du sang. Beaucoup de sang. Ils n'avaient aucun doute quant à l'identité de l'agresseur, d'autant plus que la terre portait encore les traces caractéristiques des sanglornis.

— Ce sont les nôtres ? demanda Boivin.

— Les nôtres ? s'étonna Caurvelle.

— Ceux du labo.

— Comment le savoir ? lui répondit Laure. Ils sont de plus en plus nombreux maintenant. Je suis même pratiquement certaine que ceux-là ont un mâle et une ou deux femelles du labo, mais c'est tout.

Un matin, alors qu'ils venaient de s'éveiller et qu'ils se préparaient à prendre la route, les chevaux relevèrent la tête tous les quatre ensemble. D'abord juste un peu nerveux, ils devinrent rapidement très agités.

— Des sanglornis, dit Laure. Il faut partir.

— Où ? demanda Boivin. On ne sait pas où ils sont, combien et dans quelle direction. Si on part sans le savoir, on peut se jeter sur eux !

— Et si on attend sans rien faire, qu'est-ce qui se passe ?

— Hé, oh ! Vous deux ! Calmez-vous, intervint Caurvelle. Regardez les chevaux, ils sont tournés par là. Les sanglornis sont dans cette direction.

Laure avait déjà sellé sa jument et attaché son épée à son bras.

— Allez, ne traînons pas, dit-elle.

Les deux hommes sellèrent leurs montures et ils partirent tous les trois au galop. Les chevaux n'avaient aucun besoin d'être sollicités ; effrayés, ils galopaient ventre à terre, même dans les descentes, ce qui fut à l'origine de la chute de Boivin. Laure entendit un cri. Elle se retourna juste à l'instant où le jeune homme tombait lourdement sur le sol, son cheval continuant sa course sans ralentir.

— Benjamin ! Boivin est tombé ! cria-t-elle en arrêtant sa jument à grand-peine.

Caurvelle eut lui aussi du mal à stopper sa monture, mais il y parvint finalement. En revanche, il ne lui fut pas possible de la faire revenir vers Boivin qui gisait

toujours à terre, apparemment inanimé. Laure éprouvait également beaucoup de difficultés à faire exécuter un demi-tour à sa jument. Elle encensait et renâclait avec alacrité, se cabrant nerveusement.

La jeune femme sauta à terre et courut vers Boivin.

— Laure ! cria Caurvelle. Remonte à cheval ! Remonte à cheval !

Suivie par le cheval de bât, la jument de son amie n'avait pas demandé son reste et avait repris la fuite, sur les traces du cheval de Boivin. Celle de Caurvelle ne tenait plus en place. Elle devait sentir l'approche des fauves et donnait beaucoup de peine à son cavalier, tournant sur elle-même, bottant, secouant la tête, se cabrant, tant et si bien qu'il ne put résister davantage et tomba à terre, plutôt qu'il n'y sautât. Enfin libre, la jument partit au grand galop et disparut dans une courbe.

Caurvelle courut vers Laure. Elle aidait Boivin qui paraissait lui parler.

— Alors ? demanda-t-il en surveillant le virage d'où le fauve allait apparaître.

— Il a seulement été assommé. Il saigne de la tête, mais ça n'a pas l'air trop profond. Je crois qu'il va bien, il a mal partout.

— Et tu trouves que c'est signe qu'il va bien, ça ?

— S'il n'avait pas mal après une chute pareille, c'est qu'il aurait la colonne cassée.

Dans le soudain silence qui s'était abattu sur la forêt, ils entendirent les pas d'un animal ; un animal de grande taille.

— Un arbre, il faut grimper à un arbre, vite ! dit Caurvelle.

Laure gifla Boivin qui semblait assez peu vaillant, bien qu'il ait les yeux ouverts.

— Eh ! Eh ! Ça va ! Je suis réveillé ! protesta celui-ci.

— Regarde si tu peux te lever et grimper à un arbre ; ça urge de plus en plus.

Boivin, la tête un peu sanguinolente, se leva, grimaça, fit quelques pas en boitillant pour récupérer son arme et annonça :

— Ça fonctionne.

— Alors grimpe, vite !

Le sanglorni venait d'apparaître. Un jeune mâle qui n'avait pas encore atteint la taille adulte, mais qui était déjà plus grand qu'une femelle et d'une stature très impressionnante. Il fixa les trois humains, ne sachant apparemment pas quoi faire.

Les deux hommes s'étaient hissés sur un chêne, se servant de la plus basse branche pour grimper. Affolés, agissant comme des animaux traqués, ils grimpèrent frénétiquement le plus haut possible. En bas, le fauve entama son cri de chasse.

Arrivé sur des branches qui commençaient à ployer sous son poids, Caurvelle regarda vers le bas et son sang se figea : Laure était suspendue par un bras à la première branche, mais ne bougeait pas. Elle pleurait.

— Laure ! Laure ! cria-t-il en redescendant. Monte !

— Je n'y arrive pas ! hurla-t-elle.

Sa main cramponnée à la branche, elle ne parvenait pas à se hisser à la force d'un seul bras. L'animal approchait, lentement. Sûr de sa victoire, il ne se pressait pas, mais continuait à crier, vrillant sa volonté dans celle des trois humains dont la résistance faiblissait de seconde en seconde.

Laure était perdue. Caurvelle se sentait devenir fou. La voir ainsi suspendue sans pouvoir faire quoi que ce soit le mettait à la torture. N'en pouvant plus, il dégringola, plutôt qu'il ne descendît jusqu'à la branche la plus basse et sauta à terre juste sous le nez du sanglorni, en poussant un hurlement de rage. Sa détermination était telle que le fauve cessa de crier et fit rapidement deux pas en arrière. Sans réfléchir, Caurvelle profita de cette hésitation et planta sa lance dans l'épaule de la bête qui hurla de douleur. Devenu fou de colère et de rage, l'homme harcela l'animal, le poursuivant, évitant miraculeusement ses contre-attaques et le lardant de coups de lance. Les blessures n'étaient que superficielles, mais elles déstabilisaient le fauve. Comme les attaques de l'homme n'étaient qu'instinctives, absolument pas pensées, l'animal ne parvenait pas à les prévoir. Il subissait la rage de son adversaire sans être aucunement capable de se comporter comme il avait l'habitude de le faire ; il n'avait jamais eu à combattre de la sorte et ne parvenait plus à pousser son cri de chasse.

Caurvelle se fatiguait. Laure en prit conscience et, surmontant sa peur, elle se laissa tomber à terre et entreprit à son tour de frapper l'animal. Se trouvant pour la première fois dans une situation de combat réel avec un fauve, elle n'y parvenait que très rarement. Voyant cela, Boivin descendit lui aussi. À eux trois, ils réussirent à bouleverser suffisamment le sanglorni pour qu'il doute et rompe le combat. Mais la rage était passée, la peur diminuait ; les humains recommençaient à penser et l'animal réussissait à nouveau à lire dans leurs esprits et à éviter toutes leurs attaques. Il ne lui fut cependant pas possible de prendre l'ascendant sur les trois proies qu'il convoitait, car ce qu'il apprenait en lisant leurs pensées lui faisait peur. Il recula encore une fois.

Installé à quatre mètres des trois humains, le fauve les regardait de ses yeux de braises. Il ne sentait plus aucune terreur dans leurs esprits, mais au contraire une rage, une terrifiante jubilation et une volonté farouche de le voir mort. Progressivement, une image s'imposait dans l'esprit du fauve. Une image qui naissait dans les pensées des trois proies qui lui faisaient face et qui, à présent, le défiaient : il se voyait sanguinolent, étendu à leurs pieds. Alors, pour la première fois de sa vie, il eut peur d'une proie. Il tenta de reprendre son cri, mais à peine l'eut-il ébauché, qu'ils se ruèrent sur lui avec un hurlement féroce. L'animal recula à nouveau de quelques pas, cligna rapidement de ses yeux rouges, puis décampa en poussant un cri de rage.

Les trois humains poussèrent alors un cri primitif. Un hurlement de victoire qui retentit jusqu'à la cime des arbres.

Laure et Caurvelle tombèrent dans les bras l'un de l'autre et Boivin les enserra tous les deux.

— Il a eu peur, ne cessait de répéter la jeune femme, il a eu peur ! On peut leur faire peur !

Elle riait et pleurait à la fois et, se dégageant de l'étreinte de Caurvelle, se lança dans une sorte de danse sauvage en secouant la tête. Les deux hommes se joignirent à elle en hurlant comme des déments. Ils gesticulèrent ainsi jusqu'à n'en plus pouvoir et se laissèrent tomber sur le sol en riant.

Une fois calmés, ils partirent sur les traces de leurs chevaux, attentifs à tous les bruits qu'ils entendaient. Les montures étaient faciles à suivre, les sabots avaient laissé des marques profondément imprimées dans la terre du chemin.

— Comment tu expliques qu'il ait été seul ? demanda Boivin qui marchait en boitillant.

— C'était un jeune, répondit Laure. J'imagine qu'il a dû être chassé par son père et qu'il doit maintenant se trouver un territoire et des femelles.

— Heureusement que c'était un jeune et qu'il n'était pas accompagné, fit remarquer Boivin.

Ils préférèrent ne pas réfléchir complètement à ce qui serait arrivé s'ils avaient eu affaire à une bande entière. Laure glissa sa main dans celle de Caurvelle qui la serra longuement.

— En tout cas, il ne savait pas vraiment comment attaquer. On lui a donné un exemple de ce que les humains peuvent faire, c'est une bonne chose, conclut Boivin.

Ils retrouvèrent les chevaux dans une clairière, occupés à arracher des feuilles à des buissons. Ils n'eurent aucun mal à les attraper ; les bêtes, dociles, ne firent aucune difficulté, signe que les sanglornis ne se trouvaient pas dans les parages.

— Pourquoi tu es tombé ? demanda Laure à Boivin une fois qu'ils furent en selle.

— Je vais me faire engueuler ?

— Mais non, mais il faut savoir ce qui s'est passé, parce que si une situation identique se présente, il vaudrait mieux que tu restes à cheval.

— Eh bien j'ai perdu un étrier ce qui fait que j'ai progressivement glissé sur le côté de ma selle et paf ! Par terre.

— Au galop, il faut se tenir presque en équilibre. Avec le poids du corps dans les étriers, se serait étonnant que tu en perdes un.

— Bien chef, répondit comiquement le jeune homme.

— Eh, regardez !

Caurvelle leur montrait un village perché sur une petite colline dont un des flancs tombait dans un lac. Le sommet était occupé par un ancien château fort qui semblait en voie de restauration. Une vingtaine de maisons se blottissaient contre ses murs. De la fumée sortait de quelques cheminées.

— On y va, décida Caurvelle en s'engageant dans la pente.

— Et si on ne veut pas y aller, nous ? lui dit Laure, sérieuse.

Son ami se retourna vers elle, interloqué.

— Tu ne veux pas y aller ?

— Si, mais tu pourrais nous demander notre avis, sale flic, lui répondit-elle avec un charmant sourire.

Une petite route permettait l'accès au village qui se nommait Bourgneuf-le-Rocher. D'anciens remparts ceinturaient l'agglomération. Ils n'étaient pas en trop mauvais état et avaient même été restaurés à plusieurs endroits. Caurvelle pensa que le tourisme avait du bon, s'il permettait d'entretenir de telles fortifications. Une porte antique gardait l'entrée. Ils engagèrent leurs chevaux sous l'arche de pierre. Se retournant, Caurvelle constata avec plaisir que deux lourds battants de bois armés de fer complétaient la porte et devaient assurer une protection efficace.

Ils furent accueillis par des aboiements.

— Tais-toi ! ordonna une voix d'homme.

Les sabots des chevaux claquaient sur les pavés de la rue principale et le bruit résonnait contre les murs des maisons proches. Il sembla à Laure que tout le village était en pierre. En pierre et en bois. Elle ne voyait aucun fil électrique, aucune antenne de télévision. Comme si le temps n'était pas passé dans cet endroit et que l'on soit toujours au XV^{e} ou XVI^{e} siècle. Une voiture garée devant une fontaine la ramena à la réalité.

— On est repérés, dit Boivin.

— Où ? demanda Laure.

— Certains rideaux bougent sur notre passage.

— J'avais vu, dit Caurvelle.

— On fait boire les chevaux à la fontaine ? proposa Laure.

— Tu crois que c'est permis ? demanda Boivin.

— Il n'y a pas d'écriteau qui l'interdise, répondit-elle en mettant pied à terre.

Les bêtes burent à grands traits, sous l'œil de leurs cavaliers.

— Du monde, dit Caurvelle.

Deux hommes venaient vers eux.

— Messieurs dame. C'est interdit de faire boire les bêtes dans la fontaine.

— Bonjour, dit rapidement Caurvelle. Il avait peur que Laure ne soit trop virulente avec l'homme. Nous n'avons pas vu d'écriteau l'interdisant et nos chevaux avaient soif, ils ont beaucoup couru.

— Comme ça, vous saurez qu'il ne faut pas faire courir de chevaux comme dans les westerns, commenta l'homme.

— C'est ça, dit Laure. On le saura.

L'autre, surpris par son ton, se tourna vers elle. Elle ne le regardait pas, occupée à inspecter, ou à feindre d'inspecter les sabots de sa jument.

— Vous comptez rester quelque temps au Rocher ?

— Vous êtes de la police ? demanda Laure en se redressant, l'air peu aimable.

— Je suis le maire de…

— Ah, fit Laure. Vous êtes le maire de.

— Dites donc, mademoiselle…

— Madame, corrigea Laure en s'appuyant sur Caurvelle. Ce monsieur est mon époux et il est également officier de police, ainsi que cet autre monsieur.

— Si vous êtes de la police, vous avez des documents qui le prouvent, dit celui qui n'avait pas ouvert la bouche jusqu'à présent.

Avec un soupir un peu forcé Caurvelle, bénissant Combeau, sortit de ses fontes sa plaque de police et l'exhiba sous le nez de l'homme, tandis que Boivin faisait la même chose pour le maire du village.

— Excusez-nous, messieurs, dit précipitamment celui-ci, mais vu ce qui se passe en ce moment, nous sommes prudents et nous nous méfions, sans doute un peu trop des têtes que l'on ne connaît pas.

— C'est bon, monsieur le maire, dit Caurvelle, conciliant. Nous comprenons ; d'autant plus que nous avons vécu des événements qui ne peuvent que confirmer qu'il faut être prudent et même, très prudent.

— D'ailleurs à ce sujet, avez-vous subi des attaques d'animaux ? demanda Laure.

— Des attaques d'animaux… Vous voulez dire d'animaux sauvages ?

— Oui.

— Il y a bien eu la ferme d'en bas qui a perdu deux veaux, il y a cinq jours, mais rien d'autre, je ne…

— Il y a cinq jours ? l'interrompit Laure.

— Oui, répondit le maire, étonné par la soudaine tension qu'il sentait dans la voix de la jeune femme. C'est le fils qui nous l'a appris quand il est venu pour un paquet à la Poste. Il l'a dit à…

— Elle est loin cette ferme ? le coupa Laure.

— Quatre kilomètres en prenant par…

— Il y en a d'autres qui sont isolées ?

— D'autres isolées…

Le maire compta sur ses doigts.

— Le Bâti haut, le Bâti bas, le Chêne sec et la Taillande. Quatre.

— Il faut leur dire de venir tous ici. Il faut fermer la porte du village, vérifier s'il n'y a pas de possibilité de franchir les remparts. Il faut aussi qu'on…

— Hé là ! Vous nous préparez un siège, ou quoi ?

Laure le regarda, étonnée.

— Mais oui, il va falloir tenir un véritable siège.

— Et contre qui ? Vous pouvez me le dire ?

Caurvelle intervint :

— Cette ferme qui a perdu ses deux veaux, avez-vous eu de ses nouvelles depuis ?

Le maire se tourna vers son compagnon qui fit une moue en secouant la tête.

— Non, on n'a pas eu de nouvelle.

— Il faut les appeler, dit Laure.

— Les appeler ? s'étonna le maire.

— Vous avez bien le téléphone, s'énerva la jeune femme.

— Bien sûr, on n'est pas des sau…

— Allons les appeler tout de suite, dit Laure.

— … s'il vous plaît, ajouta Caurvelle.

Le maire haussa les sourcils et, poussant un soupir, dit :

— Si ça peut vous faire plaisir, suivez-moi s'il vous plaît.

Laissant les chevaux à Boivin et à l'autre homme, Laure et Caurvelle suivirent le maire. Il les conduisit dans une vaste bâtisse qui était visiblement moins âgée que

l'ensemble du village et sur le fronton de laquelle un panneau annonçait qu'il s'agissait de la mairie.

Ils entrèrent dans un bureau. Une pièce simple. Parquet, mobilier de bois, murs blanc cassé, deux fenêtres.

Tandis que le maire recherchait puis composait le numéro de la ferme, Laure ressentit une étrange impression ; comme si elle venait de très loin pour se retrouver dans des conditions civilisées. Un téléphone, une photocopieuse, une télé. Ces trois appareils lui parurent appartenir à un autre temps. Elle mit un moment avant de réellement se replonger dans l'urgence présente. Il lui sembla que la vue de la pièce l'avait plongée dans une sorte d'étrange état hors du temps…

— Ça ne répond pas, dit le maire. C'est bizarre, madame Puech est pourtant toujours dans la maison…

Laure et Caurvelle se regardèrent. Sans échanger une parole, ils surent ce qu'ils pensaient tous les deux. Ils entendaient la sonnerie résonner dans l'habitation silencieuse et voyaient, sans la connaître, la ferme dévastée et du sang ; du sang partout sur le sol, sur le carrelage, sur le plancher… Laure frissonna.

— Essayez à nouveau, dit Caurvelle.

— Peut-être sont-ils partis faire des courses ? proposa Laure.

Tout en composant le numéro, le maire secoua la tête.

— Impossible. Depuis le début des événements, plus personne de la commune ne va en ville. C'est une décision du conseil votée depuis qu'un de nos amis et sa famille se sont fait agresser en plein centre ville, en plein jour et sans que personne ne les aide. On a rouvert le four à pain, on fait à nouveau tourner le moulin dans le Dhol, notre petite rivière. On s'essaie à vivre entre nous et avec nos produits, en quelque sorte. Maintenant les courses, quand ils les font, les Puech les font ici. C'est vraiment bizarre…

— Il faut y aller, dit Laure, résignée.

Elle savait ce qu'ils allaient trouver. Elle le sentait jusqu'au plus profond de son être, mais il fallait aller voir si personne n'avait survécu. Prendre ce qui pouvait être emporté ; tout ce qui pouvait être emporté.

— Vous croyez vraiment qu'il leur est arrivé quelque chose ?

— Monsieur le maire, dit Caurvelle, nous avons vécu de semblables situations un grand nombre de fois. Il ne s'est sans doute rien passé, mais nous pensons qu'il faudrait aller voir. Si personne ne veut y aller, nous le ferons. Il suffira de nous indiquer la route.

— Je vais aller avec vous, bien sûr, dit fermement le maire.

Ils avaient débarrassé la camionnette du maire de tous les outils qu'elle contenait, et s'étaient tous assis à l'avant.

La route était belle. Elle descendait dans une petite vallée où coulait une rivière à truites par-dessus laquelle elle passait grâce à un petit pont de pierre à deux arches. Des prairies à vaches alternaient avec des bois profonds et moussus. Un paradis pour randonneurs, avant. Maintenant, un paradis pour sanglornis.

En dix minutes, ils arrivèrent en vue de la ferme. Il s'agissait d'un ensemble de trois bâtiments de pierres et d'un hangar. En approchant, ils ne virent rien de particulier et Laure souhaita de toute son âme qu'ils soient venus pour rien.

Le maire engagea la camionnette dans le chemin vaguement empierré qui menait à l'habitation.

— Vous voyez, rien n'a l'air…

— Les chiens, le coupa Laure.

Le maire arrêta la camionnette et regarda dans la direction que la jeune femme indiquait.

Trois chiens. Ou ce qu'il en restait. Ils gisaient sur le sol et l'un d'entre eux était coupé en deux.

— Nom d'un… Mais qui a pu faire ça ?

— Continuez vers la maison, dit sombrement Laure.

— Monsieur le maire, si vous n'avez jamais vu de personnes mortes d'une mort très violente, je vous propose de nous attendre ici, dit Caurvelle.

— D'une mort très violente ? Mais qu'est-ce que vous sous-entendez, maintenant ? cria presque l'homme. Vous arrivez dans ma commune, vous me promettez des désastres, et voilà que maintenant vous me dites que les Puech sont morts découpés en deux ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Hein ? Vous pouvez me le dire ?

Il était réellement en colère à présent.

— Comme vous voulez, dit Caurvelle.

La camionnette fut garée tout près de la maison d'habitation. La porte était ouverte.

— Vous voyez, dit le maire d'une voix un peu radoucie mais peu assurée ; tout est normal.

— Caurvelle, tu restes là. Mets-toi au volant, moteur en marche, dit Laure. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, monsieur le maire, ajouta-t-elle.

— Pourquoi voulez-vous qu'il reste ici ?

Le ton était un peu soupçonneux.

— Ne craignez rien, dit la jeune femme. Je vais seule avec vous dans la maison, on regarde. Si, comme vous le pensez et comme nous le souhaitons, tout est normal, nous prenons des nouvelles de tout le monde et nous repartons. Mais si nous avons à fuir très rapidement, il vaut mieux que quelqu'un soit au volant, je vous assure. Je ne pourrais pas vous faire grand mal, vous pesez le double de moi et je ne dispose plus de tous mes moyens, ajouta-t-elle en montrant sa main coupée.

— Excusez-moi, bredouilla le maire, je n'avais pas pensé que… Enfin, je ne pensais pas…

— Ne vous en faites pas. On a vécu des moments comme celui que vous vivez et on sait que ce n'est pas drôle, assura Caurvelle en posant sa main sur l'épaule du maire.

Ils descendirent doucement du véhicule. Laure attendit que Caurvelle soit installé au volant pour faire signe au maire qu'ils pouvaient entrer. Une fois dans la maison, ils entendirent la camionnette qui démarrait.

— Il repart ! s'exclama le maire.

— Non, le rassura Laure. Il ne repartirait jamais sans moi. Il doit manœuvrer pour que la porte du passager soit tout contre la sortie.

En effet, ils entendirent fonctionner la boîte de vitesses, puis le moteur tourner au ralenti.

— Puech ? Puech, c'est Bluzel ! Puech ? Il y a quelqu'un ? Catherine ?

Ils avançaient doucement dans le couloir. Laure fermait systématiquement les portes qui donnaient sur l'étroit espace. Elle était à présent certaine que des sanglornis avaient massacré toute la famille.

Des proies. On les avait entendus penser dès qu'elles étaient arrivées dans leur monstre nauséabond. On avait mangé. On dormait, et voilà que des proies venaient interrompre bruyamment le repos bien mérité. Le mâle se leva en grondant sourdement.

Il était de méchante humeur. Il avait dû se battre avec ses fils pour les chasser vers d'autres territoires. Les jeunes femelles étaient parties d'elles-mêmes, une par une, alors que les mâles rechignaient à laisser leurs parents. Il avait fallu que le père fasse vigoureusement valoir ses droits. Maintenant, on se retrouvait comme avant les naissances, six femelles et leur mâle. Les chaleurs n'allaient pas tarder ; on sentait déjà le subtil parfum qui émanait des sœurs et qui excitait parfois le mâle. Par moments, on sentait venir dans la gorge le chant de parade, ce cri merveilleux qui mettait le corps en transe.

Les proies venaient d'entrer dans le nouveau territoire de la bande. Toutes les femelles se levèrent d'un bond. Des cris. Les proies venaient provoquer la bande jusque chez elle !

Le mâle, tous les poils hérissés de colère, commença lentement à descendre l'escalier.

— Je ne comprends pas, il n'y a personne. La porte est grande ouverte et il n'y a personne.

Le maire se grattait la tête, une main sur la hanche.

Laure poussa une porte, celle de la cuisine et vit. Une chaussure était par terre, renversée sur le carrelage. Une seule chaussure qui traduisait toute l'horreur qu'avaient dû subir les Puech avant de mourir et de se faire dévorer.

— Monsieur le maire, dit-elle d'une voix blanche.

Elle s'écarta pour lui laisser le passage.

— Que… Oh ! Regardez ! Une chaussure !

Il se précipita et saisit la chaussure.

— Elle est pleine de sang ! s'exclama-t-il. Expliquez-moi…

Laure n'eut pas le temps de répondre. Elle entendit derrière elle un cliquetis qui venait du fond du couloir et qui accélérait vers l'endroit où ils se tenaient.

Elle flanqua la porte de la cuisine à toute volée et hurla à l'attention du maire :

— Ils sont là ! Ils vont crier !

— Qui ? Qui est là ? demanda Bluzel, terrifié.

— Taisez-vous ! cria-t-elle. Taisez-vous et écoutez-moi ou vous allez mourir. Ils vont crier, vous allez le ressentir dans la tête. N'y pensez pas ! N'y pensez surtout pas, ou vous êtes mort et moi aussi. Récitez-vous une fable, une table de multiplication, ou je ne sais quoi qui puisse vous occuper l'esprit. Non, je ne suis pas folle. Ces animaux sont des sanglornis, ils sont télépathes et tuent les humains pour les manger. Ils…

Elle n'eut pas le temps de continuer, le cri éclata. L'animal devait se trouver tout contre la porte, car elle avait l'impression qu'il était dans la pièce et qu'il lui dévorait le cerveau. Instinctivement, elle se boucha les oreilles avec la main et l'avant-bras. Le maire restait sans rien faire, tétanisé. Laure le gifla.

— Chantez ! hurla-t-elle. Chantez !

— Si par… hasard… Sur l'pont… Sur l'pont des arts… Tu croises le vent… Le vent fripon…

— Voilà ! C'est bien, continue ! disait Laure en l'embrassant sur la bouche. Chante ! Chante !… Prudence prend garde à ton jupon ! Si par hasard, sur l'pont des arts, tu croises le vent, le vent maraud, Prudence prends garde à ton chapeau ! Encore ! Chante ! Chante !

Ils hurlaient du Brassens tous les deux dans la cuisine, tandis que les fauves, dehors, poussaient leur cri de chasse. Tout en beuglant sa chanson, Laure poussa la table contre la porte. Le maire, d'abord immobile, parut se ressaisir et, toujours chantant à tue-tête, vint l'aider et rajouta un vaisselier. Quand la porte fut bloquée, Laure courut à la fenêtre et entreprit difficilement de l'ouvrir. Elle commençait à moins pouvoir raisonner, le cri des fauves affaiblissant ses capacités mentales. Curieusement, le maire semblait moins atteint qu'elle. Il continuait de chanter et avait enchaîné avec du Nougaro qu'il hurlait, debout au milieu de la cuisine, les mains sur les oreilles. Cette vision fit presque sourire Laure et ses idées se clarifièrent aussitôt, comme un coup de vent chasse une nappe de brouillard.

La fenêtre ouverte, la jeune femme fit signe à Bluzel. Elle enjamba le chambranle et sauta dans la cour, suivie par le maire. Priant pour que les sanglornis mettent un certain temps pour comprendre ce qu'ils faisaient, elle entraîna le maire par la main en courant aussi vite qu'elle le pouvait vers l'autre face du bâtiment où les attendait la camionnette.

Caurvelle était d'une pâleur cadavérique. Apparemment, il chantait lui aussi, au volant de sa camionnette. Voyant surgir Laure et Bluzel, il poussa un hurlement de joie qui dut s'entendre jusque dans les bâtiments d'élevage. Il enclencha la première et le véhicule bondit vers eux. Il se bloqua à leur niveau en dérapant.

La jeune femme et le maire se jetèrent à l'intérieur. Ils n'eurent que le temps de fermer la portière ; le mâle se ruait dessus à pleine vitesse. Il avait compris la manœuvre et avait voulu intercepter ses proies, mais ses griffes avaient dérapé sur le carrelage du couloir et son brusque démarrage s'était soldé par une chute. Fou de rage, il n'avait pas pu se relever immédiatement, d'autant plus que les femelles voulaient également courir vers les proies. La confusion qui en avait résulté avait permis à Laure et Bluzel d'entrer à l'abri dans la camionnette.

Caurvelle lança le moteur à fond et le véhicule démarra dans un rugissement, poursuivi par les fauves.

— Plus vite ! criait le maire. Plus vite !

— Je suis à fond !

Les sanglornis se jetaient contre les portières, toujours en criant. Les chocs sourds des corps résonnaient dans l'habitacle.

La camionnette était à présent sur le chemin empierré. Caurvelle accélérait désespérément. Quarante, cinquante, soixante, soixante-dix, les fauves suivaient toujours, mais avaient cessé de crier. Caurvelle fut obligé de ralentir pour prendre le virage et accéder sur la route. Les cris reprirent, ainsi que les chocs contre les portières. Une fois sur le macadam, ce ne fut qu'à quatre-vingt, quatre-vingt-dix que le mâle fut distancé.

— Ralentis Benjamin, ralentis, ils ne suivent plus. Ralentis.

Caurvelle souffla comme s'il avait retenu sa respiration pendant tout ce temps et leva le pied.

Ils roulèrent en silence pendant un moment puis le maire demanda :

— Vous connaissiez ces animaux ?

— Oui, dit Laure et elle lui raconta toute l'histoire depuis le commencement.

— C'est terrible, dit Bluzel, quand il sut tout le déroulement des événements. Et vous les chassez depuis tout ce temps ?

— Oui.

— Tu penses que c'est sans espoir, dit-il à Laure, la tutoyant tout naturellement.

— Pour les éradiquer, oui. Pour leur résister, non ; on l'a fait ce matin. Ce matin… Tu te rends compte, Benjamin ? C'était ce matin !

Elle secoua la tête et se ressaisit.

— Il faut prévenir les autres fermes. Ils doivent venir au village. Il faut renforcer les protections autour du village, il faut qu'aucune bête ne puisse y entrer.

— Maintenant, je suis d'accord, dit le maire. On rentre. Je fais appeler les fermes. On prépare le siège.

Une demi-heure plus tard, tout ce que le village comptait comme habitants se trouvait sur la place du marché. Le maire avait fait sonner les cloches de l'église et hurler la sirène.

Monté sur une table, il leva les bras pour réclamer le silence.

— Mes amis, mes amis écoutez-moi ! Je ne sais pas comment vous apprendre ce que je viens de vivre avec ces deux personnes qui sont à ma gauche. Les Puech sont morts. Leur ferme vient d'être attaquée par des fauves auxquels nous avons nous-mêmes échappé de justesse, et seulement grâce à la connaissance de l'inspecteur Caurvelle et de sa femme, Laure. En ce moment même, je fais appeler les quatre autres fermes isolées pour que leurs habitants nous rejoignent ici. En effet, les spécialistes ici présents pensent que notre village peut subir une attaque de la part de ces fauves.

Il y eut des cris et quelques rires.

— N'importe quoi, Bluzel ! dit un homme de grande taille et qui se tenait droit comme un « i ». Une attaque de la part d'animaux. Tu te crois revenu au temps où les loups encerclaient les villages ?

Laure monta sur la table.

— Je ne sais pas qui tu es, toi, ni ce que tu fais dans la vie, dit-elle en s'adressant à l'homme. Mais je sais que si tu veux partir et ne pas rester dans un village qui va se préparer à protéger ses habitants contre le plus efficace prédateur que la terre ait porté depuis longtemps, tu peux partir. Si tu restes, tais-toi jusqu'au bout. Le temps perdu en discussion est du temps gagné pour les sanglornis. Nous sommes, tous les trois, dit-elle en désignant ses deux amis, des survivants. Des survivants qui sont devenus des spécialistes contre leur gré. Nous avons vu ces fauves de plus près que nous l'aurions voulu. Nous avons vu des dizaines de personnes mourir et être dévorées, dont certaines faisaient parties de nos amis. Nous-mêmes y avons plusieurs fois échappé de peu. De très peu. Votre maire vient d'y échapper ; lui aussi, de *très* peu.

Il y eut un murmure prolongé.

— Nous avons tenté de chasser ces fauves, continua Laure, de les tuer jusqu'au dernier, aidés par un chasseur de fauves africains : lions, léopards, rhinocéros. Il est mort maintenant… Elle fit une courte pause en fermant les yeux et reprit : les sanglornis ont tué toute la famille Puech, nous revenons de leur ferme et avons dû fuir devant ces animaux. Ils vont venir. C'est certain. Ils ont besoin de viande. Il faut s'y préparer, ou des gens que vous connaissez, des gens que vous aimez vont mourir. Nous savons comment ne pas se laisser dominer par leur cri. Nous allons vous l'expliquer, mais avant, il faut fortifier encore davantage les remparts, boucher toutes les brèches, de façon à ce qu'aucune bête ne puisse entrer une fois que les portes seront fermées. Notre vie en dépend.

Elle descendit de la table. Caurvelle lui posa une main sur l'épaule. Elle pencha la tête et, de sa joue, la caressa.

Personne ne dit rien. Comme si la foule se donnait un moment pour assimiler ce qu'elle venait d'apprendre. Bluzel fut le premier à reprendre la parole.

— Ce que vient de nous dire madame Caurvelle est effrayant, je le sais. Mais beaucoup moins effrayant que de se trouver dans une cuisine avec ces monstres qui hurlent juste derrière la porte et qui essaient de la casser pour venir vous dévorer. Mais ce qu'elle n'a pas dit, c'est la sensation de ne plus pouvoir penser correctement parce que le cri de ces bêtes vous entre jusque dans le fond du crâne et vous passe le cerveau au mixeur. Je vous assure, ce n'est pas une manœuvre électorale. Si tu veux ma place, Chamblot, je te la donne, dit-il en s'adressant à celui qui l'avait apostrophé. Je veux bien ne plus être maire mais, s'il vous plaît, suivons les conseils des trois chasseurs. Il y va de notre survie.

Il descendit de la table et attendit. Les gens parlaient entre eux, avec leurs voisins, par petits groupes, étudiant Laure, son « mari » et Boivin. Puis Chamblot monta à son tour sur la table.

— Puisque ce que tu demandes engage tous les habitants, je propose un vote. Réunissons des bulletins et…

— C'est ça ! Des bulletins, des urnes, pourquoi pas une campagne, pendant que tu y es Chamblot, intervint Laure. Moi je demande un vote à main levée ! Qui est pour le vote à main levée ? demanda-t-elle à la foule en levant la main.

Caurvelle et Boivin levèrent immédiatement la leur, suivis par le maire puis par l'immense majorité des personnes présentes.

— Alors maintenant, dit Laure en montant à nouveau sur la table, qui est pour ce qu'a proposé le maire, c'est-à-dire préparer la ville à être une place forte ? Et dites-vous bien que si ça ne sert pas maintenant, ce que nous souhaitons tous, ça pourra sans doute servir plus tard. Vous connaissez aussi bien que moi, et sans doute mieux, la situation actuelle. Donc, qui est pour la proposition du maire ?

Elle leva la main, rapidement suivie par la quasi-totalité des gens.

— Bravo. Alors au boulot, conclut-elle en descendant de la table.

Suivirent cinq jours de chantier, de rangement, d'installation des bêtes de trois des quatre fermes. Une seule n'avait pas répondu au téléphone. Caurvelle, le maire et Boivin avaient emmené une petite équipe d'une dizaine d'hommes armés, dont Chamblot, pour vérifier ce qui s'était passé. Ils avaient à nouveau découvert une ferme dévastée et des membres éparpillés dans la cour. Cette fois-ci, les fauves n'étaient plus sur place.

Cette sortie macabre avait eu le mérite de balayer d'un seul coup les doutes de Chamblot et de ses partisans sur l'utilité d'un tel déploiement d'énergie.

Laure n'arrêtait pas. Elle recevait tous les habitants par groupes de cinq dans l'unique classe de l'école et leur apprenait ce qu'étaient les sanglornis, comment et pourquoi ils avaient été créés, leur façon de fonctionner, leur mode de chasse et surtout le moyen de lutter contre la domination mentale qu'ils imposaient par leurs facultés télépathiques.

Petit à petit, l'idée qu'elle ferait une excellente institutrice s'imposa dans tous les esprits. Le précédent instituteur n'était pas réapparu dans son logement de fonction. Il était parti en vacances, et puis plus de nouvelles. Ce n'était pas encore le moment de la rentrée, mais le maire était pessimiste. D'ordinaire, l'homme donnait toujours de ses nouvelles et précisait à quel moment il reviendrait au Rocher.

Caurvelle et Boivin, de leur côté, aidaient à la fortification des remparts de la ville, se brisant les reins à porter des sacs de ciment, des pierres et des madriers de bois.

Ils se retrouvaient tous les trois à midi et le soir chez le maire qui les avait accueillis spontanément. Sa femme était une toute petite personne, vive et attachante. Renfermée au début, elle se révélait bonne et tolérante quand elle connaissait les gens. Leur maison était petite et Boivin devait dormir avec Laure et Caurvelle dans la minuscule chambre d'amis. Bluzel leur proposa de loger au château.

— C'est un bâtiment public, il n'appartient à personne de la commune, vous ne ferez pas de jaloux, d'autant qu'une fois que vous aurez eu froid toute la nuit, vous m'en voudrez de vous avoir logés là. Et puis, quoi de mieux que la police pour garder un bâtiment public ? dit-il en poussant Caurvelle du coude.

Ils s'installèrent donc dans la tour, donjon du XIV^{e}, affirmait la pancarte. On leur donna des lits qui ne servaient plus, des meubles sortis des caves, des draps rêches,

tout ce qu'il fallait pour vivre décemment. Il semblait à Laure que toute la population les avait acceptés comme des sauveurs, alors qu'ils n'avaient rien fait de particulier.

Ce fut trois jours après que les remparts eurent été complètement remis à neuf, que les sanglornis apparurent. Un soir, tous les chiens se mirent à aboyer en même temps. Les chevaux, installés dans un bâtiment situé contre le rempart ouest du château, piaffèrent dans leurs boxes tout neufs, donnant du pied contre les portes.

Laure reposa sa cuillère sur la table et dit :

— Les voilà.

Caurvelle, Boivin et elle se ruèrent dehors. Le soir tombait.

Boivin se précipita dans l'église, que tout le monde avait convenu de laisser toujours ouverte pour sa cloche, et sonna à toute volée. Le tocsin.

En un instant, le village fut sur la place.

— Quelques hommes sur les remparts pour vérifier si c'est bien les sanglornis, dit Laure. Rappelez-vous ce que je vous ai dit : pensez à autre chose, ne les regardez pas dans les yeux. Benjamin ?

— Oui, je vais avec eux.

Ils partirent en courant.

— Que ceux qui le désirent viennent avec moi au château, on va jouer aux cartes et se raconter des histoires drôles. Je conseille à tous ceux qui veulent rester chez eux de faire la même chose. Mettre la musique à fond ne servirait à rien. Il faut que ce soit *vous* qui pensiez.

Un adolescent revint vers la place, blanc comme un linge.

— C'est bien les bêtes, ils sont sept. Benjamin dit qu'il y a un mâle et six femelles. C'est… C'est horrible, on les entend dans sa tête.

En effet, les fauves s'étaient mis à hurler, de l'autre côté des remparts. Les guetteurs et Caurvelle étaient revenus. Laure entraîna tout le monde au château. Les cris étaient moins audibles, une fois toutes les portes fermées. On prépara de la tisane, des gâteaux, des jeux de carte et toute la nuit se passa à faire des concours de chant et d'histoires drôles. Les soixante-quatorze habitants du village étaient tous présents.

Une fois par demi-heure, trois hommes allaient vérifier si les sanglornis étaient toujours là.

Les fauves firent plusieurs fois le tour des remparts, plongeant même dans le lac pour tenter de trouver une brèche. Ils essayèrent de sauter pour agripper des aspérités contre les murs, grattèrent le bois des portes, mais toutes leurs tentatives échouèrent.

Au petit matin, l'équipe de surveillance revint en courant :

— Ils sont partis !

Tout le village, enfants et vieillards compris, se rendit sur les remparts pour constater qu'en effet, les fauves n'étaient plus là et que les oiseaux saluaient le lever du soleil.

Laure pressa le bras de Caurvelle.

Bluzel demanda le silence.

— Vous me connaissez, je n'aime pas les discours…

Un tumulte suivit cette entrée en matière.

— Bon, d'accord, j'aime bien les discours, avoua-t-il en riant. Mais là, je voudrais être solennel, dit-il en reprenant son sérieux. Nous avons eu la chance de vous accueillir tous les trois, annonça-t-il en se tournant vers Laure, Caurvelle et Boivin. Vous n'auriez pas été là, la porte n'aurait pas été fermée cette nuit…

Il laissa planer un instant de silence pendant lequel les villageois hochèrent la tête.

— La porte n'aurait pas été fermée et ces fauves seraient entrés dans le Rocher. Ce matin, nous serions morts, ou fous. Ce que je vais vous demander, je sais que je vais le faire au nom de tous. Pas parce que je suis devenu télépathe, mais parce que j'ai fait comme lors des campagnes pour les municipales : je suis allé voir tout le monde en personne, un à un et voilà. Au nom du Rocher, Laure, Benjamin, Hervé, voulez-vous bien rester avec nous ?

Une bouffée d'émotion étreignit subitement Laure et des larmes lui vinrent aux yeux sans avertissement.

Incapable d'articuler un mot, elle se contenta de fixer ses chaussures, broyant le bras de Caurvelle qui se racla la gorge avant de répondre :

— Pour ce qui est de Laure, je pense qu'elle sera d'accord pour que je réponde en notre nom à tous les deux, nous en avons parlé. Nous sommes extrêmement heureux que vous nous le demandiez, tellement nous aimons ce village et cette région et tellement nous apprécions les gens qui y vivent. Cependant, il nous paraît de notre… devoir ; je sais, ça peut paraître grandiloquent, mais c'est comme ça que nous le ressentons tous les deux, de notre devoir, donc, de partager le savoir que nous avons pu acquérir sur les sanglornis. D'autres villages ont sans doute besoin de les combattre. Si jamais nous pouvons leur être utiles…

Un long silence suivit ce petit discours. Une voix s'éleva au bout de quelques instants :

— Vous nous lâchez, quoi.

— C'est pas un abandon ! s'exclama Laure. On a de la connaissance sur les sanglornis. On vous a aidés à les combattre. Oui ou non ?

Plusieurs personnes hochèrent la tête.

— Alors on peut aller en aider d'autres. Vous croyez qu'on pourrait rester ici, tranquilles, en sachant que des gens meurent parce qu'ils ne savent pas se comporter face aux sanglornis ? Parce qu'ils ne pensent qu'à eux et que les fauves peuvent tranquillement préparer leur attaque ? Je serai mieux ici, à vivre à l'abri de ces murs, mais je… je ne peux pas. Je suis désolée.

— De toute façon, moi je reste.

Les têtes se tournèrent vers Boivin qui, rouge comme une tomate bien mure, continua en souriant jusqu'aux oreilles :

— Je ne suis pas comme Laure et monsieur le maire, je ne sais pas parler aux foules. Moi aussi, je suis content que vous nous demandiez de rester. Je reste avec

plaisir. Avec beaucoup de plaisir, ajouta-t-il en regardant Émilie, la fille de Chamblot qui devint écarlate.

– Épilogue –

Avant leur départ, Laure et Caurvelle, aidés de Boivin, formèrent tous les jeunes gens du bourg, pour qu'ils sachent comment se comporter lors d'attaques de sanglornis. Ils leur apprirent à ne pas paniquer, à distraire l'attention des fauves et à mettre en échec leur formidable capacité à rendre fou.

Il y eut d'autres attaques. À chaque fois, les fauves procédaient de la même façon : ils arrivaient vers la tombée de la nuit ou le lever du jour et hurlaient devant le portail qui était maintenant scrupuleusement fermé chaque soir. Tous les habitants du Rocher se réfugiaient dans la grande salle du château et attendaient patiemment que les sanglornis constatent leur impuissance.

Laure remarqua qu'il n'y avait aucune possibilité de s'habituer au cri des animaux. Elle tenta plusieurs fois de se poster près du portail, mais dut invariablement battre en retraite, ne pouvant résister au saccage de ses pensées. Elle envisageait pourtant qu'il devait être possible de supporter le cri des sanglornis et en tenait pour preuve qu'il lui fallait de moins en moins de temps pour se remettre de chacune de ses tentatives.

Caurvelle la laissait seule juge. Il savait que rien ne l'aurait fait changer d'idée et partageait son avis sur la nécessité de comprendre ces fauves le mieux possible pour être capable de leur survivre.

Les quelques nouvelles qu'ils reçurent des villages voisins, durant leur séjour, indiquaient que la vie devenait très difficile dans les villes, du fait des émeutes et des bandes organisées, mais aussi à cause des sanglornis. Il semblait que plusieurs bandes de fauves se partageaient le territoire urbain et se spécialisaient dans la chasse aux humains. De nombreuses personnes ne parvenaient pas à quitter les villes. On pensait, au village, qu'elles s'y croyaient mieux protégées. Laure ne comprenait pas que les gens ne puissent admettre que le salut se trouvait dans de petites structures fortifiées, remparées, clôturées.

Les sanglornis faisaient maintenant totalement partie de la faune française, européenne et, sans doute, mondiale. Les rares voyageurs qui passaient par le Rocher le confirmaient. À cela, il fallait ajouter les fauves des zoos qui avaient pu s'échapper de leurs enclos mal surveillés ou volontairement ouverts. Circuler en campagne devenait un jeu risqué et certaines régions étaient à éviter absolument.

Un soir, juste la veille du départ des deux chasseurs, la cloche du portail sonna à la volée. Laure et Caurvelle se regardèrent, étonnés. Il ne venait jamais personne quand la nuit était tombée. L'hiver approchait rapidement et, bien qu'on soit en novembre, une fine couche de neige recouvrait le sol.

— Qui est de garde ? demanda-t-elle.

— Antoine et Jean. Viens, allons voir.

Ils enfilèrent leurs manteaux et sortirent dans la nuit.

Un attroupement s'était déjà formé quand ils arrivèrent sur la place. Deux personnes portant chacune un gros sac à dos parlaient avec le maire.

— Tenez, les voilà, dit-il. Laure, Benjamin, cette jeune femme et son frère sont venus exprès de Lyon pour vous voir.

— Nous voir ?

— Votre réputation a paraît-il fait tache d'huile. Ils nous ont dit qu'on parle de vous dans toute la France et même au-delà, à ce qu'il paraît.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Laure.

L'homme prit la parole :

— Nous sommes venus pour que vous nous appreniez à devenir des chasseurs. Des chasseurs de sanglornis.

Laure regarda Caurvelle qui eut un sourire fugitif.

— Vous savez monter ? demanda-t-il.

— Monter ?

— À cheval, précisa Laure. Vous savez monter à cheval ?

— Pas vraiment, répondit celui qui parlait pour eux deux.

— Eh bien vous avez la nuit pour apprendre, on part demain.

– Fin du premier tome de la tétralogie des Sanglornis –

L'illustrateur

Né en 1970 dans la région lyonnaise, **Didier Graffet** a toujours su que sa vocation serait celle d'un artiste-peintre. Après un Bac A3 (littérature et arts plastiques), il intègre la prestigieuse école Émile Cohl à Lyon, où il peut s'essayer à l'illustration, la BD et l'animation.

Principalement illustrateur dans le domaine de l'édition durant une vingtaine d'années, le talent de Didier Graffet a irrémédiablement marqué toute une génération de lecteurs, que ce soit en fantasy, avec des œuvres maîtresses comme « Légende » de David Gemmell, en science-fiction, avec « L'éveil de Katal » de Luc Verdier, ou en steampunk, notamment pour sa réinterprétation remarquée des œuvres de Jules Verne ou avec le livre « Steampunk – De vapeur & d'acier », réalisé avec le romancier Xavier Mauméjean.

Salué maintes fois par la profession et le public, il a obtenu le *Grand Prix de l'Imaginaire* et le prix *Visions du Futur* en 2002, ainsi que le prix *Art&Fact* et le prestigieux *Jules Verne Award*.

Parallèlement à l'édition, il se consacre aujourd'hui à la peinture et expose ses œuvres dans une galerie parisienne.

Il a rejoint sa Normandie familiale, où il réside actuellement, en compagnie de sa femme et de ses trois enfants.

Son site internet : http://www.didiergraffet.com/

L'auteur

Chercheur et professeur de géologie à l'université de Dijon, **Didier Quesne** parcourt le monde à la recherche de strates (on ne sait pas trop si c'est du Cambrien ou du Trias...).

Ses passions sont nombreuses et vont du kendo (sabre en bois japonais) – qu'il pratique depuis plusieurs années – aux longues balades en forêt. Entre ses voyages en Afrique et les soutenances de thèse de ses étudiants, il écrit des romans de fantasy et de SF.

Ne se définissant pas comme un auteur, mais plutôt comme un conteur, Didier Quesne nous apprend qu'il est passé à l'écriture le jour où ses enfants sont devenus trop grands pour qu'il leur raconte des histoires, le soir à la veillée.

Lecteur invétéré, il aime lire de tout : du roman de SF et de polar, du pavé scientifique, de l'essai philosophique, des recettes de cuisine au mode d'emploi des grille-pains.

Pour élaborer ses histoires, il s'inspire autant de ses lectures et de ses voyages que de ses réflexions.

Auteur humaniste et passionné, il défend des thèmes comme la place de la femme dans la société, le rapport à l'autre ou la bestialité qui réside en chacun d'entre nous.

Il est (déjà) l'auteur d’une dizaine de romans, tous parus aux éditions Nestiveqnen.

LES CHASSEURS

Le papier, c'est bien aussi…

Vous pouvez retrouver le roman de Didier Quesne en **livre papier**, paru en 2002 puis réédité en 2012 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 264 pages – ISBN : 2-915653-42-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Découvrez la suite de la saga des *Sanglornis prima* de Didier Quesne, tous disponibles en livre papier et en format numérique :

DANGEREUX ÉLEVAGE

Sanglornis prima – tome 2

de **Didier Quesne**

Après l'expansion des sanglornis – une nouvelle espèce de carnassiers particulièrement hostiles – les hommes ont dû s'adapter pour survivre. Regroupés dans des villages ou des fermes fortifiées pour échapper aux attaques incessantes des sanglornis, la vie s'organise tant bien que mal en autarcie.

Mais lorsque Marc Soters, apprenti sorcier à ses heures, parvient à créer dans son laboratoire de fortune une nouvelle espèce de cheval plus endurant et surtout plus rapide que les sanglornis, la découverte se répand rapidement et ne tarde pas à parvenir aux oreilles du pouvoir Impérial.

Voyant tout l'intérêt de cette nouvelle espèce, l'empereur et son bras armé, l'Inquisition, comptent bien s'approprier cette découverte et ce, à n'importe quel prix…

• *Dangereux Élevage* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 288 pages – ISBN : 2-910899-49-7 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Dangereux Élevage* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

EMPIRE

Sanglornis prima – tome 3

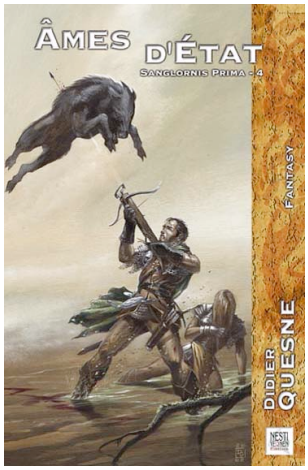
de **Didier Quesne**

Sentant que sa vie et celle de sa famille est mise en danger par de sombres complots, l'Empereur décide de confier son enfant unique âgé de deux ans à l'un de ses hommes de confiance.

Quinze ans plus tard, alors qu'elle travaille comme serveuse dans une auberge de la basse-ville, Janis voit un voyageur mystérieux faire son apparition. Dissimulé sous sa cape qu'il ne quitte jamais, celui-ci se contente d'observer la jeune fille sans rien dire. Et, étrangement, sans qu'il n'ait besoin de prononcer le moindre mot, Janis sait instinctivement ce qu'il ressent, comme si un lien télépathique existait entre eux…

• *Empire* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 336 pages – ISBN : 2-910899-55-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Empire* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



ÂMES D'ÉTAT

Sanglornis prima – tome 4

de **Didier Quesne**

S'appuyant sur la légende de Janis d'Avroz qui avait réussi à domestiquer un sanglorni, l'Empereur décide de créer une nouvelle troupe d'élite composée de soldats et de ces prédateurs indomptés.

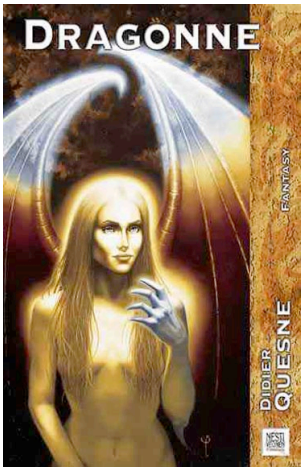
Mais personne n'a jusqu'à présent réussi à capturer un sanglorni et, hormis Janis, encore moins à le domestiquer. Il lui faut donc des hommes d'exception pour mener à bien son projet. Des hommes comme « les penseurs » qui, dit-on, seraient capables de lire dans la pensée des autres et de prévoir leurs réactions. Mais de tels hommes sont rares et ce qu'ils sont capables de faire sur un être humain pourront-ils le reproduire sur un sanglorni ?

Rien n'est moins sûr.

• *Âmes d'État* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 256 pages – ISBN : 2-910899-70-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Âmes d'État* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

Découvrez les autres romans de Didier Quesne disponibles en livre papier et en version numérique :



DRAGONNE

de **Didier Quesne**

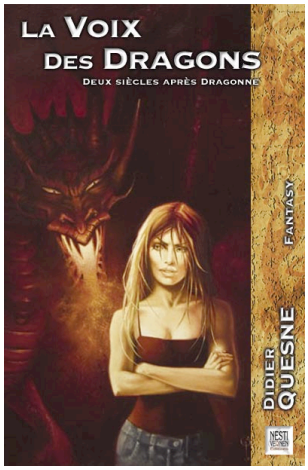
Enfant unique, Lilith de la Queyrie s'ennuie dans l'immense château de ses parents. Son caractère irascible et rebelle l'empêche d'apprécier les trop rares distractions que lui offre sa condition de jeune aristocrate. Même ses nombreux soupirants n'arrivent pas à la sortir de sa morosité permanente.

Mais le jour où elle se voit, en rêve, survoler des paysages grandioses et éventrer des bêtes sauvages pour s'en repaître, elle comprend que quelque chose de mystérieux l'appelle au fond d'elle-même.

Les anciennes légendes sur la race disparue des dragons s'imposent alors à son esprit…

• *Dragonne* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 288 pages – ISBN : 2-910899-53-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Dragonne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



LA VOIX DES DRAGONS

de **Didier Quesne**

Deux cents ans après *Dragonne* et l'histoire de Lilith de la Queyrie, *La Voix des Dragons* :

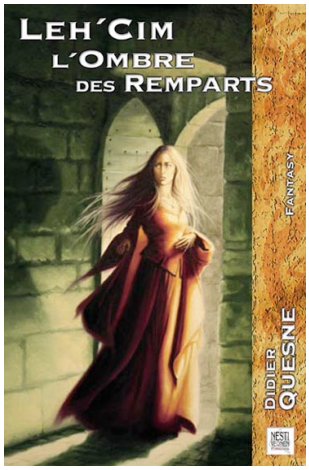
Lorsque Guivre se réveille un matin avec le désir impérieux de consommer de la viande fraîche, il ne fait que suivre la voix intérieure qui lui promet un grand avenir. Le contenu de son réfrigérateur n'y suffit pas et c'est ailleurs qu'il trouvera la viande nécessaire pour débuter sa lente transformation… S'il le faut, en consommant ses propres congénères.

Vigie Watcher sait au plus profond d'elle-même que l'humanité va connaître une nouvelle ère et que si elle ne fait rien, l'espèce humaine risque de disparaître au détriment d'une espèce beaucoup plus puissante, beaucoup plus sanguinaire. En interrogeant sa mère, elle apprend qu'elle fait partie d'une caste puissante, les vigilants, qui sont là pour arrêter l'éveil des dragons. Mais comment faire ? Puisque sa mère n'a jamais rien voulu lui dire à ce sujet, reléguant le réveil des dragons à de simples contes pour enfants…

Elle ne s'est pas trompée, l'éveil des dragons est proche, et comme il y a deux cents ans dans le château de Lilith de la Queyrie, ils revêtiront d'abord forme humaine…

• *La Voix des Dragons* est disponible en **livre papier**, paru en 2005 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 288 pages – ISBN : 2-915653-11-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *La Voix des Dragons* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



LEH'CIM, L'OMBRE DES REMPARTS

de **Didier Quesne**

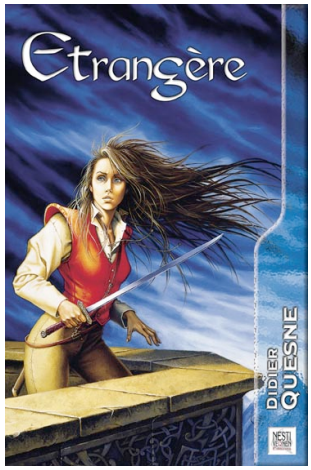
Lorsque les cloches de la ville se mettent à sonner d'elles-mêmes, les habitants de cette bourgade tranquille commencent à s'inquiéter. Et ils font bien, car le mal est déjà dans leur ville. Bientôt il prendra possession des femmes, pour les rendre folles et les laisser pantelantes. Puis il s'attaquera aux hommes, qui avant de mourir, ne parviendront à laisser échapper qu'un seul mot : Leh'cim…

Envoyés pour enquêter sur les crimes qui gagnent la ville entière, Jacques et Amo seront confrontés à une horreur indicible, insoupçonnable…

Mais déjà le mal gagne du terrain, il rongera bientôt la capitale.

• *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre papier**, paru en 2004 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 224 pages – ISBN : 2-910899-98-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



ÉTRANGERE

de **Didier Quesne**

Lirelle aurait pu rester « simplette » toute sa vie et continuer à garder ses chèvres, tout en ne comprenant rien au monde qui l'entoure. Mais un soir de printemps, elle va vivre le phénomène le plus exceptionnel de sa morne vie : Mèn-Gi, un haut mage venu d'un autre univers, va l'entraîner bien malgré lui dans son voyage « spatemporel » de retour, faisant d'elle une « perturbation ».

En se décorporalisant avec le Mèn, Lirelle va absorber ses nombreux pouvoirs et bénéficier de sa grande expérience dans de nombreux domaines et entre autres, dans le maniement du sabre. Mais, ce qui sera sans doute pour elle le plus bouleversant, c'est que pour la première fois de sa vie, sa conscience neuve va s'ouvrir sur un monde qui lui est complètement inconnu.

Toutefois, la découverte de ses nouvelles capacités va devoir se faire rapidement, car le monde sur lequel Lirelle s'éveille est loin d'être aussi paisible que celui qu'elle vient de quitter…

• *Étrangère* est disponible en **livre papier**, paru en 2001 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 336 pages – ISBN : 2-915653-40-2 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Étrangère* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

MAGICIENNE

de **Didier Quesne**

Alors que les hommes font la chasse aux sorcières et aux anciens dieux, les croyances populaires ont la vie dure. L'une d'entre elles veut que les enfants roux soient liés avec le diable.

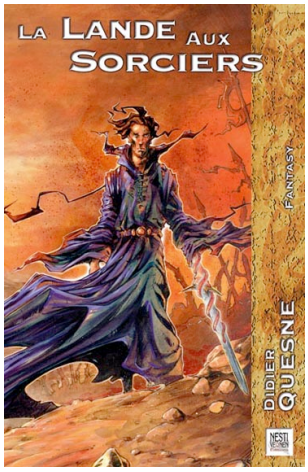
Pourtant, la petite fille roussotte qui naît le jour de la fête des morts n'a rien d'un suppôt de Satan.

Certes, elle est dotée d'une grande intelligence et manifeste très tôt d'étranges pouvoirs, mais ce ne sont pas ceux d'une sorcière, plutôt d'une véritable magicienne.

• *Magicienne* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 320 pages – ISBN : 2-915653-44-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Magicienne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

Découvrez les autres romans de Didier Quesne, tous disponibles en livre papier :



LA LANDE AUX SORCIERS

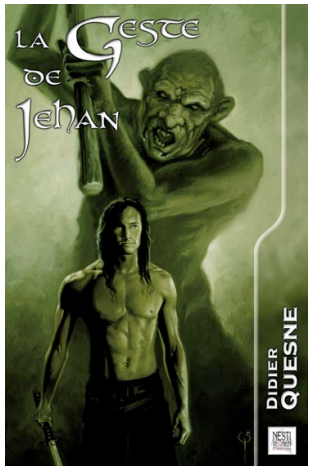
de **Didier Quesne**

Lorsqu'il reprend possession de son domaine familial, le comte de Trézel doit regagner la confiance de son peuple : voilà plusieurs dizaines d'années, avec la disparition de son grand-père, que plus aucun comte n'est revenu sur ce territoire de landes arides.

Très vite, il s'aperçoit que les magiciens du royaume voient d'un très mauvais œil qu'il refuse de s'entourer de leur aide pour la gestion de son domaine. Mais Trézel reste fermement campé sur ses positions : ce sont les mages qui sont à l'origine de la destitution de son domaine, et même s'il doit déplaire au roi, Trézel ne flanchera pas.

La confrontation est-elle inévitable ?

• *La Lande aux Sorciers* est disponible en **livre papier**, paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 240 pages – ISBN : 2-915653-27-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).



LA GESTE DE JEHAN

de **Didier Quesne**

Le jeune Jehan, fils de pêcheur, découvre un homme évanoui sur la plage, un Guerrier, issu d'une caste violente, souvent accompagnée d'animaux fabuleux et dangereux. Néanmoins, il le recueille, le soigne, veille à sa convalescence. Tiré d'affaire, le Guerrier révèle à Jehan ses rares qualités de combattant.

Le destin de Jehan est amorcé, et au-delà des périls qui l'attendent, des Guerriers sanguinaires, des Géants cruels et primaires, il devra se découvrir lui-même.

• *La geste de Jehan* est disponible en **livre papier**, paru en 2011 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 416 pages – ISBN : 2-915653-41-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).

DE CHAIR ET D'OS

de **Didier Quesne**

Pour la première fois, Yves va participer à un GN, un jeu de rôle Grandeur Nature. Absolument insensible à la culture geek, il s'est toujours étonné de voir ses amis passer des heures autour d'une table à lancer des dés ou à jouer avec des figurines. Face à leur insistance, il a finalement accepté de s'inscrire à son premier GN : pouvoir incarner un personnage de fantasy sera une expérience inoubliable, lui assure-t-on.

Toutefois, lorsqu'il arrive devant l'immense mur qui délimite l'aire de jeu, Yves ressent un singulier malaise qui ne le quittera plus. Ce n'est pas de voir des adultes déguisés en guerrier ou en personnage de fantasy qui le dérange, c'est quelque chose de bien plus profond : une crainte primitive, comme s'il pressentait que sa vie allait basculer...

Il est loin de s'imaginer à quel point il ne s'est pas trompé...

• *De Chair et d'Os* est disponible en **livre papier** depuis juin 2013 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 372 pages – ISBN : 2-915653-46-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).